



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

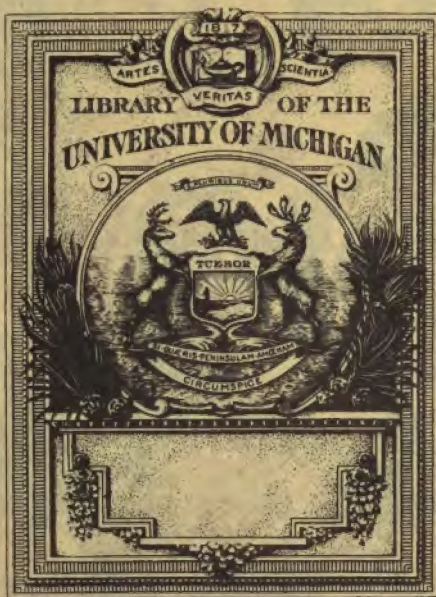
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

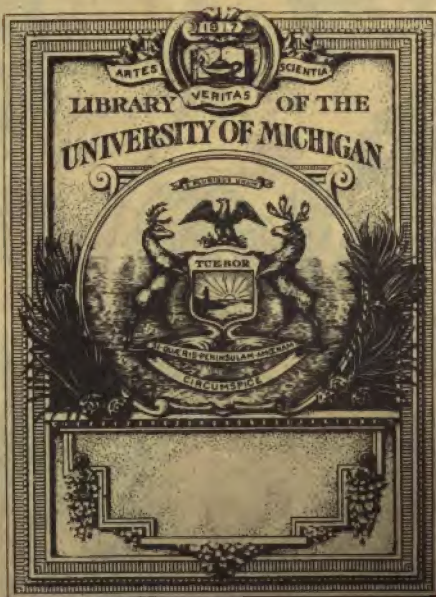
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









coll.
1 fl.

fa[Deniers de courtoisie]

80

331



HISTOIRE
DU CARDINAL
DE
GRANVELLE.







ANTOINE PERRENOT
Cardinal De Granvelle
Ministre de Charles-Quint
et de Philippe Second.

Garand del.

Chenu sculp

Louchet & Esmonin Lucs

HISTOIRE

DU CARDINAL

DE

GRANVELLE,

ARCHEVESQUE DE BESANÇON,

VICEROI DE NAPLES,

MINISTRE DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT,

ET DE PHILIPPE SECONd,

ROI D'ESPAGNE.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au dessous de la Fontaine S. Benoit,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi:

DP

181

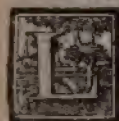
G7

C86



HISTOIRE
DU CARDINAL
DE
GRANVELLE,
MINISTRE DE L'EMPEREUR
CHARLES-QUINT,
ET DE PHILIPPE SECOND,
ROY D'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.



A mémoire du Cardinal de Granvelle paroît digne de passer à la postérité. Un Ministre qui a servi deux grands Princes avec succès, & dans des tems très-difficiles, mérite cette sorte d'immortalité que les hommes

A

peuvent donner. C'est sans doute une récompense bien foible pour de grands travaux; aussi l'on doit écrire l'Histoire, moins pour payer un tribut de louanges aux hommes illustres, que pour encourager les talens, pour exciter l'émulation de ceux qui ont à remplir de pénibles carrières, pour leur présenter des modèles qu'ils puissent imiter, souvent même des défauts dont ils doivent se garantir. C'est dans cet esprit de sincérité, que j'entreprends d'écrire l'Histoire du Cardinal de Granvelle; mais avant que de parler de ce qui lui est personnel, je dois faire connoître le Chancelier de Granvelle son pere, qui a été lui même un des plus grands Ministres que l'Europe ait eus.

*Précis de
l'Histoire du
Chancelier de
Granvelle.*

Nicolas Perrenot naquit en 1486 à Ornans petite Ville située à quatre lieues de Besançon. Son pere étoit Pierre Perrenot, Juge Châtelain d'Ornans; sa mere s'appelloit Etienne Philibert, elle étoit d'une famille noble de Salins. Perrenot se gradua en l'Université de Dole; & cette circonstance fut la source de toute sa fortune. Il y eut pour Professeur le célèbre Mercurin de Gattinara, qui préten-

DU CARD. DE GRANVELLE. 3

doit être de l'ancienne Maison d'Arbois en Franche-Comté, qui fut ensuite seul Président du Parlement de Dole, puis Chancelier de l'Empereur Charles-Quint, Comte de Gattinara dans le Milanès, & enfin Cardinal. Gattinara connut l'application & les talens de Perrenot; c'est entrer heureusement dans le monde, que d'avoir le suffrage d'un génie si supérieur, & la protection d'un Ministre qui étoit honoré de toute la confiance de l'Empereur. Lorsque Gattinara quitta le Parlement de Dole, pour entrer dans le Ministère, il présenta Perrenot à Marguerite d'Autriche, Comtesse de Bourgogne. M. de Vergy, Gouverneur de la Province, lui rendit encore les témoignages les plus avantageux, & Marguerite le fit son Secrétaire: ce fut le premier pas qu'il fit dans le chemin de la fortune.

Marguerite d'Autriche étoit fille de l'Empereur Maximilien I. & de Marie de Bourgogne. Lorsque Philippe I. Roi d'Espagne, mourut, & qu'il laissa en bas âge ses fils Charles & Ferdinand, l'Empereur Maximilien se chargea de leur tutelle. Il nomma Marguerite d'Autriche sa fille,

alors veuve de Philibert II. Duc de Savoye, Gouvernante des Pays-Bas ; & pour lui faire un établissement convenable à sa naissance, il lui donna l'usufruit des Comtés de Bourgogne & de Charolois. Cette donation étoit nulle, un Tuteur ne peut aliéner même le simple usufruit des biens de son Mineur ; mais Charles devenu majeur, ratifia cette donation en faveur de sa Tante ; c'est par cette raison que Marguerite prenoit le titre de *Comtesse de Bourgogne à vie*. En choisissant Perrenot pour son Secrétaire, elle lui donnoit une place de quelque distinction dans sa patrie ; cependant les fonctions en étoient extrêmement bornées. Tous les ordres importans aux Provinces gouvernées par Marguerite d'Autriche, émanoient de la Cour de l'Empereur ; cette Princesse n'eut d'autres occasions d'employer Perrenot dans des affaires de conséquence, qu'au Congrès de Cambray, où l'on fit le Traité qu'on a appelé *la Paix des Dames*, & au renouvellement du Traité de neutralité, entre le Duché & le Comté de Bourgogne. C'étoit un Traité qui étoit d'usage, & pour ainsi-dire de stile ; il conve-

DU CARD. DE GRANVELLE. 5

noit trop à la France & à l'Espagne , pour souffrir de la difficulté , & il ne demandoit pas une grande négociation.

Perrenot alloit à une plus haute fortune. L'âge de la Comtesse de Bourgogne ne lui permettoit pas de conserver long-tems la place qu'il occupoit ; le théâtre lui paroissoit trop petit , & la fonction de Secrétaire étoit trop subalterne , pour satisfaire son ambition. En homme habile , il se hâta de recueillir quelques bienfaits de sa Maîtresse ; mais il profita de toutes les occasions qu'il eut de se faire connoître à la Cour de l'Empereur , avec cet avantage qu'il y avoit un Protecteur puissant dans la personne de Gattinara.

D'abord Perrenot obtint une Charge de Conseiller au Parlement de Dole , où la vénalité des Charges n'étoit pas connue alors , & où elle n'a été introduite que long-tems après ; il s'appliqua surtout à donner à Pierre Perrenot , son pere , toutes les petites décorations dont il étoit susceptible , pour embellir leur naissance , & pour s'élever au-dessus de la médiocrité. Pierre Perrenot quitta les fonctions

de Juge-Châtelain d'Ornans, pour exercer celles de Lieutenant des Salines, qui étoient alors subordonnées à un Officier supérieur, qu'on nommoit *le par-dessus des Sauneries*. En 1524, son fils obtint pour lui des Lettres de noblesse. En 1528 il acquit la Terre de Cromary près de Besançon, & dans la suite l'Empereur lui accorda des Lettres de Chevalier, qualité dont on a décoré son tombeau. Sa fortune n'alla pas plus loin, il fut redevable de toutes ces graces au crédit naissant de Nicolas Perrenot son fils. Ce détail étoit nécessaire pour fixer la naissance des Perrenot, dont les Historiens ont parlé bien différemment.

Dès que Nicolas Perrenot fut entré dans le Parlement de Dole, sa course fut extrêmement rapide jusqu'aux premières dignités & aux plus grandes richesses. En 1519, Charles-Quint lui donna le titre de son premier Conseiller, & bientôt après il obtint celui de Maître des Requêtes de l'Hôtel de l'Empereur. Ce fut alors qu'il acquit la Terre de Granvelle, dont il prit le nom. En 1521, il y eut des Conférences à Calais, pour traiter la

DU CARD. DE GRANVELLE. 7

paix entre la France & l'Espagne. L'Assemblée fut nombreuse. Le Chancelier Duprat y assista pour François I, le Cardinal de Gattinara y assista pour l'Empereur, le Cardinal de Volsey exerçoit la médiation au nom du Roi d'Angleterre. Gattinara y appella Granvelle; les Conférences ne réussirent pas pour la paix, elles servirent du moins à introduire Granvelle dans les grandes négociations. L'année suivante il obtint de l'Empereur l'expectative de Conseiller en son Conseil privé, avec l'agrément de prendre possession de cette place, sans provisions nouvelles, à la première vacance, qui arriva bientôt par la mort d'Antoine Lucquet originaire de Salins. Dès ce moment Granvelle ne quitta plus la Cour de l'Empereur; par-tout il suivit ce Prince, en Espagne, en Afrique, en Italie; dans toutes les guerres qui étoient alors vives & fréquentes, à toutes les Diètes de l'Empire, où l'on délibéroit des plus grands intérêts de la Religion & de l'État; chaque année même fut marquée par quelque nouveau bienfait de l'Empereur.

Ce Prince lui donna les Greffes du

Bailliage de Vesoul, & l'emploi de *par-dessus des Sauneries*, dont Pierre Perrenot n'avoit été que Lieutenant. Il lui conféra la Commanderie de Calamea de l'Ordre d'Alcantara, & le titre de Chevalier de l'Eperon d'or, dont l'Ordre avoit été fondé par Charles d'Anjou, Roi des deux Siciles. Charles-Quint le conféroit en qualité de successeur des anciens Rois de Sicile. Il permit encore à Perrenot d'acheter la Charge de Maréchal de l'Empire, dans la Ville de Befançon, & cette Charge fut déclarée héréditaire pour toute sa postérité, qui en prend encore le titre, quoique les fonctions en soient presque entièrement supprimées. Il y a de semblables Charges dans toutes les Villes Impériales; leurs fonctions sont d'exercer la haute Police, lorsque l'Empereur ou le Roi des Romains y font leur résidence. Granvelle obtint en différens tems des pensions, jusqu'à la concurrence de trois mille ducats d'or; enfin il fut fait Chancelier de l'Empereur en 1530, & cette dignité lui donna la direction principale de toutes les affaires. Les Brevets de ces dons subsistent encore; ils sont glo-

rieux au Chancelier, ils expliquent même les motifs de tant de libéralités, faites par un Prince qui ne les prodiguoit pas. Ces motifs sont les Négociations du Chancelier dans l'Empire, en Italie & en Espagne, ses voyages d'Afrique & de Provence à la suite de l'Empereur, son ambassade en France, & la prison qu'il y souffrit pendant la détention de François I. à Madrid; en un mot tous les services importans que l'Empereur reconnoissoit avoir reçus de son Ministre.

Si la reconnoissance de l'Empereur eut quelque part à tant de bienfaits, il faut dire aussi, que l'ardeur & les sollicitations vives de Granvelle n'y eurent pas moins. Dans l'instruction que Charles-Quint donna par écrit à Philippe son fils, en 1540, il dit de son Chancelier, *il a quelques passions; entr'autres beaucoup d'envie d'élever sa famille, & de l'enrichir; aussi bien que ceux qui lui sont attachés. Je lui ai témoigné que je l'avois remarqué; mais il faut dire que ce défaut, qui est commun à plusieurs grands hommes, est compensé d'un autre côté par de grandes qualités & par des talens rares. C'est pourquoi je juge que vous devez le*

garder auprès de vous, le placer au Conseil de Flandre, & prendre les avis sur les affaires étrangères. Il dit encore en parlant de l'avidité de Granvelle, ce défaut est pardonnable à de semblables gens. Il falloit que Charles-Quint eût été excédé des demandes de son Ministre, pour avertir ainsi son successeur d'être en garde contre tant de cupidité. Il falloit aussi que l'Empereur eût accordé cette multitude de graces, moins par générosité, que pour se délivrer des demandes importunes de Granvelle; un Prince peu libéral & un Ministre ardent sont mal assortis. Si ce reproche ternit un peu la réputation du Chancelier, le témoignage que son Maître lui rend, est bien honorable. Il le place au rang des grands hommes; il lui accorde de grandes qualités & des talens rares; il ajoute cet éloge, qui pourroit combler l'ambition de tout Ministre. Je suis assuré que personne n'entend mieux les affaires de mes Etats, que Granvelle, particulièrement celles qui concernent l'Allemagne, la Flandre, la Bourgogne, & les Négociations à faire avec les Rois de France & d'Angleterre; il m'y a servi, & il m'y sert encore actuellement avec utilité.

DU CARD. DE GRANVELLE. II

Pour juger encore mieux du mérite du Chancelier de Granvelle, il faut connoître le Prince qu'il servoit, les Peuples qu'il gouvernoit sous l'autorité de ce Prince, & les tems malheureux de son Ministère.

Charles-Quint avoit de grandes qualités, surtout de celles qui sont nécessaires sur le Trône; beaucoup de pénétration, un jugement solide & juste, une mémoire prodigieuse, des vûes élevées & étendues, une éloquence naturelle, du courage dans les affaires, bien plus important à un Souverain, que la bravoure qu'il a rarement occasion d'exercer; assez de netteté dans l'esprit, pour n'être pas embarrassé des plus grands détails; assez de précision & de justesse pour se décider promptement dans les conjonctures imprévues. Un naturel si heureux avoit été cultivé par deux grands hommes, de Croy de Chièvres son Gouverneur, & Adrien Flôrent son Précepteur, qui fut Pape sous le nom d'Adrien VI. Son éducation avoit été sévère, & bien éloignée de la mollesse, où l'on élève souvent ceux qui sont destinés à commander. Dès la plus tendre jeunesse on l'avoit

*Caractère
de Charles
Quint.*

obligé à s'occuper de ses affaires. Il avoit été instruit des maximes du Gouvernement, on lui avoit inspiré le desir de répondre aux grandes espérances que les Peuples avoient conçues de son mérite & de sa puissance. Chièvres & Florent lui formèrent une heureuse habitude au travail; ils ne lui donnerent que des conseils de probité, & des exemples de vertus; ils s'appliquèrent plus particulièrement à lui inspirer du respect, du zèle même pour la Religion, qui fut redevable à sa fermeté des décisions sages du Concile de Trente.

Ce Prince eut de la bravoure, il en donna des preuves au passage de l'Elbe, qu'il traversa à la nage avec sa cavalerie, pour aller attaquer l'Electeur de Saxe dans ses retranchemens; & à la levée du siège d'Alger, lorsqu'il commanda en personne son Arrière-garde, pour soutenir les attaques des Maures, & pour éviter le désordre toujours dangereux dans un embarquement précipité. Charles-Quint eut dans sa vie privée cette douceur qui tempère la majesté du Souverain, & de la décence dans toute sa conduite. Frugal, plus négligé

DU CARD. DE GRANVELLE. 13

que modeste dans son extérieur, peut-être trop économe dans sa maison, & trop attentif à sa dépense domestique, il vouloit de la magnificence & de l'éclat pour tout ce qui appartenoit à sa dignité, pour les cérémonies, les fêtes qu'on lui donnoit, les entrées solennelles qu'il vouloit qu'on renouvelât à chacun de ses voyages, quoique très-fréquens; alors il exigeoit une profusion qui excédoit les forces de ses Peuples, & qui les épuisoit par un vain appareil; il falloit ensuite les accabler pour les dépenses indispensables de l'Etat.

Il aimoit la justice, mais son caractère le portoit plus à la sévérité qu'à la clémence; l'éducation austère qu'on lui avoit donnée, avoit encore fortifié son inflexibilité naturelle. Tous les Historiens lui rendent le témoignage, qu'il eut dans un degré supérieur le discernement le plus essentiel aux Souverains, le plus important pour leur réputation, le plus utile pour le bonheur de leurs Sujets, le discernement des hommes & de leurs talens, avec la prudence qui sçait les employer à

propos. Un Prince qui régné sur de vastes Etats & sur des Peuples nombreux, ne peut connoître par lui-même qu'une partie de ses intérêts; quelque grand que soit son génie, quelque forte que soit son application, il ne peut jamais embrasser toutes les branches du Gouvernement. S'il a assez de lumieres pour former des projets dignes de lui, il faut du moins qu'il en abandonne l'exécution à ses Généraux & à ses Ministres; ainsi les succès sont toujours dans des mains étrangères, & tout dépend de choisir des mains habiles. Charles-Quint fut heureux, ou plutôt il fut sage dans le choix qu'il fit des hommes qu'il honora de sa confiance. Son siècle a été appelé le siècle des grands Capitaines. Les guerres continuelles qu'il fit naître, ou qu'on lui suscita, en formerent une multitude; elles ne lui laisserent d'autre soin, que celui de les démêler dans la foule, de les occuper selon leurs talens, & de les animer par des récompenses. Pour ses Ministres, il ne les prenoit qu'après de longues épreuves; en sorte qu'il rassembloit toujours dans un Conseil peu nombreux, les meilleurs

Généraux & les meilleurs Ministres.

Ceux qui connoissent les tems de Charles-quin ne m'accuseront pas d'avoir flatté ce portrait. Dans tout ce que j'ai dit, il n'y a rien dont il ne soit facile de donner des preuves ; mais c'est le sort de l'homme d'être toujours très-imparfait ; ceux même que nous honorons du nom de Grands Hommes, effacent souvent leurs bonnes qualités par quelques vices, ou du moins ils les ternissent par des défauts.

Charles-Quint se laissa quelquefois dominer par la colere, & dans ces occasions la résistance l'irrita, jusqu'à le rendre inhumain. On le vit abandonner Tunis à toute la fureur du soldat victorieux : & quoique Muley-Hassém, qu'il rétablissoit sur le Trône, le conjurât dans la posture la plus humiliante de lui conserver ses Sujets & sa Capitale, Charles-Quint fut inexorable, sous prétexte de récompenser ses Troupes par quelque pillage ; il perdit ainsi tout le mérite de son bienfait, & il ne laissa au malheureux Muley-Hassém qu'un cadavre de Royaume, qui ne put résister aux efforts de Barberousse. Dans un

pareil transport, après la levée du siège de Metz, il fit détruire Théroutane de fond en comble, pour venger sur une Ville foible l'affront qu'il avoit reçu devant une Place forte & bien défendue. Sous son règne plusieurs autres Villes furent saccagées, & leurs Habitans furent passés au fil de l'épée, sur ce principe barbare, qu'on facilite les conquêtes, lorsqu'on fait marcher la terreur devant soi, & qu'on punit une défense glorieuse même & juste, par toutes les horreurs que produit la licence du soldat.

Charles-Quint aimoit la gloire plus qu'elle ne mérite d'être aimée. Souvent il la faisoit consister à ne pas abandonner des projets qui avoient éclaté. Il croyoit avoir alors de la fermeté, & il n'avoit que de l'obstination; il ne vouloit plus de conseils; ses Ministres n'avoient alors que la liberté de proposer des expédiens pour réussir. Avant le second voyage qu'il fit en Afrique, pour faire la guerre à Barberousse qui avoit ravagé impunément les côtes d'Espagne & des deux Siciles, Doria son Amiral, tous ses Généraux, Granvelle & ses autres

Ministres, le presserent de différer une entreprise si téméraire. Ils lui représentèrent que le Roi des Romains, son frere, étoit en danger de succomber en Hongrie, sous les efforts de Soliman. C'étoit une expédition plus glorieuse pour lui, & infiniment plus utile à la Religion, de faire la guerre au Turc, que d'aller attaquer en Barbarie un Corsaire, auquel il ne falloit opposer que ses semblables. Tous les gens de mer l'assuroient de plus, que dans la saison où l'on étoit, il ne pouvoit mettre à la voile, sans exposer sa personne, son armée & sa flotte à un danger évident. On eut pour toute réponse, *qu'on me laisse une fois agir en Empereur, & qu'on me permette de me satisfaire.* La traversée fut terrible; les tempêtes firent périr plus de cent vaisseaux, tous les bâtimens chargés de vivres, & environ dix mille hommes, qui ne purent jamais débarquer. Le siège d'Alger commença sous des auspices si funestes; bientôt il fallut l'abandonner. Les Africains ne donnerent pas en Corps d'armée; mais les escarmouches furent vives & continuelles, & si la ruine de la Flotte Espagnole, que la

Mer engloutissoit sous leurs yeux , ne les avoit jettés dans la sécurité , ils auroient pû facilement défaire le petit nombre de Troupes qui se rembarquoient , & peut-être surprendre l'Empereur qui commandoit son Arrière-garde. A la vérité il eut la modestie d'avouer sa faute , & de dire en présence de ses Généraux & de ses Ministres : *Dieu a voulu m'humilier , pour m'apprendre à n'avoir pas tant de confiance en moi , & pour me punir de ma présomption.* Le Vaisseau sur lequel étoit Granvelle fut plusieurs fois en danger de périr ; ce n'étoit pas la place d'un Chancelier ; du moins il sçut en profiter , pour obtenir une nouvelle pension.

L'autorité absolue que Charles-Quint exerçoit même dans son Conseil , n'étoit pas encore ce qui rendoit son service plus difficile. Il contractoit des obligations qu'il étoit résolu de ne pas remplir , dans l'espérance que le tems lui donneroit les moyens de s'en affranchir , ou que son habileté & celle de ses Ministres lui en suggéreroit des prétextes. Ainsi la mort du Duc d'Orléans , fils de François I. le dégagea de la parole qu'il

avoit donnée au Traité de Crépy, de lui céder le Milanès; mais il n'eut ni raisons ni prétextes pour se dispenser de restituer ce Duché, après la promesse qu'il en avoit faite, lorsqu'il passa par la France pour aller soumettre les Gantois. Le Chancelier de Granvelle fut envoyé à Loches, où la Cour de France étoit alors, pour demander la permission du passage, à la faveur de l'espérance positive qu'il donna, par ordre de son Maître, de restituer le Milanès. Charles-Quint n'hésita pas pendant son séjour en France, d'approuver les espérances que son Ministre avoit données. Lorsqu'il eut soumis les Gantois, il n'imagina d'autre expédient, pour ne pas rendre le Milanès, que de dire à l'Ambassadeur de France, qu'il n'avoit rien promis; de désavouer son Ministre, & d'assurer qu'il ne rendroit jamais un pays si nécessaire, pour lier ses Etats d'Italie avec l'Empire qu'il possédoit.

Il s'étoit formé une idée excessive des droits de l'Empire Germanique sur l'Allemagne & sur l'Italie; il auroit voulu être le successeur des anciens Empereurs d'Occident; cette

idée fut la source de plusieurs entreprises & de plusieurs guerres, dont la justice étoit au moins très-équivoque. Ce fut par foiblesse & par un défaut absolu de pouvoir, que l'Italie ne se souleva pas, lorsqu'elle vit saccager Rome, & Clément VII. assiégé dans le Château Saint-Ange par l'Armée Impériale, lorsque Charles disposa en maître de la Toscane & de la République de Sienne, lorsqu'il obligea Farnèse même, son gendre, à la défection, par le refus qu'il fit de lui rendre Plaisance. Sa sévérité envers le Landgrave de Hesse, rendit irréconciliables tous les Princes de la Ligue de Smalcalde. Il obligea Maurice de Saxe, qu'il avoit élevé à l'Electorat, à lui déclarer la guerre, quoiqu'il fût son bienfaiteur, pour ne pas laisser languir dans la captivité le Landgrave son beau-pere. C'étoit à Granvelle à dissimuler dans ces occasions, & à tâcher d'inspirer à l'Empereur les sentimens d'humanité & de douceur dont il étoit pénétré lui-même. Sleidan * rapporte la Lettre que la Confédération de Smalcalde lui écrivit au sujet de la prison du Landgrave, elle lui rendit ce glorieux

* De statu
rel. ex R. ip.
lar. V. impr-
ante.

témoignage , qu'il avoit employé tous ses soins pour procurer la paix à l'Empire , & qu'il n'avoit donné à l'Empereur , que des conseils remplis de modération & d'équité.

Toute l'Europe étoit attentive aux démarches de ce Prince , elle se défioit de son ambition ; elle étoit alarmée de sa puissance & de son bonheur ; & la jalousie seule lui suscita beaucoup d'ennemis. Que n'auroit-il pas entrepris en effet , s'il n'avoit été arrêté à chaque pas par la bravoure de François I , par les forces de Soliman , par les intrigues de la Ligue de Smalcalde, souvent par le seul désordre de ses finances, que ses guerres continuëles dérangeoient , & que ses voyages fréquens achevoient d'épuiser ? Dans le Discours qu'il lut lors de son abdication , il dit, qu'il avoit passé sept fois la Mer , & que pour être présent à tout , il avoit fait une multitude de voyages , en Espagne , en Italie , en Allemagne , aux Pays-Bas. Il marchoit toujours en triomphateur ; son Chancelier le suivait par-tout , & l'activité du Maître devoit rendre le travail du Ministre bien embarrassant.

Tel fut le Souverain que Gran-

velle servit pendant vingt ans, sans éprouver un seul instant de disgrâce ; exemple rare , & d'autant plus surprenant , que Charles - Quint étoit défiant, qu'il étoit inquiet dans les affaires , & qu'il vouloit avoir la réputation de gouverner par lui-même ; cependant on disoit communément, *que Granvelle étoit Empereur & que Charles n'étoit que son premier Ministre*. Il fallut peut-être à Granvelle plus d'esprit & d'adresse , pour cacher son autorité à son Maître, que pour l'exercer sur les Peuples.

Etendue de la Domination de Charles-Quint.

S'il ne put satisfaire un Prince si éclairé, si absolu, si entreprenant, qu'avec des lumières supérieures, & par un travail infatigable, il étoit nécessaire qu'il eût, pour ainsi dire, toutes les sortes d'esprit, pour commander aux différentes Nations soumises à son Gouvernement, qu'il connût toutes leurs Loix & tous leurs intérêts, qu'il prît tous leurs différens caractères. Peuples nombreux, éloignés de leur Souverain, dispersés dans toute l'Europe & dans le nouveau Monde. Peuples de mœurs, de génies, de sentimens aussi variés, que les climats qu'ils habitoient. Peuples

bélliqueux , & extrêmement jaloux des privilèges que leurs anciens Souverains leur avoient accordés. L'Empire, l'Autriche & les autres Pays héréditaires situés en Allemagne, l'Espagne, les deux Siciles, le Milanès, le Comté de Bourgogne, le Comté de Charolois, les dix-sept Provinces des Pays-Bas, des possessions immenses aux Indes orientales & occidentales formoient la domination de Charles-Quint. Il avoit des Colonies récentes à peupler, de nouveaux Pays à conquérir, des Sauvages à dompter, un commerce à établir ou à perfectionner, des Loix à prescrire à ses nouveaux Sujets, qui connoissoient à peine le Droit naturel; la subordination à entretenir parmi les Espagnols, qui affectoient l'indépendance aux Indes, & qui sembloient être devenus plus féroces, que les Sauvages mêmes, à la vûe des trésors du Mexique & du Pérou; jamais Souverain, jamais Ministre n'a eu d'administration plus variée, plus étendue, plus difficile.

Elle devint encore plus pénible par les séditions fréquentes qu'il fallut réprimer ou dissimuler; il est re-

marquable même, que de toutes les Nations qui furent soumises à Charles-Quint, il n'y en eut pas une seule qui ne se révoltât sous son regne, si l'on en excepte la Franche-Comté, toujours féconde en Noblesse & en Peuples guerriers, & toujours fidelle à ses Maîtres. Aussi Charles-Quint la distingua parmi toutes ses Provinces, & il répandit sur elle ses graces les plus signalées. Sa Noblesse occupa de grands Gouvernemens, & les premières Charges de la Maison de l'Empereur; l'Histoire la nomme dans toutes les guerres, & dans toutes les grandes entreprises du tems. Ses Magistrats furent dans le Ministère, dans les Ambassades de France, d'Allemagne, d'Angleterre, & dans le Conseil d'Etat des Pays-Bas. Plusieurs Evêques furent choisis dans l'Ordre Ecclesiastique de la Province, & pour donner à la Nation une preuve de la confiance qu'il avoit en sa fidélité, Charles-Quint lui confia la garde de sa personne.

Tous ses autres Sujets lui firent de la peine, & une peine d'autant plus sensible, que jamais Prince ne désira plus vivement que lui d'être maître absolu

absolu dans ses Etats. L'Espagne avoit donné l'exemple de la désobéissance; Philippe I, pere de Charles-Quint, n'avoit paru sur le Trône que quelques instans. La domination de la Maison d'Autriche étoit alors nouvelle pour les Castellans & pour les Arragonois, ils se soulevèrent, & ils réduisirent leur Reine, mere de Charles-Quint, dans une sorte de captivité. Les Peuples des deux Siciles prirent les armes, sur la seule proposition qu'on leur fit, de les soumettre au Tribunal de l'Inquisition; il fallut céder & pardonner. Le Milanez suivit l'exemple que les Siciliens avoient donné, & qui leur avoit réussi.

En Allemagne l'Autriche se révolta. Les Electeurs firent une ligue défensive, par la seule crainte que leur avoient inspirée le caractère & les forces de Charles-Quint. D'autres Princes de l'Empire furent plus hardis, ils formerent une ligue offensive contre leur Chef. L'Electeur de Saxe, Landgrave de Hesse-Cassel, les ducs de Clèves, de Gueldre & de Brême lui déclarèrent la guerre; l'Empereur ne put les réduire qu'en

les attaquant séparément, & en se servant à propos des espérances qu'il sçavoit donner, & des peines qu'il pouvoit imposer.

En Flandre, les Gantois combattirent pour leurs privilèges; ils n'auroient peut-être pas été domptés, si François I. n'avoit eu la générosité de désapprouver leur révolte, & de refuser leur hommage. Dans les autres Provinces des Pays Bas, la haute Noblesse nombreuse, fiere, riche & aguerrie, prépara sous le règne de Charles-Quint, une grande révolution. Les Peuples séduits s'attachoient à cette Noblesse; ils croyoient travailler pour leur propre indépendance, & sans s'en douter, ils travailloient pour un petit nombre d'ambitieux, qui ne vouloient secouer le joug de l'Espagne, que pour asservir leurs compatriotes. L'esprit de révolte passa jusqu'au Pérou; si cependant on peut appeller révolte le désir naturel & juste que les Péruviens avoient de conserver leurs biens, & la liberté dont tous leurs ancêtres avoient joui. Charles-Quint ne put les pacifier, qu'en répandant beaucoup de sang innocent, & en leur imposant

des Loix extrêmement sévères.

La Religion même, qui ne respire que la charité, l'ordre & la paix, la Religion fut sous son règne, une source intarissable d'agitations & de guerres civiles. Luther établit ses nouveaux dogmes dans l'Empire, & ceux de Calvin firent des progrès rapides aux Pays-Bas. Les Diettes du Corps Germanique se passoient en vaines disputes, souvent on n'y prenoit aucun parti décisif, ou si l'on y portoit quelques Loix, c'étoit des Loix plus funestes que l'anarchie. Toute l'autorité de Charles-Quint, toutes les Négociations de ses Ministres, les Conférences publiques qu'il établit, les voies de douceur & de sévérité, la guerre, les victoires mêmes, les Décrets les plus équitables d'un Concile œcuménique légitimement assemblé, rien ne put arrêter le torrent des nouveautés, & assurer à l'ancienne Religion la supériorité & la soumission dont elle étoit en possession depuis tant de siècles. Les Luthériens battus à Mulberg, se relevèrent de leur défaite avec une promptitude & une facilité surprenante; il s'en fallut peu, que l'Empereur qui venoit

d'en triompher en Saxe, ne fût leur prisonnier à Inspruk.

Pour comble d'inquiétudes & de travaux, il ne pouvoit se dispenser de donner quelques secours à Ferdinand son frere, Roi des Romains, de Hongrie & de Bohême. La Hongrie étoit presque subjuguée par Soliman, & peu affectionnée aux Rois qu'elle n'avoit pas élus. La Bohême réclamoit plus hautement encore l'ancienne liberté de ses élections. La Religion y étoit attaquée plus vivement, que dans aucun pays du monde, & Ferdinand étoit menacé des plus grands malheurs. Il avoit été d'abord avec l'Empereur dans l'intelligence la plus parfaite. Charles-Quint l'avoit même fait Roi des Romains, presque de sa seule autorité, ou du moins malgré les oppositions de quelques Electeurs. Il lui avoit cédé les Provinces héréditaires que la Maison d'Autriche possédoit en Allemagne; il l'avoit marié à l'héritiere de Hongrie & de Bohême. Tant de bienfaits exigeoient de la reconnoissance, & Ferdinand en avoit; mais Charles se repentit de lui avoir donné l'expectative de la Couronne Impé-

riale, il prétendoit la reprendre, pour la donner à Philippe son fils, & Ferdinand refusa de s'en dépouiller. Charles demanda du moins, que son fils eût le Vicariat de l'Empire sur tous les Etats d'Italie. Ferdinand le refusa encore, pour ne pas diviser l'autorité Impériale, & pour ne pas transmettre aux Rois d'Espagne des pouvoirs qu'il auroit été difficile de leur enlever. Les esprits s'aigrirent ; la mésintelligence subsista jusqu'à l'abdication de Charles - Quint ; l'administration de l'Empire n'eut pas cette vigueur, que l'unanimité de ses Chefs auroit pu seule lui donner.

Les Côtes d'Espagne, celles de Naples & de Sicile étoient infestées par Barberouffe, Dragut-Rays & Assen-Aga, Corsaires habiles, intrépides, inhumains. Henry VIII, Roi d'Angleterre, fut quelquefois pour Charles - Quint un Allié infidèle & inconstant ; mais plus souvent il fut un ennemi déclaré, dont Charles reçut des outrages, & à qui il en rendit. François I. sçavoit se faire redouter malgré ses malheurs. Il avoit commencé son règne par les conquêtes les plus brillantes en Italic. Un excès

de bravoure le précipita dans la captivité ; cependant son courage ne fut point abbatu , quoique de son aveu même , *il eût tout perdu excepté l'honneur* ; Charles-Quint ne put le désarmer qu'en le trompant. Entre ces Princes les intervalles de paix furent très - courts , leurs guerres furent toujours vives , & également funestes à l'un & à l'autre. La mort même de François I. ne put éteindre leur haine , elle passa à Henry II. qui se vengea de la perte du Milanez , par la conquête des Trois-Evêchés.

Il semble que l'Empereur & son Ministre dussent être accablés du poids & de la multitude de tant d'affaires importantes. Charles forma encore de grands projets , il alla chercher au loin de l'aliment à son activité & à son ambition. Il voulut fonder un Royaume en Afrique ; cet établissement parut même si certain , que Philippe son fils , alors Prince d'Espagne , & très - impatient de régner , lui en demanda l'investiture , avant qu'on pût s'assurer de conserver ce qui avoit été conquis sur les Maures. Sous prétexte de la donation du nouveau Monde , que les

Papes avoient hasardée en faveur de Ferdinand & d'Isabelle, ayeux maternels de Charles-Quint, & quoique personne de l'ancien Monde n'eût droit de disposer du nouveau, au préjudice des Propriétaires légitimes, Charles se proposa d'en exclure toutes les autres Puissances de l'Europe ; il auroit pû y réussir, s'il avoit eu des forces navales proportionnées à un si grand projet. Il vouloit rétablir Chrétienne II. son beau-frere, Roi de Danemark, que ses Sujets avoient détrôné pour ses cruautés. Pendant quelque tems l'Angleterre fut au nombre des Etats que Charles espéroit de transmettre à sa postérité, par le mariage de son fils avec l'héritiere de cette Couronne. On l'a soupçonné d'avoir formé le dessein de subjuguier l'Empire, & de réduire en une seule Monarchie toutes les Souverainetés qui le composent ; on a dit même qu'il aspiroit à la Monarchie universelle. A la vérité il y touchoit de plus près qu'aucun des Souverains qui ont régné en Europe depuis Charlemagne ; mais il en étoit encore trop loin pour pouvoir s'en flatter ; au tems de son abdication,

il pouvoit à peine défendre ses anciens Etats.

Une agitation si violente mit aux plus rudes épreuves le courage du Chancelier de Granvelle ; ses travaux le consumerent insensiblement, il mourut en 1550 à la Diette d'Ausbourg, âgé de soixante-quatorze ans. Charles-Quint lui fit un honneur que les Têtes couronnées ne font pas à leurs Sujets, il en porta le deuil ; cette marque de reconnoissance pour un bon Ministre, fit encore moins d'honneur à Granvelle, qu'à Charles-Quint. Ce Prince écrivit à Philippe son fils, *qu'ils perdoient l'un & l'autre un bon lit de repos.* De Thou * a dit de Granvelle, *que c'étoit un homme d'une haute prudence, qu'il avoit mérité que l'Empereur lui confiât ses intérêts les plus secrets, & qu'il avoit rempli toutes ses fonctions avec beaucoup de dignité.*

* Thuan.
9. Lib. 6.

Le Chancelier de Granvelle laissa une famille nombreuse, pourvue de grandes richesses & d'établissmens honorables. Il eut onze enfans de Nicole Bonvalot sa femme, originaire de Besançon. Son fils aîné fut Thomas Perrenot, Baron de Chantonay, Seigneur de Granvelle & de

DU CARD. DE GRANVELLE. 33

Mèche, Majordôme du Roi d'Espagne, Maréchal de l'Empire à Besançon, Ambassadeur en France, & ensuite en Allemagne. Il épousa Hélène de Brederode, d'une Maison illustre de Flandre; ses enfans n'ont point laissé de postérité.

Le second fils du Chancelier fut Antoine Perrenot, Cardinal de Granvelle, dont j'écris l'histoire; il naquit le 20 Août 1517.

Le troisième fils fut Frederic Perrenot de Champagney, Gentilhomme de la Chambre du Roi d'Espagne, Gouverneur d'Anvers, & Surintendant des Finances aux Pays-Bas. Il fut marié à Constance de Berkem, dont il eut une fille qui épousa le Comte de la Baume-Saint-Amour; sa postérité subsiste encore en France-Comté.

Charles Perrenot, Abbé de Faverney, fut le quatrième fils du Chancelier. Par le conseil du Cardinal son frere, il refusa l'évêché de Toul, puis il se repentit de l'avoir refusé, & il reprocha au Cardinal de lui avoir donné un conseil trop désintéressé. Le plus jeune des fils du Chancelier fut Jérôme Perrenot, qui épousa une

Princesse de Bade, dont il n'eut point d'enfans. Il ne laissa qu'un fils naturel, Capitaine de galère, qui périt dans le naufrage de la Flotte nommée l'Invincible, que Philippe second avoit armée contre l'Angleterre.

Les filles du Chancelier de Granvelle furent mariées dans la bonne Noblesse de la Franche-Comté. Sa fortune étoit immense. Deux siècles se sont à peine écoulés, son nom est éteint, & il ne reste que de foibles traces de ses grands biens; ces sortes d'exemples devroient corriger les hommes de l'ardeur qu'ils ont à former ce qu'ils appellent de grands établissemens, & les détromper de la vanité de perpétuer leurs noms.

*Education de
Granvelle.*

Le Chancelier de Granvelle donna une attention particulière à l'éducation d'Antoine Perrenot, qui se destinoit à l'état Ecclésiastique. Padoue avoit alors une des plus célèbres Universités de l'Europe. Il faut rendre cette justice à la République de Venise; elle a été la première qui ait recueilli les Sçavans, que la Barbarie des Turcs avoient chassés de Constantinople & de toute la Grece, elle a ouvert le premier azile aux Sciences

errantes & fugitives, elle a donné aux Médecins & à François I. l'exemple de les protéger, de les nourrir, de les encourager. Plusieurs Professeurs se distinguoient à Padoue, par leurs talens, & par leur érudition. Les hautes Sciences & la Littérature y étoient florissantes; l'étude des Langues sçavantes faisoit une grande partie de l'éducation qu'on y donnoit; la réputation de cette Université étoit si grande, qu'on y venoit étudier de tous les Pays de l'Europe; on disoit Padoue la Sçavante, comme les Italiens disent encore, Rome la Sainte, & Gènes la Superbe.

Le Chancelier de Granvelle y envoya son fils, pour commencer ses études. Je ne dirai pas, qu'il y acquit beaucoup de science, quoique Sleidan, de Thou, & le Laboureur assurent, qu'il fut très-sçavant. Dans une si grande jeunesse on ne peut que jeter les premiers fondemens du sçavoir, & bientôt les affaires du Ministère ne permirent plus à Granvelle de suivre ses études, & d'approfondir ce qu'il avoit heureusement commencé. Je dirai seulement que dans l'Université de Padoue, il prit du goût pour

les Belles-Lettres, qu'il s'y livra entièrement, & qu'il les protégea toute sa vie; c'est ce qu'on exige avec justice de ceux qui sont destinés au Gouvernement.

Il donna dès-lors des preuves de génie, & d'un courage capable de soutenir les plus grands travaux. Tous les Historiens du tems lui accordent une facilité surprenante, une éloquence mâle & naturelle, de la justesse, du goût, de l'élevation. Il étoit d'un caractère hardi & même impétueux, son émulation croissoit à mesure qu'il approchoit des honneurs. Il avoit vu naître la fortune de son pere, il la voyoit encore s'augmenter rapidement. Sa destination à tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Eglise & dans l'Etat, n'étoit pas une ambition déplacée, il avoit de quoi la justifier & la soutenir; dans l'âge des plaisirs & de la dissipation, il fit voir tout ce que le desir de s'élever peut inspirer d'ardeur & de constance.

Pour servir l'Empereur dans le Ministère, il falloit être en relation avec les Allemans, les Espagnols, les Italiens, & les Flamans. Granvelle apprit les Langues de ces Nations dif-

férentes, avec une facilité qui tenoit du prodige ; ce n'étoit même qu'un travail de surérogation ; le Grec , le Latin , & tout ce qui appartient à la Littérature , faisoit le fond de ses études. Le François étoit sa Langue maternelle , il la parloit avec autant d'exactitude, qu'on pouvoit parler alors ; les Lettres de Chantonay , son frere, sont d'un stile barbare en comparaison des siennes. Souvent il disoit avec complaisance , qu'il possédoit sept Langues , & les Sçavans qui lui ont dédié leurs ouvrages , l'ont répété , pour applaudir à un talent rare parmi les hommes qui sont chargés des plus grandes affaires.

A Padoue Granvelle se fit des amis illustres , dont l'érudition étoit le plus grand ornement de cette Université. Ces tems étoient ceux de la renaissance des Lettres. On n'étoit pas à la mode parmi les Sçavans , si l'on ne tâchoit d'imiter le stile de Cicéron , & le titre de Ciceronien étoit la dignité suprême de la Littérature. Bembe & Sadoleto avoient frayé la route , ils s'étoient formés sur ce grand modèle , & l'élégance de leur Latinité avoit déterminé le Pape Léon X. à

les choisir pour ses Secrétaires. Après la mort de ce Pape , Bembe dégouté de la Cour & des affaires , s'étoit retiré à Padoue , où il s'occupoit de son Histoire de Venise , & d'autres Ouvrages également estimés , pour la pureté du langage , en Latin , & en Italien. Malgré la différence des âges , Granvelle desira son amitié , & il la mérita. Les lettres de Bembe sont venues jusqu'à nous ; on en voit une * , où il parle à Granvelle avec cette familiarité & cette confiance , que des liaisons intimes peuvent seules autoriser. Il lui recommande un de ses amis , il le prie de le secourir lui même *dans le naufrage de sa fortune* , & sans expliquer le sujet de sa sollicitation , dont le porteur de la lettre devoit lui rendre compte , il assure Granvelle , que sa prétention est appuyée sur les loix , sur les bonnes mœurs , sur la Religion même , & sur l'équité. Il falloit que Bembe eût essuyé une de ces sortes de tempêtes si fréquentes dans les routes de la fortune ; mais il étoit bien éloigné du naufrage. La même année il fut nommé Cardinal par Paul III.

* Card. Bem-
i Epist. ad
umil. lib. 6.
kal. Octob.
1559.

Sadolet avoit été fait Evêque de

Carpentras par Léon X, il fut toujours très-uni avec Bembe, & leur amitié fit naître celle que Sadolet eut pour Granvelle. C'étoit alors un usage reçu, que les Sçavans qui avoient de la réputation, adressassent aux Souverains de l'Europe des éloges en prose, ou en vers, lorsque ces Princes avoient fait des actions dignes de la renommée. Charles-Quint venoit de conclure la Paix de Crépy. Sadolet l'en félicita par un ouvrage semblable, dit-il, à ceux que l'Antiquité avoit présentés à Philippe de Macédoine, à Alexandre, à Cœsar, à Trajan, à Constantin. L'ouvrage fut envoyé à Ferdinand de Gonzague, pour le présenter à l'Empereur. En même temps l'Auteur écrivit à Granvelle, pour le prier d'assister à la présentation; il lui rappella l'intimité dans laquelle ils avoient vécu à Padoue, & la satisfaction qu'ils eurent de se rencontrer à Nice, à la suite du Pape & de l'Empereur. Sadolet lui dit, qu'il l'aimoit pour son esprit, pour sa science, pour l'inclination qu'il avoit à obliger. Ces Lettres ont été écrites quelque temps après le séjour de Granvelle à Padoue; je les rapporte ici, pour prouver l'es-

time qu'il avoit pour les Sçavans dès sa plus grande jeunesse, & qu'alors même des hommes illustres jugeoient qu'il étoit déjà digne de leur amitié. Le goût des Sciences avoit réuni Bembé, Sadolet & Granvelle; dans la suite la pourpre romaine les rendit égaux, & récompensa leur mérite.

Granvelle n'avoit que quatorze ans, lorsque Clément VII. le fit Protonotaire Apostolique *; c'étoit alors le premier pas qu'il falloit faire, pour arriver aux Prélatures. Il continua ses études avec tant d'assiduité, que sa santé en fut altérée. Son pere le rappella aux Pays-Bas. Il étudia en Théologie dans l'Université de Louvain; époque heureuse pour plusieurs Professeurs célèbres, qui, par son suffrage, furent élevés dans la suite à l'Épiscopat, & comblés des bienfaits de l'Empereur. A peine eut-il pris ses grades, que le Chancelier l'appella auprès de lui, pour l'initier dans les affaires du Gouvernement. Sa figure, son esprit, son application prévinrent favorablement l'Empereur; dans l'instruction que ce Prince composa pour son fils, & que j'ai déjà citée, on voit ce témoignage bien glorieux à un

* La Bulle
R. datée de
Bologne, aux
ides de Dé-
cembre 1529.

DU CARD. DE GRANVELLE. 41

jeune homme, qui ne pouvoit encore avoir aucune expérience, & qui n'avoit que des espérances à offrir ; *je sçais*, dit Charles-Quint, *que Granvelle n'a rien oublié pour former son fils, & je compte que les soins qu'il a pris de ce jeune homme répondront à son attente ;* mais Charles-Quint ne se borna pas à en donner une idée avantageuse à son successeur, il lui conféra l'Abbaye de S. Vincent de Besançon, & quoique Granvelle n'eût pas encore vingt-trois ans accomplis, il le nomma à l'Evêché d'Arras, vacant par la mort d'Eustache de Croy.

Dans le cours de cette Histoire, j'aurai rarement occasion de parler de ses fonctions Episcopales. Il résida peu à Arras, encore moins à Malines, où il fut transféré, lors de la création des nouveaux Evêchés de Flandre, & jamais à Besançon, dont il n'obtint l'Archévêché, qu'une année avant sa mort. Le desir qu'il eut d'obtenir de plus grands honneurs, l'espérance de bien servir son Maître, & le prétexte de soulager son pere accablé de travaux, purent dans sa jeunesse se déguiser sous l'apparence de la nécessité & de la vertu ; dans la suite les em-

plois importans qui lui furent confiés, lui servirent d'excuses, s'il en est de légitimes pour un Evêque qui ne réside pas, & si l'on peut avec justice s'absenter de son Evêché, pour donner tous ses soins au Gouvernement temporel.

*Naissance
des Granvel-
les.*

Né cherchons pas à justifier Granvelle sur l'ambition; dans le commencement de son Episcopat, il en donna une preuve que je ne dois pas dissimuler. Sa naissance étoit obscure, il voulut l'illustrer; mais il prit un moyen, que la prudence, autant que la modestie & l'amour de la vérité, devoit lui interdire. Je ne dirai rien qui ne soit certain, & qui ne soit fondé sur des actes autentiques.

(1) Aubery
*Hist. gén. des
Card. tom. 5.
pag. 58.*

(2) Jean-
Franc. le Pe-
tit, Chron.
des Provinces-
unies.

Les Historiens ont parlé différemment de la naissance des Granvelles; les uns l'ont avilie, les autres l'ont flattée. Aubery (1), dans son Histoire des Cardinaux, dit, que le Chancelier de Granvelle étoit fils d'un Maréchal ferrant de Nozeroy, petite Ville de Franche-Comté; il ajoute d'après une Chronique des Provinces-Unies (2), que le Chancelier avoit été simple Clerc de Pratique, & depuis subtil & cauteleux Procureur en la Cour de Parlement à Dole.

DU CARD. DE GRANVELLE. 43

Strada (1) prétend qu'il étoit né à Besançon, & que son pere étoit en effet ^{(1) de Belle} Maréchal-ferrant. De Thou (2) le fait ^{gico.} ^{(2) T} fils d'un Serrurier. D'autres ont dit, ^{Hist. Li} qu'ils étoit né à Ornans, que sa famille y étoit connue depuis le quinzième siècle, & qu'elle étoit de ces familles qui sont la pépinière des Emplois Militaires & de la Magistrature. On a été plus loin, & pour décorer la naissance dont il s'agit, on a placé, sans aucune preuve, parmi les Ancêtres du Chancelier de Granvelle, un Capitaine de cent hommes d'armes, qui avoit suivi le Roi d'Espagne à la guerre, & qui en avoit reçu des marques de son estime; enfin on a profité de l'épithaphe de Pierre Perrenot, pere du Chancelier, où il est qualifié *Chevalier, Seigneur de Cromary, Châtelain d'Ornans, & Lieutenant des Sauneries*, & l'on a cru éviter ainsi toute idée de roture.

La vérité est, que le Chancelier de Granvelle n'étoit pas fils d'un simple Artisan; il étoit d'une famille Bourgeoise d'Ornans, sans noblesse, & sans autre distinction, que celle de Juge Châtelain de la petite Ville où il étoit né. Guillaume Perrenot, son bisayeul, étoit Notaire à Besançon. On ne voit

pas que son ayeul ait eu aucun titre ; son pere n'avoit d'autres fonctions que celles de Juge d'Ornans , & de Lieutenant des Salines. Il faut même lever l'équivoque qu'on a affectée sur la qualité de Châtelain d'Ornans. Il y avoit autrefois dans les Châteaux deux sortes de Châtelains ; l'un commandoit la garnison du Château, & on le nommoit simplement Châtelain ; l'autre étoit Juge de la Terre dépendante du Château, on le nommoit Juge-Châtelain, & tel étoit incontestablement l'Office de Pierre Perrenet, pere du Chancelier de Granvelle ; s'il avoit été militaire, commandant la garnison du Château, il n'auroit pas accepté la Lieutenance des Salines, qui est un office de Judicature.

Le Chancelier ne fut anobli que par la charge de Conseiller au Parlement de Dole, que la Comtesse de Bourgogne lui donna en 1518 ; lui-même n'a pas craint de reconnoître publiquement cette vérité, & de l'avouer à l'Empereur, dans un temps où ce Prince l'honoroit déjà de sa confiance. Pour assurer à la postérité une noblesse plus ancienne en appa-

DU CARD. DE GRANVELLE. 45

rence que sa réception au Parlement de Dole, mais en effet plus récente, & pour l'augmenter d'un degré, il obtint en 1524 des Lettres de Noblesse, pour Pierre Perrenot son pere; Charles-Quint les accorda *en récompense des services du Docteur Nicolas Perrenot son Conseiller*; ces Lettres existent encore parmi les manuscrits des Granvelles, elles sont décisives sur leur naissance.

L'Evêque d'Arras alloit aux plus grands Emplois de la Cour de l'Empereur; il voulut établir pour base de sa fortune une naissance plus distinguée, & il demanda d'être reçu Chanoine au Chapitre de Liège. La preuve de noblesse qu'il présenta, ne doit pas en imposer; elle est plutôt un monument de la médiocrité de sa naissance, qu'un titre capable de lui assurer une noblesse de nom & d'armes, telle que l'exigeoit l'usage du Chapitre de Liège. Si sa famille avoit eu des titres honorables, il pouvoit facilement les avoir, & dans cette occasion il lui auroit été important de les produire. Il n'en produisit aucun; on ne voit pas même qu'il ait présenté son extrait-baptistère, dans

la crainte que cet acte seul ne dévoilât tout le mystère. Les familles qui n'ont pas de plus grandes distinctions, sont toujours attentives à exprimer la qualité de Noble dans les Registres de baptême ; l'extrait-baptistère de l'Evêque d'Arras ne lui donnoit pas cette qualité, & en 1517 son pere n'avoit d'autre titre, que celui de *Docteur en Loix* ; il vaut mieux, dit la Loi Romaine, n'avoir point de titre, que d'en avoir un qui soit vicieux ; Granvelle supprima son extrait baptistère, qui l'auroit humilié, & qui auroit déposé contre lui.

Il espéroit tout du crédit de son pere, alors premier Conseiller de l'Empereur. Il se flatta même de donner toute l'apparence de la justice à la grace qu'il espéroit, & il proposa la preuve par Témoins, dont le Chapitre voulut bien se contenter. L'Evêque d'Arras obtint que Boisset, Archidiacre de sa Cathédrale, fût nommé Commissaire pour faire l'information ; sept Témoins furent entendus, à la vérité presque tous gens de considération, mais leurs dépositions * se bornèrent à des faits vagues & équivoques, bien éloignés de la certitude

* Cette information a été tirée des Archives du Chancelier de Liège.

nécessaire dans une preuve de Noblesse. Tout ce qu'on peut en recueillir, est que l'Evêque d'Arras étoit fils légitime de Nicolas Perrenot, premier Conseiller de l'Empereur, que son ayeul avoit été Châtelain d'Ornans (on suprimoit toujours avec affectation la qualité de Juge); que les Perrenots vivoient noblement dans leur Provinces; qu'ils étoient alliés à des familles nobles, & qu'ils étoient admis parmi la Noblesse aux Etats, & autres Assemblées générales du Comté de Bourgogne.

Cette dernière circonstance étoit sans doute importante. Il auroit été naturel de l'appuyer sur l'extrait des Registres des Etats; on ne le fit pas, ce seul défaut devoit rendre toute l'information suspecte. Et comment les Ancêtres de Granvelle seroient-ils entrés aux Etats parmi les Nobles? Comment Granvelle pouvoit il aspirer à une Noblesse ancienne? Il étoit né en 1517; son pere fut anobli l'année suivante par sa Charge de Conseiller au Parlement de Dole; son ayeul n'obtint des Lettres de Noblesse qu'en 1524; l'Evêque d'Arras étoit donc né roturier; les titres mê-

mes les plus honorables à sa famille le prouvoient invinciblement.

C'est une observation, où l'esprit satyrique n'a point de part, elle étoit due à la fidélité inviolable de l'Histoire. Granvelle auroit été plus grand, s'il eût avoué ingénument qu'il étoit un homme nouveau; la vérité & la modestie lui auroient fait plus d'honneur qu'une Noblesse usurpée, & même que la Noblesse la plus vraie & la plus illustre. Si cette foiblesse lui a été commune avec des hommes célèbres; s'il a craint que l'obscurité de sa naissance ne le fit mépriser au milieu des dignités mêmes & des richesses, il n'en fut pas plus excusable, sa prétendue preuve de Noblesse ne persuada personne. Dans sa patrie, il étoit trop connu, pour y être respecté par ses Ancêtres, lors même qu'on y admiroit ses talens, & qu'on étoit ébloui de sa fortune; loin de recueillir quelque avantage du titre de Chanoine de Liège, souvent les Princes d'Allemagne & la Noblesse de Flandre, indocile à ses ordres, lui reprochèrent l'obscurité de son origine; il ne lui resta d'autre parti à prendre, que celui

celui du silence & de la modération.

Le temps où les travaux de Granvelle commencèrent, fut pour l'Europe un temps de troubles & de confusion. Depuis que les Pays les plus fertiles de cette partie du Monde avoient été envahis par les Barbares de l'Asie & du Nord, on n'y avoit pas vu tant de désordres. Par-tout la Religion étoit attaquée dans sa foi, dans sa discipline, dans sa morale. Les grandes Monarchies étoient encore dans l'accablement, où les guerres précédentes les avoient réduites; l'ombre de paix dont on jouissoit, depuis la trêve conclue à Nice en 1538 entre Charles-Quint & François I, étoit une paix armée, pleine de jalousie & de défiance, & toujours au moment d'expirer par la funeste rivalité des Maisons de France & d'Autriche.

Etat de l'Europe, lorsqu'Granvelle entra dans le Ministère.
1540.

Il y avoit long-temps que l'Italie étoit le théâtre d'une guerre continue. Le Royaume de Naples & le Duché de Milan avoient été enlevés tour à tour par les François & les Espagnols. Les Italiens étoient extrêmement divisés entr'eux, ils souf-

Etat d'Italie.

froient plus encoré de leurs guerres intestines, que des guerres étrangères. Quelques Papes devenus guerriers, avoient épuisé leur domaine temporel, ou pour enrichir leurs familles, ou pour jouer le rôle humiliant d'auxiliaires, à la suite des grands Princes, qui s'étoient disputé l'empire d'Italie. Venise sembloit n'avoir pris aucun parti, & ne consulter que le moment présent, dans chaque événement de la guerre; des révolutions étonnantes avoient fait flotter cette République dans une incertitude apparente, quoiqu'elle se fût toujours attachée fortement à son intérêt le plus pressant, plutôt qu'à la gloire des armes, & à la fidélité qu'on doit à ses engagemens. La liberté de Gènes avoit succombé sous la puissance de Louis XII; celle de Florence expiroit par la résolution que Charles-Quint avoit prise de lui donner un Souverain, qui par intérêt & par reconnaissance, fût entièrement dévoué à la Maison d'Autriche. Le Duché de Ferrare, le Piedmont, le Montferrat, le Marquisat de Saluces avoient été ravagés par les amis, autant que par les ennemis. François I. avoit con-

quis plusieurs Places fortes dans le Piedmont , il y avoit des garnisons & une armée ; le Duc de Savoye n'avoit d'espérance de recouvrer ses Etats , que par un Traité de paix , qui paroif-
soit encore fort éloigné ; l'Italie en-
tiere appauvrie & presque déserte , ne voyoit point de fin à ses malheurs , tant que Charles - Quint refuseroit avec obstination de rendre le Milanez , & que François I. feroit les plus grands efforts pour le reprendre.

L'Espagne concentrée en elle-mê-
me & désolée par les Maures , jus-
qu'au règne de Ferdinand & d'Isa-
belle , avoit acquis dès-lors beaucoup
de réputation. Ces Princes avoient
eu le bonheur de réunir par leur
mariage , les Royaumes de Castille &
d'Arragon. Si Ferdinand avoit à se re-
procher d'avoir acquis par des voies
illégitimes les deux Siciles , la Navar-
re & le Roussillon , sa puissance étoit
beaucoup augmentée par l'acqui-
sition de ces différens Etats , & la dé-
couverte du nouveau Monde lui
avoit fait espérer des richesses im-
menses , qui devoient le rendre re-
doutable à toute l'Europe. Il avoit
marié Jeanne sa fille unique , à Phi-

Espagne.

lippe Archiduc d'Autriche. Philippe étoit mort à la fleur de son âge ; Jeanne tombée en démence , portoit dans la retraite le vain titre de Reine , pendant que Charles-Quint son fils , gouvernoit l'Espagne avec une autorité absolue ; mais son Royaume étoit épuisé , par les victoires mêmes que les Espagnols avoient remportées sur les Maures , & par trop d'empressement à peupler l'Amérique ; il supportoit impatiemment les impositions excessives que Charles-Quint exigeoit , & que la Nation croyoit incompatibles avec ses anciens privilèges.

Etat d'Allemagne.

L'Allemagne & tout le Nord étoit en feu , à l'occasion de la révolte de Luther contre l'Eglise. Cet Hérétique avoit été excommunié par Léon X , & Charles - Quint l'avoit mis au ban de l'Empire ; cependant il vivoit & il prêchoit en liberté sous la protection de Frédéric III , Electeur de Saxe ; il répandoit au loin ses erreurs par ses Emissaires , & tous ses Sectateurs avoient encore plus d'empressement à attaquer les biens , que les dogmes de l'Eglise Catholique. Il sembloit que Luther eût donné le

signal, pour déclarer la guerre à la Religion dans tous les Etats de l'Europe. Les Hérétiques appelés Picards, demandoient hautement en Bohême la liberté de conscience. Zuingle & Œcolampade avoient séduit quelques Peuples d'Allemagne, & une partie des Cantons Suisses. Dans la Westphalie, les Anabaptistes essayoient, non-seulement de fonder une Religion monstrueuse, mais encore une Monarchie nouvelle & ridicule, sous leur prétendu Roi Jean de Leyde, originairement Tailleur d'habits. Plusieurs Souverains d'Allemagne avoient choisi parmi les erreurs récentes celles qui leur étoient le plus commodes; ils paroissoient même avoir voulu s'interdire toute espérance de retour à l'Eglise, en usurpant ses biens temporels, & en contractant l'obligation de restituer, qu'on ne remplit presque jamais. L'Electeur de Saxe, & le Landgrave de Hesse étoient à leur tête. La ligue qu'ils avoient formée à Smalcalde, ne paroissoit que défensive, contre l'Empereur & les Catholiques; mais elle devoit attaquer, lorsqu'elle pourroit le faire avec impunité, & avec quel-

qu'espérance de succès ; on voyoit dans cette ligue des Princes des Maisons d'Allemagne les plus illustres , des Maisons de Saxe , Palatine , de Brandebourg , de Luncbourg , de Pomeranie , d'Anhalt , de Wirtemberg & de Mansfeldt. Un Electeur Ecclesiastique , plusieurs autres Prélats , un grand nombre de Prêtres séculiers & réguliers avoient renoncé à leur état & à leurs obligations les plus essentielles , pour s'affranchir de la morale austere de la vraie Religion , & ce torrent avoit encore entraîné les Peuples de Suède & de Dannemark.

*Etat des
Pays-Bas , de
l'Angleterre &
de la France.*

Pour ceux des Pays-Bas , ils dissimuloient encore , par la crainte que leur inspiroit la puissance de l'Empereur , & la protection déclarée qu'il accordoit à l'Eglise ; cependant ils étoient le moment , où ils pourroient secouer en même temps le joug de la foi , & celui de la domination Espagnole. Il sembloit que l'esprit de vertige eût saisi toute l'Europe. L'Angleterre avoit commencé par le schisme , elle avoit fini par l'hérésie , ou plutôt par l'irreligion. Le Royaume de France constamment attaché à la Religion Catholi-

que, depuis qu'il avoit été fondé par Clovis, n'avoit pû se garantir de la contagion. Calvin y répandoit ses erreurs. Souvent il pensoit différemment de Luther; mais ils s'accordoient dans le projet audacieux de fonder une Religion nouvelle, & de détruire, s'ils l'avoient pû, la Religion Romaine. Les charmes de la nouveauté, l'appas de l'indépendance, la licence des mœurs, faisoient naître les plus grandes révolutions. On ne vouloit plus de soumission en matière de foi, chacun vouloit en être Juge; plus de célibat pour les Prêtres & pour les Religieux, plus de pauvreté évangélique, d'indissolubilité dans le mariage, de confession, de jeûnes, de tout ce qui humilie l'orgueil, & qui contraint la liberté; on ne craignoit pas de défendre ces funestes avantages, les armes à la main, & sous prétexte de réformer la Religion, on commettoit les plus grands crimes.

Ce fut dans ces momens terribles, où Granvelle fut admis à partager les travaux du Chancelier son pere. Re-

*Entrée de
Granvelle dans
le Ministère*

vêtu du double caractère d'Evêque & de Ministre, il devoit s'appliquer avec

zèle à rétablir la paix dans l'Eglise & dans l'Etat; ce qui pressoit davantage, étoit de faciliter la convocation d'un Concile œcuménique, qui décidât les questions que tant de Novateurs avoient élevées, & dont l'autorité pût se faire respecter par tous les Chrétiens. Il s'agissoit encore de réunir toutes les forces de l'Empire contre Soliman, qui menaçoit d'accabler la Hongrie, par la hardiesse de ses entreprises, & par la supériorité de ses troupes.

Il n'est pas douteux, que Charles-Quint ne souhaitât sincèrement la convocation d'un Concile; il en donna des preuves qui n'étoient pas équivoques; mais dans l'espérance d'abrégger les disputes de Religion, & de pourvoir promptement aux besoins pressans de la Hongrie, il voulut faire marcher d'un pas égal deux affaires si importantes, & trop d'empressement à les terminer lui fit prendre le plus mauvais parti. Toujours disposé à porter l'autorité impériale au plus haut degré, toujours prévenu en faveur de son habileté dans les négociations, il résolut d'assembler la Diète de l'Empire, pour y faire un règle-

ment provisionnel sur les controverses de Religion , & pour demander de grands secours contre le Turc.

Les Catholiques n'oublierent rien, pour le dissuader de son projet de réglemeut. La Diette de l'Empire est une assemblée séculière, qui ne peut avoir aucune autorité, pour décider de la foi & de la discipline de l'Eglise. Elle avoit aussi peu de lumieres, que d'autorité en cette matiere. Les esprits étoient trop échaufés; les disputes ne pouvoient servir, qu'à rendre irréconciliables les différens partis; il falloit laisser à l'Eglise seule le soin de convertir par sa douceur les Peuples qui avoient été séduits, de les éclairer par des décisions puisées dans les sources les plus pures, & s'il étoit nécessaire d'en venir aux extrémités, de les condamner par son autorité. L'Empereur devoit soutenir les décisions de l'Eglise, il ne pouvoit les prévenir, & disposer de ce qui est purement spirituel.

Charles-Quint étoit trop éclairé, pour ignorer ces principes; il étoit trop attaché à la Religion, pour les combattre; la sincérité de ses intentions lui servoit d'excuse; il ne vou-

loit pas, disoit-il, porter des loix définitives sur le dogme & sur la discipline ; il prétendoit seulement disposer les esprits à la paix, & les préparer à recevoir avec docilité les décisions de l'Eglise universelle. Il est vraisemblable qu'il ne s'en flattoit pas ; mais il croyoit que le danger imminent de la Hongrie toucheroit les Etats de l'Empire, & qu'on lui accorderoit sans hésiter, des troupes & des subsides. La Diette fut convoquée à Wormes pour le 8 Octobre 1540.

*Granvelle à
Diette de
Wormes.*

L'essai que l'Empereur faisoit des sentimens des Princes Protestans d'Allemagne, étoit au moins fort incertain. Quelque confiance qu'il eût dans son autorité, & dans l'art qu'il croyoit avoir de manier les esprits, il craignoit de se commettre, & de s'exposer en personne, ou à un refus qui seroit sans retour, ou du moins à des oppositions violentes, & à des sollicitations vives, pour établir la liberté de conscience dans l'Empire. Charles-Quint ne jugea pas à propos de se rendre à la Diette ; le Roi des Romains fut chargé d'y présider ; le Chancelier de Granvelle fut nommé principal Com-

missaire de l'Empereur, & l'Evêque d'Arras se proposa de veiller plus particulièrement aux intérêts de la Religion.

D'abord on ne parla que de questions dogmatiques. L'Empereur avoit ordonné qu'on établit des Conférences publiques entre des Théologiens Catholiques & Protestans, pour tâcher de s'accorder sur les objets les plus importans. Thomas Campège, Evêque de Feltri & Nonce du Pape, étoit présent à la Diette. Il fit de nouvelles représentations sur le danger de ces Conférences, il conjura le Roi des Romains de les supprimer, persuadé que les Protestans ne manqueroient pas de s'attribuer une victoire chimérique, & qu'ils persuaderoient facilement des Peuples, qui ne cherchoient qu'un prétexte, pour perséverer dans des opinions commodes. Charles-Quint étoit absolu; il avoit donné des ordres précis sur les Conférences, elles s'ouvrirent entre Jean Eckius pour les Catholiques, & Philippe Mélancton pour les Luthériens. On commença par l'examen des opinions différentes sur le péché originel. Après trois jours de disputes tumultueuses,

on reconnut évidemment qu'elles seroient inutiles. L'Empereur fit cesser la Diette, il en convoqua une autre à Ratisbonne, pour l'année suivante, résolu d'y assister & d'exiger pour lui plus de respect, qu'on n'en avoit eu pour le Roi des Romains.

*Diette de
Ratisbonne.
1541.*

Afin de donner plus d'éclat à la nouvelle Diette, Charles-Quint déterminâ le Pape Paul III. à y envoyer un Légat, dont l'autorité, la vertu, & les lumieres pussent concilier les esprits, & dont la présence donnât aux décisions de la Diette l'approbation de l'Eglise Romaine, si l'on étoit assez heureux, pour rendre à la foi un hommage sincère & unanime. Le Pape choisit pour cette légation le Cardinal Gaspard Contarini Vénitien. Il méritoit à tous égards le respect & la confiance de la Diette; mais il étoit envoyé du Pape; ce titre seul indisposa les Protestans contre lui. D'ailleurs il leur parla de la soumission que tout Chrétien doit à l'Eglise, & ils ne vouloient que disputer, soutenir les nouveautés qui les flattoient, & juger l'Eglise elle-même conformément au sens qu'ils donnoient à l'Ecriture.

D'un autre côté, Contarini proposa aux Catholiques des projets de réforme pour les mœurs; il voulut exiger du Clergé d'Allemagne une vie plus exemplaire. Ses projets furent mal reçus, il eut le sort qui menace toujours les Conciliateurs, lorsqu'ils veulent dire ingénument la vérité, & qu'ils rendent la justice, sans acception de personnes. Contarini déplut à tous les partis. A Rome, on l'accusad'avoir eu trop de condescendance pour les Luthériens. On lui reprocha en Allemagne de n'avoir rien accordé pour le bien de la paix; il lui fut facile de se justifier. Sa charité & sa douceur pour les Protestans, n'avoient point altéré la foi; sa sévérité pour les mœurs des Catholiques & pour la conduite du Clergé, étoit la preuve d'un zèle désintéressé & impartial, qui alloit uniquement à l'utilité de la Religion; après quelques ombrages, le Pape rendit au Légat la justice la plus éclatante.

Cependant le Chancelier de Granvelle ne put se dispenser d'ouvrir les Conférences ordonnées par l'Empereur; il souhaitoit de les abrégér, pour venir promptement à la demande des

subsidés, qui ne souffroient plus de retardement. Les Protestans avoient un dessein tout opposé. Dans la dispute ils faisoient naître des difficultés à chaque pas, bien résolus de n'accorder aucun secours pour la guerre, qu'après avoir obtenu la liberté de conscience, & les assurances les plus fortes qu'ils ne seroient pas recherchés sur leurs usurpations des biens d'Eglise.

Il n'est pas étonnant qu'avec ces dispositions, la premiere Conférence même pensât rompre toute négociation. Il ne s'agissoit encore que de nommer les Théologiens qui devoient disputer en présence de la Diette, & l'on ne pouvoit s'accorder sur ce préliminaire. Le Chancelier de Granvelle proposa de laisser ce choix à l'Empereur, & il eut la pluralité des suffrages, malgré les clameurs & les intrigues de ceux qui vouloient consumer le temps en difficultés. L'Empereur nomma pour les Catholiques, Jean Eckius, Jules Pflug & Jean Gropper. Pour les Protestans, il nomma Philippe Melancton, Martin Bucer & Jean Pistorius, tous renommés pour leur science; ce

choix fut universellement approuvé. Il falloit encore qu'un Catholique & un Luthérien présidassent à la dispute; l'Empereur donna cette commission au Chancelier, & à Frédéric, Prince Palatin, qui avoit embrassé le Luthéranisme; pour l'Evêque d'Arras, les Historiens ne disent pas qu'il se soit mêlé de ces disputes qu'il désapprouvoit.

Parmi les dogmes contestés, les plus importans furent discutés les premiers. On examina l'autorité de l'Eglise, & l'ordre de la Hiérarchie établi par Jesus-Christ même, le Sacrement de pénitence, la présence réelle, le célibat des Prêtres & des Religieux, la restitution des biens qu'on avoit enlevés aux Ecclésiastiques. Les Protestans parurent moins vifs sur les objets spéculatifs de la foi; mais ils se défendirent avec une chaleur extrême sur les objets pratiques, & ils ne dissimulerent pas, qu'ils se porteroient aux plus grandes extrémités, plutôt que d'abandonner ce qui flattoit leurs passions, & ce qui étoit le premier mobile de leur prétendue réforme. Comment déterminer en effet plusieurs Princes Protec-

tans & beaucoup de Villes Impériales à rendre les biens immenses que l'Eglise réclamoit avec justice ? Comment séparer les Prêtres & les Religieux apostats de leurs femmes & de leurs enfans ? Pour rompre les liens dont Luther & les autres Hérésiaques avoient eu l'adresse d'enchaîner leurs Sectateurs, il auroit fallu des prodiges aussi étonnans, que ceux qui ont paru à la naissance du Christianisme.

On parloit plus que jamais de la convocation d'un Concile général. Le Pape le faisoit espérer, plusieurs Souverains le demandoient, & l'on ne voyoit point d'autre remède aux maux de l'Eglise ; mais ce remède paroïssoit encore éloigné par des préliminaires indispensables. Les Evêques Allemans proposèrent un Concile National, qu'on pouvoit assembler facilement dans l'Empire ; les Protestans-mêmes ne paroïssent pas s'en éloigner, quoique dans la vérité ils n'en voulussent point, & que pour s'y soumettre, ils exigeassent des conditions absolument impraticables. Ceux-mêmes d'entr'eux, qui n'avoient ni caractère, ni autorité, pré-

tendoient y affister en qualité de Juges, bien sûrs que leur multitude formeroit la pluralité, & qu'ils auroient par le nombre une victoire complète sur les Evêques, & sur les Théologiens Catholiques.

Ils portèrent leurs prétentions encore plus loin; ils demandèrent que le Légat présent à la Diette fût exclus du Concile, & que le Saint Siège n'eût aucune sorte d'autorité sur les décisions, soit pendant les délibérations du Concile, soit pour les approuver ou les condamner, lorsque le Concile auroit été séparé. Tous les Catholiques unanimement rejetèrent des conditions si injurieuses à l'Eglise universelle, dont le Chef doit principalement veiller à la conservation de la foi, de la discipline & des mœurs; tous refusèrent d'introduire une forme de Concile, qui auroit été sans exemple, contraire aux lois primitives de l'Eglise, & opposée à sa tradition la plus ancienne & la plus constante.

Charles-Quint détrompé enfin de toutes ses espérances, se hâta de dissoudre la Diette; on lui doit ce témoignage, qu'il ne voulut point des

subsidés qu'il ne pouvoit obtenir, qu'en sacrifiant la Religion. Les Alle-mans insistèrent sur le Concile National, ils pressèrent les Ministres de l'Empereur d'éprouver du moins ce qu'on pouvoit attendre de ce Concile; les Ministres répondirent, qu'il ne s'agissoit pas seulement de décider les questions suscitées par Luther, il falloit encore terminer celles que Calvin & d'autres Novateurs avoient fait naître en différens Etats de l'Europe indépendans de l'Empire. Le Concile National ne pouvoit avoir d'autorité qu'en Allemagne; il ne devoit pas espérer dans le centre même des opinions nouvelles & au milieu du bruit des armes, d'avoir la liberté & la tranquillité nécessaire, pour traiter des affaires de Religion; sa décision ne pouvoit être sans retour; il falloit un Jugement définitif, & Charles-Quint se déclara hautement pour le Concile universel.

Après la dissolution de la Diette, il passa en Italie avec le Chancelier de Granvelle. Le Pape Paul III. s'avança jusqu'à Lucques, pour conférer avec l'Empereur sur la convocation du Concile. Quelque zélé que fût ce

Pontife pour la paix de l'Eglise, divers incidens suspendirent pendant quelque temps les effets de son zèle.

L'Empire au défaut du Concile National, demandoit que le Concile universel fût assemblé à Cologne, ou à Ratisbonne. Toutes les autres Nations s'y opposoient, elles exigeoient avec raison qu'on s'assemblât dans un pays neutre, où les Evêques fussent en sûreté, & l'Italie seule avoit cet avantage. Le Pape désigna d'abord Vicence pour le siège du Concile. La République de Venise refusa de prêter le territoire de cette Ville. Ferrare, Bologne, Plaisance, furent proposées successivement; enfin pour se rapprocher davantage de l'Empire & de la France, le Pape fixa le Concile à Trente. Tous les Souverains Catholiques acceptèrent ce parti; les Evêques Allemans se désistèrent de leurs demandes; il n'y eut que les Protestans, qui ne laissèrent aucune espérance de les voir soumis à un Concile présidé par le Pape, ou par ses Légats, en quelque pays qu'il fût assemblé, & quoique telle fût la forme invariable des Conciles œcuméniques.

Convocation
du Concile de
Trente.

1542.

Le 22 Mai 1542, Paul III. donna une Bulle pour convoquer le Concile à Trente; il en fixa l'ouverture au premier Novembre de la même année. Les motifs qui l'avoient déterminé, étoient vraiment dignes du Vicaire de Jesus-Christ. Il espéroit que ce Concile affermiroit la foi attaquée en même temps par une multitude de Novateurs, qu'il travailleroit à la réformation des mœurs, qu'il rétablirait la paix entre tous les Princes Chrétiens, & que l'Eglise leur mere auroit sur eux assez d'autorité, pour les réunir contre le Turc, dont les armes menaçoient l'Italie, la Hongrie & l'Empire. Les Légats nommés pour présider au Concile, furent les Cardinaux Pierre-Paul Pâris, Jean Moron, & Renaud de Pool, Prince du Sang d'Angleterre. Les Cardinaux Pâris & Moron se rendirent en effet à Trente; le Cardinal de Pool fut retenu à Rome, sur l'avis qu'on donna au Pape, qu'il y avoit sur la route des gens armés, pour l'enlever, & qu'on en vouloit même à sa vie.

Il sembloit qu'un Concile si utile dans tous les temps, & si nécessaire alors, ne dût éprouver aucun obsta-

DU CARD. DE GRANVELLE. 69

cle de la part des Catholiques ; cependant des Princes très-zélés d'ailleurs pour la Religion , n'eurent pas le courage de sacrifier leurs anciens ressentimens au bien de toute l'Eglise , & la guerre suspendit pour quelque temps l'assemblée du Concile , où il n'y avoit encore que des Prélats Italiens.

En 1538 , Charles-Quint & François I. avoient fait une trêve pour dix ans. Elle avoit été conclue à Nice par la médiation du Pape. Le Chancelier de Granvelle avoit conduit la négociation de l'Empereur , & son fils y avoit été présent , quoiqu'il fût encore bien jeune , pour être initié dans des affaires de cette conséquence. L'union des deux Monarques de l'Europe les plus puissans , paroissoit bien affermie ; ils s'étoient donné mutuellement des témoignages d'une réconciliation qu'on croyoit durable , & l'on respiroit enfin après des guerres qui avoient été funestes , même au parti victorieux. L'union & la confiance avoient paru redoubler entre François I. & Charles-Quint , à l'occasion de la révolte des Gantois. Charles , persuadé que la présence

*L'Assemblée
du Concile
Trente si
due par
guerre.*

seule feroit tomber les armes des mains des Rebelles, envoya le Chancelier de Granvelle à Loches, où étoit la Cour de France, pour prier François I. de lui accorder le passage par son Royaume. Le Roi l'accorda généreusement, & Charles ne l'accepta pas sans inquiétude; mais la crainte que la révolte ne se communiquât à tous les Pays-Bas, ne lui laissoit aucun autre parti à prendre.

*Motifs de
cette guerre.*

Il avoit prévu qu'à son passage en France, on lui feroit sûrement des propositions sur la restitution du Milanez. Pour les prévenir, & afin que rien ne retardât son arrivée à Gand, il assura l'Evêque de Tarbes, Ambassadeur de France en Espagne, qu'il donneroit l'investiture du Milanez, ou au Roi, ou à l'un de ses fils. Cette promesse ne fut que verbale, & avec Charles-Quint il auroit été à propos de prendre de plus grandes sûretés. Le Dauphin & le Duc d'Orléans allèrent à sa rencontre jusqu'à Bayonne; ils offrirent de rester en otages en Espagne, pour tranquiliser l'Empereur; la précaution lui parut odieuse, il affecta la plus grande confiance, ayant probablement déjà décidé com-

ment il se tireroit d'embaras sur les paroles qu'il avoit données. Les Fils de France l'accompagnèrent jusqu'aux frontières des Pays-Bas; par-tout on lui rendit les plus grands honneurs. Le Roi le reçut avec une magnificence extraordinaire; on jugea même qu'il y avoit de l'excès dans les distinctions qui lui furent accordées, & qu'en lui donnant la main, que les Rois de France ne refusent pas chez eux aux Monarques étrangers, il étoit convenable d'établir une égalité parfaite, dans tout le reste du cérémonial.

Tous ceux qui connoissoient le caractère de Charles-Quint (& François I. avoit eu beaucoup d'occasions de le connoître) étoient d'avis de profiter de la circonstance, pour avoir une promesse par écrit de restituer le Milanez. François I. incapable de tromper, ne fut pas assez défiant. Le Connétable de Montmorency l'entretint dans sa sécurité, il eut l'imprudence de répondre de la bonne foi de l'Empereur, & ce Prince échappa sans avoir signé aucun engagement. Lorsqu'il fut arrivé aux Pays-Bas, l'Evêque de Lavour, Ambassadeur de Fran-

ce, lui demanda l'exécution des paroles qu'il avoit données à Madrid, & qu'il avoit renouvelées en France. La réduction des Gantois étoit encore douteuse. L'Empereur demanda du temps, pour délibérer avec son Conseil, plutôt sur la forme de la cession du Milanez, que sur la cession même; mais d'abord que les Rebelles furent à ses pieds, il dit nettement à l'Evêque de Lavour, qu'il n'avoit rien promis. Il ajouta qu'il ne se dépouilleroit jamais du Milanez, qui donneroit trop d'avantage à la France sur l'Italie, & qui couperoit la communication de ses Etats avec l'Empire, & avec les Pays héréditaires de la Maison d'Autriche.

Il est toujours humiliant d'être dupe; la duplicité de l'Empereur irrita le Roi d'autant plus, que dans toutes les occasions l'Empereur n'avoit pas hésité à reconnoître qu'il étoit juste de rendre le Milanez à la France, dont les droits étoient en effet incontestables. François I. étoit la victime de sa générosité & de sa bonne foi; il l'étoit dans le temps même où il venoit de refuser les offres que les Gantois lui avoient faites de se soumettre à sa domination

domination , & de lui livrer la Place la plus importante des Pays-Bas Espagnols. Le Roi avoit porté la sincérité jusqu'à révéler ce secret à l'Empereur ; il lui avoit donné des facilités , pour arrêter la révolte des Gantois dans sa naissance , & pour éteindre un feu qui devoit naturellement embraser les dix-sept Provinces ; François I. ne crut pas devoir pardonner un si grand outrage.

Charles-Quint jugea lui-même , que la guerre étoit inévitable , & il ne garda plus de mesures. Dans plusieurs Cours de l'Europe il forma des intrigues , pour enlever au Roi ses Alliés , & il mit le comble à des procédés si étonnans par une action , dont François Sforce , Duc de Milan , avoit donné le seul exemple , lorsqu'il fit trancher la tête à Merveille , Ambassadeur de France auprès de lui. L'Empereur avoit approuvé publiquement la conduite de Sforce , & il ne tarda pas à l'imiter.

Pour affoiblir François I. , & pour lui susciter des ennemis de tous côtés , Charles-Quint tâcha de le rendre suspect à Henry VIII. Roi d'Angleterre , à Soliman , Empereur des Turcs ;

& à la République de Venise. Il entreprit de leur persuader, que François I. avoit formé contr'eux de grands projets; il les assura que ce Prince lui en avoit fait la confidence dans leur entrevue à Paris, qu'il lui avoit même demandé des troupes, pour leur faire la guerre, & qu'elle étoit prête à éclore. Le Roi en fut informé. Il avoit à son service César Frégose, Génois, & François Rinçon, Navarrois, établis en France depuis quelque temps. Il les nomma ses Ambassadeurs à la Porte & à Venise, leur commission principale étoit d'effacer les impressions que ces Puissances avoient reçues trop facilement de l'ennemi déclaré de la France; le seul exposé de l'état du Royaume, suffisoit pour détruire la calomnie. François I. n'avoit aucun intérêt à attaquer le Roi d'Angleterre, le Grand-Seigneur & la République de Venise. La conquête du Milanéz étoit sa grande affaire, on peut dire même sa passion; il ne pouvoit y réussir, & on l'accusoit de vouloir disperser ses troupes dans tout l'Europe, d'entreprendre, avec une marine foible, de porter la guerre dans les Etats de plusieurs

Puissances maritimes, & d'attaquer en aventurier des Princes à qui il n'avoit rien à demander, lors même qu'il ne pouvoit avoir raison de celui qui retenoit injustement le Milanez.

Alors il n'y avoit point encore de guerre déclarée entre la France & l'Espagne. Frégose alloit résider à Venise. Rinçon devoit passer à Constantinople, où il avoit eu déjà le caractère d'Ambassadeur. Ils prirent leur route par le Milanez, dont le Marquis Duguât étoit Gouverneur, sans demander de passeports, qui ne sont pas nécessaires en temps de paix. Duguât résolut de les faire enlever, soit de son propre mouvement, soit que l'Empereur le lui eût ordonné. Les Ambassadeurs de France descendoient le Pô, pour se rendre à Venise; la Garnison de Pavie les arrêta à l'embouchure du Tessin, elle les massacra avec toute leur suite, sous prétexte de la résistance qu'ils avoient voulu faire.

François I. en demanda justice à l'Empereur. L'accusation ne pouvoit tomber que sur le Gouverneur du Milanez, qui avoit seul le droit d'armer la Garnison de Pavie, pour une

cette partie de la Navarre, qui obéis-
soit à Charles-Quint ; mais on peut
le présumer , puisqu'en France on ne
dit rien sur son origine. La justice la
plus sévère auroit autorisé les trou-
pes de l'Empereur à le faire prison-
nier en temps de guerre , & l'Empe-
reur à ordonner qu'on lui fit son pro-
cès , s'il avoit été pris les armes à la
main ; mais en temps de paix n'avoir
aucun égard à son caractère d'Amba-
assadeur , c'étoit insulter le Prince
qu'il servoit ; le faire massacrer , c'é-
toit une violence digne des principes
de Machiavel ; c'étoit une déclara-
tion de guerre la plus formelle , &
que la lâcheté seule auroit pû dissi-
muler.

L'Empereur ne pouvoit même
avoir que des soupçons , sur l'objet
des négociations de Rinçon & de
Frégosc. Il présumoit que ces Am-
bassadeurs étoient envoyés pour dé-
truire les faux bruits qu'il avoit fait
répandre ; mais il n'en avoit aucu-
ne preuve. Langei qui commandoit
dans la partie du Piedmont que Fran-
çois I. avoit conquise sur le Duc de
Savoie , avoit engagé les Ambassa-
deurs à lui laisser leurs instructions ,

cérémonie commune à tous les Ambassadeurs de Charles-Quint ; Granvelle en avoit le caractère , il devoit paroître parmi eux , sur-tout étant chargé de porter la parole au nom de toute l'Ambassade ; sans doute il auroit pris son rang parmi les Evêques , dans les séances où l'on auroit délibéré des affaires de la Religion ; mais on étoit encore bien éloigné d'en pouvoir travailler.

D'autres Historiens ont dit , qu'il dans le discours que Granvelle prononça en présence du Concile , il donna une grande idée de son éloquence. Il faut qu'on ne nous ait pas conservé ce discours dans son entier. Je vais le traduire sur la copie qui en est déposée aux archives du Vatican & sur celle que Raynaldus (a) rapporte dans son Histoire. On verra une harangue fort simple , une harangue qui est , pour me servir de ses expressions du Cardinal Pallavicin, (b) toute pétrie de fiel très-amer contre le Roi de France , & d'un fiel dont il tomba quelques gouttes sur le Pape même , dont

(a) An. 1543. n°. 2.

(b) Pallavicino, Istor. del Concil. di Trento. lib. V. cap. IV.

DU CARD. DE GRANVELLE. 81

la neutralité paroît à la passion des Impériaux une partialité blâmable. Ne feroit-ce point ce fiel, que des Historiens sujets de Charles-Quint ont pris pour de l'éloquence ?

„ Si nous nous proposons, Révé- Haver
 „ rendissimes & très-illustres peres, Granvel
 „ de parler de l'origine, de l'institu- Conc. d
 „ tion, de la forme & de l'autorité te. 9. J
 „ des Conciles, de chacun des diffé- 154
 „ rens ordres qui y sont appelés,
 „ des devoirs qu'ils ont à remplir, &
 „ de l'exactitude avec laquelle de vrais
 „ Catholiques doivent s'en acquiter,
 „ nous serions dans la nécessité de
 „ faire un discours très-étendu. La
 „ circonstance même où nous som-
 „ mes, paroîtroit l'exiger, si votre
 „ sçavoir, & la grande expérience que
 „ vous avez dans le gouvernement de
 „ l'Eglise, ne rendoient ces connois-
 „ sances très-présentes à votre esprit.
 „ Nous dirons seulement, que ja-
 „ mais Concile n'a été plus nécessaire,
 „ qu'il l'est à présent. Il feroit inutile
 „ d'en expliquer les causes, & de tra-
 „ vailler à en rechercher les preuves;
 „ hélas ! il n'y a personne qui n'en re-
 „ connoisse trop évidemment la né-
 „ cessité, s'il veut examiner avec

» prudence , combien la République
» Chrétienne est foible & infirme
» combien elle est désolée & abattu
» par les disputes de Religion , &
» quels dangers l'exposent ses enn
» mis irréconciliables. Les Turcs
» les Maures la fatiguent par des cor
» bats continuels ; pour combler l
» malheurs des guerres étrangères si
» citées par les infidèles , & des qu
» relles intestines sur la Religion , u
» de ses Princes les plus puissans
» allumé la guerre dans son sein ,
» l'a portée en même tems en plu
» sieurs Pays différens , & mal-à-pro
» pos , il a pris le moment où l'o
» préparoit les armées de terre & d
» mer , pour combattre les ennem
» de notre foi.

» Mon dessein n'est pas d'expos
» ici toute la sollicitude , tous le
» soins , les travaux continuels , le
» bons offices que Sa Majesté Imp
» riale a employés , pour obtenir l
» convocation & la célébration d
» Concile; ils sont connus du S. Père
» & de tous ceux qui composent ce
» te sainte assemblée. Nous avon
» vû l'Empereur entreprendre de fr
» quens voyages à Rome & dan

„ d'autres Villes d'Italie , pour con-
 „ férer avec fa Sainteté , & avec le
 „ Pape Clément VII. fon prédécé-
 „ seur. Les sollicitations assidues de
 „ ses Ministres & de ses Ambassa-
 „ deurs , sont des témoignages écla-
 „ tans du désir ardent qu'il avoit de
 „ procurer un Concile , & nous assu-
 „ rerons , que si le premier objet de
 „ ses vœux a été de le vouloir assem-
 „ bler , il ne souhaite pas avec moins
 „ d'empressement , que le Concile
 „ étouffe les discordes de Religion ,
 „ & qu'il soit utile à la République
 „ Chrétienne , persuadé qu'il n'y a
 „ point d'autre remède , pour guérir
 „ les maux dont l'Eglise est accablée.

„ Sa Majesté Impériale sçait aussi
 „ qu'il est indispensable de travailler
 „ à la réformation de la discipline &
 „ des mœurs. Sa sainteté l'a offerte ,
 „ elle l'a souvent promise. L'Empe-
 „ reur l'a demandée tant de fois en
 „ son nom , & au nom de tous les
 „ Ordres du Saint Empire ; elle est né-
 „ cessaire pour réparer les malheurs
 „ que nous avons éprouvés , & pour
 „ empêcher que nous n'ayons un sort
 „ encore plus déplorable. Vous le
 „ sçavez par vous-même , Révéren-

» diffime Cardinal de Modène ; il f
» roit inutile de rappeler à votre m
» moire , ce que l'Empereur dit dan
» la dernière Diète de l'Empire , a
» semblée à Ratisbonne , au Révé
» rendissime Cardinal Contarini , &
» à vous qui étiez alors Nonce du Pa
» pe , lorsque vous l'eutes assuré
» que sa Sainteté avoit résolu d
» convoquer un Concile œcumén
» que. Vous vous souvenez égale
» ment de ce que Sa Majesté Impé
» riale répondit le 25 d'Août 154
» à la Bulle de convocation , & a
» Bref par lequel le Pape déclaroi
» ses intentions. Cette réponse &
» toute la conduite de l'Empereur
» prouve ses sentimens , & combien
» il desiré , que la célébration du Con
» cile ait tout le succès qu'on en doi
» attendre.

» Pour remplir toutes les obliga
» tions que ses Dignités Impériale &
» Royale lui imposent , il a donné le
» ordres les plus amples à nous trois
» ses Ambassadeurs , à l'illustre Mar
» quis d'Anguillara , son Ambassa
» deur auprès du S. Siège , & à cha
» cun de nous , de paroître ici en son
» nom , & d'excuser son absence

„ autant que le retardement de notre
 „ arrivée. Il nous a ordonné de plus
 „ de faire tous nos efforts , pour af-
 „ surer les avantages qu'on doit re-
 „ cueillir de la célébration du Con-
 „ cile , pour protéger la pieté de l'E-
 „ glise & l'unité de la foi , pour af-
 „ fermir la Religion , & contribuer
 „ de tout notre pouvoir à ce qui peut
 „ la rendre florissante.

„ Il ne nous sera pas difficile d'ex-
 „ cuser l'absence de Sa Majesté Im-
 „ périale ; elle s'en est même déjà jus-
 „ tifiée par les lettres dont j'ai parlé ,
 „ & qu'elle a écrites au Saint Pere.
 „ Qui est ce, en effet , qui ne voit pas
 „ qu'on lui a déclaré la guerre , &
 „ qu'on l'a portée en différentes Pro-
 „ vinces , que dans cette guerre on
 „ n'a observé aucunes des Loix divi-
 „ nes & humaines , pour ne pas dire
 „ plus , & que cette guerre est un
 „ motif légitime de ne pas abandon-
 „ ner ses Etats ? Tout le monde Chré-
 „ tien est témoin de cette vérité , &
 „ Sa Sainteté en est informée plus
 „ particulièrement. Elle sçait qu'au
 „ tems de la déclaration de guerre ,
 „ le Concile étoit déjà indiqué , &
 „ elle peut juger si l'Empereur pou-

„ voit s'y rendre , lorsqu'il étoit oc-
„ cupé à repousser les efforts de ses
„ ennemis. Vous-mêmes , Révé-
„ rendissimes & Illustrissimes Peres ,
„ vous voyez les motifs qui le retien-
„ nent dans ses Etats. La pruden-
„ ce exige qu'il pourvoye à tout ,
„ pour prévenir cette année une in-
„ vasion semblable à celle de l'an-
„ née dernière. On a choisi pour cet-
„ te invasion , le tems où il rassem-
„ bloit les troupes & les forces nava-
„ les qu'il devoit opposer à l'enne-
„ mi du nom Chrétien. Une occupa-
„ tion si sainte devoit le garantir de
„ toute hostilité , sans parler de la
„ trêve conclue à Nice , par la mé-
„ diation & par les soins infatigables
„ de Sa Sainteté ; il sembloit qu'on
„ dût avoir une confiance entière,
„ dans un traité revêtu d'une autori-
„ té si respectable.

„ D'ailleurs tous les Ordres du Saint
„ Empire avoient déclaré à l'Auteur
„ de l'invasion , qu'ils étoient dans
„ la nécessité & dans la résolution de
„ réunir leurs forces avec celles de Sa
„ Majesté Impériale , de Sa Sainteté ,
„ & de tous les Princes Chrétiens ,
„ qui voudroient entrer dans des vues

„ si dignes de la Religion , pour chas-
 „ ser les Turcs de la Hongrie. L'Em-
 „ pereur lui avoit même demandé les
 „ secours qu'il avoit promis si géné-
 „ reusement par ses Ambassadeurs ;
 „ enfin on s'étoit réduit à demander ,
 „ que du moins il ne fît aucune entre-
 „ prise , pendant qu'on seroit occupé
 „ à la guerre contre les Turcs. Il a
 „ méprisé des demandes si justes , &
 „ c'est dans ces circonstances , qu'il
 „ a déclaré la guerre.

„ Au reste , si l'on se plaint de ce
 „ que nous sommes venus tard au
 „ Concile , & si l'on dit , que l'Em-
 „ pereur trop occupé dans ses états ,
 „ pouvoit envoyer plutôt ses Ambas-
 „ sadeurs , nous répondrons facile-
 „ ment à ces plaintes. La même ex-
 „ cuse qui justifie l'absence de l'Empe-
 „ reur , peut également justifier le dé-
 „ lai de notre arrivée. La guerre nous
 „ a arrêtés , les chemins ont été fer-
 „ més aux lettres mêmes qui pas-
 „ soient sans obstacles pendant les
 „ dernières guerres. Si les routes par
 „ terre nous étoient interdites , celles
 „ de la mer étoient encore plus dan-
 „ gereuses. Nous n'avions pas seule-
 „ ment à craindre les vaisseaux de

„ celui qui a déclaré la guerre ; il f
 „ loit encore nous défendre de cet
 „ des Turcs , & des autres infidèle
 „ puisque la France elle-même a
 „ nonçoit, qu'ils devoient venir r
 „ vager les Royaumes de Sa Majes
 „ Impériale. On voit la mauvaise v
 „ lonté de nos ennemis , & par
 „ qu'ils ont fait , on peut juger de
 „ qu'on en doit attendre.

„ Nous ne pouvions avoir aucun
 „ confiance dans la protection qu
 „ l'autorité inviolable du Concile d
 „ voit nous assurer , & nous l'avoi
 „ connu par notre expérience. E
 „ effet d'abord que les François o
 „ sçû que l'Empereur envoyoit A
 „ de Granvelle au Concile en quali
 „ de son Ambassadeur , ils ont arr
 „ vingt-deux galeres , & ils les o
 „ jointes à des vaisseaux Turcs de to
 „ te grandeur , pour l'enlever sur
 „ route. Il étoit donc nécessaire
 „ différer notre embarquement , ju
 „ qu'à ceque nous eussions une flot
 „ assez forte pour assurer notre nav
 „ gation. Cette excuse est plus lég
 „ time , que nous ne le souhaiterion
 „ nous laissons à juger , si ceux qu
 „ font ainsi la guerre , sont anim

DU CARD. DE GRANVELLE. 89

„ d'un vrai zèle , pour le succès du
„ Concile.

„ Nous pourrions ajouter d'autres
„ faits, dont Sa Majesté Impériale a
„ eu des avis fréquens , & dont nous
„ croyons que vous êtes informés.
„ Nous le dirons ingénument. L'Em-
„ pereur espéroit que le Saint Pere
„ lui expliqueroit certaines intrigues,
„ dont il lui a parlé dans ses lettres,
„ & dont l'explication auroit dû pré-
„ céder l'ouverture du Concile. Il
„ n'en a reçu aucune réponse; cepen-
„ dant afin qu'on ne puisse lui repro-
„ cher d'avoir manqué à son devoir ;
„ déterminé d'ailleurs par l'opinion
„ avantageuse qu'il a conçue de Sa
„ Sainteté , & dans la confiance
„ qu'elle remplira parfaitement ses
„ obligations , Sa Majesté Impériale
„ nous a ordonné de venir au Con-
„ cile , & nous y rendrons un témoi-
„ gnage solennel à son zèle pour la
„ Religion. Nous promettons en son
„ nom ce qu'il a souvent promis lui-
„ même par ses lettres & par ses Am-
„ bassadeurs, qu'il assistera au Conci-
„ le , si des obstacles invincibles ne
„ s'opposent au desir qu'il a d'y affis-
„ ter , pourvû cependant que l'assem-

„ blée se forme avec la dignité qu'
 „ xige une entreprise si sainte ; & qu'
 „ demande la présence de la Majesté
 „ Impériale.

„ L'Empereur y enverra les Evêques
 „ de ses Etats, & tous ceux de
 „ ses Sujets, qui ont séance dans les
 „ Conciles, s'ils peuvent y venir en
 „ sûreté. Il est certain que jusqu'à
 „ présent ils n'ont pu l'avoir, cette
 „ sûreté. On a enfreint cruellement
 „ toutes les loix de la guerre, dans
 „ l'invasion récente des Royaumes
 „ de l'Empereur. On a attaqué ces
 „ mêmes que leur état devoit mettre
 „ à l'abri de toute violence ; par cette
 „ raison, il nous a ordonné de proposer
 „ leurs excuses, & d'assurer qu'ils
 „ seront toujours très-disposés
 „ à se rendre au Concile.

„ Pour finir en peu de mots, & pour
 „ conclure ce discours, nous sommes
 „ venus, Révérendissimes & Illustrissimes
 „ Pères, avec toute l'empressement
 „ & toute la promptitude qu'il nous
 „ a été possible. Nous avons reçu de Sa
 „ Majesté Impériale les ordres les plus
 „ étendus, & nous avons l'intention la plus
 „ sincère de contribuer à tout ce qui peut

„ voriser la célébration du Concile.
 „ Nous nous y engageons au nom de
 „ Sa Majesté Impériale & Royale Ca-
 „ tholique, au nom de ses Royaumes
 „ & de toutes les Provinces qui lui
 „ sont soumises. Il ne sera rien omis
 „ de tout ce que la Dignité Impériale
 „ & Royale, de tout ce que la Sou-
 „ veraineté de tant d'Etats exigent en
 „ cette occasion. Que le Saint Esprit
 „ consolateur daigne nous exaucer ;
 „ qu'il veuille bien essuyer les larmes
 „ de son Eglise affligée ; qu'il guérisse
 „ ses plaies ; que par sa bonté infinie,
 „ & par sa miséricorde ineffable , il
 „ la délivre des maux dont elle est
 „ environnée. “

Il n'y avoit encore ni Ambassa-
 deurs, ni Evêques François au Con-
 cile ; les reproches de Granvelle de-
 meurèrent sans réponse, parce qu'ils
 étoient sans contradicteur. Il n'avoit
 parlé que de la déclaration de guerre
 & des premières hostilités ; on auroit
 pû lui répondre avec plus de justice
 & de solidité, en exposant simple-
 ment les motifs qui avoient déter-
 miné François I. a déclarer la guerre.
 Le Public désintéressé étoit pour lui ;
 c'est la plus éloquente de toutes les
 apologies.

Quelque juste que fût le ressentiment de ce Prince, il faut avouer qu'il lui auroit été plus glorieux de le sacrifier, ou du moins de le suspendre, pour donner à l'Eglise assemblée le tems de travailler à l'extinction des hérésies naissantes; la victoire qu'il auroit remportée sur lui-même, l'auroit rendu plus grand, que toutes celles qu'il pouvoit espérer de remporter sur son ennemi. Il courut à la vengeance, sans se donner le tems de se préparer à une guerre si importante & si couteuse; en commençant les hostilités dans le Piedmont, il obligea le Concile à demeurer d'abord dans l'inaction, & bientôt après à se séparer; on pouvoit attendre de lui une conduite plus chrétienne & plus prudente. Mais il n'est pas possible de justifier celle de Charles-Quint. La vengeance est toujours interdite aux Particuliers, qui ont des Loix ou des Supérieurs pour leur rendre justice. Les Souverains n'ont souvent que la voye des armes pour l'obtenir, & il y a des occasions où ils ne peuvent dissimuler, sans exposer l'honneur & la sûreté de leur Couronne. L'assassinat de

deux Ambassadeurs , ou ordonné expressément , ou solennellement approuvé , est une injure atroce ; si ce n'est pas un sujet de guerre légitime , il n'y en aura jamais. Aussi personne n'y fut trompé , toute l'Europe s'attendit à la guerre ; elle connoissoit la probité , la franchise , la délicatesse sur l'honneur , l'intrépidité , l'amour de la gloire qui formoit le caractère de François I. Tout ce que la suspension du Concile avoit d'odieux , retomba sur Charles-Quint ; le Concile même ne fut pas persuadé par la véhémence des invectives de Granvelle.

Bientôt on en eut la preuve certaine. Il n'y avoit à Trente qu'un petit nombre d'Evêques Italiens & Allemands ; cependant les Ambassadeurs de l'Empereur les préférèrent de commencer leurs délibérations , sur les questions qui appartenoient à la foi , & sur la réformation des mœurs , & de la discipline. Ils disoient aux Peres du Concile , que toutes les Nations étoient suffisamment averties par la Bulle de convocation , & qu'après un délai aussi considérable que celui qui avoit été accordé , on n'étoit pas obligé d'attendre qu'il y eût des Evê-

ques de tous les Etats Chrétiens
Concile en jugea différemment
craignit de donner aux Protestans
prétexte plausible pour ne pas se
mettre, s'il précipitoit ses décisions
avant qu'il y eût des Evêques de
toutes les Nations. Il n'y avoit point
d'Evêques François, il ne pouvoit
même y en avoir. Trente est une
ville Impériale, où l'on ne peut arriver
que par cette partie de l'Italie
qui étoit occupée par les Armées
de France & d'Espagne, ou par les
Princes héréditaires de la maison d'Autriche.
Bien loin d'imputer à la France l'absence
de ses Evêques, le Concile déclara
qu'ils étoient absents, que leur empêchement
étoit légitime, il suspendit toutes ses
délibérations, & les sollicitations des
Ambassadeurs de l'Empereur devinrent
inutiles.

L'Ambassade se dispersa; Mendel
seul eut ordre de rester à Trente, &
qu'il y auroit une ombre de Concile
& de veiller à ce qui s'y passeroit.
Alors l'Empereur reprit ses premiers
projets sur la Diète de l'Empire. Elle
fut indiquée à Nuremberg, pour la
année suivante; le Chancelier de
Grenville & l'Evêque d'Arras s'y rendirent.

*Grenville à
la Diète de
Nuremberg.*

1543.

pour solliciter des secours , moins contre le Turc , que contre la France. Ils les demandèrent en effet , sans parler des disputes de Religion , dont ils prétendoient avec justice , que tout Chrétien devoit attendre la décision du Concile légitimement convoqué, Les Protestans étoient toujours d'un avis contraire; ils disoient , que c'étoit un préliminaire indispensable , que la Diète terminât toutes les controverses , & ils demandoient expressément , que la Chambre de Spire cessât de rendre des Arrêts sévères contre les Sectateurs des nouvelles opinions.

On leur représenta en vain , que la discussion des dogmes contestés demandoit beaucoup de tems. On avoit l'expérience de l'inutilité des disputes. Les secours que l'Empereur attendoit , ne pouvoient souffrir aucun retardement ; quelques efforts qu'il fît , ses finances & ses troupes n'étoient pas suffisantes , pour résister à des ennemis redoutables par leurs forces , par leur bravoure , par leur expérience dans la guerre. Il n'étoit pas possible que l'Empereur défendît seul la Hongrie , le Milanéz , les frontiè-

res d'Espagne, & les Pays-bas, qui étoient vivement attaqués. Ses Ministres prevoient les plus grands malheurs pour les Etats, & pour tout l'Empire, le danger étoit évident, on ne pouvoit l'éviter, qu'en réunissant toutes les troupes du corps Germanique. Rien ne put toucher les Protestans; il fallut dissoudre la Diète, sans avoir obtenu le plus médiocre subside. Charles-Quint se retira en Espagne, où le Chancelier de Granvelle le suivit. Les Peres du Concile abandonnerent la Ville de Trente, Mendoza retourna à son ambassade de Venise, & l'Evêque d'Arras alla aux Pays-Bas, pour veiller à la guerre, qui étoit fort allumée dans le Duché de Luxembourg.

On n'exigera pas de moi, que j'explique en détail toutes les opérations de cette guerre, & de celles qui l'ont suivie. Il me suffit de lier tous les événemens du ministère de Granvelle, d'exposer les facilités ou les obstacles que la guerre apportoit à ses projets, & de donner des preuves des services importans qu'il rendit à l'Empereur dans des momens si orageux.

Dès le commencement de cette guerre,

guerre, les sièges & les combats furent mêlés de bonheur & de malheur, pour la France & pour l'Espagne. François I. déclara d'abord, qu'il prétendoit recouvrer le Duché de Luxembourg, dont les derniers Ducs avoient été dépouillés injustement par la maison de Bourgogne. Ces Ducs avoient, disoit-on, cédé leurs droits à la France; elle avoit acquis encore les droits de la maison de la Mark, & quoique tous ces droits fussent surannés, ils servirent du moins de prétexte, pour entrer dans le Luxembourg. La vérité est, qu'il importoit au Roi de soutenir le Duc de Cleves son allié, & qu'il attendoit des troupes de plusieurs Princes d'Allemagne; il falloit pour les recevoir, qu'il eût une armée dans le Luxembourg.

En même temps François I. porta la guerre dans le Roussillon, qu'il réclamoit avec bien plus de justice, que le Duché de Luxembourg. Charles VIII. avoit cédé imprudemment le Roussillon à Ferdinand, Roi d'Aragon, à des conditions qui n'avoient jamais été remplies. François I. espéra de le reprendre; il se flatta du

moins que cette diversion lui feroit utile, que Charles-Quint affoiblit son armée d'Italie, pour défendre ses frontières du côté des Pyrénées & qu'alors Langei qui commandoit en Piedmont, pourroit attaquer Milanéz avec des troupes plus nombreuses que celles de l'Empereur.

La première campagne fut heureuse pour les François, aux Pays-Bas. Leur armée commandée par le Duc d'Orléans prit Damvilliers, Yverdon, Arlon, Vireton, Montmedy & Luxembourg; en sorte que de tout le Duché, il ne resta que Thionville à l'Empereur. Le Duc de Clèves ravagea le Brabant, dont l'Empereur étoit en possession. Le Duc de Vendôme, Gouverneur de la Picardie, fit ravager plusieurs forts, qui couvroient les Pays-Bas Autrichiens; mais de si grandes espérances s'évanouirent par l'imprudence du Duc d'Orléans, & par un désir de gloire mal entendu. Au lieu de tenir la campagne, pour combattre les troupes que l'Empereur envoyoit au secours du Duché de Luxembourg, il dispersa son armée dans les places qu'il avoit conquises; il crut même pouvoir l'affoiblir.

un détachement considérable qu'il envoya en Italie, & il se hâta de passer du côté des Pyrénées, persuadé qu'il pourroit y acquérir une nouvelle gloire.

Sa présence n'y étoit pas nécessaire. L'armée du Roussillon étoit commandée par le Dauphin, & François I. s'étoit avancé jusqu'en Languedoc, pour se mettre à la tête de ses troupes, si l'on en venoit à une bataille. Elle paroissoit inévitable, & elle devoit être décisive pour le Roussillon; ce fut ce qui déterminâ le Duc d'Orléans à y assister. Il fut mal reçu du Roi; mais la faute étoit faite, & à son arrivée en Languedoc, le mal étoit déjà sans remède. René, Prince d'Orange, Général des troupes de l'Empereur, avoit saisi le moment: il avoit repris toutes les places conquises par les François; la prudence & l'activité du Duc de Guise, n'avoit pu conserver qu'Yvoi & Montmedy.

Du côté des Pyrénées, la campagne fut réduite au siège de Perpignan, que le fameux Duc d'Albe défendit. Après trois mois d'attaques très vives & très meurtrières, le Dauphin fut obligé de lever le siège,

& les Espagnols contens de ce succès, sçurent éviter le combat qu'on désiroit dans l'armée Françoisë. En Piedmont il n'y eut aucun événement mémorable. Le Maréchal d'Annebaut y avoit conduit de nouvelles troupes ; cependant il se borna à conserver les places que les François occupoient depuis long-temps. Charles-Quint connoissoit la passion que François I. avoit pour la conquête du Milanez ; bien loin d'affoiblir son armée d'Italie ; il l'avoit augmentée considérablement , le succès justifia sa conduite , d'Annebaut fut obligé de demeurer sur la défensive.

La guerre se soutint avec la même vivacité l'année suivante, quoiqu'elle ne produisit encore aucun événement décisif. Le Duc d'Orléans étoit retourné aux Pays-Bas , résolu de faire les plus grands efforts pour réparer sa faute. Il prit Landrecy , dont il fit réparer les fortifications , & où il laissa une garnison nombreuse. De là il passa dans le Duché de Luxembourg. Il en fit la conquête aussi rapidement que la première fois ; mais elle consuma le temps qu'il auroit fallu employer à voler au secours du

Duc de Clèves. L'Empereur avoit prévenu la jonction des troupes Francoises à celles du Duc, il prit l'instant où ce Prince étoit abandonné à sa propre foiblesse, il le défit; les troupes que le Duc d'Orléans envoya dans le Duché de Clèves après la conquête du Luxembourg arrivèrent au moment où le Duc venoit de signer le traité le plus dur & le plus humiliant.

Alors Charles - Quint débarrassé d'un ennemi, qui ne laissoit pas de faire une diversion utile à la France, forma un projet romanesque, qui ne put lui être inspiré que par la haine implacable qu'il avoit pour François I. & par la grande idée qu'il s'étoit faite de son bonheur. Il promit à ses troupes de les conduire à Paris, d'abord qu'elles auroient repris Landrecy, dont les fortifications n'étoient pas encore achevées; il faut même avouer, qu'avec le gout naturel que ce Prince avoit pour les entreprises extraordinaires, & pour tout ce qui pouvoit accroître sa réputation & ses Etats, il paroissoit avoir pris des mesures justes, pour accabler la France.

Henry VIII. Roi d'Angleterre étoit également mécontent de Charles Quint & de François I. ; de Charles Quint, parce qu'il s'opposoit à la dissolution du mariage qu'Henry avoit contracté avec Cathérine d'Arragon de François I. qui empêchoit le mariage du Prince de Galles avec l'héritière de la Couronne d'Ecosse, qui enlevoit ainsi à l'Angleterre une occasion heureuse de réunir toute la grande Bretagne sous sa domination. L'inclination d'Henry le portoit à faire alliance avec François I. son intérêt exigeoit qu'il s'alliât à Charles Quint, dont les forces paroissoient bien supérieures à celles de la France. Après avoir été long-temps incertain s'il s'engageroit dans cette guerre & quel seroit celui de ses ennemis qu'il sacrifieroit à l'autre, il suivit son intérêt, & dissimulant ses anciens mécontentemens, il parut se rendre de bonne foi aux pressantes sollicitations de l'Empereur.

Quoique l'Evêque d'Arras ne passât pas en Angleterre, il conduisit cette négociation, & il y réussit au delà de ses espérances. L'Alliance fut offensive. Henri promit de faire une d

DU CARD. DE GRANVELLE. 103
cente sur la côte de Boulogne , & d'y
assiéger quelques places , pour faire
diversion , pendant que l'Empereur
assiégeroit Landrecy. Henry s'obligea
d'envoyer ensuite dix mille hommes
& cinq mille chevaux à l'armée de
l'Empereur ; ces troupes combinées
devoient s'emparer de la Picardie ,
pour s'ouvrir le chemin de Paris.
Chacun des alliés devoit avoir une
part égale dans les conquêtes , dont
on ne doutoit pas , & le seul Prince
qui faisoit une guerre juste , paroîs-
soit en danger de succomber.

François I. sçut , ou il soupçonna
le projet du siège de Landrecy , il y
envoya de nouvelles troupes , & il
pourvut abondamment la place de
vivres & de munitions de guerre. Les
troupes Impériales ne laissèrent pas
de l'investir ; mais à la manière dont
Lalande & d'Essé défendirent cette
place , Charles-Quint craignit de faire
périr devant Landrecy une armée
qu'il destinoit à de plus grandes con-
quêtes. Il leva le siège ; pour s'en dé-
dommager , il fit l'acquisition de Cam-
bray , dont les habitans voulurent
bien recevoir garnison Impériale , &
même bâtir à leurs frais une Cita-

delle qui devoit assurer leur servitude.

Le Roi d'Angleterre fut d'abord fidèle à son traité. Il assiégea Boulogne, & en même temps il fit assiéger Montreuil par le Duc de Norfolk. Les travaux des sièges alloient lentement, l'armée Impériale étoit dans l'inaction, & l'Empereur s'impatientoit d'être simple spectateur des foibles opérations du Roi d'Angleterre. Il lui envoya l'Evêque d'Arras, pour lui proposer de hâter la jonction de leurs troupes, & d'essayer de terminer la guerre avec plus de gloire & de profit, en marchant vers la Capitale. Henry jugea qu'il lui seroit honteux de lever le siège de deux petites places mal pourvues, & que l'armée Françoisé ne pouvoit secourir. Soit qu'il eût déjà résolu de ne pas joindre ses troupes à celles de l'Empereur, soit qu'il voulût seulement différer la jonction, après la prise de Boulogne & de Montreuil, il répondit à l'Evêque d'Arras, qu'il exécutoit son traité en faisant ces sièges, qu'il étoit fâcheux que l'Empereur laissât derrière lui une place aussi forte que Landrecy, & que pour lui,

il vouloit avoir des places de sûreté, avant que de s'engager plus loin dans le Pays ennemi.

Une réponse si juste déconcerta l'Empereur. Il soupçonna qu'Henry vouloit ménager la France, qui pouvoit bientôt lui devenir nécessaire. Il fallut dissimuler, & attendre que le temps découvrit la vérité; cependant l'Empereur n'osa entrer seul en France, & pour ne pas jouer un personnage trop dépendant du Roi d'Angleterre, il ordonna à Fustemberg de faire le siège de Luxembourg. D'Etoxe rendit la place faute de vivres & de munitions. L'Empereur assiégea en personne la petite place de Commercy, il n'eut pas de peine à la réduire, & à prendre ensuite Ligny dans le Barrois. De-là il passa au siège de Saint-Dizier, qui étoit un poste plus important. Sancerre le défendit avec beaucoup d'intelligence & de bravoure; il ne capitula qu'après sept semaines de tranchée ouverte, & il obtint les conditions les plus honorables.

François I. n'avoit d'autre parti à prendre, que de temporiser; d'attendre ce que deviendrait la division

naissante de l'Empereur & du Roi d'Angleterre. Il espéra tout de leur jalousie mutuelle, & de la haine que Henry avoit pour Charles-Quint. A la vérité François I. avoit sur la frontière une armée de quarante mille hommes, & de quelques milles chevaux; alors on voyoit rarement des armées si fortes; mais elle étoit toute la ressource de la France. Pour la former, il avoit fallu affoiblir l'armée d'Italie de douze mille hommes, & la prudence ne permettoit pas d'exposer au fort, toujours incertain, d'une bataille, ce que le dernier effort avoit pu rassembler de troupes. Il étoit donc nécessaire de se tenir sur la défensive, & de veiller également sur les deux armées ennemies. Le Dauphin qui commandoit les troupes Françaises, se plaça entre Châlon & Epernay, sa disposition fut décisive. Il harceloit continuellement l'armée Impériale, & il pouvoit empêcher qu'elle ne se joignît aux Anglois; alors l'Empereur connut que sa prétendue conquête de Paris étoit une de ces belles chimères, que le premier feu de la guerre enfante souvent, & que des obstacles imprévûs font

bientôt évanouir. Son armée périssoit par la disette, par les maladies, par des escarmouches fréquentes, qui lui enlevoient beaucoup de monde; bien loin de pouvoir pénétrer jusqu'à la Capitale, il fallut penser à abandonner les frontières; d'autant plus que l'alliance que l'Empereur avoit faite avec le Roi d'Angleterre, devenoit tous les jours plus équivoque.

La guerre avoit absolument cessé dans le Roussillon; l'essai malheureux que le Roi en avoit fait, lui persuada que trop d'entreprises se nuisoient; il se borna à faire la guerre en Italie, & aux Pays-Bas.

Pour l'Italie, François I. étoit en guerre avec le Duc de Savoye, longtemps avant qu'il la déclarât à l'Empereur, & ses troupes occupoient plusieurs places dans le Piedmont. Le Duc de Savoye fit des propositions de paix, mais le Roi ne voulut la faire, qu'à condition que le Duc lui cédât le Comté de Nice, pour la somme dont on conviendrait. Le motif de cette prétention étoit, que le Comté de Nice dépendoit originairement de la Provence. On disoit,

qu'il n'avoit jamais été aliéné irrévocablement, & qu'il n'avoit été engagé à la Maison de Savoye, que pour une somme médiocre. On offroit de la rendre ; d'ailleurs la cession du Comté de Nice devoit être compensée abondamment par la restitution de toutes les places que François I. avoit conquises en Piedmont. Le Duc de Savoye rejetta absolument cette proposition : les François esquivèrent de surprendre Nice, ils le manquèrent, & pour l'avoir, il fallut l'assiéger par terre & par mer.

Le Roi fit armer une escadre à Toulon, elle se joignit à celle de Barberousse qui se disoit Roi d'Alger ; ces escadres combinées bloquèrent le port de Nice, pendant que les troupes de terre faisoient le siège. La place capitula après douze jours de tranchée ouverte, & le Gouverneur se retira dans le château, plus fortifié encore par la nature, que par l'art. On se préparoit à l'assiéger, lorsqu'on apprit que le Duc de Savoye avoit joint ses troupes à celles du Marquis Duguât Gouverneur du Milanais, & qu'elles venoient à grandes journées, pour secourir le Château

de Nice ; Charles-Quint avoit en effet autant d'intérêt , que le Duc de Savoye même , à empêcher les progrès que François I. vouloit faire du côté de l'Italie. Les troupes Françoises étoient en trop petit nombre, pour attendre celles de l'Empereur & du Duc de Savoye ; elles se retirèrent à Toulon. Le Duc profita du moment de supériorité que lui donnoit la jonction des troupes Impériales , pour reprendre Montdovis & Carignan ; il auroit même été dangereux qu'il ne portât plus loin ses succès, si le Roi n'avoit envoyé promptement le Comte d'Enguien avec un renfort capable de soutenir le Marquisat de Saluces , & les conquêtes qu'il avoit faites en Piedmont.

Le Comte d'Enguien se proposa de rétablir la communication qui avoit été interceptée, entre les places que les François occupoient des deux côtés du Pô ; pour la rétablir il étoit nécessaire de reprendre Carignan situé sur ce fleuve au dessus de Turin. Les Impériaux avoient beaucoup augmenté les fortifications de cette place, ils y avoient une garnison nombreuse , & ils tenoient la campagne

avec une Armée plus forte que celle de France. Le Comte d'Enguien ne désespéroit pas de reprendre Carignan, mais il ne pouvoit en faire le siège, sans s'exposer à une bataille, & il avoit des ordres très-express de se tenir sur la défensive, pour ménager une Armée, qui faisoit toute la sûreté des frontières de France du côté de l'Italie, & toute l'espérance de recouvrer le Milanez.

Le Comte d'Enguien envoya Montluc en France, pour demander la permission de faire le siège de Carignan. Tout le Conseil s'opposa à ce projet. Montluc ne se rebuta pas, il représenta au Roi la nécessité absolue de reprendre Carignan, s'il vouloit conserver ses conquêtes, il se rendit garant du courage des troupes, qui demandoient unanimement la bataille, il peignit si bien les facilités qu'une victoire donneroit pour la conquête du Milanez, que le Roi se laissa enfin arracher la permission de combattre.

En attendant cette permission que le Comte d'Enguien desiroit avec ardeur, il avoit bloqué Carignan, les vivres y étoient fort rares; le Marquis

Duguât, persuadé qu'il étoit important de dégager promptement cette Place, marcha avec toutes ses troupes & celles du Duc de Savoye, pour faire lever le blocus, la bataille devenoit ainsi indispensable; heureusement pour tirer d'embarras le Comte d'Enguien, Montluc arriva de France avec la permission de combattre, il étoit suivi d'une Noblesse nombreuse, qui venoit partager les périls & la gloire de cette campagne célèbre.

Le 10 Avril les Armées furent en présence. L'Armée Françoisse avoit fait une marche forcée, pour se saisir de Carmagnole situé entre Carignan & l'Armée Impériale. Ce poste ne put être emporté, qu'après un combat très-vif; lorsque les François y furent établis, le Marquis Duguât n'eut d'espérance de jeter des secours dans la ville de Carignan, qu'en se rapprochant de Cérisoles; il le fit à la vue de l'Armée Françoisse. On pressa le Comte d'Enguien de profiter de ce mouvement, pour l'attaquer, il jugea plus à propos de différer le combat jusqu'au lendemain, afin de donner quelque repos à ses troupes, après une marche pénible;

mais le lendemain il marcha aux Ennemis.

Le Marquis Duguât vint au-devant de lui avec la confiance que lui inspiroit le nombre de ses troupes. Toutes les ruses possibles furent employées pour s'emparer des postes avantageux, la matinée se passa en chicanes, elles ne finirent que par l'empressement mutuel qu'on avoit de combattre. Les Lansquenets de l'Armée Impériale commencèrent par l'attaque de la Gendarmerie & des Suisses, qui formoient le corps de bataille de l'Armée Française. La victoire fut long-temps incertaine, mais enfin les Lansquenets furent mis en déroute, & poursuivis avec vivacité; les Suisses sur-tout en firent un grand carnage, en criant *Montdovis*, pour se venger de la perfidie des troupes Impériales, qui avoient violé la capitulation de Montdovis, & qui avoient massacré la garnison Suisse de cette Place, dans le temps où elle se reposoit sur la foi de sa capitulation.

L'aîle gauche de l'Armée Impériale étoit commandée par le Prince de Salerne, elle étoit composée de

l'Infanterie Italienne & de la Cavalerie de Florence, qui étoit à la solde de l'Empereur. La Cavalerie Françoisse la rompit entièrement, ce succès couta moins que le premier, quoiqu'il fût aussi complet. Tant d'avantages sembloient décider de la victoire; cependant l'Armée Françoisse fut au moment de tout perdre, par la terreur qui se répandit dans l'aile gauche. Il y avoit quelques troupes Italiennes attachées au service de France, des Régimens levés chez les Grisons, & ce qu'on appelloit alors les Archers François. Dès le commencement du combat, les Italiens & les Grisons avoient pris la fuite; l'Infanterie Allemande & Espagnole enveloppa les Archers François, ils se défendirent quelque temps; mais enfin ils cédoient à la multitude, lorsque le Comte d'Enguien y accourut à la tête d'un corps de Cavalerie. Il trouva toute l'aile gauche de l'Infanterie dissipée, & avec le peu de monde qu'il avoit, il n'osa se flatter de rétablir le combat. Témoin seulement des premiers avantages du centre & de l'aile droite de son Armée, il ignoroit encore leur victoire complète;

son premier mouvement fut de désespérer du gain de la bataille, & de souhaiter de ne pas survivre à un événement si funeste, que le Roi, grand juge en cette matière, n'avoit risqué qu'à regret, & qu'on ne manqueroit pas d'attribuer uniquement à celui qui avoit voulu combattre à quelque prix que ce fût.

Encore plein de son désespoir, & ne voyant aucune ressource, le Comte d'Enguien apprit la victoire que ses autres troupes avoient remportée. Il en fit répandre la nouvelle avec éclat; le centre de son Armée, instruit de son embarras, vola à son secours, les cris de la victoire le précédèrent, la révolution fut prompte & entière. Les Archers François se rassemblèrent à la voix de leur Général, les fuyards Italiens & Grisons eurent honte de leur lâcheté, ils revinrent pour partager la gloire & le butin. A leur tour les Impériaux furent consternés; dans la crainte d'être enveloppés, ils s'enfuirent en désordre, & leur déroute rendit le Comte d'Enguien maître absolu du champ de bataille. Près de douze mille Allemands, Espagnols & Italiens de l'Armée Im-

périale périrent dans ce combat mémorable. Les François firent beaucoup de prisonniers, entr'autres Madruce frere du Cardinal de Trente, & Général de l'Infanterie Allemande. L'artillerie, les bateaux destinés à jetter des ponts sur le Pô, une grande quantité de munitions de guerre & de bouche demeurèrent entre les mains des Vainqueurs, & la ville de Carignan se rendit après deux mois de blocus.

La bataille de Cérifoles devoit être décisive pour l'Italie. François I. eut dans ce moment les espérances les mieux fondées de rentrer dans le Milanéz, c'étoit sa plus grande ambition, & le Comte d'Enguien en lui apprenant le gain de la bataille, crut pouvoir en répondre, après avoir examiné toutes les facilités qu'il avoit pour cette conquête, & tous les obstacles qui s'y opposoient, mais le Roi craignoit pour ses frontières des Pays-Bas, il vouloit les assurer, avant que de penser à étendre sa domination en Italie. L'Armée de Flandre avoit été affoiblie, pour fortifier celle du Piedmont : il fallut que l'Armée du Piedmont rendit les troupes qu'on

lui avoit prêtées, & le projet de la conquête du Milanez fut remis à un autre temps.

Ainsi le sort de cette guerre étoit encore fort incertain. Elle apprenoit à François I. qu'il y auroit eu plus de sagesse à différer, & à mieux préparer sa vengeance; elle apprenoit à Charles-Quint, qu'il n'irritoit pas impunément un ennemi tel que François I., & qu'il ne devoit pas se flatter de l'abbattre. Charles-Quint pensa à profiter des circonstances, pour déterminer enfin l'Empire à lui donner des troupes & des subsides. La perte de la bataille de Cérifoles étoit un motif pressant pour en accorder. La jonction de l'escadre Françoisé à celle de Barberousse, étoit un grand sujet de déclamation, dont Charles-Quint fit retentir toutes les Cours de l'Europe. L'Empire étoit allarmé avec raison. Il n'espéroit rien de l'alliance du Roi d'Angleterre, & il craignoit tout pour la Hongrie, que Soliman menaçoit d'envahir. L'Empereur ne douta pas que sa situation ne touchât les Protestans. Il convoqua une nouvelle Diette à Spire, & il n'oublia rien pour la rendre plus efficace & plus

eurs mêmes de la guerre , pour
r les Etats de l'Empire contre
ice. La Diette commença par
ngue de l'Empereur. Il parla
François I. avec cette violence
l avoit donné des preuves au-
en présence du Pape & des
aux. Les couleurs les plus noi-
ent employées , pour peindre
nce Chrétien uni, disoit l'Em-
, d'inclination & d'intérêts
Soliman , & avec un Corsaire
que. Leurs forces furent exage-
Empereur ne leur supposa que
ojets odieux , il se donna pour
seul appui de la Religion &
iberté de l'Europe. La propo-
qu'il avoit à faire , étoit grande ,
able de satisfaire l'ambition la
aste , si elle avoit été moins
sive. Il voulut persuader aux

nique étoient bien unies sous les ordres de leur Chef. L'Empereur avoua, qu'il n'étoit pas de la prudence d'attaquer en même temps deux Etats si puissans. Son plan de guerre étoit de commencer par la France, bien assuré que si l'Empire pouvoit la vaincre, il lui seroit facile de triompher du Turc, & de lui enlever tout ce qu'il possédoit en Hongrie.

Le discours de l'Empereur fit l'impression la plus forte sur toute l'Assemblée, il le sentit, & dans la crainte que cette impression ne s'effaçât, si la Diette entendoit les Ambassadeurs que François I. lui envoyoit, il obtint qu'elle leur refuseroit toute audience. Le Roi s'en plaignit par un manifeste qu'il adressa à la Diette même. Il soutint, qu'il avoit le droit d'y assister en qualité de Duc de Milan & de feudataire de l'Empire. Tout ce qu'il avoit fait pour avoir la paix, toutes les négociations qu'il avoit entreprises, dans l'intention sincère de procurer une trêve entre l'Empire & le Turc, étoient exposés dans ce manifeste. Les motifs qui l'avoient forcé à déclarer la guerre, étoient expliqués sans ménagemens; François I.

disoit sans détours , que dans son alliance avec le Turc , il avoit cherché l'unique moyen qu'il pût avoir , pour se faire justice , & pour venger l'assassinat de ses Ambassadeurs.

Ce manifeste n'étoit pas moins vif & moins haut , que le discours que l'Empereur avoit fait à la Diette ; il avoit même sur ce discours l'avantage d'exposer des faits connus de toute l'Europe , & des faits qu'il étoit impossible de justifier. Cependant les amis que François I. avoit dans l'Empire , étoient en trop petit nombre , pour ne pas dissimuler ; à la pluralité des suffrages , on promit à l'Empereur vingt-quatre mille hommes , & quatre mille chevaux , pour faire la guerre à la France ; on ne parla point des affaires de Religion ; la guerre étoit si animée , qu'elle attira seule toute l'attention des Etats de l'Empire.

Charles-Quint voulut profiter du moment de bonne volonté qu'il trouvoit enfin , & qu'il avoit cherché inutilement dans les Diettes précédentes. Il obtint encore , que la Diette écrirait au Pape , & aux Cantons Suisses ; au Pape , pour l'engager à se déclarer contre la France , sous prétexte

de l'union de cette Puissance avec le Turc; aux Cantons Suisses, pour leur demander une neutralité exacte, qui devoit, selon l'interprétation de Charles-Quint, les obliger à retirer toutes les troupes qu'ils avoient au service de France.

Le Pape répondit qu'il ne vouloit pas se dépouiller des sentimens de Pere commun, & que son devoir l'obligeoit seulement à offrir sa médiation pour la paix. Il ajouta qu'il avoit vû avec douleur l'alliance de François I. avec le Turc; mais il ne dissimula pas les reproches qu'il croyoit pouvoir faire avec justice à Charles-Quint, sur le dessein que ce Prince avoit formé de décider des intérêts les plus essentiels à la Religion dans l'Assemblée séculière des Ordres de l'Empire, sur les liaisons qu'il avoit prises tout récemment avec le Roi d'Angleterre, persécuteur déclaré des Catholiques, & spécialement de Catherine d'Arragon, propre tante de l'Empereur, sur l'alliance qu'il avoit faite avec Christiane III. Roi de Danemark, qui venoit de déthrôner le Beau-frere même de l'Empereur, & qui le retenoit encore en prison. Sur
tant

tant de sujets de plaintes que les Catholiques avoient contre l'Empereur, le Pape s'expliqua avec l'autorité qui lui convenoit, & il donna à entendre qu'il n'étoit pas la dupe du zèle que Charles-Quint faisoit paroître à l'occasion de l'alliance de François I. avec le Turc.

La réponse des Suisses ne fut pas plus satisfaisante. Ils parurent bien informés que François I. avoit désiré sincèrement la paix. Ils crurent même pouvoir assurer, qu'il étoit encore disposé à la faire à des conditions justes, & à joindre ses troupes à celles du Corps Germanique, pour la sûreté de la Hongrie. Leur avis fut, que la Diète devoit recevoir & entendre les Ambassadeurs du Roi, & qu'elle ne pouvoit prudemment se déclarer contre lui, qu'après avoir écouté les propositions qu'il avoit à faire; au reste le Corps Helvétique refusa nettement de rappeler les troupes qu'il avoit en France, & de manquer à la parole qu'il avoit donnée.

François I. soupçonna, que la Diète avoit encore écrit à la République de Venise, pour l'engager dans cette guerre, quoiqu'elle n'y eût aucun in-

térêt; il envoya à Venise Montluc, Evêque de Valence; cet Ambassadeur fut chargé, non-seulement de justifier son Maître, & de prouver qu'il avoit été dans la nécessité indispensable de recevoir du Turc des troupes auxiliaires, mais encore il devoit instruire le Senat, que l'alliance avoit été faite sous la condition expresse, que la flotte Turque n'attaqueroit ni les Vaisseaux de la République, ni les Pays de sa domination. Le Sénat en marqua sa reconnoissance; bien loin de paroître disposé à donner des secours à Charles-Quint, il parut redouter l'accroissement de la puissance de ce Prince, plus que les succès de François I. qui n'étoit pas en effet dans une situation à exciter l'envie des Souverains de l'Europe.

Les secours que l'Empire avoit promis à Charles-Quint, se préparoient lentement, quoiqu'on les sollicitât avec beaucoup de vivacité. Depuis la bataille de Cérifoles, le Milanez étoit en danger. L'Armée Françoisë, toute affoiblie qu'elle étoit par sa victoire même, & par le détachement qu'on avoit envoyé en Flandre, étoit extrêmement redoutée. Ses troupes mar-

quoient une valeur extraordinaire, le Comte d'Enguien envoyoit de fréquens partis jusqu'aux portes de Milan, & le Marquis Duguât n'osoit paroître en campagne. Aux Pays-Bas, l'Armée de l'Empereur diminuoit tous les jours, elle ne recevoit ses convois, qu'à force d'escortes & de petits combats. Les fortifications de ses Places n'avoient pû encore être réparées; il auroit fallu y mettre des garnisons très-fortes, qui auroient risqué même d'être enlevées. Le Roi d'Angleterre étoit infidèle à son traité, il ne pensoit qu'à ses intérêts personnels, & malgré la préférence qu'il avoit donnée à l'Empereur, il ne manquoit aucune occasion de faire éclater la haine qu'il avoit pour lui. L'Armée Françoisé recevoit souvent des renforts, elle étoit pourvue abondamment, elle demandoit avec empressement qu'on la menât à l'ennemi. Dans cette situation fâcheuse, l'Empereur sentit qu'il ne faisoit plus qu'une diversion utile à un Allié, qui ne méritoit pas de ménagemens; son Armée assuroit la prise de Boulogne & de Montreuil, sans oser faire la moindre entreprise; il prit le parti de

la faire rentrer dans ses Etats des Pays-Bas.

Il faut rendre justice au Chancelier de Granvelle. Il aimoit la paix ; & il sçavoit la préparer habilement : son caractère étoit très-propre à tempérer les vivacités de Charles-Quint. S'il n'eut pas toujours assez d'autorité sur l'esprit de ce Prince, pour empêcher la guerre, il étudia ses momens de lassitude & de dégoût, pour le ramener à l'équité, à ses véritables intérêts, à la tranquillité de l'Europe ; nous verrons dans la suite, que l'Evêque d'Arras hérita de ses sentimens, toujours plus glorieux à un Ministre, que les funestes succès de la guerre.

Le Chancelier de Granvelle osa proposer la paix. La Reine Eléonore, épouse de François I. appuya cette proposition, & ils engagèrent Guffman Confesseur de l'Empereur, à entrer dans cette négociation. Le temps étoit favorable ; Charles-Quint & François I. permirent qu'on négociait ; mais entre ces Princes tout étoit marqué au coin de la haine, ils ne voulurent point de suspension d'armes, ils se bornèrent à établir des

DU CARD. DE GRANVELLE. 124
Conférences à Lachaussée entre Châlons & Vitry.

Le Roi y envoya l'Amiral de Coligny & de Chemans Garde des Sceaux ; les Ambassadeurs de l'Empereur étoient le Chancelier de Granvelle , Ferdinand de Gonzague , l'Evêque d'Arras y assista , mais il ne paroît pas qu'il eût aucun caractère. On pria le Roi d'Angleterre d'y envoyer ses Ministres , il le refusa , persuadé qu'il auroit plus d'avantages , dans une négociation particulière , & peut-être pour marquer encore mieux l'antipathie qu'il avoit pour l'Empereur. Cependant il écouta les propositions que le Cardinal du Bellay lui fit de la part de François I , sans vouloir prendre aucun engagement ; Boulogne & Montreuil n'étoient pas encore réduits , il renvoya la négociation au temps , où la prise de ces Places lui donneroit quelque supériorité.

Les Conférences de Lachaussée ne produisirent aucun effet. François I. refusa les foibles avantages qu'on lui offrit ; il demanda que l'Empereur lui rendît le Milanez , & il assura qu'il ne s'en désisteroit jamais. L'Empe-

feur en parut surpris : sa réponse fut, que cette prétention étoit excessive, & peu proportionnée à l'état où étoit la France. On se sépara dans la résolution apparente, mais peu sincère, de continuer la guerre, jusqu'à ce qu'on pût faire une paix glorieuse & utile ; aucun des deux Partis ne pouvoit s'en flatter.

Bien loin de marquer quelque timidité, l'Empereur dit hautement qu'il vouloit exécuter son premier dessein, & s'avancer vers Paris ; en effet son Armée passa la Marne, & dès son entrée dans le Soissonnois, elle s'empara de quelques magasins, dont on crut qu'elle étoit redevable à la perfidie d'un Officier François. Bientôt ces magasins furent épuisés ; la caisse militaire étoit sans argent & sans ressource ; la jalousie des Allemands & des Espagnols entretenoit dans l'Armée Impériale une division funeste, que toute l'autorité de l'Empereur ne pouvoit appaiser. Pour surcroît d'embarras, les Protestans d'Allemagne profitèrent des circonstances, & ils demandèrent avec audace des prérogatives, qu'on ne doit jamais accorder aux Novateurs, &

qu'ils n'emportent que par la violence. L'Empereur ne pouvoit plus rien entreprendre sans attaquer l'Armée du Dauphin, qui s'étoit postée à la Ferté-sous-Jouart, pour couvrir la Capitale; plus inquiet de se voir si avancé dans le pays ennemi, que flatté de menacer Paris, il vit que la perte d'une bataille exposoit sa personne & son Armée, & il résolut de faire la paix à quelque prix que ce fût.

On sera peut-être surpris de ce que François I. plein de courage, animé du désir d'une juste vengeance, & si fier peu de tems auparavant pendant les Conférences de Lachaussee, ait paru tout d'un coup ne plus connoître ses avantages, & qu'il n'ait pas tenté une bataille, dont il devoit naturellement espérer les plus grands succès. La surprise cessera, si l'on réfléchit, qu'il y avoit dans le sein de la France deux Armées ennemies. La ville de Boulogne & celle de Montreuil étoient aux abois, sans qu'on pût leur donner du secours. Il étoit dangereux que les Anglois n'entreprissent d'autres conquêtes, & qu'ils ne fissent sur les côtes d'autres établisse-

mens, qu'il auroit été difficile de leur enlever. Henry VIII. haïssoit Charles-Quint, mais son intérêt pouvoit le déterminer à joindre ses troupes aux troupes Impériales, pour avoir une supériorité décidée, & pour porter la guerre dans le cœur de la France. Ces extrémités déterminèrent enfin François I, il demanda la paix à un ennemi, qui étoit lui-même dans les allarmes les plus vives & les plus justes.

Il envoya l'Amiral à l'Empereur pour renoüer la négociation. On peut juger de l'empressement avec lequel Charles-Quint saisit un moyen si honorable de se tirer du mauvais pas, où son impétuosité naturelle l'avoit jetté. Lui-même applanit toutes les difficultés, & ce fut pour lui le comble du bonheur, que François I. n'eût pas différé de quelques jours ses propositions nouvelles; sans doute elles n'auroient pas été faites, & par un événement imprévu, l'Empereur auroit été réduit à subir les conditions que le Roi auroit voulu lui imposer.

*six de Cre-
18. Sept.
14.*

Déjà le Comte d'Enguien & le Marquis Duguât avoient fait une trê-

ve de trois mois pour l'Italie, & ils en avoient obtenu facilement la ratification. Ce fut sous des auspices si heureux pour la tranquillité de l'Europe, que les Ministres de Charles-Quint & de François I. s'assemblèrent à Crépy en Laonois ; c'étoient les mêmes Ministres qui avoient assisté aux Conférences de Lachaussee. Il n'y eut aucune difficulté sur les conquêtes qu'on avoit faites, on promit de se rendre mutuellement tout ce qui avoit été pris, depuis la trêve conclue à Nice.

Le grand objet étoit la restitution du Milanéz. François I. le demandoit avec cette fermeté que lui inspiroit la justice de sa demande, & le danger où étoit l'Armée Impériale. Charles-Quint avoua l'un & l'autre par sa conduite ; il parut déterminé à restituer, mais il voulut différer la restitution, espérant tout du temps, & de la facilité qu'il avoit à trouver des expédiens, pour ne pas remplir ses engagements. Toute son attention & celle de ses Ministres fut employée à faire un traité captieux, & malheureusement François I. voulut bien s'en contenter.

L'Empereur promet de marier sa fille aînée, ou la seconde fille du Roi des Romains, au Duc d'Orléans, second fils de François I. En faveur de ce mariage, il s'engagea à céder au Duc d'Orléans, ou le Milanez, ou les Pays-Bas avec le Comté de Bourgogne & le Comté de Charolois. Il s'en réserva l'option, il eut encore l'adresse de différer la cession, jusqu'au temps de la célébration du mariage, sans donner aucune sûreté pour l'exécution de sa parole, & il proposa des conditions qui devoient être fécondes en incidens. S'il prenoit le parti de céder le Milanez, il vouloit retenir le Château de Milan & la Citadelle de Cremone, jusqu'à ce qu'il y eût un enfant mâle du mariage du Duc d'Orléans. Si ce mariage étoit stérile, l'Empereur prétendoit rentrer dans la possession du Milanez, sauf les anciens droits, que François I. avoit sur ce Duché. Si l'Empereur cédoit les Pays-Bas, le Comté de Bourgogne & le Charolois, le Roi s'obligeoit à renoncer pour lui & pour ses successeurs, à toutes les prétentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples & sur le Duché de Milan; propositions

magnifiques, mais qui n'avoient aucune solidité, & qui furent acceptées trop légèrement.

Par le même traité, François I. fit la paix avec le Duc de Savoye. Il promit de rendre les Places qu'il avoit conquises en Piedmont, d'abord que le Duc d'Orléans seroit en possession du Milanéz, ou des Pays-Bas; il ne se réserva que la garde de Pignerol & de Montméliant, pendant que Charles-Quint retiendrait les Châteaux de Crémone & de Milan; c'étoit moins faire une paix sincère, que de se ménager les moyens de continuer la guerre.

Le Duc de Lorraine obtint la restitution de Stenay. Henry d'Albret, Roi légitime de la haute & basse Navarre, ne cessoit de réclamer la portion de son Royaume, que Charles-Quint refusoit de lui rendre. On prévit qu'un objet si important à la Maison d'Albret, & à la France même, pourroit faire naître une nouvelle guerre. François I. voulut bien s'obliger à ne pas prendre les armes à cette occasion, & à n'employer que les voies de conciliation, pour finir cette grande affaire; c'étoit l'aban-

donner entièrement, l'événement l'a prouvé.

Cette paix étoit-elle glorieuse à Charles-Quint ou à François I ? Ce fut un problème que les Politiques du temps examinèrent, & sur lequel on écrivit de part & d'autre avec beaucoup de vivacité. Dans les Pays de la domination de l'Empereur, on reprocha aux Granvelles d'avoir acheté la paix à un prix excessif. L'Evêque d'Arras dit dans une de ses Lettres, qu'on désapprouva la négociation du Chancelier de Granvelle & la sienne, & que leurs ennemis voulaient en profiter pour les perdre. Ils se justifient, par les circonstances malheureuses où étoient l'Armée & la personne même de l'Empereur; ils avouèrent que les Pays-Bas étoient absolument à découvert, & que les finances étoient épuisées. Leur faveur n'en diminua pas, il est très-probable que l'Empereur étoit bien sûr de n'avoir rien risqué, lorsqu'il avoit donné de foibles espérances de rendre le Milanez; il ne perdoit rien aux Pays-Bas, & il s'étoit assuré la possession tranquille de la haute Navarre. Henry le Grand adit, que celui

qui a le profit de la guerre, en al'honneur.

Pour François I, il est certain qu'il ne recueillit aucun avantage de son traité. Charles-Quint ne lui avoit donné qu'une espérance très-éloignée & très-douteuse de voir son second Fils Duc de Milan, ou Souverain des Pays-Bas, de la Franche-Comté & du Charolois; bientôt il perdit cette espérance même par la mort prématurée du Duc d'Orléans. Il ne résulta du traité de Crépy, qu'un nouvel aveu fait solennellement par Charles-Quint, qu'il étoit juste de rendre le Milanez & la haute Navarre, mais aveu stérile, qui ne produisit que des remords dont Charles-Quint parut agité dans sa retraite de Saint-Just, & qu'il porta au tombeau, sans avoir fait aucune restitution. C'est ainsi qu'une guerre très-vive & très-couteuse n'opéra pas le plus petit changement dans les possessions de l'Empereur & du Roi. Tous les projets de vengeance & de conquêtes s'étoient évanouis on n'éprouva mutuellement que des malheurs, & souvent c'est tout le fruit de la guerre.

A l'égard d'Henry VIII, il assiégeoit encore Boulogne, lorsque le traité de Crépy fut signé. François I. toujours trop généreux, remit entre les mains de l'Empereur les intérêts qu'il avoit à régler avec l'Angleterre. Henry n'ignoroit pas qu'un Arbitre, fût-il le plus grand ennemi de la France, ne pouvoit juger en sa faveur, & l'autoriser à retenir Montreuil & Boulogne, sur lesquels il n'avoit aucun droit, il refusa l'arbitrage de l'Empereur, & il parut avoir plus d'éloignement pour son Allié, que pour son ennemi.

Peu de temps après la signature du traité de Crépy, Boulogne se rendit par la lâcheté de Vervins qui en étoit Gouverneur. Henry content d'un succès si médiocre, leva le siège de Montreuil, il repassa la mer avec précipitation, s'applaudissant d'avoir abandonné l'Empereur, sans l'avertir de son départ, & il triompha plus de ce Prince, que de la petite ville de Boulogne; si cet événement étoit arrivé plutôt, François I. auroit donné la loi, & le traité de Crépy n'auroit pas été conclu.

Le Dauphin se hâta d'envoyer un

chement pour reprendre Boune, avant que ses fortifications ent réparées. Les François reprirent la Ville basse; mais la garnison étoit beaucoup plus nombreuse, & obligea à abandonner leur entreprise. Peu de temps après, la Ville fut rendue à la France par un traité, & le Gouverneur paya de sa tête la capitulation honteuse qu'il avoit faite, & il ne resta plus de traces de cette entreprise d'Henry VIII.

On ne pensa plus qu'à rassembler un Concile de Trente, que la guerre avoit dispersé. Les Evêques de toutes les Nations Catholiques s'y rendirent en grand nombre, ils travaillèrent avec la plus grande application à détruire les dogmes contestés, & à renouer la discipline & les mœurs dignes d'une vraie Religion; mais que peu de tout l'autorité & toute la sagesse d'un Concile légitime, sur des Princes résolus à vivre dans des erreurs agréables, sur des Princes usurpateurs, qui ne pouvoient rentrer dans le sein de l'Eglise, sans lui restituer les biens immenses qu'ils avoient enlevés! Charles Quint avoit éprouvé son obstination, dans les différens

Nouvelle Assemblée du Conc. de Trente.

tes Diètes qu'il avoit convoquées. Il ne lui restoit plus que la voie d'autorité; aussi la nécessité de prendre les armes contre les Protestans, fut un des plus pressans motifs qu'il eût, pour conclure le traité de Crépy; la paix avec la France fut le signal de la guerre civile dans l'Empire.

L'Empereur séjourna quelque temps aux Pays-Bas, pour faire ses préparatifs de guerre le plus secrètement qu'il lui seroit possible. Les Protestans le soupçonnèrent, ils redoutoient davantage l'Empereur, depuis qu'il étoit débarrassé de la guerre contre la France, & ils prirent toutes les précautions que la prudence leur suggéra, pour n'être pas surpris. En 1530, ils s'étoient assemblés à Smalcalde, Ville du Landgraviat de Hesse, & ils y avoient formé une ligue contre les Catholiques d'Allemagne, & contre l'Empereur. Jean Frederic, Electeur de Saxe, & Philippe, Landgrave de Hesse-Cassel, étoient à la tête de cette ligue; d'autres Princes & plusieurs Villes Impériales s'y étoient engagés, ils avoient tous promis des troupes & des subsides; leurs engagemens furent rem-

plis avec tant d'ardeur, qu'après le traité de Crépy, ils formèrent une Armée de soixante-dix mille hommes & de quinze mille chevaux, pourvue d'une artillerie nombreuse, & de toutes les munitions nécessaires pour entrer promptement en campagne.

Leur fermeté étonna l'Empereur, elle l'embarrassa même, parce qu'il avoit en Allemagne peu de Cavalerie, & que le désordre de ses finances rendoit toujours très difficile les approvisionnemens de son Armée. Le Chancelier de Granvelle écrivit à l'Assemblée de Smalcalde, il lui proposa des accommodemens, & en même temps il établit de nouvelles Conférences à Ratisbonne, dans l'espérance de terminer toutes les affaires de Religion. L'Assemblée répondit, qu'elle étoit persuadée de l'amour sincère que le Chancelier avoit pour la paix de l'Empire; mais elle ne dissimula pas qu'elle se défioit de l'Empereur, & sans perdre le temps à fixer les questions qu'on pouvoit agiter dans les Conférences, elle redoubla d'activité, pour les préparatifs de guerre. Il fallut avoir recours à un autre expédient, en attendant

l'arrivée des troupes que l'Empereur faisoit venir d'Italie.

Henry de Brunswik étoit d'un caractère turbulent, féroce même, injuste, ne respirant que la guerre, avide d'agrandir ses États, ardent à amasser de l'argent par les voies les plus odieuses, sans soumission aux Loix de l'Empire, & n'ayant pas plus de respect pour la nouvelle Religion qu'il avoit embrassée, que pour l'ancienne, dont il avoit apostasié. Il avoit des prétentions sur Rottembourg ville située entre Bremen & Ferden, & pour la réduire, il avoit rassemblé le plus de troupes que ses finances lui avoient permis de lever. L'Empereur lui avoit ordonné d'abord de mettre bas les armes, & de poursuivre ses droits par les voies de la Justice; bien loin de se rendre aux ordres de l'Empereur, il prit Rottembourg, il ravagea la Saxe, & il allarma tous les États voisins. L'Empereur jeta les yeux sur lui, pour arrêter la première impétuosité de la ligue de Smalcalde: cependant avec toutes les précautions qui pouvoient sauver le secret de cette entreprise, les Alliés de Smalcalde furent sur-

pris, de ce qu'un Prince aussi foible que Brunswik osât les menacer de porter le fer & le feu dans leurs Etats, s'ils ne défarmoient promptement, & s'ils ne renonçoient à leur confédération. On présuma qu'il étoit sûr d'être soutenu, & l'on ne soupçonna que l'Empereur de l'avoir enhardi à faire une incartade, si peu proportionnée au nombre de ses troupes & à ses finances. Le Landgrave de Hesse l'eut bientôt réduit; il le fit prisonnier, lui, & son fils Victor, & la Ligue des Protestans lui préparoit le sort que méritent tous les Usurpateurs. Cet événement acheva de découvrir tout le mystère. L'Empereur s'intéressa à la liberté des Prisonniers. Il conseilla au Landgrave d'user avec modération de sa victoire, & de licencier ses troupes qui devenoient inutiles, depuis que Brunswik ne pouvoit plus troubler le repos de l'Allemagne. La réponse du Landgrave fut fière, elle annonça une guerre inévitable, & elle fut suivie d'un manifeste audacieux.

Il n'est pas de mon sujet de décrire tous les événemens de cette guerre; je dirai seulement, que l'Electeur de

Saxe, & le Landgrave de Hesse se dirent par leur mésintelligence, par la jalousie du commandement. Ces Princes avoient été d'abord réunis; après avoir combiné leurs troupes, ils avoient présenté la bataille à l'Empereur près du Danube. L'Empereur l'avoit refusée, il vouloit tendre les troupes que d'Egmont Comte de Buren, lui amenoit de Flandre, & il auroit été important pour les Alliés de Smalcalde d'intercepter ce secours. Au lieu d'aller devant du Comte de Buren, & de combattre, ils firent la faute de séparer. Le Landgrave se borna à couvrir son pays; l'Electeur ramena ses troupes en Saxe, où il se flattoit de pouvoir se défendre contre l'Armée de l'Empereur.

*Bataille de
Mulberg.*

La ville de Mulberg située entre Saxe & la Lusace, lui parut le poste le plus avantageux; son camp étoit couvert par l'Elbe, & appuyé à la forêt de Lochawer, il ne craignoit pas d'y attendre l'ennemi, dont ses troupes étoient bien supérieures aux siennes, & pour le nombre, & pour l'expérience dans la guerre. L'Empereur le suivit de près, résolu de com-

DU CARD. DE GRANVELLE. 141

battre à la première occasion , & de ne pas donner à l'Electeur le temps de recevoir les secours que les Protestans de l'Empire lui préparoient. Arrivé sur les bords de l'Elbe , il se disposoit à y faire jeter des ponts , lorsqu'un Saxon , traître à son Prince , apprit à un Officier de l'Armée Impériale , qu'il y avoit un gué , où l'Infanterie même pouvoit passer sans danger. Charles-Quint profita de l'avis ; sur le champ il ordonna à son Infanterie de passer le fleuve , avec toute l'Artillerie. Pour lui , il se mit à la tête de sa Cavalerie , & afin de couvrir la marche de l'autre partie de son Armée , il passa le fleuve à la nage , assez près de l'Armée ennemie ; le passage se fit sans aucun obstacle.

L'Electeur étoit au Prêche dans la plus grande sécurité. On vint lui dire , que l'Armée Impériale avoit passé le fleuve , & qu'elle marchoit avec la plus grande diligence. Il donna ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit , sa valeur le détermina même à prendre le commandement de son Infanterie , dont il se défioit , & il sortit de ses retranchemens , pour aller au-devant de l'Empereur. Le

combat fut court, mais décisif. Hongrois l'avoient engagé, & l'Electeur en personne les avoit défaits. Ce succès médiocre fut mal soutenu par ses autres troupes, le nombre accabla les Saxons, & les sages dispositions que l'Empereur avoit faites lui assurèrent une victoire complète. L'Electeur n'eut pas le temps de gagner la forêt de Lochawer. Duc d'Albe s'étoit attaché à lui, & il le conduisit à l'Empereur. Toute son Armée étoit en déroute, cet événement avoit achevé de le décourager, il y eut un grand carnage, une multitude innombrable de prisonniers, peu de Saxons échappèrent par la forêt de Lochawer.

Quelque temps avant ce combat l'Electeur avoit été mis au ban de l'Empire, pour avoir protégé Luther, pour avoir embrassé & favorisé ses opinions de cet Hérésiarque, pour avoir déclaré la guerre au Chef de l'Empire, & avoir soulevé contre les Princes & les Peuples Protestans. Son Procès étoit tout instruit. Charles-Quint n'hésita pas de le condamner à la mort. L'Electeur en reçut la nouvelle avec grandeur d'ame, il

prépara de bonne foi ; mais les sollicitations de l'Electrice , celles de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire , la fureur & les menaces des Protestans fléchirent enfin l'humeur sévère de Charles-Quint. La peine de mort fut commuée en une prison d'un temps illimité. Le Prince Maurice de Saxe , qui servoit dans l'Armée Impériale , & qui venoit de se distinguer à la bataille de Mulberg , obtint l'Electorat vacant , & l'ancien Electeur fut réduit sans retour à une pension très-modique.

Après une si grande victoire , il n'étoit pas possible que le Landgrave de Hesse pût se soutenir seul contre toutes les forces de Charles-Quint & contre celles des Etats Catholiques de l'Empire , qui venoient chaque jour se joindre à l'Armée Impériale. Le Landgrave demanda la paix. Le nouvel Electeur de Saxe , son gendre , & l'Electeur de Brandebourg intercédèrent pour lui ; Charles-Quint n'en refusa pas la proposition , il chargea le Duc d'Albe & l'Evêque d'Arras de négocier avec le Landgrave ; c'est une circonstance importante dans l'Histoire que j'écris ; les Pro-

testans en ont abusé, pour rendre odieux l'Evêque d'Arras : je dois examiner ce fait avec impartialité.

Gravelle négocie un traité entre l'Empereur & le Landgrave de Hesse-Cassel.
1547.

Les Historiens Catholiques, & les Protestans la racontent bien différemment. Les Catholiques disent, que par le traité on assura au Landgrave la vie & tous ses biens ; pour la liberté, on lui promit seulement de l'exemter d'une prison perpétuelle ; en cela même il fut traité bien plus favorablement que l'Electeur de Saxe, qui avoit été condamné à la mort, & qui avoit été dépouillé de son Electorat. La prison n'étoit pas une peine trop rigoureuse pour le Landgrave ; non-seulement il avoit excité une guerre civile dans l'Empire ; on avoit encore découvert qu'il vouloit surprendre Francfort sur le Mein, brûler cette Ville, empoisonner les puits, massacrer le Gouverneur & les Magistrats. Le Landgrave s'engagea de son côté à mettre bas les armes, & à faire sa soumission en personne à l'Empereur. Il n'y a rien que de vraisemblable dans ces conditions. Le Landgrave étoit abandonné à lui-même, il ne pouvoit seul continuer la guerre contre l'Empereur réuni à
tous

tous les Catholiques d'Allemagne; s'il avoit rejeté les conditions qu'on lui propoſoit, il ne lui reſtoit qu'à mener une vie errante & miſérable, & à voir ſes Etats paſſer irrévocablement à quelqu'un de ſes ennemis.

Il ſeroit étonnant que les Miniſtres de l'Empereur euſſent employé la rufe & la ſurpriſe avec un homme abſolument abattu, qui n'avoit d'autre parti à prendre, que celui de la ſoumiſſion. Pluſieurs Hiſtoriens aſſurent même qu'il y eut ſi peu de ſurpriſe, que le Landgrave écrivit entièrement de ſa main le traité qu'il avoit fait, & qu'après l'avoir ſigné, il le préſenta à l'Empereur, pour marquer l'approbation ſans réſerve qu'il donnoit à ce traité.

Les Proteſtans prétendent que le Landgrave fut trompé ſur l'article qui concernoit ſa priſon, & ſans parler du Duc d'Albe qui étoit le chef de cette négociation, ils diſent que Granvelle inféra dans le traité une clause équivoque, pour ſurprendre le Landgrave, & pour interpréter cette clause contre lui, lorsqu'on ſe ſeroit aſſuré de ſa perſonne & de ſes Etats. Le traité étoit écrit en langue

Allemande. Il y avoit, disent les Protestans, une promesse pure & simple de rendre au Landgrave ses Etats, *sans aucune prison ; ohne einige gefangnus*. En Allemand *einige* veut dire en effet *aucune*, mais *eiwige* mot qui lui ressemble, signifie *perpétuelle*. On dit donc, que dans l'original du traité il y avoit, *ohne einige gefangnus*, sans aucune prison, & qu'après la signature du traité, on avoit changé le mot essentiel *einige*, *aucune*, en celui de *eiwige*, *perpétuelle*, ce qui étoit facile, en formant de la lettre *n* un double *w* fort usité dans la langue Allemande, en sorte que suivant le nouveau sens du traité, on promettoit seulement au Landgrave que sa prison ne seroit pas *perpétuelle*.

Le Landgrave fit sa soumission à l'Empereur dans la posture la plus humiliante, & dans les termes les plus forts ; il soupa ensuite avec les Ministres de l'Empereur. La sécurité qu'il avoit, ou qu'il affectoit, étoit si grande, qu'il jouoit aux dez lorsqu'on vint lui annoncer qu'il étoit prisonnier, & qu'on lui donna des Gardes. Il se plaignit de l'infraction prétendue du traité. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg représenté-

à l'Empereur, que le Landgrave
: compté sur sa liberté, qu'eux-
ies s'en étoient rendus cautions,
r'on ne pouvoit retenir le Land-
: prisonnier, sans les déshono-
L'Empereur répondit qu'il igno-
ce que les Electeurs avoient pro-
au Landgrave; que pour lui, il
étoit engagé qu'à ne pas punir le
lgrave par une prison perpétuel-
z que si on le pressoit davantage
ndre la liberté à ce Prince, il le
t transférer en Espagne.

est possible que Charles-Quint
aissé espérer la liberté du Land-
:, & qu'il ne voulut plus l'accor-
lorsqu'il le vit désarmé & abattu;
d'autres occasions il avoit désa-
des promesses encore plus im-
antes & plus solennelles; mais
e peut soupçonner son Ministre
oir trompé le Landgrave, par
équivoque aussi grossière, que
d'*einige* ou d'*eiwige*; la superche-
roit été déshonorante; elle au-
fait perdre la confiance du Pu-
à un Ministre, qui entroit dans
rière, & qui travailloit à se faire
de réputation, pour arriver à
ce qu'il y avoit de plus grand.

La fraude dont on l'a accusé lui auroit fait des ennemis puissans dans l'Empire. Si le Landgrave avoit été surpris, s'il avoit été la victime de sa bonne foi, pourquoi les Protestans n'en ont-ils pas accusé également le Duc d'Albe, qui étoit assés à Granvelle dans cette négociation ? Ils ont voulu rendre odieux le caractère d'Evêque, dont Granvelle étoit revêtu, & se venger du zèle qu'il avoit mis dans toutes les occasions contre leur nouvelle secte, & contre les ordres qu'ils faisoient dans l'Empire.

Ce qui paroît trancher toute difficulté, c'est que Sleidan, Auteur contemporain & Luthérien outré, n'a rien dit de la prétendue équivoque du traité. Il dit même que, lorsqu'on donna des Gardes au Landgrave, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, le Duc d'Albe, & l'Evêque d'Arras étoient présens, que le Landgrave assura, *qu'il n'auroit jamais, que cela fût advenu, & qu'il étoit sur la foi & promesse des Electeurs ;* s'en prit qu'à eux, il ne fit aucun reproche au Duc d'Albe & à Granvelle, les auroit-il ménagés, s'ils avoient été les Auteurs de la fraude, & Sleidan

DU CARD. DE GRANVELLE. 149
mit-il dissimulé une accusation si grave contre l'ennemi irréconciliable du luthéranisme ?

Charles - Quint s'obstina longtemps à retenir le Landgrave prisonnier ; il affecta de le faire marcher à sa suite , & de le donner en spectacle à tout l'Empire. Tant de sévérité irrita plusieurs Princes du Corps Germanique ; elle les détermina à continuer la guerre contre l'Empereur. Parmi ces Princes , on vit Maurice même , nouvel Electeur de Saxe. Il crut être dégagé de toute reconnaissance pour l'Electorat que l'Empereur lui avoit donné , & il entreprit d'arracher par la force la liberté qu'on refusoit à son Beau-pere. Si l'Empereur avoit usé de sa victoire avec plus de modération , il auroit pu calmer l'Empire , & en recueillir de grands avantages pour la Religion ; mais il étoit naturellement sévère , il aimoit à faire éclater son pouvoir contre les Souverains qui relevoient de l'Empire , il écoutoit trop le Duc d'Albe , qui ne connoissoit d'autre manière de gouverner , que d'employer la violence & les châtimens. Granvelle étoit plus politique

& plus modéré ; nous le verrons dans des occasions semblables épuiser toutes les voies de conciliation , avant que de conseiller la guerre : il avoit assez de ressource dans l'esprit , pour ne recourir à l'autorité absolue , qu'à toute extrémité.

Diète d'Aus-

bourg.

1548.

L'Empereur ne prévoyoit pas toutes les conséquences de sa sévérité , lorsqu'il convoqua la Diète d'Ausbourg ; il se flattoit d'y donner la loi en vainqueur , pour la Religion & pour ses intérêts temporels. Dans l'enthousiasme que lui inspiroit la victoire de Mulberg , il reprit son ancien projet de faire un Règlement sur les affaires de la Religion , & d'obliger tout l'Empire à s'y soumettre. Pour le former ce Règlement , il choisit Jules Phlug , Evêque de Naumbourg , Michel Helding , Evêque suffragant de Mayence , & Jean Agricola d'Islebe , célèbre Protestant , quoiqu'opposé à Luther sur des dogmes importants de la nouvelle Religion. Ces Théologiens composèrent un formulaire de vingt-six articles relatifs à la Foi , & un autre de vingt-deux articles , pour la discipline & pour les mœurs. Ce Règlement fut appelé

Interim, parce que l'Empereur ne le donnoit que provisionnellement, & jusqu'à ce que le Concile de Trente eût décidé toutes les contestations des Catholiques & des Protestans. Il mécontenta également les deux Partis, & bien loin de rendre la paix à l'Empire, il fut une source de plaintes & de dissensions.

Les Catholiques se plaignoient avec raison de ce que l'Empereur décidoit plusieurs questions dogmatiques, dont la décision appartenoit uniquement à l'autorité spirituelle; il prononçoit en effet sur le premier état de l'homme avant & après le péché, sur la justification, les bonnes œuvres, la remission des péchés, l'autorité de l'Eglise & de ses Ministres, les Sacremens, le mariage des Prêtres, la Communion sous les deux espèces, la prière pour les Morts, les cérémonies de l'Eglise, & il n'ordonnoit rien sur la restitution des biens d'Eglise usurpés par les Protestans, quoique cet objet important fût de sa compétence, & qu'il fût souverainement juste de rendre à chacun ce qui lui appartenoit. Les Protestans se plaignoient de ce que plusieurs ques-

tions dogmatiques étoient décidées par l'*Interim* contre leurs principes, de ce que l'Empereur n'autorisoit le mariage des Prêtres & la Communion sous les deux espèces, que par provision, & en attendant que le Concile œcuménique en eût porté un Jugement définitif, dont les Protestans ne vouloient point; de ce que l'Empereur n'avoit pas consulté les différens Ordres de l'Empire, pour donner ce Règlement, & de ce qu'enfin il n'accordoit pas aveuglement tout ce que les Religionnaires demandoient les armes à la main.

Dans une conjoncture si délicate, la conduite de Granvelle fut vraiment digne d'un Evêque. Il n'eut aucune part à l'*Interim*, aussi condamnable que le Type de Constant, & que l'Ecthésé d'Héraclius, par le défaut absolu de pouvoir. Du moins les Protestans, qui ne le ménageoient pas, ne le lui ont jamais attribué, & aucun Historien ne dit, que l'*Interim* fût son ouvrage; il connoissoit trop les bornes que Dieu même a placées entre les deux puissances, pour approuver une entreprise si irrégulière; mais il saisit le projet du Cardinal Contari-

ni, qui avoit cru ne pouvoit travailler efficacement à la conversion des Protestans, qu'en réformant en même temps les mœurs des Catholiques, sur-tout celles du Clergé, & en rétablissant la discipline de l'Eglise dans son ancienne sévérité, autant que les temps pouvoient le permettre. Nous avons encore le plan de réformation, que Granvelle présenta à l'Empereur, & qui fut lu solennellement dans la Diète le 14 Juin 1548, pour être envoyé à tous les Evêques d'Allemagne, non comme une loi que l'Empereur prétendit leur prescrire, mais comme un modèle qu'il les exhortoit à suivre; le préambule dit, *que pour détruire les abus & les scandales qui ont irrité Dieu, & qui ont attiré sur son Eglise les châtimens sévères qu'elle éprouve, il est nécessaire de réformer le Clergé & le Peuple, suivant les saints Décrets, & les Loix prescrites par l'Ecriture-Sainte, autant qu'on peut l'espérer, dans la tempête qui agite l'Eglise, en attendant que le Concile général termine toutes les disputes, & qu'il corrige les abus.* Ensuite est un projet de Statuts les plus édifiants pour l'élection & l'ordination des Ministres de l'Eglise, pour leurs fonctions.

tions , le bon ordre des Chapitres , l'Office divin , les Maisons Religieuses , les Universités , & les Ecoles , les Hôpitaux , la prédication de la parole de Dieu , l'administration des Sacramens , la célébration de la Messe , la sanctification des Fêtes , les cérémonies Ecclésiastiques , la pluralité des Bénéfices , les visites que les Evêques doivent faire dans leurs Diocèses , les Synodes Diocésains , les Conciles Provinciaux , & les censures Ecclésiastiques.

Ce projet de réformation est signé A. Perrenot. L'Empereur l'adressa par des Lettres-Patentes aux Electeurs Princes Ecclésiastiques , & autres Prélatz d'Allemagne , persuadé qu'il pourroit satisfaire leur piété. Tous ces Prélatz s'étoient plaints hautement de l'*Interim* , ils reçurent le plan de réformation avec reconnoissance , & ils en remercièrent l'Empereur. Robert de Croy , Evêque de Cambray , l'inséra dans les Statuts Synodaux qu'il fit en 1550 ; c'est un monument du zèle que Granvelle avoit pour la Religion , & des égards qu'il inspiroit à l'Empereur en faveur de la Puissance spirituelle.

DU CARD. DE GRANVELLE. 155

Pendant la même Diète d'Ausbourg, Charles-Quint le chargea d'une affaire temporelle, extrêmement intéressante pour la Maison d'Autriche, & qui demandoit beaucoup de sagesse. Il s'agissoit de profiter de la terreur que la victoire de Mulberg avoit répandu parmi les Protestans de l'Empire, pour rendre à l'Empereur l'autorité souveraine, dont il prétendoit que ses Ancêtres avoient joui sur la ville de Constance. Cette Ville aspiroit, non-seulement à secouer le joug de la Maison d'Autriche, mais encore à se rendre indépendante de l'Empire: elle vouloit s'unir au Corps Helvétique, pour avoir la liberté & les prérogatives que les Suisses ont dans l'Empire.

Granvelle chargé de conduire la ville de Constance sous la domination de Maison d'Autriche.

Granvelle négocia avec les Magistrats de Constance; il ne leur proposa d'abord que de rétablir dans leur Ville la Religion Catholique, & de lui rendre les biens qu'on lui avoit enlevés, lors de la révolution encore toute récente que les nouvelles erreurs y avoient faite. Les Magistrats, allarmés de la proposition de Granvelle, députèrent à la Diète; ils n'avoient aucun motif pour refuser de

souffrir dans leur Patrie la Religion de leurs Pères ; ils avoient encore moins de titres , pour ne pas rendre les biens d'Eglise qu'ils avoient usurpés ; toute leur défense se réduisit à citer des exemples , qui étoient autant d'abus. Ils prétendirent , qu'ils ne devoient pas être traités plus rigoureusement que tant d'autres Villes Protestantes d'Allemagne , qui jouissoient tranquillement de leurs erreurs , & des biens qui avoient appartenu à l'Eglise.

L'Evêque d'Arras répondit aux Députés de Constance , qu'ils ne devoient pas se comparer aux Villes libres de l'Empire ; il leur rappella les temps où ils avoient été sous la domination de la Maison d'Autriche , & il ne parut pas douter , que leur dépendance ne subsistât encore dans toute son étendue. Les Députés évitèrent de discuter les droits de cette Maison , ils ne parlèrent que des services que leur Ville lui avoit rendus , & pour abréger la négociation , ils offrirent à l'Empereur huit mille écus , sous la condition qu'ils auroient la liberté de conscience , & qu'ils demeureroient dans l'état d'indépendance , où ils étoient alors. Granvelle leur

DU CARD. DE GRANVELLE. 157
annonça que l'Empereur vouloit
qu'ils rentrassent dans leur devoir,
& qu'il scauroit les-y contraindre.

En effet l'Empereur résolut d'envoyer le plus secrètement qu'il seroit possible des troupes, pour s'emparer de la Ville de Constance. Il avoit dans son Armée un Officier Espagnol nommé Vivès, homme de tête & de main, qui avoit réussi dans de pareilles entreprises. Granvelle lui proposa le projet de surprendre Constance. Vivès jugea que le projet pouvoit être exécuté facilement; il osa même répondre du succès, pourvû qu'on lui donnât deux mille hommes d'infanterie, & trois mille chevaux. Granvelle vouloit assurer son entreprise, il offrit des troupes plus considérables, Vivès les refusa, ou par vanité, ou comme on le présuma, pour n'avoir pas à partager avec tant de troupes les déponilles de Constance, qu'il espéroit emporter d'assaut, & saccager entièrement.

La Ville étoit partagée entre deux partis. Le plus nombreux étoit pour la liberté, & pour les nouvelles erreurs; les autres Citoyens étoient attachés sincèrement à l'ancienne Reli-

gion, & à la maison d'Autriche, qui pouvoit seule les protéger dans l'état violent où ils étoient. Granvelle avoit des intelligences dans la Ville. Il fit avertir les Catholiques du secours qu'on leur envoyoit; mais la marche de Vivès ne put être assez secrète, pour être ignorée des Défenseurs de la liberté, & assez prompte pour ne pas leur donner le temps de se préparer. Ils enfermèrent dans un quartier de la Ville tous les Citoyens dont ils se défioient; pour eux, ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Vivès comptoit sur un parti qui avoit les mains liées, & qui ne pouvoit plus lui être utile. Il s'approcha avec confiance des portes de la Ville, & quoiqu'il ne vit aucun mouvement en sa faveur, ses troupes attaquèrent avec beaucoup d'impétuosité. Les Habitans se défendirent en braves gens; déjà le combat avoit duré trois heures, & Vivès avoit perdu une grande partie de son monde, sans appercevoir la moindre mésintelligence parmi les Assiégés. Il fit sonner la retraite, qu'il ne put faire tranquillement; on fit une sortie, & on l'attaqua avec tant de vivacité, que lui &

DU CARD. DE GRANVELLE. 139

son fils aîné furent tués , leurs troupes se dispersèrent , on ne put en rassembler que de foibles débris.

Il faut juger de la douleur que cet événement causa à Granvelle , par celle que Charles-Quint fit paroître. Il regretta Vivès qui étoit son homme de confiance pour les entreprises hardies ; il avoit même une affection particulière pour cet Officier , frere de Louis Vivès qui avoit été son Précepteur , & qui avoit acquis une grande réputation par des ouvrages de Littérature , & par ses écrits sur la Religion. L'Empereur avoit reçu un affront en présence de la Diète de l'Empire , & devant une petite Ville , que ses troupes auroient dû emporter facilement. Son projet étoit démasqué. Tout le Corps Helvétique étoit en rumeur. Il se plaignoit hautement à la Diète de ce que l'Empereur avoit enfreint l'article d'un traité , par lequel il s'étoit obligé de ne faire approcher ses troupes des frontières de la Suisse , pas plus près que de vingt milles d'Italie : & pour marquer encore mieux leur ressentiment , les Cantons ordonnèrent à leurs Députés de se retirer de la Diète de l'Em-

pire, de protester qu'il n'y avoit plus de traité entre l'Empereur & eux, & de travailler à conformer leur union avec la ville de Constance.

Granvelle avoit jugé juste de l'entreprendre de Vivès; mais il avoit eu la foiblesse de s'en rapporter à l'avidité de cet Officier, pour le nombre des troupes destinées à surprendre Constance. Le mauvais succès ne retomboit plus que sur lui, il ne désespéra pas de réparer sa faute, & il l'entreprit avec ce courage qu'il a toujours marqué dans les affaires. L'alliance du Corps Helvétique avec la ville de Constance souffroit de grandes difficultés, sur-tout par la division de ses Citoyens. Granvelle y envoya un Officier, qui y avoit des parens, & qui, sous prétexte de les voir, devoit sonder le Parti Autrichien, & l'animer à une nouvelle entreprise. L'Officier conféra avec Vandermit, son Beau-frere; ils arrêterent le plan de l'attaque, & ils fixèrent le jour où l'on devoit ouvrir la porte du Lac aux troupes de l'Empereur.

Tout fut exécuté suivant le projet qu'ils avoient formé. Granvelle fit marcher des troupes plus nombreu-

CARD. DE GRANVELLE. 161
avec plus de secret & de diligence
à premiere fois : la porte du Lac
ouverte au temps marqué, & le
de la liberté n'osa faire aucune
ance. Charles Quint voulut voir
ouvelle conquête, il crut que sa
nce y affermiroit son autorité :
ouvelle l'accompagna, la révolu-
n'opéra que le changement des
istrats anciens, qui étoient sus-
à l'Empereur ; il n'y eut aucune
tion, l'équité ne permettoit pas
sset d'y soumettre un Peuple, qui
t défendu sa liberté avec bravou-
On doit présumer, que les biens-
glise furent restitués, quoique les
oriens ne le disent pas, & pour
ter la tranquillité de la Ville, l'Em-
ur y laissa une garnison nom-
ise.

revint à la Diète, dont il avoit à
rer peu de docilité pour son *Inte-*
& peu de générosité pour les
ides qu'il demandoit. L'*Interim*
présenté à tous les Ordres de l'Em-
, pour obtenir leur approbation.
même temps l'Empereur l'en-
a à Rome, pour prouver qu'il
it ménagé, autant qu'il lui avoit
possible, les intérêts de la Reli-

gion Catholique. Le Pape ne laissa pas de le censurer & de le proscrire. Les Electeurs Ecclesiastiques demandèrent la restitution des biens d'Eglise envahis par les Protestans. L'Empereur l'avoit ordonnée ; mais les Electeurs séculiers, excepté celui de Bavière, s'y opposoient : ils étoient eux-mêmes du nombre des Usurpateurs, il auroit fallu une exécution militaire qui passoit les forces de l'Empereur, & de tous les Catholiques de l'Empire. Bucer & d'autres Théologiens Protestans ne voulurent rien céder, pour le dogme, & pour la discipline ; il leur fut facile d'animer les Luthériens contre l'*Interim*, la Diète fut remplie de troubles & de confusion, par la loi même que l'Empereur destinoit à rétablir la paix. Il n'eut aucun subside ; Ferdinand son frère, Roi de Hongrie, ne put même en obtenir ; pour rétablir les Places de son Royaume, qui faisoient toute la sûreté de l'Empire contre la puissance du Turc ; le 30 Juin l'Empereur congédia la Diète.

148.

Il passa en Flandre, où sa présence devenoit nécessaire. Les Granvelles l'y suivirent. Toujours attentifs à ne

U CARD. DE GRANVELLE. 163

et échapper aucune occasion
tenir des graces, ils demandé-
une distinction, passagère à la
té, mais qui ne laissa pas d'inspi-
le l'envie contr'eux, ou plutôt
ire éclater celle que leur fortune
t déjà fait naître. L'Archiduc
imilien, fils aîné du Roi des Ro-
is, devoit aller en Espagne, pour
iser Marie, fille de l'Empereur.
nt son départ, la cérémonie du
iage devoit se faire par Procureur
anjuez. La procuration de l'Ar-
uc fut donnée à Thomas Perre-
, Baron de Chantonnay, fils du
ncelier de Granvelle, & frère de
êque d'Arras. Les Princes d'Em-
& les Grands d'Espagne en mur-
èrent; ils se plaignirent de ce
pour une fonction très-honora-
qui n'exigeoit que de la naissance
s dignités, l'Empereur eut choisi
tit-fils d'un Châtelain d'Ornan;
meur qui s'éleva à cette occa-
, humilia plus les Granvelles,
la procuration pour épouser l'In-
e ne pouvoit les honorer.

Empereur prévoyoit que son sé-
en Flandre pouvoit être long. Il
venir Philippe son fils, âgé seule-

ment de douze ans , pour veiller à son éducation , & pour le former de bonne heure aux affaires du Gouvernement. Lorsque ce Prince fut arrivé à Namur , l'Evêque d'Arras reçut ordre d'aller au-devant de lui jusqu'à Vabra , & de le complimenter au nom de l'Empereur. De-là l'Evêque le conduisit à Bruxelles , où le Corps de Ville fit une réception & un présent magnifique au Prince. L'Evêque fut encore son Orateur , il ne dit que peu de mots , pour demander au nom du Prince les cœurs des Citoyens.

Le séjour de l'Empereur en Flandre avoit un grand objet ; c'étoit de veiller à la fidélité des Peuples , qui devenoit suspecte , d'affermir l'autorité & la Religion , & d'éclairer de près la conduite des Religionnaires étrangers , qui passoient en foule d'Allemagne , de France & d'Angleterre dans les Pays-Bas , où ils espéroient de trouver un azile assuré. L'Empereur connu par lui-même toute la grandeur du mal , il entreprit d'y remédier , persuadé qu'on n'oseroit lui résister , depuis qu'il avoit abattu les Chefs des Protestans d'Allemagne , qu'il faisoit marcher à sa suite , &

DU CARD. DE GRANVELLE. 165

qu'il tenoit toujours dans les fers. Plein de cette pensée, il donna un Edit très-sévère contre les Sectateurs des nouvelles opinions; il défendit de vendre, oud'acheter aucuns livres de Luther, de Calvin, de Zuingle, d'Oecolampade & de Bucer; les Assemblées secrettes, les disputes mêmes sur la Religion étoient interdites: on ne pouvoit garder aucune de ces images, que le fanatisme d'alors avoit gravées, pour rendre ridicule le culte très-légitime que les Catholiques rendent à la Mere de Dieu & aux Saints; toutes ces défenses, sans exception, étoient sous peine de la vie.

29 Avril
1559.

Cet Edit donnoit aux Juges laïcs un pouvoir très-ample, pour le faire observer. On ne manqua pas de comparer leur pouvoir à celui de l'Inquisition, que les Peuples des Pays Bas avoient en horreur; tout ce que cette loi avoit de terrible fut imputé à l'Évêque d'Arras: il y eut un cri si général & si fort, que la Reine Marie, sœur de Charles-Quint, & Gouvernante des Dix-sept Provinces, crut devoir demander un adoucissement; l'Empereur modéra sa sévérité, seule-

ment en faveur des Etrangers que le Commerce attiroit aux Pays - Bas ; pour les Naturels du Pays , l'Edit subsista dans toute sa rigueur , & l'exécution en fut ordonnée avec autant d'assurance , que si la Gouvernante avoit eu assez de troupes pour tenir en respect des Peuples , dont le plus grand nombre étoit déjà séduit. Cependant elle n'avoit que six mille hommes , lorsque l'Empereur étoit absent des Pays-Bas , & ils suffisoient à peine pour garder les Places frontières.

De nouveaux soins rappellèrent l'Empereur en Allemagne , plutôt qu'il n'auroit voulu. La Hongrie étoit menacée par Soliman , il n'y avoit pas un moment à perdre , si on vouloit réparer ses fortifications presque entièrement ruinées , & y envoyer une Armée capable de la défendre. L'Empereur indiqua une nouvelle Diète à Ausbourg , pour le mois de Juin , & il s'y rendit avec Philippe son fils , qu'on appelloit alors le Prince d'Espagne. L'Evêque d'Arras les accompagna ; pour le Chancelier de Granvelle , il étoit depuis quelque Franche-Comté , pour es-

ayer de rétablir par l'air natal sa santé, que les travaux & les peines d'esprit avoient extrêmement altérée,

D'abord que l'Empereur fut arrivé à Ausbourg, il put prévoir que la Diète seroit aussi tumultueuse, que celles qui l'avoient précédée. Tous les Princes d'Allemagne se réunirent pour demander la liberté de l'ancien Electeur de Saxe, & du Landgrave de Hesse. L'Empereur & l'Evêque d'Arras ne parloient que de la guerre d'Hongrie; on ne leur répondoit qu'en sollicitant la liberté des Princes, & on leur faisoit entendre, que c'étoit un préliminaire indispensable; on eut de part & d'autre une inflexibilité toujours condamnable, lorsqu'on peut sauver l'Etat en cédant à propos.

Le Chancelier de Granvelle apprit dans sa retraite, que la Diète d'Ausbourg étoit assemblée; il voulut s'y rendre malgré sa mauvaise santé, dans l'espérance de pouvoir encore être utile: mais il ne s'y rendit que pour mourir; une fièvre violente l'emporta en cinq jours. Ministre comparable à l'illustre Boèce, Chancelier de Théodoric, par son amour

constant pour la Religion, par sa fermeté à la défendre, par sa probité, son humanité, sa douceur dans le Gouvernement, par ses lumières & son travail infatigable, par son attachement inviolable pour son Maître, & le désir sincère qu'il avoit de répondre à la confiance d'un si grand Prince.

L'Empereur donna à l'Evêque d'Arras, âgé seulement de trente-deux ans, la place que le Chancelier de Granvelle avoit dans son Conseil, il lui donna même les Sceaux; c'est une grace qui est au-dessus de tous les éloges, lorsqu'elle vient d'un Prince qui a autant d'expérience & de discernement, qu'en avoit Charles-Quint.

Mais quels sont les Sceaux qu'il donna à l'Evêque d'Arras? C'est ce que les Historiens n'expliquent pas, & ce qui mérite quelque éclaircissement. Charles-Quint avoit autant de Sceaux différens, qu'il possédoit de Souverainetés indépendantes les unes des autres. Il avoit un Sceau pour les seules affaires de l'Empire, il en avoit un autre pour l'Espagne, d'autres pour le Royaume des deux Siciles, pour le Duché de Milan,
pour

pour le Comté de Bourgogne , pour les Pays-Bas. Il est certain , que Granvelle eut le Sceau destiné aux affaires de l'Empire ; il seroit facile d'en donner plusieurs preuves , une seule peut suffire. Lorsque l'Electeur de Brandebourg déclara la guerre à Charles-Quint , il dit dans son manifeste , qu'on voyoit avec étonnement le Sceau de l'Empereur dans des mains étrangères ; il parloit de Granvelle , dont l'autorité & la faveur étoient odieuses à tous les Protestans de l'Empire.

D'un autre côté , il n'est pas moins certain , que Granvelle n'eut jamais les autres Sceaux de Charles-Quint. Il demanda ceux du Royaume de Naples , sous prétexte que le Sceau principal devoit attirer les autres , qu'il étoit naturel , que tous les Sceaux fussent dans la même main , & que c'étoit une récompense due à ses services. L'Empereur lui répondit en ces termes : *Quant à la premiere raison qu'alléguez des Gardes des Sceaux , vous sçavez que votre père n'eut jamais que ceux qu'avex , & si par ce bout vouliez prendre ceux de Naples , pourriez prétendre aussi ceux de Castille & de tous mes autres Royau-*

mes. Cette Lettre fut écrite quelque temps après la Diète d'Ausbourg; je la rapporte ici pour prouver, que Granvellen'eut que le Sceau qui concernoit l'Empire.

On voit dans la même Lettre de Charles-Quint, qu'il prétendoit avoir fait une faveur singulière à Granvelle en lui confiant ce même Sceau : *votre Pere*, lui dit-il, *étoit Séculier, non Ecclésiastique, cet Office se donnant toujours à Séculiers*; c'est sans doute ce qui déterminâ l'Empereur à supprimer le titre de Chancelier, que l'Evêque d'Arras n'a jamais pris, qu'aucun Historien ne lui donne, & qu'on ne voit pas dans les Epîtres dédicatoires, qu'une multitude d'Auteurs lui a adressées. Il ne prenoit que le titre de Garde des Sceaux; mais à l'exemple de son pere, il sçut profiter de sa place & de la confiance de l'Empereur.

Il est étonnant que l'Empereur ne fût pas touché de l'empressement que tout l'Empire avoit pour la liberté des Princes prisonniers. Il aima mieux renoncer à l'espérance d'obtenir des subsides pour la guerre d'Hongrie, & dissoudre la Diète, que d'être exposé

plus long-temps à des sollicitations si vives, mais si justes & si propres à lui gagner les cœurs des Protestans; il prit le parti de se retirer à Inspruk, pour veiller également sur ce qui se passoit en Hongrie, & en Italie, où tout étoit dans la plus grande agitation.

Déjà la Hongrie étoit attaquée par Soliman, qui ne vouloit en apparence que soutenir le Vaivode de Transylvanie son Vassal & son Tributaire, mais qui aspirait en effet à conquérir tout le Royaume. Cette guerre à la vérité paroissoit personnelle à Ferdinand, Roi des Romains & d'Hongrie. Charles-Quint avoit pour lui au moins beaucoup d'indifférence, depuis qu'il avoit refusé de renoncer à l'expectative de la Couronne Impériale en faveur du Prince d'Espagne; cependant il ne voulut pas qu'on pût lui reprocher d'avoir abandonné son Frère dans un besoin si pressant, & d'avoir laissé tomber sous les efforts du Turc, un Royaume Chrétien, qui couvroit l'Empire. Il paroît par sa conduite, qu'il voulut mesurer exactement ses secours, sur la nécessité la plus indispensable, & en mê-

me temps laisser son Frère dans toutes les horreurs d'une révolution prochaine, pour lui apprendre, qu'on ne résistoit pas impunément à ses volontés.

A l'égard de l'Italie, l'Empereur étoit extrêmement attentif à tout ce qui se passoit au Concile de Trente. Il craignoit que le Concile ne condannât son *Interim*, par les mêmes raisons qui avoient déterminé le Pape à le censurer; il en étoit aussi jaloux, que si cette loi bizarre avoit pû pacifier l'Empire, où personne ne la respectoit.

Il y avoit d'autres intérêts, qui attiroient encore plus son attention sur l'Italie. Henry II. avoit hérité de tous les sentimens de François I. dès le temps où il étoit en ôtage en Espagne, il avoit vu Charles-Quint profiter avec dureté des droits de sa victoire, & ensuite manquer à la parole qu'il avoit donnée de rendre le Milanéz. Henry bruloit du desir de le reprendre: il étoit même naturel que ce desir qui lui avoit été commun avec François I, eût pris une nouvelle force dans la jeunesse d'Henry, & qu'en montant sur le Thrône, il sou-

U CARD. DE GRANVELLE. 173.
ât avec passion de signaler le com-
icement de son règne, & de ré-
r par quelques exploits les mal-
rs du règne précédent.
ttavio Farnèse lui en donna l'oc-
on, & Henry la saisit avec plus de
rage, que de sagesse. Farnèse, tout
dre qu'il étoit de l'Empereur,
t il avoit épousé la fille naturelle,
t au moment de perdre le Duché
'arme, que l'Empereur vouloit lui
ver, après l'avoir déjà dépouillé
Duché de Plaisance. Jules III. avoit
t ses troupes à celles de l'Empe-
, pour l'exécution de ce projet.
un Prince d'Italie n'osoit prendre
urti de Farnèse, quoique le même
ger les menaçât tous, & il falloit
Farnèse périr, si la France ne lui
noit du secours. Il l'obtint con-
avis de ce qu'il y avoit de Minis-
plus expérimentés dans le Con-
sult Roi. On faisoit donc une guer-
ès-vive en Italie; dans la crainte
l'embrasement ne se communi-
t au Milanez, Charles-Quint s'éta-
à Inspruk, pour pouvoir donner
ordres plus promptement, & al-
ui-même prendre le commande-
nt de ses troupes, s'il étoit nécessai-

Une Cour nombreuse suivit l'Empereur, sans soupçonner qu'il se formât en Allemagne un orage, qui devoit bientôt fondre sur Inspruk. L'ancien Electeur de Saxe avoit été mis en liberté; mais l'Empereur traînoit toujours à sa suite le Landgrave de Hesse, sa prison lui devenoit intolérable par la longueur, & par l'ignominie qui y étoit attachée. Maurice, nouvel Electeur de Saxe, avoit été long-temps incertain sur le parti qu'il avoit à prendre, dans une conjoncture si délicate. D'un côté, il étoit très-sensible à l'affront que le Landgrave son Beau-pere éprouvoit. Il lui avoit garanti sa liberté, & il craignoit qu'on ne l'accusât d'avoir tendu lui-même le piège, où le Landgrave avoit été pris; lui qui s'étoit déclaré contre le Chef de sa Maison, qui avoit contribué à le dépouiller de son Electorat, & qui avoit profité de sa dépouille.

D'un autre côté, il devoit tout à l'Empereur, & pour obtenir l'Electorat, il avoit fait les promesses les plus solennelles de demeurer inviolablement attaché à la Maison d'Autriche. Il sembloit qu'avec son Bienfaiteur il ne lui restât

CARD. DE GRANVELLE. 174

re moyen, pour obtenir la fi-
du Landgrave, que celui des
ésentations, & des sollicitations
lus vives; mais les représenta-
, il les faisoit depuis long-temps,
aucun succès. D'abord l'Empe-
es avoit rejettées avec hauteur,
te il avoit paru les écouter, il
donné des espérances, des pa-
mêmes, selon que les circon-
s étoient plus ou moins pres-
s; puis il avoit échappé par des
urs, qui ne lui manquoient ja-
L'Electeur flottoit entre la crainte
être accusé d'avoir sacrifié son
père, & celle de paroître ingrat
s l'Empereur. Il se décida enfin;
croit affranchi de toute recon-
nce, lorsqu'on a mérité les bien-
il avoit rendu des services in-
ns à l'Empereur, dans la guerre
te; il crut pouvoir rentrer dans
érêts de sa Maison, pourvû qu'il
pérer de faire une guerre heu-

Fils du Landgrave, ses Beaux-
, lui promirent tout ce qui dé-
oit d'eux. Henry, Electeur Pa-
l'Electeur de Brandebourg, &
de Meckelbourg se joignirent

H iv

à eux, & tous ensemble firent un traité secret avec Henry II, pour déclarer la guerre à l'Empereur; dans les manifestes que ces Princes d'Allemagne publièrent, ils dirent, que dans cette guerre ils n'avoient d'autres motifs, que de délivrer les Protestans de l'oppression où ils gémissaient, de rendre la liberté au Landgrave, & de faire sortir de l'Empire les troupes Italiennes & Espagnoles, que l'Empereur y avoit appellées, disoient-ils, pour subjuguier le Corps Germanique.

Granvelle étoit attaqué personnellement & très-vivement dans les manifestes. L'Electeur de Brandebourg se plaignoit de ce que toute l'autorité étoit confiée à un homme de basse naissance, qui n'étoit ni Allemand, ni même d'une Nation alliée de l'Empire. L'Electeur pouvoit-il donc ignorer, que la Franche-Comté, dont Granvelle étoit originaire, faisoit alors partie du Cercle de Bourgogne, que l'Archevêque de Besançon étoit Prince d'Empire, & que toute la Province étoit soumise à la domination de Charles-Quint? L'Electeur de Saxe ne ménagea pas davantage

ivelle. Lorsque le Roi des Rois lui demanda, par quel motif déclaroit contre l'Empereur, & ment il osoit faire la guerre à Bienfaiteur? L'Electeur répondit, n'avoit pas pris les armes contre l'Empereur qu'il respectoit, mais ment contre le Duc d'Albe, l'Evêque d'Arras, & les autres Ministres ses ennemis personnels. Dans l'assemblée de Passaw, où l'on tint Conférences pendant cette guerre pour préparer la paix, Jean de Selve, Evêque de Bayone, Ambassadeur d'Henry II, dit dans sa harangue, que le Sceau de l'Empereur, la ombre de Spire, les privilèges & libertés des Diètes Germaniques endoient du caprice du seul Evêque d'Arras. Tous les Alliés de Smalcalde tenoient le même langage; ils étoient à force de plaintes, de faisoient envoyer ce Ministre. Leur réunion étoit son éloge; du moins elle n'affaiblit pas la confiance que l'Empereur avoit en lui.

Les manifestes ne parurent qu'au commencement où l'Armée des Alliés se mit en marche. De la Thuringe où elle étoit assemblée, elle alla à Rottem-

Mars 1552.

bourg, Dunkespiel, Nordlingue, & Donawert, laissa des garnisons dans toutes ces Villes, exigeant des contributions très-fortes, & prenant toute l'artillerie des Places fortifiées. On fit quelques propositions de paix, que les Alliés écoutèrent, sans ralentir leur marche, ils prirent Ausbourg, ils donnèrent l'alarme à Ulm & à Nuremberg; toute la Franconie & la Souabe alloient être réduites, lorsque le Roi des Romains se rendit à Lintz, pour conférer avec l'Electeur de Saxe: ils décidèrent qu'on assembleroit un Congrès à Passaw le 26 Mai, & qu'il y auroit un trêve jusqu'au 8 du mois de Juin.

Le Congrès & la suspension d'armes ne furent d'aucune utilité pour la paix; on en profita seulement, pour se mieux préparer à la guerre. Les troupes de l'Empereur trop foibles pour tenir la campagne, étoient retranchées à Reutte sur le Lech; au moment où la trêve expira, l'Armée des Alliés les attaqua, & les défit, le Château d'Erenberg fut emporté, & sans s'amuser à prendre d'autres postes, l'Electeur de Saxe résolut d'aller droit à Inspruk. Il s'avança en effet

jusqu'à Ziente, qui n'en est éloigné
 que de deux milles ; cette nouvelle
 remplit d'effroi l'Empereur & toute
 la Cour ; il avoit la goutte, cepen-
 dant il voulut partir sans différer. Le
 départ fut si précipité, qu'on laissa
 à Inspruk tous les gros bagages, un
 grand nombre de Seigneurs, des Am-
 bassadeurs étrangers mêmes furent
 obligés de suivre à pied la litière de
 l'Empereur, dans une nuit fort obs-
 cure, & par des chemins très mau-
 vais ; on marcha toute la nuit dans la
 plus grande frayeur, & dans le plus
 grand désordre. L'Evêque d'Arras
 étoit du cortège. Il étoit plus inté-
 ressé à fuir qu'aucune personne de la
 Cour, & il ne pouvoit ignorer le
 sort que les Protestans lui réservoient,
 s'il avoit le malheur de tomber entre
 leurs mains. On a dit, qu'il étoit à
 cheval à côté de la litière de l'Em-
 pereur, armé de toutes pièces, & la
 lance en arrêt ; ce fait n'est pas hors
 de vraisemblance ; il ambitionnoit
 même la réputation de bravoure ; un
 Historien * a dit, qu'il ne faisoit pas
 scrupule de quitter pour un temps le rochet
 & la crosse, pour prendre la cuirasse &
 l'épée. On lui demanda s'il ne crai-

* A.
 Hist. de
 d'Anjou.

gnoit pas d'encourir les censures prononcées par les saints Décrets, contre les Ecclésiastiques qui portent les armes, & qui répandent le sang humain, même dans la guerre la plus juste; il répondit, que le droit naturel oblige tout sujet à défendre son Souverain, & qu'aucune loi positive ne peut détruire le droit naturel. C'est peut-être un conte inventé par ses ennemis, qui lui épargnoient encore moins le ridicule, que les accusations les plus graves; si le fait est vrai, on pourroit répliquer à l'Evêque, qu'un Ecclésiastique doit prendre les armes, pour défendre la personne de son Maître, si son secours est absolument nécessaire; mais sans une nécessité indispensable, un Ecclésiastique guerrier sort de son état, & il est toujours soumis aux censures prononcées par les Canons.

L'Empereur s'enfuit jusqu'à Wilfach situé sur les frontières du Tirol & de là Souabe, pour se rapprocher des troupes qu'André Doria lui amenoit d'Espagne par l'Italie. Les Alliés, au lieu de le suivre, retournèrent dans la Franconie, où ils ne firent d'autres exploits, que de réta-

DU CARD. DE GRANVELLE. 181

blir quelques Ministres , & quelques Professeurs Protestans , que l'Empereur avoit chassés , & de ravager les terres du Grand - Maître de l'Ordre Teutonique. Il est vrai qu'ils assiégèrent Francfort sur le Mein , mais ils levèrent le siège , lorsqu'ils apprirent que la paix avoit été conclue avec l'Empereur.

Ce traité de paix surprit toute l'Allemagne , il parut justifier la confiance que l'Empereur avoit en son bonheur , & en son habileté dans les négociations ; il fut glorieux à ses Ministres. Les Alliés avoient fait fuir l'Empereur ; avec un peu plus d'activité & de constance , ils auroient pû lui ravir la liberté , & la rendre au Landgrave de Hesse , ce qui étoit le motif le plus apparent de la guerre. Ils étoient maîtres de plusieurs Provinces de l'Empire ; cependant ils n'obtinrent aucune de leurs demandes. On renvoya à la prochaine Diète tout ce qui intéressoit la Religion & les droits de l'Empire ; le Landgrave fut obligé de demeurer prisonnier dans le Château de Rhinfels , jusqu'à ce qu'il eût donné des sûretés , pour l'observation de l'ancien traité qu'il

*Traité de
paix entre
l'Empereur &
les Protestans.*

avoit fait avec l'Empereur ; on ne parla de l'alliance que les Confédérés avoient faite avec le Roi de France , que pour dire , que l'Electeur de Saxe expliqueroit à l'Empereur les motifs & les conditions de cette alliance.

Un traité si lâche , signé par des Princes qui étoient à la tête d'une Armée nombreuse & aguerrie , parut inconcevable. Ceux qui ont voulu le justifier , ont dit , que l'Empereur , humilié par sa fuite d'Inspruk , & irrité de ce que les Confédérés avoient demandé des secours à la France , avoit menacé de traiter le Landgrave avec la dernière rigueur ; les Fils du Landgrave , dit-on , furent les premiers à subir les conditions ignominieuses qu'on leur proposa , dans la crainte que l'Empereur ne fit perdre la vie à son prisonnier. Ce qui est certain , c'est qu'il y avoit peu d'union parmi les Alliés ; il est probable que l'Electeur de Saxe crut en avoir assez fait , pour éviter le reproche d'avoir abandonné son Beau-père , & qu'il ne voulut pas irriter un Empereur , qui dans ses momens de supériorité , ne ménageoit personne. Le seul Electeur de Brandebourg ne voulut avoir

aucune part au traité. Il a vu entre-
pris la guerre par un tel, & armé
armé, pour ravager les Etats Ecclé-
siastiques, & pour faire une guerre cruel-
le, sur-tout aux Ecclesiastiques & aux
Religieux.

[illegible]

1. 1. The first part of the report
 2. 2. The second part of the report
 3. 3. The third part of the report
 4. 4. The fourth part of the report
 5. 5. The fifth part of the report
 6. 6. The sixth part of the report
 7. 7. The seventh part of the report
 8. 8. The eighth part of the report
 9. 9. The ninth part of the report
 10. 10. The tenth part of the report
 11. 11. The eleventh part of the report
 12. 12. The twelfth part of the report
 13. 13. The thirteenth part of the report
 14. 14. The fourteenth part of the report
 15. 15. The fifteenth part of the report
 16. 16. The sixteenth part of the report
 17. 17. The seventeenth part of the report
 18. 18. The eighteenth part of the report
 19. 19. The nineteenth part of the report
 20. 20. The twentieth part of the report
 21. 21. The twenty-first part of the report
 22. 22. The twenty-second part of the report
 23. 23. The twenty-third part of the report
 24. 24. The twenty-fourth part of the report
 25. 25. The twenty-fifth part of the report
 26. 26. The twenty-sixth part of the report
 27. 27. The twenty-seventh part of the report
 28. 28. The twenty-eighth part of the report
 29. 29. The twenty-ninth part of the report
 30. 30. The thirtieth part of the report
 31. 31. The thirty-first part of the report
 32. 32. The thirty-second part of the report
 33. 33. The thirty-third part of the report
 34. 34. The thirty-fourth part of the report
 35. 35. The thirty-fifth part of the report
 36. 36. The thirty-sixth part of the report
 37. 37. The thirty-seventh part of the report
 38. 38. The thirty-eighth part of the report
 39. 39. The thirty-ninth part of the report
 40. 40. The fortieth part of the report
 41. 41. The forty-first part of the report
 42. 42. The forty-second part of the report
 43. 43. The forty-third part of the report
 44. 44. The forty-fourth part of the report
 45. 45. The forty-fifth part of the report
 46. 46. The forty-sixth part of the report
 47. 47. The forty-seventh part of the report
 48. 48. The forty-eighth part of the report
 49. 49. The forty-ninth part of the report
 50. 50. The fiftieth part of the report
 51. 51. The fifty-first part of the report
 52. 52. The fifty-second part of the report
 53. 53. The fifty-third part of the report
 54. 54. The fifty-fourth part of the report
 55. 55. The fifty-fifth part of the report
 56. 56. The fifty-sixth part of the report
 57. 57. The fifty-seventh part of the report
 58. 58. The fifty-eighth part of the report
 59. 59. The fifty-ninth part of the report
 60. 60. The sixtieth part of the report
 61. 61. The sixty-first part of the report
 62. 62. The sixty-second part of the report
 63. 63. The sixty-third part of the report
 64. 64. The sixty-fourth part of the report
 65. 65. The sixty-fifth part of the report
 66. 66. The sixty-sixth part of the report
 67. 67. The sixty-seventh part of the report
 68. 68. The sixty-eighth part of the report
 69. 69. The sixty-ninth part of the report
 70. 70. The seventieth part of the report
 71. 71. The seventy-first part of the report
 72. 72. The seventy-second part of the report
 73. 73. The seventy-third part of the report
 74. 74. The seventy-fourth part of the report
 75. 75. The seventy-fifth part of the report
 76. 76. The seventy-sixth part of the report
 77. 77. The seventy-seventh part of the report
 78. 78. The seventy-eighth part of the report
 79. 79. The seventy-ninth part of the report
 80. 80. The eightieth part of the report
 81. 81. The eighty-first part of the report
 82. 82. The eighty-second part of the report
 83. 83. The eighty-third part of the report
 84. 84. The eighty-fourth part of the report
 85. 85. The eighty-fifth part of the report
 86. 86. The eighty-sixth part of the report
 87. 87. The eighty-seventh part of the report
 88. 88. The eighty-eighth part of the report
 89. 89. The eighty-ninth part of the report
 90. 90. The ninetieth part of the report
 91. 91. The ninety-first part of the report
 92. 92. The ninety-second part of the report
 93. 93. The ninety-third part of the report
 94. 94. The ninety-fourth part of the report
 95. 95. The ninety-fifth part of the report
 96. 96. The ninety-sixth part of the report
 97. 97. The ninety-seventh part of the report
 98. 98. The ninety-eighth part of the report
 99. 99. The ninety-ninth part of the report
 100. 100. The hundredth part of the report

avec les Princes d'Allemagne qui s'étoient ligués contre lui, fut le chef-d'œuvre de sa dissimulation, & de l'art de manier les esprits, qu'il possédoit au suprême degré. Il n'exigea rien des Princes de Hesse, dont le père étoit encore en captivité; mais il gagna entièrement les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qui passèrent sur le champ à son service. L'Electeur de Saxe conduisit lui-même ses troupes en Hongrie, pour secourir le Roi des Romains contre le Turc. L'Electeur de Brandebourg fut destiné à servir contre la France, non en lui faisant la guerre ouvertement, mais en la trahissant, & en surprenant la ville de Metz, qu'Henry II. avoit nouvellement conquise. Il y auroit réussi, si le Roi n'avoit eu la sagesse de se défier d'un Prince, qui étoit toujours à celui qui l'achetoit le plus cher, qui ne faisoit la guerre que pour piller, & qui n'eut jamais de sentimens d'honneur & de probité. On prétendit, que Granvelle fut chargé de cette négociation, & qu'on l'avoit vu dans le camp de l'Electeur déguisé en habit de Cavalier; cette intrigue est d'une espèce, qu'aucun

Ministre ne voudroit avoüer, & dont il ne doit rester aucune trace ; la trahison est certaine ; il s'en faut beaucoup que le Négociateur soit aussi certain.

Tout le ressentiment que Charles-Quint paroïssoit avoir conservé de cette guerre, étoit contre Henri II, qui seul en avoit profité. Les hostilités furent suspendues pendant quelque temps sur les frontières de la France & de l'Empire ; mais la guerre continuoit en Italie, où il n'y avoit de trêve qu'entre le Pape & le Roi ; cependant les Armées de France & d'Espagne étoient si foibles, qu'elles ne pouvoient faire aucune entreprise. Les François n'osèrent attaquer le Milanez ; l'Empereur auroit pû y envoyer les troupes qu'il avoit rassemblées du côté du Tirol, elles n'étoient plus occupées en Allemagne depuis la paix des Protestans. Les Généraux François délibérèrent s'ils attaqueroient le Royaume de Naples. Le Prince de Salerne, qui y avoit des intelligences, avoit quitté le parti de Charles-Quint, pour quelques mécontentemens. Il avoit fait un traité secret avec Henry II, & il répondoit

d'une révolution à Naples, si les François vouloient l'attaquer. Leur Armée étoit assez forte, pour en faire la conquête, mais ils ne pouvoient espérer de la conserver. L'expérience leur avoit appris, que si les révolutions naissent facilement dans ce Royaume, il est très-rare & très-difficile de les soutenir; les Peuples y sont trop inconstans & trop inquiets, & lorsqu'on ne possède pas le Milanéz, on ne peut y envoyer de France que par mer des secours toujours coûteux & incertains.

Enfin on proposa un dernier projet, qui parut facile, & qui pouvoit rendre aux armes de la France la supériorité en Italie. L'Empereur avoit subjugué la République de Sienne, sans autre raison que sa volonté, & sans autre titre, que les droits surannés que l'Empire d'Occident avoit sur l'Italie, & qui n'avoient pas passé à beaucoup près à l'Empire Germanique. La République de Sienne cherchoit à secouer le joug que l'Empereur lui avoit imposé; sa servitude paroissoit d'autant plus assurée, que le Grand Duc de Toscane son voisin, étoit tout dévoué à l'Empereur, &

qu'il desiroit acquérir pour lui-même le territoire de la République de Sienne. Henry II. promit aux Siennois de les aider à recouvrer leur liberté. Le Peuple de Sienne courut aux armes ; les soldats Espagnols furent chassés de la Ville, ils se retirèrent dans la Citadelle, où ils espéroient de se défendre, jusqu'à l'arrivée du secours que Mendoza, Ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège, & le Grand-Duc de Toscane leur envoioient; mais le secours vint trop lentement, les Espagnols rendirent la citadelle aux François, & Lancelac la remit au pouvoir de la République, en l'assurant, que le Roi n'avoit d'autre dessein, que de lui rendre sa liberté.

La République reçut ce bienfait avec de grandes marques de respect & de reconnoissance, elle ordonna une Ambassade solennelle, pour remercier le Roi, & sans perdre un instant, elle fit démolir la citadelle, dont les Espagnols avoient profité, pour la tenir en servitude. Il fallut que le Grand-Duc rendît quelques Places, qu'il avoit déjà enlevées aux Siennois, on se contenta de la pro-

messe qu'ils firent de demeurer fidèles à l'Empire, pourvû que l'Empereur n'attentât plus à leur liberté. Si cet événement fut glorieux à Henry II, il lui fut d'une utilité très-médiocre; Sienna ne pouvoit le conduire à aucune conquête importante, & pour un si petit objet, Charles-Quint ne se laissa pas distraire des grands projets qu'il avoit formés.

Pour effacer la haine que son inflexibilité avoit inspirée aux Princes Protestans d'Allemagne, il rendit enfin la liberté au Landgrave de Hesse, & il travailla à obtenir leurs troupes, qui lui étoient nécessaires dans la guerre qu'il alloit commencer. Son dessein étoit de reprendre les Trois-Evêchés, il le cachoit sous des prétextes plausibles. Les troupes nombreuses qu'on lui amenoit d'Espagne & d'Italie, paroissoient destinées à secourir le Roi d'Hongrie, & lorsqu'elles prirent une route toute opposée, l'Empereur dit, qu'il alloit sur les bords du Rhin, pour punir l'Electeur de Brandebourg des ravages qu'il avoit faits dans l'Empire; le Public ignoroit encore les engagements que l'Electeur avoit pris avec

es-Quint, pour trahir la France. Henry II. jugea bien de la destination des troupes Impériales. Il étoit tel que l'Empereur desirât de rétablir son autorité affoiblie dans l'Empire, qu'il voulût réparer la réputation de ses armes ternie par l'affaire de Bruk, qu'il tâchât de regagner la confiance du Corps Germanique, & diminuer la puissance de son ennemi, en reprenant les Trois-Evêchés; le Roi prit les mesures les plus sages, pour conserver sa conquête, & remit la défense au Duc de Guise, dit un Historien *, également recommandable par son grand génie, & son courage. A son arrivée dans les Trois-Evêchés, le Duc de Guise voulut d'abord à la défense de Toul; mais il se rendit à Metz, où Artus de Gonnor, Gouverneur de la ville, le reçut à la tête d'une Noblesse nombreuse, qui étoit accourue pour se signaler à un siège qui étoit être fameux. Le Duc fit travailler sans délai aux fortifications, étoient foibles & presque nulles; lui-même donna l'exemple, il alla à la hotte, pour animer les Soldats & les Pionniers. La Place fut

* Thuan.
lib. xi.

pourvue abondamment de vivres & de munitions. La discipline militaire, la distribution des postes, les précautions pour retarder les approches des Ennemis, tout fut réglé avec la plus grande diligence. Il ne restoit qu'un embarras, qui détermina le Duc de Guise à envoyer Strozzi au Roi, pour lui demander des ordres plus particuliers.

Depuis que l'Electeur de Brandebourg avoit traité avec le Roi, il affectoit toujours de paroître attaché à la France; il marchoit vers le Rhin, disoit-il, pour se venger de l'Empereur, & pour seconder le Duc de Guise au siège de Metz. Cependant il étoit extrêmement suspect. Sa mauvaise réputation, autant que les brigandages de ses troupes, le rendoit redoutable même à ses Alliés; Strozzi étoit chargé de demander au Roi, qu'il voulût bien prescrire la conduite qu'on devoit tenir à l'égard de ce Prince. Le Roi ordonna, qu'on lui assignât le poste le plus éloigné de la Ville, qu'il feroit possible, sous prétexte d'en retarder les approches, avec défense expresse de laisser entrer ses troupes dans Metz.

l'Electeur arriva quelque temps
et les troupes Impériales. Surpris
qu'on ne le recevoit pas dans
la Place, il demanda au Duc de Guise
une conférence, pour régler les opé-
rations qui devoient leur être com-
munes. Le Duc répondit, qu'il ne
pouvoit pas sortir de la Place qui lui
étoit confiée; mais que si l'Electeur
voulait venir à Metz, il y seroit reçu
avec une manière digne de lui. La pro-
position ne fut pas acceptée. L'Elec-
teur demanda, que du moins on lui
fournît des vivres. On lui en donna
un peu, & on lui dit, qu'il n'étoit pas
possible de diminuer les provisions
de la Place, dans le moment où elle
étoit assiégée. Sous différens pré-
textes il fit entrer quelques soldats
à Metz. Le Duc de Guise ordonna
que les soldats fussent en petit
nombre, & on éclaira leur conduite
de manière qu'ils ne purent l'igno-
rer. Alors l'Electeur connut qu'il étoit
trahi, il n'attendit plus qu'une oc-
casion favorable pour se déclarer.
La marche des troupes de l'Empe-
reur fut d'autant plus vive, que la
ville étoit déjà avancée. L'Armée
pouvait partir d'Ausbourg que le pre-

1552.

mier Septembre. Elle traversa le temberg, pour se rendre en Al & par-tout elle laissa de terribles traces de son passage. Le dérangement où étoient toujours les finances de l'Empereur, ne lui permettoit pas de payer ses troupes, le pillage devenoit nécessaire; mais quels désordres entraîne pas le pillage fait par une armée entière, lorsque les Généraux l'autorisent, & que le soldat est dans la nécessité! La ville de Strasbourg entre autres, avoit bien mérité de l'Empereur & de l'Empire: elle ne put porter ses plaintes à l'Empereur; tous ses efforts furent inutiles; la Capitale & toute la Province furent saccagées; le Duc d'Albe seul porta la haine, & l'Empereur ne put paroître l'ignorer.

*Siege de
Metz.* 1552.

Il arriva à Thionville le 19 d'Octobre; de-là il détacha le Duc d'Albe & le Marquis de Marignan, pour s'emparer des Abbayes de S. Arnould & de S. Clément qui étoient hors de l'enceinte de Metz. Deux jours après il les suivit, & le siège commença au moment de son arrivée. Il avoit avec lui semblé auprès de lui tout ce qu'il y avoit de Généraux habiles. Son

toit la plus nombreuse qu'on
 icoire vue à aucun siège; l'Ar-
 étoit, selon M. de Thou, de
 e-vingt-dix mille hommes, Al-
 is, Italiens, Espagnols, & Fla-
 ; à la vue de tant de prépara-
 Charles-Quint dit, *je prendrai*
, ou je périrai devant Metz.

s les premiers jours du siège,
 teur de Brandebourg fut obligé
 déclarer. On avoit des preuves
 trahison, & de son intelligence
 l'Empereur; le Duc de Guise ne
 énageoit plus, il veilloit sur sa
 uite avec autant d'attention,
 ar les ennemis mêmes. Le bruit
 it, que les troupes de l'Electeur
 oient se disperser, leur état étoit
 nt, elles ne recevoient point de
 , & trop voisines de l'Armée de
 pereur, elles ne trouvoient plus
 er, comme elles avoient fait en
 nagne. Le Duc de Guise crut
 e moment étoit venu de les at-
 r & de les défaire. Il confia
 expédition au Duc d'Aumale
 frère; mais d'Aumale éprouva
 de résistance, qu'il n'en atten-

L'attaque fut impétueuse, &
 nue avec beaucoup de courage;

la seule Cavalerie de l'Électeur & la plus nombreuse, que les troupes de la Place, elle les enveloppa & les tailla en pièces. Le Duc de Guise demeura prisonnier, avec plusieurs Officiers de la première compagnie, plusieurs autres périrent dans le combat, & l'Électeur victorieux n'hésita plus à se déclarer pour l'Empereur, qu'il servit bien pendant le siège.

Les troupes Impériales avec leur artillerie formèrent différentes attaques, qui furent suivies d'abord avec une grande facilité. Bientôt il y eut des brèches considérables, & le Duc de Guise fit toujours défendre par de bons soldats les vagues; sa tranquillité sur le siège de la Place étoit si grande, qu'il prit le moment pour envoyer au Roi un Officier de sa garnison, lui dire qu'il étoit poudoit de Metz, & que le Roi ne devoit employer ailleurs les troupes qu'il avoit rassemblées en Champagne & en Lorraine. Le Duc de Guise ne se bornoit pas à une défense vigoureuse; souvent il ordonnoit des sorties, les plus fréquentes étoient faites sur le quartier de l'Électeur avec tant de conduite & de brave

qu'elles firent périr en détail la petite Armée de ce Prince. Charles-Quint eut plus de satisfaction, que les François mêmes à la voir périr; ce sort étoit bien digne d'un traître.

L'Armée de l'Empereur commençoit à se rebuter des travaux du siège, dont le moindre soldat connoissoit l'inutilité. Dans une saison fort avancée, elle souffroit beaucoup des pluies & du froid. Les convois étoient fréquemment interceptés par les troupes Françoises qui tenoient la campagne, les vivres devenoient fort rares, les maladies enlevoient, ou désarmoient un grand nombre de Soldats, & l'Empereur lui-même attaqué de violens accès de goutte, étoit inquiet sur le succès de son entreprise.

Il ordonna un assaut général, persuadé que la garnison ne pourroit se défendre également par-tout où il y avoit des brèches, & que quelque heureux hazard pourroit enfin ouvrir à ses troupes l'entrée de la Place. L'Armée fut rangée en bataille, l'Empereur y parut dans sa litière, & au moment de son arrivée, il fit donner le signal de l'assaut. Ses trou-

pes restèrent immobiles , pendant qu'il voyoit les Assiégés faire paroître sur les remparts toute l'intrépidité possible. Après quelque temps d'un morne silence , Charles - Quint demanda , pourquoi on n'alloit pas à l'assaut ; un Officier lui répondit , qu'il étoit impraticable , & la consternation générale prouvoit , que c'étoit le sentiment de toute l'Armée ; alors Charles-Quint se plaignit d'être abandonné de ses troupes , & il dit dans sa colère , *qu'il voyoit une Armée nombreuse autour de lui , & qu'il n'y voyoit pas un homme*. Il fallut s'en retourner , sans avoir même tenté de donner l'assaut. Au milieu d'un appareil si terrible , on n'auroit pas tiré un seul coup de fusil , si un petit nombre d'Assiégés n'avoient eu l'effronterie de faire une sortie sur l'Armée entière , qui étoit sous les armes. Ils furent punis de leur audace , & ils perdirent des Officiers de distinction.

L'Armée Impériale ne resta plus devant Metz , que pour faire quelques bravades aux Assiégés , ils y répondirent par des sorties plus nombreuses , & mieux conduites. Manriquez Officier Espagnol , vint sous le

rempart proposer un défi à celui des Officiers de la garnison qui voudroit se battre en duel. Le Marquis de Rendan-la-Rochefoucaut accepta le défi ; dans le combat, Manriquez blessé au bras, laissa tomber sa lance, Rendan la saisit, & il l'emporta dans la Place ; il n'avoit pas besoin de cette preuve de sa victoire ; les deux Armées en avoient été témoins. Tel fut le dernier exploit du siège. Les Impériaux transportèrent leur artillerie sans aucune perte à Thionville ; pour la retraite des troupes, elle fut très-difficile & très-meurtrière.

Un détachement de Cuirassiers fut défait à la vue même de l'Empereur. Il y eut plusieurs autres combats, les chemins étoient semés de morts & de blessés ; le spectacle du camp étoit encore plus affreux. On y avoit abandonné une multitude de malades, & les cadavres restés sans sépulture, y répandoient l'infection. Il ne manquoit à la gloire du Duc de Guise, que de signaler son humanité, sa générosité même, après avoir donné les plus grandes preuves d'habileté & de courage. Tous les malades qui purent supporter la fatigue du transport,

furent conduits à Thionville par des escortes Françoises ; les autres furent traités dans Metz ; avec autant de soins, que les blessés de la garnison. Action généreuse, que les Ennemis mêmes comblèrent d'éloges ; mais une action alors fort rare, on faisoit encore la guerre avec une sorte de barbarie, & l'Armée Impériale oublieroit bientôt un si grand exemple.

* *Hist.*
b. xi.

De Thou * assure, que Charles Quint perdit trente mille hommes à ce siège ; du moins il est certain que la perte fut immense, sur-tout parmi les troupes de l'Electeur de Brandebourg, que le Duc de Guise fit attaquer plus fréquemment, & qui souffrirent davantage des maladies & de la faim. Les foibles restes de ces brigands se retirèrent en Allemagne, & l'année suivante Maurice, Electeur de Saxe, & Henry de Brunswik les détruisirent entièrement. Alors l'Electeur de Brandebourg fut pros crit avec justice par la Chambre Impériale de Spire ; il ne lui seroit resté aucun asile, si Henry II, touché de son sort ne lui avoit permis de se retirer en France. Les Etats de l'Empire se plaignirent de ce qu'il avoit reçu

DU CARD. DE GRANVELLE. 155

homme si justement condamné; Henry II. répondit, *je ne le désavoue pas, & si j'étois vain & ami de l'ostentation, j'aurois même lieu de m'en glorifier; qu'y a-t-il en effet de plus grand, que de se laisser toucher par les malheurs d'un Souverain?* Oui, il est très-grand de pardonner à son ennemi, & de lui donner un azile contre la mauvaise fortune; mais il faut en excepter les traîtres; il faut, à l'exemple des Romains, leur interdire le feu & l'eau, lorsqu'ils ne sont pas d'une condition à subir de plus grands supplices.

Après la levée du siège de Metz, Charles - Quint se retira à Bruxelles accablé de chagrins & d'infirmités. Il ne pensa qu'à la vengeance, & il forma le projet de faire des conquêtes aux Pays-Bas, dans un temps où l'on le croyoit hors d'état de faire la moindre entreprise. La Cour de France étoit dans la plus grande sécurité. Henry II. maria Diane sa fille naturelle à Horace Farnèse; il s'occupoit à donner des fêtes à l'occasion de cette noce, lorsqu'il apprit que les troupes de l'Empereur assiégeoient Thérrouane. Henry y envoya

1553

promptement des secours d'hommes & de vivres ; ces secours entrèrent heureusement , quoique la circonvallation fût déjà faite ; mais les fortifications étoient trop foibles , & les munitions de guerre en trop petite quantité. François de Montmorency , fils du Connétable , défendit la Place en grand Capitaine ; réduit enfin à l'extrémité , il demanda à capituler. Pendant qu'on rédigeoit les articles de la capitulation , les troupes Impériales surprirent la Ville , sous prétexte que les Assiégés n'avoient point demandé de trêve , jusqu'à ce que la capitulation fût signée. Théroüane fut traitée en Ville prise d'assaut ; la garnison & les habitans éprouverent toutes les cruautés , que la fureur du soldat peut inventer. Charles-Quint ne fut pas encore satisfait , il donna des ordres pour détruire la Ville de fond en comble , & ses ordres furent exécutés avec la dernière rigueur. Le Duc de Guise n'avoit pas donné l'exemple d'une guerre si inhumaine.

Le reste de la campagne ne produisit que des événemens médiocres. De Théroüane , les Impériaux mar-

thérent à Hédin, qu'ils emportèrent facilement. Le Connétable les battit près de Dourlens ; il sembloit qu'on commençât une seconde campagne, plus vive que la première. Henry II. vint prendre le commandement de son Armée ; mais il ne put ni engager l'ennemi au combat, ni le forcer dans les retranchemens impénétrables, où il s'étoit enveloppé près de Valenciennes. Ce détail étoit nécessaire, pour connoître les sentimens de l'Empereur & du Roi, & pour sçavoir combien Granvelle eut de difficultés à vaincre, lorsqu'il voulut rétablir la paix, qu'il desiroit sincèrement ; alors commencèrent les temps de son Ministère les plus orageux, mais les plus glorieux pour lui.

Granvelle avoit formé un projet très-propre à étendre la domination de son Maître, & à porter au plus haut degré la puissance de la branche aînée de la Maison d'Autriche ; du moins il a toujours assuré qu'il en étoit l'Autent ; c'étoit de toutes ses négociations celle qu'il affectionnoit davantage, & il souffrit impatiemment qu'un Ministre subalterne voulût lui en dérober la gloire ; il s'agis-

foit du mariage de Dom Philippe, fils unique de l'Empereur, avec Marie, Reine d'Angleterre.

*Mariage de
Dom Philippe
avec Marie,
Reine d'An-
leterre.*

1553.

Dom Philippe étoit alors âgé de vingt-sept ans. Il étoit veuf de Marie de Portugal, dont il avoit eu Dom Carlos, qui étoit encore au berceau. Un seul héritier ne suffisoit pas à un Prince destiné à posséder des Etats si vastes, & l'Empereur desiroit avec passion d'avoir une postérité plus nombreuse. Granvelle avoit déjà proposé le mariage de Philippe avec Marie d'Angleterre, dans le temps où Edouard VI, frère de Marie, vivoit encore. Alors ce mariage étoit convenable pour la naissance; mais il ne donnoit que des espérances de succéder à la Couronne d'Angleterre, ces espérances mêmes étoient remplies de difficultés, quoique très-injustes, & Charles-Quint ne se hâta pas de conclure le mariage de son fils. Peut-être que les troubles qui agitèrent le regne malheureux & très-court d'Edouard, y formèrent encore des obstacles qui parurent invincibles. La plus grande partie du Royaume avoit renoncé à l'ancienne Religion. Les Anglois craignoient l'attachement

DU CARD. DE GRANVELLE. 203
constant de la Maison d'Autriche à la Catholicité. Ils ne redoutoient pas moins un Roi étranger, Espagnol, & élevé dans les maximes d'une domination purement monarchique. Jean Dudley, Duc de Northumberland, maître absolu du Roi & du Royaume, avoit de grands motifs d'ambition & d'intérêt, pour éloigner Marie de la Couronne; il se proposoit même de l'empêcher de se marier; du moins il n'auroit pas souffert qu'elle épousât un Prince, qui eût assez de troupes & de richesses, pour faire respecter les droits incontestables de Marie, & pour obliger les Anglois à les reconnoître.

Pendant le regne d'Edourd VI, le Duc de Northumberland parut avoir assuré l'exécution de ses grands projets. Marie vivoit dans une espèce d'exil à Hunsdon à vingt milles de Londres; quoiqu'Henry VIII. l'eût appelée expressément à la Couronne, si Edouard mouroit sans enfans; quoique sa naissance fût sans tache, & que les Loix du Royaume lui fussent évidemment favorables, le Ministre infidèle persuada au foible Edouard d'exclure sa sœur de la Cou-

ronne. Ce premier pas étoit le plus difficile. Northumberland eut moins de peine ensuite à obtenir l'exclusion d'Elizabeth, dont la naissance ne pouvoit paroître légitime, qu'aux yeux de ceux qui approuvoient le divorce qu'Henry VIII. avoit essayé de faire avec Catherine d'Arragon.

Pour comble d'injustices, le testament d'Edouard avoit exclu de la succession à la Couronne les enfans de Jacques IV. Roi d'Ecosse, dont la mère étoit sœur aînée d'Henry VIII, & qui seuls auroient dû monter sur le trône d'Angleterre, si la naissance de Marie avoit pû être équivoque. Tant de contraventions aux Loix n'avoient été accumulées dans le testament d'Edouard, que pour appeler à la Couronne d'Angleterre les filles d'Henry Grey, Duc de Suffolk. L'aînée avoit épousé le fils du Duc de Northumberland; il espéroit partager la Royauté avec sa femme, & pour les porter sur le trône, Northumberland osa proposer à la Nation la plus jalouse de sa liberté, ce qu'un Despote d'Asie n'oseroit proposer à ses esclaves. Tel fut le motif qui fit échouer le premier projet de

Granvelle. Charles - Quint n'insista pas sur un mariage , qui n'auroit rien donné à son fils , ou qui l'auroit engagé dans une guerre inévitable.

Granvelle n'étoit pas d'un caractère à se désister facilement d'un projet si flatteur. Il fonda les esprits , & il fut persuadé , que la Nation Angloise ne souffriroit pas tranquillement l'injustice qu'on préparoit à Marie ; on voyoit même avec mépris la vanité des Northumberlands & des Suffolks ; les vrais Citoyens attendoient l'événement pour éclater. D'ailleurs Marie étoit cousine germaine de l'Empereur , il ne pouvoit décemment lui refuser son secours , si Edouard mouroit sans enfans : & puisqu'on ne pouvoit éviter la guerre dans aucune circonstance , Granvelle souhaitoit que son Maître en profitât , plutôt que d'autres Princes de l'Europe , qui ambitionnoient d'épouser Marie , & qui la demandoient en mariage.

Ce n'étoit pas une spéculation politique sur un événement éloigné & incertain ; la santé d'Edouard avoit toujours été très - languissante , elle s'affoiblissoit sensiblement , & il mou-

rut le 6 Juillet 1553. A la nouvelle de sa mort, Marie quitta son séjour d'Hunsdon, sans avoir d'abord d'autre dessein, que de se rapprocher des côtes, pour passer en Flandre ou en France, si Northumberland entreprenoit d'attenter à sa liberté. Cependant elle n'hésita pas à prendre le titre de Reine, & par-tout elle eut la satisfaction d'être reçue avec les plus grandes marques de joye & de respect. Ces sentimens de probité dans une Nation dont elle s'étoit défiée, lui inspirèrent d'autres desseins. Elle résolut de rester en Angleterre, & de se défendre contre ses ennemis. Jeanne de Suffolk se fit aussi proclamer Reine par un parti, dont la foiblesse annonçoit son extinction prochaine. Elle joua pendant dix jours seulement le personnage qu'elle avoit usurpé; après une scène si courte, elle crut devoir abdiquer la Couronne, & elle s'y détermina de l'avis même de son Beau-père.

Lorsque Marie eût été reconnue généralement Reine d'Angleterre, Granvelle reprit son projet, avec cette ardeur que devoit lui inspirer une couronne à ajouter à tous les

Etats de son Maître. On persuada facilement à la Reine, qu'il étoit de sa gloire d'épouser un grand Prince, & de son intérêt d'épouser un Prince capable de la soutenir sur son trône encore chancelant. C'étoit décider son mariage avec le Prince d'Espagne; aucun autre de ceux qui la demandoient; ne réunissoit à une naissance illustre, assez de pouvoir pour en imposer aux cabales qu'on formoit contre elle.

Dom Philippe avoit plusieurs concurrens; il en avoit même dans la branche de la Maison d'Autriche établie en Allemagne. Ceux qui pouvoient être plus agréables à la Nation Angloise étoient, le Cardinal Renaud Poole, Prince du sang d'Angleterre, qui n'étoit pas encore engagé dans les Ordres sacrés, & que les Catholiques Anglois désiroient, plus encore pour son mérite, que pour sa naissance; & Mylord Courtenay, que les Anglois opposés à la Catholicité, favorisoient secrètement: mais Poole & Courtenay pouvoient-ils se flatter d'être comparés au Prince d'Espagne? Dans une guerre civile qui paroissoit imminente, ils ne pou-

voient aider la Reine, que de le
conseils; le Prince d'Espagne lui
froit des troupes, & des vaisseau
héritier de deux Royaumes, de p
sieurs Provinces, & des Indes Es
gnoles, proche parent de la Reine
Catholique très-zélé, il eut le suf
ge de la Reine, qui s'étoit déclara
hautement pour la Religion de
Ancêtres, & qui avoit aboli la
prémative inventée par Henry V.
La difficulté étoit d'obtenir enc
les suffrages de la Nation Angloise
qui redoutoit le Prince d'Espagne
les mêmes motifs qui déterminoi
la Reine à lui donner la préférence
tel fut l'objet de la négociation
Granvelle.

Le Chancelier son père avoit
présenté à l'Empereur, Simon Regnart
Franco-Comtois, Magistrat capable
servir dans les affaires les plus
portantes. Granvelle le choisit pour
l'Ambassade d'Angleterre, dans c
occasion qui demandoit beaucoup
de lumières, de prudence & de courage.
La négociation fut longue
pénible; enfin Regnard prit toutes
les précautions possibles, pour
franchir l'Angleterre du joug des

pagnols , & pour assurer la Couronne Britannique à la seule postérité d'Henry VIII , c'est-à-dire aux enfans qui naîtroient de ce mariage , & à la faveur de ces précautions , il eut la grande pluralité des voix du Parlement.

L'Empereur donnoit à son fils en faveur de ce mariage , le Royaume des deux Siciles ; mais Philippe vouloit réunir à ce titre , celui de Roi d'Angleterre & d'Irlande ; ce fut la première difficulté , que Granvelle eut à vaincre. Les Anglois paroissent persuadés , que le titre de Roi d'Angleterre étoit incommunicable à un Étranger ; ils craignoient qu'un Prince puissant & ambitieux n'en abusât , pour les asservir ; ils ne se rendirent , qu'à condition que Dom Philippe promettroit d'observer inviolablement les coutumes d'Angleterre , qu'il conserveroit tous les privilèges de la Nation , que la Reine seule nommeroit aux Bénéfices , qu'elle conférerait toutes les Charges , & qu'elle disposeroit de toutes les graces. On donna une exclusion formelle , pour la succession à la Couronne d'Angleterre , à Dom Carlos né du premier

mariage de Philippe ; cette exclusion étoit juste ; en récompense l'Empereur lui assura tous les États qu'il possédoit en Espagne, en Italie, en Bourgogne, & aux Indes.

Ce qui flattoit les Anglois, & ce qui avoit déterminé leur Parlement à approuver ce mariage, étoit l'espérance de réunir à leur Couronne les dix-sept Provinces des Pays-Bas. S'il naissoit des enfans de ce mariage, l'aîné devoit avoir les Royaumes d'Angleterre & d'Irlande, & la Souveraineté des Pays-Bas ; condition séduisante en effet pour une Nation, qui a toujours ambitionné de posséder quelques Provinces dans le Continent. On lui présenta un appas encore plus fort, mais plus éloigné. Si Dom Carlos mouroit sans enfans, ceux de Philippe & de la Reine d'Angleterre devoient succéder au Royaume d'Espagne, à celui des deux Siciles, au Duché de Milan, au Comté de Bourgogne, à la Souveraineté des Pays-Bas, aux possessions des Indes orientales & occidentales ; tant d'États réunis aux Royaumes d'Angleterre & d'Irlande, pouvoient former une Puissance énorme, capable de

DU CARD. DE GRANVELLE. 211
subjuguér l'Europe; il sembloit qu'aucun Anglois ne dût s'opposer à un mariage si avantageux.

Tout paroissoit en effet tranquille en Angleterre, quoique les Anglicans & les prétendus Réformés ne voulussent point d'un Roi Catholique. Ils ne le disoient pas ouvertement, ils ne se plaignoient que de ce qu'on leur donnoit un Roi étranger, sans penser, que telle est la constitution des Royaumes qui tombent en quenouille, & qu'on y est presque toujours soumis à des Nations étrangères; L'Angleterre elle-même en est un exemple des plus frappans.

Quoique le prétexte fût très-foible, des esprits inquiets & de mauvais Citoyens en profitèrent, pour exciter une guerre civile: Pierre Carrew, & Thomas Wiat formèrent un parti considérable, qui se proposa d'empêcher le mariage de leur Reine; ils tinrent le langage commun à tous les Révoltés; sujets fidèles à la Reine, ils ne prenoient les armes, disoient-ils, que contre l'Etranger qu'on vouloit leur donner pour Roi, & ils tâchèrent de grossir leur parti de tout ce qu'il y avoit de mécon-

tens en Angleterre. La Reine avoit traité avec trop de bonté le Duc de Suffolk & Jeanne sa fille, elle leur avoit fait grace, quoiqu'ils fussent évidemment coupables de haute trahison. Le Duc de Suffolk avoit même obtenu la liberté ; retiré dans sa maison, il paroissoit avoir abandonné la chimère de la Royauté de sa fille, peut-être même y avoit-il renoncé sincèrement. Carrew & Wiat vinrent le tenter dans sa solitude, ils lui firent craindre la sévérité du Prince Espagnol, ils le flattèrent de faire proclamer encore sa fille Reine d'Angleterre : l'ambition & la crainte le rendirent rebelle une seconde fois. Les séditieux se promirent mutuellement de prendre les armes ; mais ils ne voulurent éclater qu'au moment où Philippe descendroit en Angleterre, pour persuader aux Peuples, qu'ils attaquoient seulement le Prince étranger, & que tout auroit été tranquille, si la Reine ne s'étoit déterminée à l'épouser.

Carrew se retira dans le pays de Cornouaille, en attendant le temps marqué pour se déclarer. Les préparatifs qu'il croyoit faire secrètement,

& les mouvemens qu'il fut obligé de se donner, pour lever des troupes, le trahirent, la frayeur le prit, il sortit d'Angleterre, dans la crainte d'être puni comme il le méritoit. Wiat eut plus de courage, ou plutôt de témérité & d'adresse. Il souleva toute la Province de Kent, mais il fut forcé à lever l'étendart de la révolte, sans attendre l'arrivée de Philippe.

La Reine envoya promptement des troupes, pour étouffer cette révolte dans sa naissance. Elle étoit si persuadée que Suffolk étoit rentré sincèrement dans son devoir, qu'elle le nomma pour commander les troupes qu'elle envoyoit contre les Révoltés. L'occasion auroit été belle pour lui, s'il avoit pû séduire les troupes de la Reine; il n'osa s'en flatter, il aima mieux renoncer au Commandement, où il étoit éclairé de trop près, & se retirer à Warwick, pour travailler à fortifier son parti. Il ne put y rassembler qu'un petit nombre de Conjurés, qui le laissèrent exposé à la juste colère de la Reine; on le saisit, & on lui fit son Procès.

La Reine lui substitua le Comte de Norfolk dans le Commandement

des troupes de la Couronne
troupes étoient déjà gagnées ;
Rébellés , elles abandonnerent
Général que Wiat fit prisonnier
il lui rendit bientôt sa liberté
l'espérance de le gagner , & fan-
dre de temps Wiat s'avança ver-
dres , qu'il trouva consterné
défection des troupes de la Co-
ne. Sa présence & son Armée
dirent les Partisans secrets qu'il
dans la Capitale ; la sédition
en peu de temps si violente , q
Ambassadeurs de l'Empereur
Prince d'Espagne se retirèrent ,
ne pas être exposés aux fureurs
populace mutinée , qui ne con-
& qui ne respecte point de ca-
res.

Alors la Reine prit une résolu-
courageuse ; malgré la sédition
se rendit à Londres , & elle har-
le Peuple , pour justifier sa con-
Son mariage avoit été résolu
vis même du Parlement , dan-
pérance de faire l'acquisition in-
tante des Pays-Bas , peut-être e-
de plusieurs Royaumes , & de
vinces très-riches , tant dans l'ar-
que dans le nouveau Monde. S

royoit que ce mariage ne fût pas
 aile à l'État, s'il devoit exciter une
 guerre civile, la-Reine offroit d'y re-
 noncer, elle n'en dit pas davantage,
 & son discours fut extrêmement ap-
 plaudi.

L'impression qu'elle avoit faite sur
 le Peuple, ne lui laissoit plus rien à
 lefirer, que de rendre Wiat odieux.
 Elle fit lire publiquement les propo-
 sitions qu'il avoit eu l'insolence de
 lui envoyer par écrit. Il prétendoit,
 que la Reine fût mise en son pouvoir,
 qu'il fût autorisé à décider seul du
 mariage de cette Princesse, & à punir
 les Ministres qui avoient osé conclure
 le mariage du Prince d'Espagne avec
 elle. Des demandes si téméraires eu-
 rent tout l'effet que la Reine en avoit
 attendu. Le Peuple parut fort animé
 contre Wiat, il s'en rapporta entière-
 ment à ce que la Reine en ordonne-
 roit; alors elle accorda une amnistie
 générale, à condition que les Rebel-
 les mettroient bas les armes; le seul
 Wiat en fut excepté, sa tête fut mise
 à prix, & les applaudissemens du Peu-
 ple de Londres furent unanimes.

Wiat; bien loin d'être intimidé par
 la condamnation, parut à la tête de

ses troupes sous les murs de la V. On lui refusa la porte où il se senta, il passa à celle où commandoit Courtenay, & il ne douta que ce Seigneur ne se laissât séduire, s'il pouvoit lui persuader, qu'il gissoit que pour obliger la Reine à l'épouser. D'ailleurs Courtenay étoit soupçonné d'être intérieurement testant, & il avoit les suffrages de ceux qui vouloient abolir la Religion Catholique. Wiat laissa ses troupes assez loin de lui, il s'avança seul, & eut avec Courtenay une conférence qui ne demandoit point de témoin. Pendant le pourparler, le Comte Pembrok surprit & défit les troupes de Wiat. Courtenay pris sur le fait craignit qu'on ne le soupçonnât de négocier avec Wiat, & d'être de son parti. Il l'arrêta, & il le fit conduire à la Tour de Londres; son Procès fut bientôt fait, lui & plusieurs de ses complices furent punis de mort.

La Reine connut par les dépositions des Accusés, tout le danger qu'elle avoit couru. Elle n'eut point de ménagement pour le Duc de Norfolk, pour Jeanne sa fille, & pour Gilfort de Northumberland leur

DU CARD. DE GRANVELLE. 117
ân déclaré. Tous trois souffrirent
mort avec beaucoup de constance.
iat avoit nommé parmi ses com-
ices Elizabeth fille d'Henry VIII.
le fut emprisonnée à cette occa-
on, & elle ne recouvra la liberté
r'à la mort de la Reine.

L'émeute étoit apaisée ; il restoit
donner la dernière forme au con-
at de mariage. La Reine vouloit
icore le soumettre à l'examen du
irlement. On y ajouta quelques
onditions nouvelles, & on décida,
ie les Dignités & les Charges ne
ourroient être confiées à des Etran-
rs, que le nouveau Roi auroit plu-
eurs Anglois dans sa Maison, qu'il
epourroit emmener hors du Royau-
ie la Reine & leurs enfans, & que
ils n'avoient pas de postérité, il ne
steroit à Philippe aucune trace d'au-
rité & de droits sur le Royaume
Angleterre. Les autres conditions
oient des précautions sages, pour
révenir l'aliénation des Domaines,
celle des diamans de la Couronne,
our assurer les privilèges de la Na-
on, pour veiller à la défense du
oyaume, & pour entretenir la paix
ie la France avoit faite avec l'Angle-
rre.

Toutes les conditions prescrites à Londres furent acceptées à Bruxelles. Philippe étoit alors en Espagne. Sur la nouvelle de la signature de son contrat de mariage, il partit de la Corogne le 16 Juillet 1553, en trois jours il arriva à Southampton, escorté par une flotte de cent vingt Vaisseaux, Espagnols, Flamans & Anglois. A la descente du Vaisseau, il prit le titre de Roi des deux Siciles, & il fit son entrée dans Londres avec la plus grande magnificence. La Reine l'attendoit à Vincester, où l'Evêque de Londres leur donna la bénédiction nuptiale.

Ce mariage fut célébré sous les auspices les plus tristes. Le Peuple sembloit avoir oublié les preuves qu'il avoit données de son attachement pour la Reine; il parut même voir avec chagrin les Espagnols établis dans Londres. Les Sectateurs du Schisme d'Henry VIII. craignoient tout pour leur prétendue Religion; le Parlement se préparoit à veiller avec sévérité à la conservation de la liberté & des privilèges de la Nation. Le Roi ne pouvoit s'accommoder de la dureté & de l'indocilité des An-

glois ; il leur déplaisoit également , & la Reine obligée d'exécuter à la rigueur les clauses de son contrat de mariage , acheva de l'indisposer , en refusant de le consulter sur l'administration & sur la distribution des grâces ; après un séjour assez court en Angleterre , le Roi passa aux Pays-Bas , pour calmer , disoit-il , la jalousie des Anglois , & pour laisser à la Reine son autorité toute entière.

Elle l'employa avec zèle en faveur de la Religion Catholique , qu'Henry VIII. & Edouard VI. avoient attaquée avec fureur , sans avoir pû la détruire ; mais le regne de Marie fut trop court , pour la rétablir. A peine quatre années s'étoient écoulées depuis son mariage , qu'elle mourut sans enfans ; ainsi s'évanouit le projet dont Granvelle s'est tant glorifié , & qu'il avoit suivi avec la plus grande ardeur. L'Angleterre & l'Irlande échappèrent à la Maison d'Autriche ; les Anglois perdirent toute espérance d'acquérir les Pays-Bas ; la France fut délivrée de la crainte que ce mariage lui avoit donnée : il est remarquable , que dans le même temps Henry II. inspiroit beaucoup de ja-

lousie aux Anglois, par le mariage du Dauphin avec Marie Stuart, Reine d'Ecosse; son acquisition ne fut pas plus solide, que celle de Philippe; la Providence ne permit pas, que des événemens qui avoient attiré l'attention de toute l'Europe, fussent d'aucune utilité aux Maisons de France & d'Autriche.

*Négociations
Granvelle
sur la paix
entre la France
l'Espagne.
1553.*

Granvelle avoit un desir sincère de rétablir la paix entre la France & l'Espagne. La santé de l'Empereur s'affoiblissoit tous les jours. Ce Prince ne cachoit pas le dessein qu'il avoit d'abdiquer, & de se retirer dans une solitude. Il étoit important au commencement d'un nouveau regne de n'avoir pas une guerre aussi vive, & aussi dangereuse que celle que Charles-Quint & Henry II. se faisoient depuis long-temps, moins encore par ambition, que par la haine qui leur étoit personnelle. Des motifs si pressans déterminèrent l'Empereur à la paix, il autorisa Granvelle à y travailler, & il sembloit que les vues de l'Empereur dussent applanir tous les obstacles.

Cependant la paix étoit extrêmement difficile, dans un temps où l'on

venoit d'ajouter aux anciens sujets de querelles une source intarissable de nouvelles dissensions. L'Empereur & le Roi espéroient que leur postérité regneroit en Angleterre & en Ecosse. Indépendamment de l'ancienne antipathie des Anglois & des Ecossois, il étoit impossible que des Royaumes renfermés dans la même Isle, n'eussent de fréquens intérêts à démêler. Granvelle vit ces difficultés sans se décourager. Il engagea le Pape Paul IV. à se porter pour médiateur, & à faire les premières propositions. Le Pape envoya des Légats en France & aux Pays-Bas; mais ils n'eurent que de ces réponses vagues, où l'on ne manque pas d'affecter un grand amour pour la paix, lors même qu'on laisse entrevoir un dessein formé de continuer la guerre, ou du moins d'obtenir des conditions trop avantageuses.

Granvelle prit une autre route, qui ne le conduisit pas plus heureusement au terme qu'il désiroit. La Reine d'Angleterre étoit en paix avec la France, il la détermina à offrir sa médiation. Henry II. ne dissimula pas que cette médiation lui seroit suf-

peste. Il étoit trop naturel, que la Reine eût les mêmes sentimens que son mari, qu'elle s'intéressât pour l'Empereur, & qu'elle désirât d'affoiblir la France devenue redoutable pour elle, par l'acquisition de la Couronne d'Ecosse. Ce fut en vain que Marie promit l'impartialité la plus parfaite; Henry n'en parut pas persuadé, & la Reine n'osa se plaindre d'une défiance si juste. L'Ambassadeur d'Angleterre eut ordre de ne plus insister sur un traité de paix, il proposa seulement une trêve de plusieurs années.

La trêve convenoit également à l'état de lassitude où étoient alors la France & l'Espagne. Rien ne s'y opposoit pour les Pays-Bas; chacun pouvoit garder ce qu'il y possédoit, sans donner de jalousie à son ennemi. Il n'en étoit pas de même de l'Italie. Charles-Quint auroit voulu établir pendant la trêve une barrière qui éloignât les troupes François du Milanéz. Henry II. espéroit d'y faire des conquêtes; il avoit pris tout récemment des engagemens secrets avec le Pape, qui paroissoient lui promettre de grands avantages; d

noins ces grands engagemens ne permettoient pas qu'il y eût aucune suspension d'armes, & Henry ne voulut pas que la négociation interrompît en seul moment les opérations de la guerre.

Il entra le premier en campagne. Son Armée étoit nombreuse, il la dispersa dans la Champagne, dans l'Artois qui appartenoit à l'Empereur, & en Flandre, afin que l'ennemi ne pût pénétrer son véritable projet. Le Prince de la Roche-sur-Yon ravagea l'Artois. Le Connétable feignit de vouloir assiéger Avennes. Les Ennemis abandonnèrent plusieurs Châteaux, pour renforcer la garnison de cette Place. Le Connétable les fit raser; ensuite il rabatta sur Mariembourg qu'il prit en trois jours de tranchée ouverte. D'autres troupes commandées par le Duc de Nevers, passèrent la forêt d'Ardennes, elles s'emparèrent de différens postes du pays de Liège, & elles campèrent sur la rive droite de la Meuse; telle étoit la disposition des troupes Françoises, lorsque le Roi en vint prendre le commandement, sur la fin du mois de Juin.

Son premier soin fut de faire tifier Rocroy, de rassembler son mée, & d'établir son camp près Givet, sur la Meuse. De-là il marcha à Bouvines, où les troupes Françaises firent un grand carnage; quelques habitans même furent pendus, pour avoir osé attendre le canon, dans un poste qui n'étoit pas en état de tenir un siège. Ceux de Dinant firent une réponse insolente à la sommation qu'on leur fit de se rendre. La Ville fut prise en peu de jours. Les Allemands qui étoient dans l'Armée du Roi, refusèrent d'observer la capitulation, ils pillèrent la Ville ils y commirent de grandes cruautés. La citadelle de Dinant, & la tour de Bouvines furent détruites, par les suites du saccagement & de la destruction de Terouane.

Le projet du Roi étoit de faire le siège de Namur. Le Duc de Savoie Général des troupes de l'Empereur le prévint, il y envoya un renfort considérable; cette précaution empêcha le siège; mais l'Armée Française étoit trop près de Bruxelles pour ne pas donner de grandes inquiétudes à l'Empereur qui y résolu

Il voulut se retirer à Anvers, Gonzague lui représenta, que cette espèce de fuite terniroit sa gloire, & qu'elle allarmeroit tous les Pays-Bas : il demeura à Bruxelles, jusqu'à ce que de nouveaux événemens l'obligèrent d'en sortir, pour paroître à la tête de ses troupes.

Tous les mouvemens qu'il leur fit faire, prouvoient qu'il vouloit éviter une affaire générale, & Henry II. ne cherchoit qu'à l'engager. L'Armée Françoisë s'approcha de la Sambre, dont les Impériaux devoient probablement lui disputer le passage, elle n'y trouva point d'ennemis; le passage se fit sans obstacle; Henry fit attaquer Mariemont, & il fit bruler le Château magnifique que la Reine d'Hongrie, Gouvernante des Pays-Bas, y avoit fait bâtir. Dans une guerre si cruelle, on avoit toujours quelques prétextes pour justifier les exécutions militaires. La Reine d'Hongrie avoit fait bruler, par les troupes du Comte de Rœux le Château de Follembay, ancienne maison royale. Pour se venger de cet embrasement, & pour punir les auteurs, Henry fit bruler Mariemont & le Château de Rœux.

L'Armée Françoisé avançoit continuant toujours ses ravages ; elle emporta facilement Binche , Bavais & Crevecoeur ; enfin elle se rendit dans le Comté de S. Pol , dont la conservation importoit davantage à l'Empereur. Henry II. fut persuadé que l'Armée Impériale s'y porteroit pour le défendre , & il ne se trompa pas dans sa conjecture. Renti étoit alors une place bien fortifiée , dans le voisinage des ruines de Téroüane. Le Roi la fit assiéger par le Connétable ; lui-même commandoit l'Armée d'observation , ayant sous ses ordres le célèbre Duc de Guise. Cette Armée étoit couverte par un bois , où le Roi plaça seulement trois cens Arquebusiers avec quelque Cavalerie ; il leur ordonna , si le bois étoit attaqué , de se battre , & de se replier sur l'Armée , pour attirer les Impériaux dans la plaine de Renti. L'exécution de ces ordres étoit importante ; le Duc de Guise s'en chargea ; il conduisit sa petite troupe avec cette prudence & ce courage qui fait le caractère des Héros.

L'Empereur marcha à la tête de son Armée , pour secourir la Place

Il fit attaquer le bois par des troupes nombreuses ; Guise se retira lentement, & au moment où il déboucha dans la plaine, le Connétable sortit de ses retranchemens pour voler à son secours. Les troupes Impériales croyoient avoir forcé le bois, & marcher à une victoire certaine ; on avertit l'Empereur qu'elles tenoient l'Armée Françoisse enfermée dans la vallée marécageuse de Renti ; en effet leur première attaque se fit avec toutes les apparences d'un grand succès, tant qu'elles n'eurent à combattre que la troupe du Duc de Guise, & celles que le Connétable avoit tirées des retranchemens ; mais la fortune changea : lorsque Henry eut marché avec son Armée, les Impériaux furent mis en déroute, ils regagnerent le bois avec précipitation, la nuit leur donna la facilité de s'y former, autant que des chemins embarrassés pouvoient le permettre, & le lendemain ils se retrancherent dans un poste très-avantageux.

Les Ducs de Guise, d'Aumale & de Nevers avoient environné le bois pendant la nuit ; ils y entrèrent à la point-

te du jour, & ils le trouvèrent abandonné. Les Impériaux n'y avoient laissé que leur artillerie, qui faisoit proie des Vainqueurs; ils n'avoient perdu que quinze cens hommes dans le combat; mais jusqu'au jour ils avoient été dans la plus grande inquiétude sur le sort de l'Empereur qui ne paroissoit plus. Lorsque le Prince avoit appris que le bois étoit évacué par les François, il y étoit allé couru, suivi de Granvelle, & du Duc de Bavière qui résidoit à sa Cour. Quelque diligence qu'ils eussent faite, pour être témoins du triomphe des troupes Impériales, ils n'arrivèrent qu'à un moment où ces troupes fuyoient. La nuit les surprit dans le bois; ils y passèrent dans les allarmes les plus vives, ne sçachant s'ils étoient environnés d'amis, ou d'ennemis. Ce jour ils eurent le bonheur d'échapper; dans cette occasion la bravoure dont se piquoit Granvelle, avoit été mise à une épreuve un peu forte.

Le Roi avoit passé la nuit sur

noître les retranchemens des Impériaux, jugèrent qu'ils étoient inattaquables. Le Roi envoya un Trompette à l'Empereur, pour lui dire, qu'il l'attendoit. La bravade ne réussit pas, l'Empereur resta dans ses retranchemens; on se contenta de se canonner, sans se faire beaucoup de mal.

Les François étoient sans vivres. Leur Armée étoit remplie de maladies, le camp voisin du champ de bataille étoit infecté par l'odeur des cadavres; il fallut lever le siège de Renti, & finir la campagne, quoiqu'il y eût encore deux mois propres à faire la guerre; il n'y eut plus d'actions remarquables. Charles-Quint en se retirant, ravagea les frontières de France. Le Duc de Vendôme, qui avoit pris le commandement de l'Armée Françoisse après la retraite du Roi, se vengea par d'autres ravages.

On s'étoit fait une guerre barbare, & on n'avoit rien fait, qui fût décisif pour la paix.

Les Pays-Bas n'étoient pas la seule victime de l'animosité de Charles-Quint & d'Henry II. L'Italie étoit en-

core remplie de troupes Françaises & Espagnoles, & malheureux le même esprit y dominoit. Paul & Charles Quint étoient ennemis depuis long-temps : leur inimitié fut à l'occasion de l'élection de Le Cardinal de Santafloré, des intérêts de l'Empereur au clave, avoit reçu des ordres de lui donner l'exclusion ; cependant il le laissa élire. L'Empereur lui fit des reproches très-vifs, & il lui perdit sa confiance. La disgrâce de Santafloré fut si marquée, que le Pape ne put en ignorer les motifs, pour se venger du projet d'exclusion, quoiqu'il n'eût pas été exécuté. Paul IV. résolut d'enlever à l'Empereur le Royaume de Naples & le Duché de Milan. Tout chimérique fût ce dessein, le Cardinal Camerlingue proposa sous des apparences pieuses, qu'il plut à Henry II ; le Cardinal de Tournon & le Cardinal de Tournon s'y opposèrent avec force, parce que cette entreprise ne réussiroit qu'elle acheveroit d'épuiser la France d'hommes & d'argent, & que même on réussiroit à conqui-

J CARD DE GRANVELLE. 231
aume de Naples & le Duché de
n , il feroit impossible de les gar-

: Cardinal de Lorraine vouloit
e au Roi , & avancer les grands
ins de fa Maifon. Elle defiroit de
er , & fur tout ce qui fe présen-
elle avoit des prétentions qu'elle
oit rendre plaufibles. Le Cardinal
oit que le Duc de Guife fon frere
it le commandement de l'Ar-
d'Italie , qu'il ne manqueroit
py former de grands établiffe-
s , & peut-être même qu'il au-
occasion de fe faire Roi de Na-
& de Sicile. Il fut d'avis d'accep-
es propositions du Pape. Hen-
aimoit la guerre , il écouta plus
onfeils flateurs & perfides des
ains , que les avis fages du Con-
ble & du Cardinal de Tournon ;
erre fut réfolve. Le Roi envoya
ome les Cardinaux de Tournon
: Lorraine , pour figner le traité
gue offensive avec le Pape con-
Empereur.

: départ de ces Miniftres donna à
ivelle de grands foupçons fur
et de leur négociation. Il n'en

fut que plus animé à suivre les positions de la trêve, pour décoûti le Roi avoit pris avec la Cour de Rome quelques engagements traités. L'Ambassadeur d'Angleterre demanda une réponse décisive. Le Roi lui dit, qu'il accepteroit la trêve pourvû qu'il restât en possession de toutes ses conquêtes : c'étoient les Trois-Evêchés, l'Isle de Corse, une partie du Piedmont, quelques places du côté de la Toscane, & Briembourg aux Pays-Bas. Vraisemblablement il croyoit que l'Empereur ne voudroit pas accepter de telles conditions, qu'il craindroit de donner le temps d'affurer ses comptes, & de se préparer même à en faire de plus grandes.

A Bruxelles les conditions de la trêve ne parurent pas trop fortes. Les Trois-Evêchés, l'Isle de Corse & la partie du Piedmont qui étoit occupée par les François, n'appartenoient pas à l'Empereur ; les Places de Toscane dont il s'agissoit, & Briembourg étoient un objet méprisable ; qu'on ne devoit abandonner la France que pour un temps ; l'

LE CARD. DE GRANVELLE. 233

Il étoit impatient de faire ces hostilités, & de se retirer en guerre, il proposa des conférences on choisit de concert le Couvent de Vaucelles près de Cambrai, pour les tenir, & quelque répugnance Henry II. pût avoir pour la trêve à parole l'engageoit à ne pas la refuser à des conditions avantageu-

Il envoya à Vaucelles l'Amiral de France & de Laubepine Maître des requêtes. Granvelle ne voulut pas passer l'Empereur; il fit nommer le Comte de Lallain chef de l'Ambassade Impériale, & il lui associa plusieurs Jurisconsultes, parmi lesquels Simon Regnard, qui avoit négocié le mariage du Roi de Sicile & la Reine d'Angleterre: il paroît dans ces Conférences, Regnard étoit la direction principale des intérêts de l'Empereur.

Trêve conclue à Vaucelles.

Granvelle avoit prescrit aux Plénipotentiaires de l'Empereur de ne pas précipiter la négociation, & d'essayer d'en tirer quelques adoucissements sur les premières propositions que le Roi avoit faites. Il fut inflexible, &

il avoit de grandes raisons pour l'être. Lallain & Regnard n'ayant aucune espérance de le fléchir, signèrent une trêve pour cinq ans, sous la condition que chacun garderoit pendant la trêve ce qu'il possédoit alors. Granvelle en parut irrité. Il se plaignit de ce que les Plénipotentiaires avoient précipité la signature d'un traité, qui étoit humiliant pour l'Empereur; Lallain & Regnard n'eurent plus de part aux affaires du Gouvernement; on verra dans la suite tout ce qu'ils firent pour se venger de Granvelle, qu'ils accusoient d'être le seul auteur de leur disgrâce.

La trêve de Vaucelles avoit été conclue avec trop de répugnance par Henry II, pour être solide, elle dura peu, mais elle eut un grand effet, elle acheva de déterminer Charles-Quint à abdiquer. Ce Prince étoit accablé d'infirmités. Dans les dernières années de son regne, il n'avoit éprouvé que des revers, après avoir été le Prince le plus puissant, & le plus heureux de son siècle. Il ne pouvoit se consoler de la perte des Trois-Evêchés, de sa fuite d'Inspruk, de la

levée du siège de Metz , & de la dé-
 route de l'Armée qu'il avoit com-
 mandée en personne à la bataille de
 Renti. Ses Alliés étoient foibles ou
 infidèles. Les Protestans d'Allema-
 gne l'inquiétoient. Les Peuples des
 Pays-Bas n'attendoient que le mo-
 ment favorable pour se soulever. Des
 dettes immenses , des finances épuî-
 sées par des guerres continuelles , &
 des sujets surchargés d'impôts ; l'Em-
 pire transmis irrévocablement à la
 branche cadette de sa Maison ; les re-
 grets inutiles que Philippe en avoit ,
 l'impatience de regner , que ce Fils
 ne prenoit pas la peine de dissimu-
 ler ; tout sembloit concourir à dé-
 goûter Charles-Quint de l'autorité
 suprême. Il croyoit que son Fils au-
 roit assez de lumières & d'activité ,
 pour un Gouvernement si difficile ;
 souvent même il avoit la foiblesse de
 dire , que la fortune s'étoit lassée de
 le suivre , qu'elle l'abandonnoit dans
 sa vieillesse , & que son Fils seroit
 plus heureux , parce qu'il étoit plus
 jeune. Grotius ajoute , que Charles-
 Quint comptoit beaucoup sur Gran-
 nelle , pour la prospérité du regne de
 Philippe.

*Abdication
de l'Empereur
Charles-Quint
1555.*

L'Empereur résolut de renoncer à toutes ses dignités, & à tous ses Etats, sans aucune exception ; il semble cependant qu'il hésita, lorsqu'il fallut franchir ce pas terrible pour un Prince possesseur de tant de Couronnes, & que la nature frémit autant pour cette espèce de mort civile, qu'elle auroit pu frémir pour la mort naturelle ; du moins il ne se dépouilla que peu à peu, & par intervalles. En 1553 il avoit cédé à son Fils le Royaume des deux Siciles, en faveur de son mariage avec la Reine d'Angleterre. Au commencement de cette année 1555, il lui avoit fait une donation particulière du Milanez, pour ôter à Henry II. toute espérance de le recouvrer, que par la voie des armes ; enfin il convoqua à Bruxelles une assemblée des Chevaliers de la Toison d'or, & des Etats des dix-sept Provinces, pour le 24. Novembre. Son abdication n'étoit plus un mystère ; on sçut qu'elle étoit l'unique motif de cette convocation ; on s'y rendit en foule de tous les Pays de la domination de l'Empereur ; jamais assemblée ne fut plus nombreuse & plus auguste.

CARD. DE GRANVELLE. 237
jour marqué l'Empereur monta
un trône élevé dans la grande
du Palais de Bruxelles. Il avoit
droite Philippe son Fils, alors
le Sicile & d'Angleterre, Maxi-
n, Roi de Bohême, & Philibert
uel Duc de Savoye. A sa gau-
toient Eléonore Reine douai-
de France, Marie Reine douai-
de Hongrie, ses sœurs Marie
de Bohême, & Christine de
emark sa nièce, Duchesse de
aine; le reste de l'assemblée étoit
é des Chevaliers de la Toison
& de tous ceux qui avoient
e aux Etats des Pays-Bas.
Emperetir commença par créer
ils Chef de l'Ordre de la Toison
; puis il ordonna à Bruffelli,
seiller au Conseil privé de Flan-
d'exécuter les ordres qu'il lui
: donnés. Bruffelli lut les Let-
Patentes par lesquelles l'Empe-
remettoit aux Sujets des Pays-
& du Comté de Bourgogne le
ient qu'ils lui avoient prêté, &
onnoit ces Provinces à son Fils.
ès la lecture de cet acte, il dit,
l'Empereur accablé & abbatu par

ses infirmités, & ne pouvant soutenir les fatigues du commandement, se hâtoit de le transférer à son Fils, que son âge & sa sagesse avoient rendu digne. Puis l'Empereur se levant & appuyé sur son Gendre Prince d'Orange, lut le discours qu'il avoit écrit pour soulager sa mémoire.

Ce discours étoit en Langue latine, il rappelloit les actions les plus mémorables de l'Empereur, sous un détail singulier de tous ses succès, & de ses expéditions, ne comptant que six en Allemagne, six en Espagne, six en Italie, quatre en France, dix en Angleterre, deux en Afrique, onze voyages par Mer, & onze guerres qu'il avoit soutenues, & dix traités de paix qu'il avoit fait, & dix alliances qu'il avoit contractées, & dix victoires qu'il avoit remportées, étoient exposés selon Strada*, plus de dignité, que d'orgueil dans tous ces travaux, l'Empereur assuroit, qu'il ne s'étoit proposé que trois motifs, que de défendre la Religion, & les États que la Providence lui avoit confiés. Ces grands

* De bell.
Belg. lib. 1.

voient été remplis, tant que sa santé avoit pû y suffire, en sorte qu'il n'y eût que ses ennemis qui pussent regretter, que Charles eût vécu & régné si long-temps ; alors ses forces l'abandonnoient, la vie même lui échappoit presque entièrement, il ne vouloit pas préférer aux avantages de ses Sujets, la satisfaction de dominer plus long-temps, il confioit l'autorité suprême à un Prince d'un courage éprouvé. L'Empereur invitoit les Peuples à rendre à leur nouveau Souverain l'obéissance qu'ils lui devoient, à conserver entr'eux une union parfaite, à signaler leur persévérance dans la Religion orthodoxe. S'il avoit commis quelque faute dans le Commandement, il prioit ses Peuples de les lui pardonner, & de s'assurer qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'ils lui avoient données de leur fidélité, qu'il les porteroit devant Dieu, à qui seul il consacroit le reste de ses jours.

Après avoir harangué les Etats, Charles-Quint parla à son Fils. *Si ces Provinces, lui dit-il, vous étoient échues Par ma mort, je pourrois encore attendre*

de vous quelque reconnoissance , pour vous avoir laissé un patrimoine si opulent ; & augmenté par mes soins * ; à présent que je vous transmets librement une succession si brillante , & que je préviens ma mort pour vous combler de biens , je vous demande pour toute reconnoissance , d'aimer ces Peuples , & de faire leur félicité. Les autres Monarques se contentent d'avoir donné à leurs enfans la vie & l'espérance de regner ; je n'ai pas voulu que mon bienfait fût posthume , & que le destin seul en décidât ; j'ai plus de satisfaction de vous voir regner , que de vous voir vivre par moi. Peu de Souverains suivront mon exemple , & à peine en ai-je trouvé quelque modèle dans l'Antiquité ; tous applaudiront à ma résolution , si vous vous montrez digne d'une faveur si rare. Vous la mériterez par la sagesse qui a fait jusqu'à présent votre caractère , par la crainte de celui qui est le vrai Maître de tous les hommes , par la protection que vous accorderez à la Religion Catholique , par le soin que vous aurez à faire observer les Loix , & à maintenir les droits des Peuples ; tels sont les plus fermes appuis des Empires. L'amour paternel ne me suggère plus qu'un souhait ; c'est que vous ayiez , mon Fils , une postérité digne que

vous

* Du Brabant que le Duc de Clèves lui avoit cédé.

vous lui remettiez vos Royaumes , plus par hoix , que par nécessité.

Alors Philippe se jetta aux genoux de l'Empereur , il lui baïsa la main , & il lui dit quelques paroles qui ne purent être entendues de l'assemblée , par sa timidité naturelle , peut-être par le saisissement où il étoit. L'Empereur l'embrassa en versant des larmes , il pria le Seigneur de le combler de prospérités , & Philippe ordonna à Granvelle de parler pour lui , s'excusant sur le peu d'usage qu'il avoit de la Langue Françoisé.

Ce Ministre fit l'éloge du gouvernement de l'Empereur ; il seroit difficile qu'un Orateur pût avoir un sujet plus vaste & plus fécond. Il donna de grandes espérances pour le regne qui commençoit ; c'étoit encore une carrière , où il pouvoit donner l'effor à son imagination , & plutôt présenter à Philippe même les grandes maximes du Gouvernement , que de donner aux Peuples des Pays-Bas des assurances d'une domination tranquille & modérée. Granvelle rejeta sur la France seule le malheur qu'on avoit eu , de ne pouvoir con-

clure une paix solide ; il dit que les Etats ne devoient l'attendre que de leur union, de leur vigueur à se préparer à la guerre, de leur courage dans les expéditions, de leur confiance dans la variation des événemens. Il demanda de la soumission pour le nouveau Souverain, & surtout de la fidélité à la Religion la plus ancienne & la plus sainte qui soit dans le Monde ; quelle carrière pour un Ministre, & pour un Evêque ! Aussi les Historiens disent, que sa harangue fut très-diserte, & qu'il en reçut de grands applaudissemens.

Maës, Pensionnaire de Gand, répondit pour les Etats ; il jura solennellement en leur nom une fidélité inviolable à leur nouveau Souverain, & à la Religion, dans un temps où les cœurs de la multitude le désavouoient, & où une foule de Rebelles se promettoit de la retraite de l'Empereur, de grandes facilités à exciter des troubles. La cérémonie finit par une seconde sorte d'abdication. La Reine d'Hongrie remit à Philippe le Gouvernement des Pays-Bas, qu'elle avoit administrés au nom de

l'Empereur son Frère, pendant vingt-cinq ans. Philippe nomma Philibert Emanuel Duc de Savoye, pour la remplacer; c'étoit pour ce Prince un dédommagement bien médiocre de la perte de ses Etats, qu'il avoit sacrifiés à son attachement constant aux intérêts de la Maison d'Autriche; encore n'en eut-il que le vain titre: Philippe résida plusieurs années aux Pays-Bas; un Gouverneur étoit effacé en sa présence.

Deux mois après cette première assemblée, Charles-Quint en convoqua une nouvelle, pour disposer des Royaumes d'Espagne & de Sardaigne, des Isles de Majorque & de Minorque, & de tout ce qu'il possédoit dans le nouveau Monde. Il abandonna tout à son Fils, & il ne se réserva qu'une pension de cent mille écus d'or, pour vivre dans sa retraite. A l'égard de l'Empire, il crut devoir en différer l'abdication, pour essayer encore s'il pourroit obtenir de Ferdinand le Vicariat sur toute l'Italie en faveur de Philippe. Ferdinand ne voulut pas à ce prix avancer la possession du titre d'Empereur, dont

il avoit depuis long-temps toute l'autorité. Il refusa constamment de la diviser, & Charles-Quint emporta dans sa solitude le regret le plus vif d'en avoir dépouillé la postérité.

Il resta encore quelque temps aux Pays-Bas, persuadé que ses conseils étoient nécessaires à son Fils. Alors toute l'Europe étoit infatuée des folies de l'Astrologie judiciaire; on vouloit bien croire, que la Providence a écrit notre destinée dans les astres. Des Sçavans de temps-là, des hommes d'ailleurs d'une grande réputation en paroissoient persuadés; il n'est pas étonnant que Charles-Quint eût une foiblesse si commune alors, & si propre à flatter la curiosité. Il parut cette année une comète, & l'on ne manqua pas de lui faire prédire quelque événement funeste. Charles-Quint prit pour lui la prédiction: son imagination étoit déjà frappée de la mort récente de sa mère, il croyoit l'entendre à chaque instant, & qu'elle l'appelloit dans le tombeau; il se détermina à consommer son abdication. Le Prince d'Orange, à la tête d'une Ambassade solennel-

le, porta aux Electeurs sa démission de l'Empire, & les ornemens Impériaux.

Au mois d'Août l'Empereur s'embarqua à Zuitbourg en Zélande, avec ses sœurs les Reines douairières de France & d'Hongrie, pour se retirer en Espagne. Il aborda à Laredo sur les côtes de Biscaye. On dit qu'au moment où il descendit de son vaisseau, il s'éleva une tempête si furieuse, qu'elle engloutit le vaisseau même qui l'avoit porté & une partie de sa flotte. Touché de ce spectacle, il se jeta à genoux, & il dit, qu'il étoit prêt à rentrer dans le sein de la mère commune de tous les hommes, dépouillé de tout ce qu'il avoit possédé. On a ajouté qu'il fut étonné de la solitude où il se trouva sur sa route, & qu'arrivé à Burgos il fut indigné de n'y pas recevoir le premier terme de sa pension, qu'il vouloit employer à récompenser & à congédier ses anciens domestiques; de-là on a présumé qu'il se repentoit déjà de son abdication. Ce qui est certain, c'est qu'il a vécu environ deux ans dans sa retraite de S. Just, avec la plus

3556.

grande édification, sans richesses
sans cortége, sans aucun retour au
affaires du Monde. Il mourut le 2
Septembre 1558, âgé de cinquante
huit ans.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE

DU CARDINAL

DE

GRANVELLE,

MINISTRE DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT,

ET DE PHILIPPE SECONDE,

ROY D'ESPAGNE.

LIVRE SECONDE.



LE Roi d'Espagne demeura aux Pays-Bas, dans l'espérance d'y affermir son autorité, & de faire un traité de paix définitif avec la France. Charles-Quint lui avoit conseillé d'employer Granvelle dans le Ministère :

*Minist.
Granvell
Pays-Ba.
1551*

Liv

c'étoit un titre bien foible pour le conserver ; on jugea même que Gravelle avoit beaucoup de bonheur , ou d'adresse , ou de mérite , lorsqu'on vit que le suffrage de Charles-Quint ne lui nuisoit pas , & que Philippe l'honoroit de toute sa confiance.

Ils donnèrent toute leur attention à la paix ; mais il étoit survenu des événemens , qui la rendoient presque impossible. Le Pape IV. avoit été consterné de la trêve de Vaucelles , sans perdre de vue son premier projet. L'appât qu'il avoit présenté , étoit trop flatteur : Henry II. l'avoit saisi avec trop d'empressement , pour craindre qu'il y renonçât , & qu'il ne voulût pas du moins essayer de faire des conquêtes en Italie. Le Pape prit un détour , qui devoit nécessairement renouveler la guerre entre la France & l'Espagne. Il haïssoit les Colonnes chefs du parti que la Maison d'Autriche avoit en Italie ; le Pape les proscrivit , & sans leur donner le temps d'appeller du secours , il leur enleva les Places fortes , qu'ils avoient dans la Campagne de Rome ; ce fut le signal d'une nouvelle guerre , qui porta la désolation dans l'Italie même , & aux Pays-Bas.

Il avoit été facile de prévoir, que ^{Ruptu} le Roi d'Espagne donneroit infailli- ^{la trêve} blement du secours aux Colonnes ; ^{parcellu} il ne s'agissoit plus que de détermi-
ner Henry II. à rompre la trêve, &
à faire marcher les troupes qu'il avoit
en Italie, pour défendre le Pape son
allié. Le Cardinal Caraffe neveu du
Pape, ne voulut pas confier à d'au-
tres une négociation qui pressoit, &
qui étoit susceptible de grandes dif-
ficultés. Il se fit nommer Légat au-
près des Rois de France & d'Espagne,
en apparence pour travailler à un trai-
té de paix entre ces deux Couronnes,
sur la médiation du Saint Siège, mais
réellement pour engager Henry II. à
entrer dans la guerre que le Pape &
les Colonnes se faisoient en Italie. Le
Légat obtint en France ce qu'il vou-
lut ; ses desirs étoient remplis, il se
hâta de retourner à Rome, sans pas-
ser à Bruxelles, & sans s'embarasser
des ombrages que le Roi d'Espagne
devoit prendre naturellement d'un
départ si précipité.

Le Duc d'Albe étoit Viceroi de
Naples. Il n'attendit pas que son Maî-
tre envoya de nouvelles troupes en
Italie, pour venger les Colonnes.

Avec les seules troupes du Royaume de Naples, il ravagea les Etats du Pape; Rome même étoit menacée, si elle n'étoit secourue promptement. Henry II. ordonna au Duc de Guise de secourir Rome, & de passer à Naples; la seule nouvelle de la marche de l'Armée Françoisé suspendit les hostilités du Duc d'Albe: il fit une trêve avec le Pape, pour avoir le temps de se préparer à une guerre plus importante.

La trêve étoit rompue, les François firent les premières hostilités aux Pays-Bas. L'Amiral de Coligni tenta inutilement de surprendre Douai, il saccagea l'Artois qui appartenoit au Roi d'Espagne, & il abandonna la ville de Lens au pillage. Alors les François & les Espagnols s'accusèrent mutuellement de l'infraction de la trêve. La Reine d'Angleterre n'hésita pas à prendre le parti du Roi d'Espagne son mari; elle reprocha à la France d'avoir manqué au traité, qui avoit été fait par sa médiation, & elle lui déclara la guerre. La Régente d'Ecosse promit à Henry II. de faire la diversion la plus forte qu'elle pourroit faire. Tout cet appareil se rédui-

fit à des événemens peu importans. La Reine d'Angleterre, & la Reine d'Ecosse firent dans cette guerre des personnages très-médiocres ; les seules forces de la France & de l'Espagne en décidèrent.

Granvelle avoit toujours été mécontent de la trêve de Vaucelles, il s'en étoit défié, & il avoit profité de l'intervalle de repos qu'elle lui donnoit, pour se préparer à la guerre avec beaucoup d'activité. Il proposa d'ouvrir la campagne par le siège de S. Quentin, dont les fortifications étoient en mauvais état. Avant que la Place fût investie, Coligni y entra à la tête de quelques troupes, & le Connétable lui promit de le secourir. En effet, il fit avancer son Armée jusqu'à la Fère, d'où il détacha d'Andelot, pour porter des vivres & des munitions aux Assiégés. Ce détachement fut taillé en pièces ; d'Andelot lui-même eut bien de la peine à échapper avec une poignée de soldats, & sa défaite jeta la consternation dans la Place. l

Le Connétable espéra qu'un second détachement seroit plus heureux. Il partit de la Fère avec son ar-

tillerie & toute son Armée. Arrivé à la vue des ennemis le jour de S. Laurent, il reconnut lui-même un chemin qu'on lui avoit indiqué, pour faire passer des secours dans la Ville. Ce chemin étoit marécageux, & presque impraticable. D'Andelot eut l'audace de s'y engager; la plus grande partie de sa troupe périt dans le marais; cependant il pénétra suivi de quelques soldats, portant un secours trop foible pour sauver la Place, & acheté trop chèrement. En même temps le Connétable attaqua le camp du Duc de Savoye, qui commandoit les troupes Espagnoles: l'attaque réussit, le Duc de Savoye fut obligé de se replier en désordre sur le camp du Comte d'Egmont, le Connétable le suivit de près, avec la confiance d'un Général qui va à une victoire certaine. Les Espagnols réunis eurent une grande supériorité de troupes, & assez pour envelopper le Connétable. La Cavalerie Françoisé fut défaite entièrement; l'Infanterie fit plus de résistance, mais enfin elle eut le même sort. Journée funeste où la France perdit ses meilleures troupes, & toutes les espérances de la cam-

DU CARD. DE GRANVELLE. 253

gne. Le Connétable fut fait prisonnier. Jean de Bourbon, frère du Prince de Condé, y perdit la vie; il n'y eut point de grande Maison qui n'eût éprouver la mort, ou la captivité de quelque Officier de distinction. Cette razzia fut suivie de la perte de Saint Quentin, du Catelet, & de Ham.

Pour surcroît de malheurs, les François furent obligés d'abandonner les grands projets qu'ils avoient formés sur l'Italie. Les Princes Lorrains, oncles de la Dauphine, Reine d'Espagne, osèrent tout; lorsqu'ils virent les Montmorency & les Coligni tombés & prisonniers chez les Espagnols. Le Duc de Guise, après avoir quitté Valence en Italie, marcha vers le Royaume de Naples, dont la conquête le flattoit personnellement. Il ne tarda pas à reconnoître que la cour de Rome ne lui avoit donné que des espérances vaines. Le Duc d'Albe étoit en état de le recevoir, & de rendre inutiles tous ses efforts. Guise demanda de nouvelles troupes & de l'argent, qu'on ne put lui enlever. Il revint à Rome faire de justes plaintes, & sous prétexte que sa présence devenoit nécessaire en Fran-

ce, il abandonna le Pape à son ressentiment du Roi d'Espagne.

On peut juger de l'embarras de Paul IV. Il étoit le seul auteur de la guerre. Son dessein avoit été d'offrir au Roi d'Espagne le Roy des deux Siciles, & le Duc de Milan. Dans les premiers momens de sa colere, il avoit fait fermer au Château S. Ange le Canal de Santafioré, qui avoit été l'homme de confiance de l'Empereur, & il avoit refusé toute audience à l'Ambassadeur d'Espagne. A cette occasion, Granvelle parla au Nonce qui résidoit à Bruxelles, avec un ton d'orgueil extrême. Le Nonce lui reprocha d'avoir conseillé à l'Empereur le Roi d'Espagne de dépouiller le Pape de tout son domaine temporel. Il écrivit à Rome, que Granvelle avoit parlé avec mépris du Pape & de ses Neveux, & que sans égard pour le caractère de Nonce, il l'avoit traité personnellement. Ces sentimens mutuels s'évaporèrent bientôt. Le Pape abandonné à lui-même devint plus souple : il offrit de renouer l'alliance qu'il avoit faite avec Henry II ; à cette condition le

DU CARD. DE GRANVELLE. 255

d'Espagne lui accorda la paix , pour se délivrer d'une guerre importune & coûteuse. En France on auroit prévenu cette catastrophe , si l'on avoit plus écouté les avis sages du Connétable & du Cardinal de Tournon , que les conseils intéressés des Guises.

Henry II. se releva promptement de ses malheurs. Il forma une Armée ^{Siege de Calais.} plus nombreuse que la première , & bien loin de se borner à la défensive , il entreprit de faire aux Pays-Bas des conquêtes capables de rendre à ses armes toute la réputation qu'elles avoient eue. Depuis deux cens ans les Anglois s'étoient emparés de Calais. Les guerres continuelles que la France avoit été obligée de soutenir , ne lui avoient pas permis de reprendre une Place si importante ; le Duc de Guise en forma le dessein , lorsqu'il prit le commandement de l'Armée des Pays-Bas. En plein hyver , il fit différentes marches , pour donner le change aux Ennemis ; enfin il investit Calais le premier de Janvier. Le siège fut poussé avec tant de vigueur , que la garnison capitula le 8. Mylord Dumfort , Gouverneur de la Place , & cinquante Anglois demeu-

rèrent prisonniers ; on donna aux habitans & au reste de la garnison la liberté de se retirer en Flandre , ou en Angleterre. Sans perdre un moment, Guise marcha à Guines, dont les Anglois étoient les maîtres. La Ville fut insultée & emportée d'emblée. La Citadelle seule résista pendant quelques jours ; Mylord Grey la rendit sous des conditions encore plus dures ; il demeura prisonnier de guerre avec tous ses Officiers, & toute la Noblesse qui étoit dans la Ville.

Des succès si imprévus étonnèrent la Cour de Bruxelles, ils déterminèrent Granvelle à travailler sincèrement à la paix, & à chercher les occasions d'en conférer avec le Cardinal de Lorraine. Il saisit la première qui se présenta. Henry II. faisoit élever à sa Cour le jeune Duc de Lorraine, afin qu'il servît d'otage pour la neutralité que la Lorraine avoit promise, & pour prévenir les liaisons que la Duchesse douairière de Lorraine n'auroit pas manqué de prendre avec les Espagnols, si elle avoit pu suivre son inclination. Elle étoit cousine germaine du Roi d'Espagne, & quoiqu'elle eût marié sa fille au

DU CARD. DE GRANVELLE. 257
duc d'Anjou , fils d'Henry II , elle ne
pouvoit dissimuler son attachement
à la Maison d'Autriche. Cette Prin-
cesse demanda à voir son fils. Péron-
ne fut marqué pour le lieu de l'en-
trevue. La Duchesse y amena Gran-
velle , & le jeune Duc fut accompa-
gné du Duc de Guise & du Cardinal
de Lorraine , qu'on lui donna bien
soins pour lui faire cortège , que
pour éclairer la conduite de sa mère ;
fut dans cette entrevue , que le
cardinal de Lorraine & Granvelle
fiterent les premiers fondemens de
paix.

Granvelle n'hésita pas à en faire la
opposition. Il représenta combien
la guerre étoit fatale aux Rois de
France & d'Espagne , combien elle
apportoit d'avantages aux hérétiques ,
qui profitoient des troubles , pour
commencer leurs erreurs , qui animoient
les Peuples à la révolte , & qui ne
pouvoient être domptés , pendant
qu'on étoit occupé d'une guerre , qui
ruinoit les finances de la France &
de l'Espagne. Il avoua , que l'Espagne
avoit besoin de la paix pour se réta-
blir , pour défendre les côtes d'Italie
contre le Turc , & pour tenir en res-

peut les Peuples des Pays-Bas ; mais il prétendit que la paix étoit également nécessaire à la France , qu'elle l'hérésie y préparoit une révolution prochaine , & que le mal étoit plus grand , que le Roi & ses Ministres ne paroissent le croire. Pour le prouver , il dit au Cardinal de Lorraine que l'Amiral de Coligni & d'Andelot son frère étoient Calvinistes décidés. Les Espagnols avoient intercepté des livres favorables au Calvinisme que Coligni & d'Andelot avoient fait venir de Genève ; ils ne cachoient pas même leurs sentimens , ils tâchoient de séduire les Officiers & les Soldats qui les gardoient dans leur prison ; d'Andelot sur-tout parloit sans aucun ménagement , il traitoit d'idolâtrie le Sacrifice de la Messe , & le culte que les Catholiques rendent à l'Eucharistie.

C'étoit flatter le Cardinal de Lorraine , que de lui donner des armes pour perdre les Colignis , & pour affoiblir au moins indirectement le crédit du Connétable leur oncle , qu'on ne manqueroit pas de rendre responsable des fautes de ses neveux , quoiqu'il fût Catholique très-sincère.

très zélé. Eux seuls en France
 oient résister à la Maison de Guise.
 ranvelle conseilla au Cardinal de
 ositer du moment de leur captivi-
 , pour achever de les abbattre , &
 ur former les plus grands projets
 i faveur des Princes Lorrains éta-
 is en France. De Thou prétend ,
 ie ce fut dans cette Conférence ,
 ie les Guises prirent des liaisons
 op étroites avec l'Espagne ; elles
 éclatèrent pas d'abord ; mais elles
 latèrent enfin , pour le malheur
 s Guises mêmes , & pour celui du
 oyaume.

Quoique le Cardinal de Lorraine
 l'Evêque d'Arras desirassent sincé-
 ment la paix , ils ne purent éta-
 ir , même des préliminaires. Les
 pagnols étoient encore trop fiers
 la victoire de S. Quentin , & Hen-
 II. vouloit attendre un moment
 supériorité , pour traiter avec plus
 avantages. La guerre continua. Le
 uc de Guise prit Thionville , après
 i siège très long & très-difficile ; il
 it encore le Château d'Arlon , &
 autres postes qui couvroient la Pla-
 de Luxembourg , qu'il se propo-
 it d'assiéger. Du côté de la Mer ,

de Thermes, nouveau Gouverneur de Calais, emporta Dunkerque d'assaut; il s'empara de Bergues-S.-Vinox, & tout le pays jusqu'à Nieuport fut ravagé; mais de Thermes avoit eu plus de courage que de prudence, il s'étoit avancé dans le pays ennemi, sans assurer sa retraite. Le Comte d'Egmont le battit à Graveline, & le fit prisonnier; cet événement étoit nécessaire pour rassurer la Cour de Bruxelles, qui étoit déjà dans la plus grande consternation.

La Reine d'Angleterre s'étoit bornée d'abord à donner quelques troupes, & des subsides au Roi son mari; elle voulut employer aussi ses forces navales, pour se venger de la prise de Calais, & pour s'emparer du port de Brest, qui étoit encore plus important. Sa Flotte étoit de cent vingt voiles chargées de troupes de débarquement; elles descendirent au port du Conquet, sans trouver de résistance, & elles y commirent de grandes cruautés; mais au premier mouvement des troupes qui étoient dans la Province, les Anglois se rembarquèrent avec précipitation, toute leur arrière-garde demeura prisonnière de

guerre, & l'on n'entendit plus parler de la Flotte Angloise. Quant aux Armées de France & d'Espagne, elles étoient retranchées, pour s'observer mutuellement, il n'y eut en campagne que des partis, qui firent quelques ravages, sans livrer aucun combat.

Le moment étoit venu d'écouter à raison, & de penser sérieusement à la paix. Le Connétable & le Maréchal de Saint André prisonniers chez les Espagnols depuis la bataille de S. Quentin, n'avoient cessé d'y travailler, & par le même motif, Granvelle avoit entretenu une correspondance avec le Cardinal de Lorraine. Ils obtinrent enfin de leurs Maîtres, qu'on établiroit des Conférences à Lille, ensuite elles furent transférées à l'Abbaye de Sercamp. L'Assemblée fut nombreuse, & composée des Négociateurs les plus habiles. Henry II. nomma pour ses Plénipotentiaires le Connétable, le Cardinal de Lorraine, le Maréchal de Saint André, Morvilliers, Evêque d'Orléans, & Laubespine, Secrétaire d'Etat. Le Roi d'Espagne y envoya le Duc d'Albe, le Prince d'Orange,

*Conférence
pour la paix
Sercamp.
1558.*

glois ambitionnoient d'avoir des Places fortes dans le Continent , plus il importoit aux Souverains leurs voisins de les renfermer dans leur Île ; ils n'avoient aucun équivalent à offrir à Henry II , pour demander Calais ; les Ministres de France déclarèrent , que la Reine d'Angleterre n'avoit que la voie des armes , pour recouvrer cette Place. Philippe II. devoit craindre , que les Anglois en fussent les Maîtres , & qu'ils eussent la facilité d'entrer par Calais dans les Pays-Bas ; cependant il jugea qu'il étoit de sa gloire de soutenir les intérêts de la Reine sa femme , & de ne pas abandonner la Nation Angloise , qui ne s'étoit exposée à perdre Calais , que pour le secourir lui-même. Les Ministres de Philippe II. ne furent pas plus heureux à cet égard , que les Ministres Anglois ; & les Conférences cessèrent pour quelque temps.

Les intérêts des Princes engagés dans cette guerre , changèrent bientôt de face , par un de ces événemens que la prudence humaine ne peut prévoir , & que la Providence réserve pour fixer le sort des Empires. Marie ,
Reine

Reine d'Angleterre, mourut le 15 Novembre, sans laisser de postérité. 1558.
Les liens de l'Espagne & de l'Angleterre étoient rompus par cette mort. On espéra en France, que Philippe se rendroit moins difficile sur les conditions de la paix, & que l'Angleterre ne demeureroit pas armée en faveur d'un Prince qui lui étoit devenu au moins indifférent.

Granvelle se vantoit d'avoir porté la Couronne Britannique dans la Maison d'Autriche, il ne se déterminâ pas facilement à renoncer à une acquisition si flatteuse. Il proposa à Philippe d'épouser Elisabeth, qui avoit été proclamée Reine, après la mort de Marie sa sœur, ou du moins de négocier le mariage de cette Reine avec Dom Carlos fils unique de Philippe. Le projet de Granvelle ne put s'exécuter, soit qu'Elizbeth eût déjà résolu de ne pas se marier, soit qu'elle voulût observer la promesse qu'elle avoit faite aux Anglois, lorsqu'elle étoit montée sur le thrône, de ne pas épouser un Prince étranger, ou enfin qu'elle fût déterminée à ressusciter le schisme d'Henry VIII, que le Roi d'Espagne, ou le Prince

son fils n'auroit jamais toléré, & qu'elle eût une haine personnelle contre Philippe, pour les mauvais traitemens qu'elle avoit reçus pendant le regne de Marie.

Le mauvais succès de cette négociation débarrassa Granvelle du soin d'appuyer la demande de la restitution de Calais; il pensa à renouïer les Conférences, ne voyant plus rien qui pût empêcher la paix entre la France & l'Espagne, & il y réussit. Le nouveau Congrès s'assembla à Câteau-Cambresis. Le Cardinal de Lorraine voulut profiter du ressentiment que le Roi d'Espagne avoit contre Elizabeth, pour engager ce Prince à reconnoître les droits incontestables que la Dauphine, Reine d'Ecosse, avoit sur la Couronne d'Angleterre. Granvelle en rejetta absolument la proposition. Le Roi d'Espagne voyoit déjà avec jalousie la réunion de l'Ecosse à la Couronne de France; il étoit bien éloigné de souffrir que la France y ajoutât encore l'Angleterre. A la vérité la reconnoissance que le Roi d'Espagne auroit faite des droits de la Reine Dauphine, étoit assez indifférente. Le Cardinal de Lorraine n'insista pas,

& la négociation n'eut d'autre objet, que de finir la guerre.

On pensa d'abord aux intérêts de la Religion. Les Rois de France & d'Espagne se proposèrent d'arrêter les désordres que le Calvinisme faisoit en France, & aux Pays-Bas. Ils se promirent mutuellement de prendre les moyens les plus capables de rendre la paix à l'Eglise, sur-tout de procurer un nouveau Concile œcuménique, qui pût éteindre enfin les nouvelles erreurs.

*Traité de
paix de
teu-Cambi
sis, entre
France & l'
pagne.
1558.*

A l'égard des conquêtes qu'on avoit faites pendant cette guerre, Henry II. se rendit facile, pour celles qu'il avoit faites sur l'Espagne. Il conservoit les Trois-Evêchés & Calais; leur possession fortifioit plus ses frontières, que toutes les Places que la France & l'Espagne se disputoient depuis longtemps. Les Pays-Bas restèrent dans leur ancien état, sauf la restitution de Bouillon & de Bovines, qu'on rendit à l'Evêque de Liège. En Italie, Henry II. rendit Montalcin, & tout ce qu'il avoit pris dans la Toscane. Le Duc de Mantoue rentra dans le Montferrat, que les François occupoient encore, & la République de

Gènes recouvra ce qu'elle avoit du dans l'Isle de Corfée. Le seul de Savoye ne put réparer tous malheurs qu'il avoit éprouvés durant la guerre. Quoiqu'il dût épouser la sœur d'Henry II, & que ce mariage parût être garant d'une réconciliation parfaite, Henry garda Turin, Pignerol, Quiers, Chivas, Villeneuve d'Asti, jusqu'à ce que les droits de Louise de Savoie, mère de François I, eussent été fixés & reconnus. Ces droits furent du moins un prétexte dont Henry II. se servit pour garder des Places dans le Piedmont; mais il pensoit moins à exercer ses droits, qu'à s'ouvrir une route pour la conquête du Milanais, dont il flattoit toujours. Par la même raison Philippe II. se réserva la liberté de laisser des garnisons dans Asti & Vercel, pour couvrir le Milanais. C'étoit se préparer à une nouvelle guerre; cependant les Rois de France & d'Espagne contractèrent une nouvelle alliance, par le mariage de Philippe avec Elizabeth fille d'Henry, & celle qui fut la vraie victime de la guerre. Les autres articles du traité ne concernoient que des intérêts particuliers,

La paix entre la France & l'Angleterre étoit plus difficile. Les bourgeois même improuvoient le mort de Marie Stuart & craignoient la Reine Dauphine avec ses gens & les armées étrangères. On fit un parti considérable pour le BreTAGNE & pour le ROI d'AngleTERRE. Les Anglois, pour les empêcher de connaître l'indignité de la mort de la Marie Stuart, leur firent ces paroles qui prouvoient à point & sans détour, que les bourgeois de Londres étoient devenus

der Cais : zabeth & son règne : portance : avoient : donne : peut être : rance : s'appiant : la pair : zabeth : nouvelle : autant : que par : laquelle elle reg :

devoir dissimuler les prétentions de la Reine Dauphine, pour avoir le temps de les détruire, elle prit le parti de faire une cession véritable de Calais, en laissant aux Anglois une lueur d'espérance de pouvoir un jour rentrer dans cette Place.

*Traité de
paix entre la
France &
Angleterre.*

Par le traité, où l'Espagne n'eut aucune part, il fut décidé, qu'Henry II. demeureroit en possession de Calais pendant huit ans; après ce délai, il devoit rendre la Place, ou payer cinq cent mille écus, pour lesquels il donneroit caution hors du Royaume. Si pendant cet intervalle Elizabeth faisoit la guerre à la France, ou à l'Ecosse, le Roi étoit quitte des cinq cent mille écus. Si lui-même faisoit la guerre à Elizabeth, il s'obligeoit à rendre Calais sans aucun dédommagement. Par ce traité bizarre, Henry II. s'assuroit la propriété de Calais, au moins en payant cinq cent mille écus, & Elizabeth se débarrassoit d'une guerre qui pouvoit la perdre.

L'ombre de tranquillité que cette paix donna à la France, s'évanouit bientôt. Henry II. fut blessé dans un tournois qu'il donna à l'occasion des

DU CARD. DE GRANVELLE. 271

ariages de sa Fille & de sa Sœur; il mourut de sa blessure. La France perdit un Roi aimé de ses Sujets, & rebuté de ses ennemis; la minorité qui suivit son regne, devint funeste à la Religion & à l'Etat, dont les intérêts sont toujours inséparables.

Ce fut dans ce temps-là que le Cardinal de Granvelle sacra à Bruxelles Barthelemy de Carranza, Archevêque de Tolède; l'exemple mémorable de ce Prélat dut apprendre à Granvelle, combien étoit fragile la faveur de Philippe II, & que ce Prince passoit en un moment de la plus grande confiance à la haine, & à la sévérité la plus terrible.

Carranza étoit Religieux de l'Ordre de S. Dominique. Sa ferveur & sa vertu déterminèrent Charles à lui offrir l'Evêché de Cusco au Pérou, & celui des Canaries. Carranza refusa par modestie. Philippe choisit pour son Prédicateur, que ce Prince passa en Espagne pour épouser la Reine. Carranza mena Carranza, qu'il jugeoit capable de rétablir la Religion, qui étoit que persécutée & presque éteinte par Henry VIII, & par Edouard.
M iv

Carranza travailla en Angleterre avec beaucoup de réputation & de succès; lorsqu'il vint aux Pays-Bas rendre compte à Philippe de l'état de sa mission; ce Prince le nomma à l'Archevêché de Tolède, & il l'obligea à accepter sa nomination. Carranza passa en Espagne, pour résider dans son Diocèse; la première fonction qui se présenta à son zèle fut d'assister à la mort l'Empereur Charles-Quint, & de lui donner les secours spirituels. On ne sçait par quelle bizarrerie quelques Espagnols rendirent suspecte la foi de cet Empereur, qui avoit donné tant de preuves de sa Catholicité, & par quels motifs Philippe II. eut la foiblesse de souffrir qu'on attaquât & qu'on flétrît la mémoire de son père. Carranza qui avoit reçu les derniers soupirs de l'Empereur, fut enveloppé dans la même accusation; sous prétexte de quelques propositions qui étoient susceptibles de différens sens, l'Inquisiteur d'Espagne obtint du Roi la permission de faire enfermer l'Archevêque de Tolède son Primat, dans les prisons de l'Inquisition; sa captivité dura seize ans & sept mois: toute la grace que Phi-

lippe II. lui fit, fut de permettre qu'il fut transféré à Rome, & jugé par le Pape même. Il ne survécut que dix-sept jours à sa liberté; mais dans son adversité il ne donna que des marques de patience & de respect pour un Maître qui l'avoit livré à ses ennemis.

Après la paix, Granvelle s'appliqua entièrement à rétablir la Religion aux Pays-Bas. On doit lui rendre cette justice, qu'il l'aima, & qu'il la soutint de toutes ses forces; mais son zèle fut pour lui une occasion de persécutions continuelles, qu'il supporta avec un courage vraiment digne de la cause qu'il avoit embrassée. Le Roi d'Espagne se livrant à son humeur austère, & suivant ses principes de domination absolue, vouloit établir l'inquisition aux Pays-Bas. Granvelle souhaitoit qu'on prît des moyens plus doux, & peut-être plus efficaces en matière de Religion. La seule crainte de l'Inquisition soulevait les Religionnaires, le plus grand nombre des Catholiques mêmes n'y pensoit qu'avec terreur, la fermentation devint si forte, que Philippe fut obligé de désavouer son projet, &

d'affurer que jamais il ne l'avoit formé.

Granvelle profita du moment pour persuader au Roi de reprendre le dessein qu'avoient eu les Ducs de Bourgogne, lorsqu'ils étoient Souverains des Pays-Bas, que Charles-Quint avoit renouvelé, & qu'il avoit conseillé à son Fils d'exécuter; c'étoit de créer de nouveaux Evêchés, afin que les Peuples fussent mieux instruits, & que l'hérésie fût combattue avec plus d'attention. Ce dessein avoit d'ailleurs un avantage temporel, qui avoit flatté Charles-Quint, & qui pouvoit encore déterminer Philippe à le suivre. Les nouveaux Evêchés devoient être dotés des biens de plusieurs Abbayes électives & régulières. Jusques-là les Abbés avoient eu séance aux Etats de leurs Provinces, & aux Etats généraux. Uniquement redevables de leur dignité aux suffrages de leurs Religieux, ils se croyoient dispensés de toute complaisance pour la Cour, & ils étoient toujours les plus difficiles à accorder des subsides au Souverain. Par leur suppression, le Roi devoit acquérir la nomination à plusieurs Evêchés, il

plaçoit dans les Etats des Pays-Bas des Evêques qui lui devoient toute leur fortune , & il avoit lieu d'en attendre de la reconnoissance.

D'abord que ce dessein eut transpiré , les Religionnaires s'élevèrent aussi vivement contre la création des nouveaux Evêchés , que contre l'établissement de l'Inquisition ; ils disoient , que c'étoit toujours le même projet sous des noms différens , que les Evêques auroient sous le regne de Philippe les mêmes pouvoirs que les Inquisiteurs , & qu'ils ne manqueroient pas d'affecter la même sévérité. Quoique ce projet fût très-ancien , les Religionnaires l'attribuèrent à Granvelle , même sans lui faire honneur des vues de Religion qu'il avoit ; ils ne lui prêtèrent d'autre motif , que celui de changer son Evêché d'Arras contre un Archevêché de nouvelle création , & d'avoir dans les Pays-Bas plus d'autorité & plus de richesses.

Ces discours répandus hautement & avec malignité n'étoient pas la seule peine de Granvelle ; son entreprise devoit souffrir de grandes difficultés , non-seulement de la part des

Réguliers, qui paroissoient résolus à défendre leurs biens, & leur prérogative la plus essentielle, mais encore de la part d'un grand nombre d'anciens Evêques, dont on vouloit diminuer les Diocèses. Dans les dix-sept Provinces, il y avoit des Pays soumis à la domination temporelle du Roi d'Espagne, & à l'autorité spirituelle des Archevêques de Cologne, & de Rheims, des Evêques de Munster, de Paderbon, & d'Osna-bruk. Il étoit nécessaire de distraire ces Pays de leurs anciens Diocèses, pour former les nouveaux, & pour ne laisser aux Sujets du Roi d'Espagne aucune relation avec les Evêques François & Allemands. Le Cardinal de Lorraine, Archevêque de Rheims, acquiesça sans peine à la distraction qu'on lui demandoit. Il vouloit plaire au Roi d'Espagne, & mériter sa protection, pour la branche de la Maison de Lorraine qui étoit établie en France; quant aux Evêques Allemands, on ne put obtenir leur consentement, & Paul IV. soutenu de toute l'autorité de la Maison d'Autriche, crut pouvoir négliger leurs oppositions.

DU CARD. DE GRANVELLE. 277

Ainsi furent créés dans les Pays-Bas ^{Créati}
trois Archevêchés, & douze Evê- ^{plusieurs}
chés. Les Archevêchés furent placés ^{veaux}
à Malines, à Cambray, & à Utrecht. ^{chés des}
^{Pays-Ba}

Les Evêchés furent destinés à Anvers,
à Gand, Bruges, Ypres, S. Omer,
Namur, Bossleduc, Harlem, Deven-
ter, Lewarde, Groningue & Midel-
bourg; mais toutes ces destinations
ne furent pas remplies.

En attendant que les Abbayes dont
on devoit doter les nouveaux Evê-
chés, fussent vacantes, le Roi nom-
ma les Evêques, & il leur assigna des
pensions sur les plus riches Evêchés
d'Espagne, pour terminer cette af-
faire d'une manière irrévocable. Gran-
velle parut refuser l'Archevêché de
Malines, il craignoit de justifier les
discours injurieux qu'on avoit répan-
dus contre lui à cette occasion. Phi-
lippe lui ordonna de l'accepter; il
n'en fut pas moins chargé de tout ce
que cette création avoit d'odieux par-
mi les Religioneux; bien loin d'être
persuadés que Granvelle eût refu-
sé sincèrement l'Archevêché de Ma-
lines, ils publièrent que son ambi-
tion étoit allée jusqu'à demander
pour son Siège la Primatie des Pays-

Bas, & que le Pape l'avoit refusée; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Archevêque de Malines n'eut que le droit de préséance, sans avoir le titre de Primat, & sans les droits de Jurisdiction qui sont attachés à la Primatie.

Les Réguliers qu'on dépouilloit de leurs élections & de leur biens, se plaignirent encore plus amèrement, que les Religionnaires. Ils disoient hautement, que la création des nouveaux Evêchés étoit contraire à l'équité & aux Loix Canoniques, qu'elle changeoit la destination des biens donnés aux Abbayes par leurs Fondateurs, & qu'on pouvoit pourvoir à la sûreté de la Religion, sans introduire dans les Pays-Bas cette multitude d'Evêques. Ils animèrent les Peuples, ils soulevèrent les Etats de chaque Province, ils prodiguèrent la dépense, ils remplirent les Provinces de leurs plaintes, & la commotion fut si grande, que Philippe dégoûté de ce séjour, résolut de le quitter, pour n'y retourner jamais.

Il est vrai qu'il n'avoit pas sçu se concilier l'amour & le respect des Peuples des Pays-Bas. Son caractère étoit

Sévère & fier, son extérieur étoit trop grave, pour plaire à une Nation qui aime la franchise, & qui avoit vécu avec Charles-Quint dans une sorte de familiarité; un gouvernement despotique, du zèle pour la Religion, mais qui ne connoissoit point les voies de la persuasion, de la douceur, de la charité; une vie retirée & presque sauvage, une affectation de stile sententieux, une taciturnité qui paroïssoit marquer du mépris, une obstination invincible dans ses sentimens, des dons gratuits trop souvent réitérés & accablans, des dépenses excessives, jamais d'arrangement dans les finances, jamais de clémence dans l'administration de la justice, tout avoit indisposé les Flamans, tout sembloit nourrir l'antipathie du Souverain & des Sujets.

Philippe résolut de passer en Espagne, où il n'avoit plus à craindre la censure de Charles-Quint, qui étoit mort l'année précédente dans sa retraite de S. Just. La difficulté étoit d'établir une bonne administration aux Pays-Bas; tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour de Philippe en demandoit le Gouvernement; c'é-

toit une sorte de Viceroyauté, où éloigné du Souverain, le Gouverneur devoit commander avec un empire absolu. Il est vrai que les difficultés étoient extrêmes, mais les difficultés n'arrêtoient jamais l'ambition; on se persuade que l'autorité doit triompher de tout, & l'on croit trop facilement avoir assez de lumières pour gouverner.

Il ne s'agissoit plus de donner le Gouvernement des Pays-Bas au Duc de Savoye; ce Prince étoit rentré dans ses États, il ne desiroit que d'en jouir paisiblement, & de recouvrer ce que la France & l'Espagne lui retenoient encore. Les Prétendans étoient la Duchesse douairière de Lorraine, le Prince d'Orange, & le Comte d'Egmont.

Christine de Dannemark, Duchesse douairière de Lorraine, nièce de l'Empereur Charles-Quint & cousine germaine du Roi d'Espagne, paroissoit avoir les plus grandes espérances d'obtenir ce Gouvernement; dans toutes les occasions elle avoit marqué son attachement à la Maison d'Autriche, & elle en attendoit la récompense; mais elle étoit devenue

suspecte à Philippe, pour avoir souffert que son Fils fût élevé en France; & pour l'avoir marié à Claude de France, fille d'Henry II. D'ailleurs elle avoit promis de marier sa fille au Prince d'Orange; Philippe craignoit leurs liaisons & leurs intrigues: le voisinage même des Etats de Lorraine lui donnoit de l'ombrage, & il refusa de confier les Pays-Bas à la Duchesse.

Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, étoit déjà comblé des bienfaits de Charles-Quint. Il avoit les Gouvernemens des Provinces de Franche-Comté, d'Hollande & de Zélande, & le Gouvernement particulier de la ville d'Utrecht. Son ambition n'en étoit pas satisfaite, il vouloit avoir encore le Gouvernement général des Pays-Bas, pour se frayer le chemin au rang suprême, & pour avoir plus de facilités d'enlever ces Provinces à l'Espagne. Sa fidélité & sa religion étoient au moins suspectes. Protestant dans l'ame, mauvais Catholique à l'extérieur, ou plutôt également indifférent pour toutes les Religions, qu'il faisoit servir tour à tour à sa politique, il étoit uni de parenté & d'in-

térêt avec plusieurs Princes Protestans d'Allemagne. Le Gouvernement général des Pays-Bas l'auroit rendu trop redoutable ; Philippe n'hésita pas à le lui refuser.

Lamoral, Prince de Gaure & Comte d'Egmont, pouvoit y prétendre par sa naissance & par ses services. Il s'étoit distingué à la bataille de Saint Quentin, & à la journée de Graveline, où il avoit battu & fait prisonnier le Maréchal de Thermes. Sa religion n'étoit pas suspecte, il s'étoit déclaré hautement pour la Catholicité. Il avoit les vœux des Peuples, & toute la confiance du soldat. Sa fidélité ne s'étoit pas encore démentie, peut-être même y auroit-il persévéré, si dans cette occasion il n'avoit éprouvé un refus, qui lui parut injurieux, & qu'il n'eut pas le courage de pardonner. Philippe ne vouloit pas confier son autorité à un Flamand ; l'attachement même que les Peuples & les Troupes avoient pour le Comte d'Egmont, étoit un motif d'exclusion, suivant les maximes d'un Prince aussi ombrageux que Philippe ; il craignit la rivalité du Comte d'Egmont & du Prince d'Orange. Tous

Les Concurrens exclus du Gouvernement des Pays Bas, se réunirent contre Granvelle, ils s'accordèrent à lui imputer uniquement leur exclusion, & tous ensemble cherchèrent l'occasion de s'en venger.

On étoit dans l'attente du choix que le Roi d'Espagne devoit faire, lorsqu'on apprit que Marguerite d'Autriche, Duchesse de Parme, venoit aux Pays-Bas. Elle étoit fille naturelle de Charles-Quint & de Marguerite Vangest Demoiselle Flamande. En premières noces elle avoit épousé Alexandre de Médicis, Grand Duc de Toscane; alors elle étoit mariée en secondes noces à Octave Farnèse Duc de Parme, dont elle avoit eu Alexandre Farnèse, qui devint fameux dans la suite par ses talens & par ses exploits. La Duchesse de Parme venoit aux Pays-Bas, sous prétexte de saluer le Roi son frère, & de le voir avant qu'il passât en Espagne; mais le mystère fut bientôt dévoilé. Le Roi la reçut à Bruxelles avec la plus grande magnificence, il la déclara dépositaire de son autorité, & il exigea que les Peuples lui rendissent des respects & des hommages, au-

La Duchesse de Parme nommée Gouvernante des Pays-Bas. Granvelle nommé Ministre.

delà de ce qu'elle pouvoit espérer.

Philippe ne douta pas qu'elle ne fût agréable aux Flamans. Elle avoit été élevée parmi eux par la Reine d'Hongrie sa tante, alors Gouvernante des Pays-Bas; tous les Historiens disent, qu'elle avoit beaucoup d'esprit, de la douceur dans le caractère, du zèle pour la Religion, des mœurs, de la décence dans toute sa conduite, une grande application aux affaires, un desir extrême de plaire au Roi son frère, & la noble ambition d'avoir l'approbation des Peuples. On ne lui reprocha que de l'avarice & de la timidité, dans des temps où le salut de l'Etat demandoit le sacrifice de tout intérêt personnel, & de la fermeté pour soutenir l'autorité royale.

Ce n'étoit pas l'intention du Roi de la laisser seule chargée d'un Gouvernement si difficile, que lui-même en abandonnoit les rênes par dégoût, & par le peu d'espérance qu'il avoit d'y réussir. Il déclara que Granvelle seroit Ministre de la Gouvernante. Ses services passés lui répondoient de ceux qu'il en attendoit encore, & il le combla de si grands éloges, qu'on

fut persuadé, que la Gouvernante auroit des ordres secrets de ne rien décider, que par les conseils de ce Ministre. Il ne faut pas dissimuler, que ce choix déplut presque universellement. On n'avoit rien à reprocher à Granvelle, on s'attacha à sa qualité d'Etranger dans les Pays-Bas. Ceux qui avoient été exclus du Gouvernement, & une partie de la haute Noblesse, redoutoient les lumières & le courage de Granvelle, ils se plaignoient d'être subordonnés à un homme d'une naissance obscure. Les Peuples malheureusement avides de nouveautés en matière de Religion, craignoient son zèle & sa sévérité; tous prétendoient que les emplois, & à plus forte raison l'autorité supérieure, ne devoient être confiés qu'aux Naturels du Pays. Philippe fut témoin du mécontentement général; ce qu'il voyoit, l'affermir dans la résolution de quitter les Pays-Bas & de n'y jamais retourner.

Il assembla à Gand les Etats Généraux des dix-sept Provinces, pour instruire la Gouvernante & son Ministre, & pour donner ses derniers ordres dans l'Assemblée la plus solem-

*Etats
raux des
Bas ass.
à Gand.*

nelle des Pays-Bas. Granvelle fut chargé de haranguer les Etats. Il expliqua les motifs qui déterminoient le Roi à retourner en Espagne, d'où Charles-Quint & lui avoient été absens très-long-temps, & où le bien de l'Etat l'appelloit nécessairement. Il assura que le Roi reviendrait bientôt aux Pays-Bas, pour y apporter l'abondance & la tranquillité, ou qu'il y enverrait Dom Carlos son fils, afin qu'il prît de bonne heure les sentimens d'affection, qui étoient dûs à des Peuples si fidèles. Charles-Quint les avoit aimés, il appelloit ces Provinces son pays natal & la base de toute sa grandeur. Granvelle dit, que Philippe avoit hérité de cette prédilection, & qu'il la transmettoit à sa postérité. Il fit l'éloge de la Gouvernante, que le Roi avoit choisie, moins encore pour la tendre amitié qu'il avoit pour elle, que par l'espérance de voir les Flamans fidèles & attachés à une Princesse élevée parmi eux, & formée à la vertu par la Reine d'Hongrie leur ancienne Gouvernante. Il exhorta tous les Ordres des Etats à conserver un attachement constant à l'ancienne Religion, à

s'opposer fortement aux nouveautés, à observer exactement les Edits de Charles-Quint, à éviter toute discorde, & à rendre à la Gouvernante le respect & l'obéissance qui lui étoient dûs.

Jusques-là le discours de Granvelle ne pouvoit qu'être applaudi ; mais les murmures éclatèrent de toute part, lorsqu'il demanda un don gratuit considérable, qu'il déclara que les troupes Allemandes qui étoient aux Pays-Bas, ne pouvoient être renvoyées, qu'après que les Etats leur auroient payé tout ce qui leur étoit dû, & que l'intention du Roi étoit d'y laisser les troupes Espagnoles, dont il n'y avoit qu'un terce, ou régiment nécessaire à la défense des Pays-Bas, & dont la solde seroit à la charge des Etats.

Ces Etats prirent du temps pour délibérer. Ils offrirent au Roi un don gratuit annuel de neuf-cent mille florins, pendant neuf ans, à condition que toutes les troupes étrangères, Allemandes & Espagnoles seroient renvoyées, qu'il n'y auroit aux Pays-Bas que des troupes Nationales, & qu'elles seroient payées par les Dé-

putés des Etats sur le don gratuit qui avoit été accordé. Borluce, Pensionnaire de Gand, fut chargé de cette proposition. Il fit au nom des Etats, les protestations en apparence les plus sincères de fidélité envers le Roi, & de soumission aux ordres de la Gouvernante; mais il supplia le Roi de n'admettre aucun Etranger dans les Conseils; cette demande ne pouvoit intéresser que Granvelle; le Roi en fut irrité, sans y répondre un seul mot il promit peut-être trop légèrement de rappeler dans quatre mois les troupes Espagnoles, & de laisser ensuite aux Flamans le soin de se garder.

Pendant les Etats, le Roi tint un Chapitre de l'Ordre de la Toison d'or. Il rendit cet Ordre au Duc de Parme, mari de la Gouvernante, qui avoit eu de grands intérêts à se reconcilier de bonne foi avec l'Espagne, & qui dans le temps de ses démêlés avec Charles-Quint, avoit eu la fierté de lui renvoyer la Toison. Les Ducs de Mantoue & d'Urbain la reçurent dans le même Chapitre; alors c'étoit l'usage qu'on fit une espèce d'élection de ceux qu'on admettoit dans l'Ordre.

dre. Le Prince d'Orange se servit de cet usage, pour faire donner la Toison d'or à deux de ses amis, Montmorency de Montigny, & Lalain, Comte de Hocstrate. Ils étoient suspects avec raison au Roi d'Espagne : cependant ils eurent la pluralité des suffrages, par les intrigues du Prince d'Orange, & le Roi ne crut pas pouvoir leur refuser la Toison.

Il nomma en même temps ceux qui devoient entrer dans les différens Conseils des Pays-Bas. Charles-Quint en avoit établi trois; le Conseil d'Etat, le Conseil privé pour les affaires contentieuses, & le Conseil des Finances. Le Roi ne changea rien à cette forme d'administration. Le Conseil d'Etat fut composé du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Comte de Horn, Amiral des Pays-Bas, du Comte de Barlaymont, de Granvelle, & de Viglius de Zuichem. Barlaymont fut encore nommé chef du Conseil des Finances, & Viglius fut Président du Conseil privé. Quelques-uns de ceux qui furent admis dans le Conseil d'Etat, crurent que le Roi avoit rendu justice à leur mérite, & qu'il avoit accordé cette dis-

inction à leur naissance, ou plutôt qu'il n'avoit osé la leur refuser : tels étoient le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, & le Comte de Horn; d'autres qui y aspiroient, & qui en furent exclus, jurèrent une haine éternelle à Granvelle, à qui seul ils attribuoient leur exclusion. C'est ainsi que les promotions ne font le plus souvent que des ingrats & des ennemis.

On prétendit que le Roi avoit ordonné en secret à la Gouvernante de ne porter au Conseil d'Etat assemblé, que les affaires moins importantes, & que pour les affaires qui demandoient du secret & une prompte expédition, il avoit formé un Conseil restreint, où la Gouvernante ne devoit admettre que Granvelle, Barlaymont, & Viglius. Il est certain du moins que le Prince d'Orange & ses amis se plaignirent de ce que la Gouvernante se conduisoit ainsi; ils présumoient qu'elle ne le faisoit pas, sans en avoir reçu l'ordre; ce Conseil fut nommé *la Consulte* : on tâcha de rendre odieuses toutes ses délibérations, on affecta de dire que Granvelle y dominoit, & on lui reprocha

de s'être réservé à lui seul les dépêches & les chiffres, pour se rendre maître absolu des affaires d'Etat. Philippe II. vit l'orage qui se formoit contre son Ministre, & il lui laissa le soin de se défendre.

Il y avoit encore un objet essentiel à régler, pour l'administration des Pays-Bas. Non-seulement le Gouvernement général des Pays-Bas avoit toujours été amovible, mais encore le Souverain changeoit les Gouverneurs particuliers de chaque Province & des Villes, lorsqu'il le jugeoit à propos, & il étoit plus essentiel que jamais de conserver cet usage, dans un temps où la religion & la fidélité de plusieurs Gouverneurs étoient suspectes, & où il falloit les tenir en respect par la crainte qu'ils auroient d'être révoqués. Philippe II. fit une nouvelle distribution des Gouvernemens : mais il n'osa la faire telle que le bien de son service le demandoit.

Le Prince d'Orange étoit Gouverneur de Franche-Comté, d'Hollande, de Zélande, & de la Province d'Utrecht. Ces Gouvernemens lui donnoient plus d'autorité & de ri-

cheſſes qu'il ne convenoit ; mais il étoit trop redoutable pour être deſtitué. Il conſerva tout , & il ſe plaignit encore de la médiocrité de ſon partage. Le Comte d'Egmont eut le Gouvernement de la Province de Flandre , & de celle d'Artois. Le Comte Pierre Erneſt de Mansfeldt fut nommé Gouverneur de Luxembourg. Brimen , Comte de Megue , eut la Gueldre & Zutphen. De Glimmes , Marquis de Bergopzoom , eut le Hainaut ; le Comte d'Arenberg eut la Friſe ; Barlaymont eut Namur ; le Comte de Friſe eut Limbourg & le Pays d'au-delà de la Meuſe. Pour le Brabant , & le Marquiſat de Malines , ou du Saint Empire , on étoit dans l'uſage de ne point leur donner de Gouverneurs particuliers : ils reſtèrent ſoumis immédiatement à la Gouvernante. Cette nomination fit naître bien des plaintes ; entr'autres Philippe de Montmorency , Comte de Horn , ne pardonna jamais au Roi & à Granvelle de l'en avoir excluſ , il avoit été Gouverneur de Gueldre & de Zutphen , il ne lui reſtoit rien , l'eſpoir de la vengeance le rendit rebelle , & dès ce moment il courut à grands pas à ſa perte.

Parmi tant de précautions que Philippe II. prit pour établir l'ordre dans les Pays-Bas, il fit une faute inexcusable, qui fut la première cause de la perte de ces Provinces. L'état malheureux où elles étoient, exigeoit qu'il y laissât assez de troupes, pour appuyer l'autorité, & des troupes bien disciplinées & bien payées, afin qu'elles n'augmentassent pas le désordre par leurs exactions & par leurs insolences. Philippe ne laissa qu'environ trois mille cinq cents Espagnols, pour garder les dix-sept Provinces, encore les laissa-t-il sans solde, & sans espérance d'en obtenir. Les Etats qui vouloient s'en débarrasser, étoient bien éloignés de les payer. Borluce représenta au Roi, que les Peuples des Pays-Bas avoient le privilège, & qu'ils étoient en possession de se garder eux-mêmes; il dit, que l'Empereur Charles-Quint n'avoit pas voulu enfreindre cet usage, que les Garnisons Espagnoles étoient inutiles pour le service du Roi, & humiliantes pour les Flâmans; Mariembourg & Thionville étoient devenues désertes, & leurs Citoyens les avoient abandonnées, pour se soustraire à la tyrannie.

& aux désordres que ces Garnisons exerçoient impunément ; le don gratuit n'étoit destiné qu'à la solde des troupes nationales, & les Etats étoient résolus de n'en rien détourner, pour payer des troupes étrangères.

Philippe II. persista dans son premier dessein. Il étoit évident que c'étoit trop peu de trois mille cinq cens hommes, pour tenir en respect des Peuples indociles & mécontents ; c'en étoit trop, si le Roi vouloit conserver leur privilège, & regagner leur confiance. Il crut faire un coup d'Etat, en donnant le commandement de ces troupes au Prince d'Orange & au Comte d'Egmont. L'un & l'autre le refusa, pour ne pas se rendre odieux aux Peuples, & pour ne pas contribuer à l'infraction du privilège de la Nation. Ce fut à la Gouvernante & à Granvelle à se tirer de cet embarras ; ils n'avoient aucune ressource dans des finances qui étoient épuisées & en désordre depuis long-temps ; le Roi refusa même d'y suppléer sur le principe, que chaque pays de sa domination devoit supporter ses charges. Principe qui auroit été juste dans

des temps tranquilles ; mais qui devenoit pernicieux , lorsqu'il s'agissoit de relever la Religion & l'autorité presque entièrement abbatues. Granvelle demanda qu'il lui fût permis du moins d'emprunter des Négocians d'Anvers la somme qui étoit nécessaire pour la solde des troupes. Le Roi le permit , sous la condition que cette somme seroit remboursée sur les revenus des Pays-Bas , qui étoient déjà beaucoup au-dessous des autres charges de l'Etat ; dans la suite Philippe refusa absolument de se charger de cet emprunt , & son refus causa le soulèvement d'Anvers.

Philippe ne resta plus à Gand , que pour être présent au service solennel qu'il fit faire pour Henry II. Témoins de la haine que les Flamans avoient pour lui , & du peu de respect que les Etats avoient pour ses ordres , il précipita son départ , il sembla même fuir devant ses Sujets. Sa flotte l'attendoit à Flessingue capitale de la Zélande , il s'y embarqua , & il arriva en Espagne au mois d'Août de l'année 1559.

D'abord après son départ , le Prince d'Orange s'éleva hautement contre

Granvelle. Il paroïssoit avoir pour la Gouvernante tout le respect qu'elle avoit droit d'attendre, il louoit ses qualités personnelles, il la plaignoit d'être, pour ainsi-dire, dans la dépendance d'un Ministre dur & impérieux; mais il osa prédire qu'il le feroit sortir des Pays-Bas. Ce dessein étoit en effet un préliminaire indispensable, pour ceux qu'il avoit formés contre la Religion, & contre l'autorité Royale. Il les couvroit encore sous une dissimulation profonde. Le temps d'éclater n'étoit pas venu: c'étoit beaucoup de porter au Ministre des coups, qui devoient retomber nécessairement sur l'autorité dont il étoit dépositaire.

Souvent le Prince d'Orange parloit avec mépris de la naissance de Granvelle, & de la préférence que le Roi d'Espagne lui avoit donnée sur tant d'hommes de qualité & de mérite qu'on voyoit aux Pays-Bas; quoique lui-même fût originaire d'Allemagne, quoique sa Maison eût été transplantée en Flandre, il disoit, que Granvelle étoit étranger dans les États du Roi d'Espagne, qu'il étoit né à Besançon, ville impériale alors,

& qu'il falloit le renvoyer dans l'Empire, auquel son serment de fidélité l'attachoit. Ce prétexte n'avoit pas même de vraisemblance; mais un homme du caractère du Prince d'Orange saisit tout, pour perdre celui qui lui porte ombrage. Granvelle étoit né à Ornans, ville de la domination du Roi d'Espagne: il ne pouvoit donc être étranger dans les États de ce Monarque. Le Prince d'Orange & Granvelle avoient le même serment de fidélité; ils n'étoient incompatibles que par la différence des sentimens.

C'étoit encore trop peu pour le Prince d'Orange que de répandre des discours injurieux contre Granvelle: il falloit former un parti considérable, rassembler & aigrir davantage tous les ennemis de ce Ministre, exciter un cri général qui s'élevât de toutes les Provinces, & qui se fît entendre jusqu'à Madrid. Le Comte d'Egmont étoit de tous les Seigneurs Flamans celui dont l'exemple pouvoit être d'un plus grand poids. Avec de la probité, de l'amour pour la Religion, un caractère peu entreprenant, de la jalousie, de la haine même cou-

tre le Prince d'Orange, il se laissa séduire par les conseils artificieux de celui qu'il haïssoit, & par l'espérance qu'il lui donnoit de le venger du Ministre. Malheureusement pour le Comte d'Egmont, on lui donna de nouveaux sujets de mécontentement. Il étoit Gouverneur des Provinces de Flandre & d'Artois : il demanda encore le Gouvernement particulier d'Hesdin, on le lui refusa. Il demanda l'Abbaye de Trulles pour son fils, Granvelle la prit pour lui même : la reconciliation devint impossible ; le Comte d'Egmont se signala parmi les ennemis de Granvelle, & il porta son ressentiment à un excès qui le perdit.

La cabale du Prince d'Orange s'accrut bientôt des noms les plus illustres, & les plus respectés aux Pays-Bas. Le Comte de Lalain avoit encouru la disgrâce du Roi, par sa négociation de Vaucelles, il ne s'en prenoit qu'à Granvelle, & il embrassa volontiers le parti du Prince d'Orange. Lalain avoit épousé la sœur de Philippe de Montmorency, Comte de Horn : il entraîna son beau-frere avec d'autant plus de facilité, que le

Comte de Horn avoit été dépouillé le son Gouvernement, & qu'il n'en avoit pas été dédommagé. Le Comte le Hochstrate avoit embrassé le Luthéranisme, il ne cherchoit que l'occasion d'éclater contre le Ministre. Robert de Brederode ne pardonna pas le refus qu'on lui fit de l'Archevêché de Cambray, qui fut donné à Maximilien de Berghes. Lazare Quevendi, Officier d'une grande distinction, avoit commandé en Hongrie : il avoit eu beaucoup de part à la victoire de Saint Quentin ; pour récompense de ses services, il demandoit d'entrer dans le Conseil des Pays-Bas, & il ne put l'obtenir. Hochstrate, Brederode & Quevendi devinrent plutôt les ennemis de Granvelle, que les amis du Prince d'Orange, dont ils ne vouloient pas servir l'ambition.

Une infinité d'autres mécontents se joignirent à eux, par vengeance, par intérêt, par amour pour les nouveautés de Religion, par la haine qu'ils avoient pour les Espagnols, par le desir de devenir libres, & de secouer le joug d'une domination étrangère, & plus encore par les intrigues & la souplesse du Prince d'O-

range. Regnard même qui avoit été dans les plus grandes Ambassades, & qui devoit toute sa fortune aux Granvelles, se jeta dans ce parti, avec tant d'ardeur, qu'il est nécessaire de le faire connoître.

Simon Regnard étoit Lieutenant Général au Bailliage de Vesoul en Franche-Comté. Ambitieux, habile, intrigant, il espéra de s'avancer à la Cour de l'Empereur Charles-Quint; l'exemple du Chancelier de Granvelle étoit pour lui un grand objet d'émulation, & ce fut ce Ministre même qu'il choisit pour son protecteur: le Chancelier lui donna toute sa confiance; mais la Chanceliere de Granvelle crut avoir démêlé le caractère de Regnard, & souvent elle répéta, qu'il étoit capable d'établir sa fortune sur les ruines de celle de son protecteur. En peu de temps il devint Maître des Requêtes de l'Empereur, & Ambassadeur en France. Strada a dit, que Granvelle & Regnard avoient été ennemis dès leur enfance: il a été mal informé. Après la mort du Chancelier de Granvelle: son fils continua à protéger Regnard; on voit même dans les manuscrits de Gran-

velle des preuves de leur intimité. Il n'y en a point de plus forte, que la préférence que Granvelle lui donna pour l'Ambassade d'Angleterre, & pour lui confier la négociation du mariage de Philippe avec la Reine d'Angleterre. Cette confiance continua jusqu'aux Conférences de Vaucelles, où Regnard étoit Plénipotentiaire de l'Empereur. Granvelle accusa Regnard d'avoir précipité la signature de la trêve de Vaucelles, trop favorable, disoit-il, à la France. Regnard n'eut plus de part aux affaires : il tomba dans la disgrâce, qui lui fut commune avec le Comte de Lalain, & il ne fut pas assez maître de lui-même, pour plier devant son bienfaiteur. Fier du succès de sa négociation d'Angleterre, persuadé que la place de Conseiller d'Etat qu'il avoit obtenue pour récompense, le mettroit à l'abri de la colère du Ministre, il osa prendre ouvertement des liaisons avec le Prince d'Orange, lutter contre Granvelle, & travailler même à le perdre.

Malgré cette multitude d'ennemis qui se déclarèrent après le départ du Roi d'Espagne, il fut glorieux à Gran-

velle d'avoir conservé un grand nombre d'amis illustres ; c'est faire son éloge que de dire , que tous ceux qui furent fidèles à la Religion & à leur Souverain , demeurèrent constamment attachés à ce Ministre. Dans une partie de chasse , le Comte d'Egmont proposa au Duc d'Arschot de se joindre aux ennemis de Granvelle , & de signer l'association dont le Prince d'Orange étoit l'auteur & le chef. Le Duc d'Arschot répondit , *qu'il n'avoit pas à se plaindre de Granvelle , qu'il ne vouloit pas prescrire à son Maître de quels Ministres il devoit se servir , & qu'il n'entreroit jamais dans une ligue où d'Orange & d'Egmont dominoient , ne leur connoissant aucune sorte de supériorité sur lui.* Le Comte d'Aremberg étoit un des Seigneurs Flamans que le Prince d'Orange souhaitoit davantage de gagner à son parti : il l'enyvra , & dans l'ivresse il lui fit signer l'association contre Granvelle. D'Aremberg , revenu à lui , reprocha au Prince d'Orange de l'avoir surpris ; il parla avec mépris d'une cabale qui se servoit de moyens si odieux , pour augmenter le nombre de ses partisans , & il n'en fut que plus inviolablement

attaché à son devoir. Le Comte de Bossu, le Marquis de Renti, le Comte de Barlaymont, Ferdinand, Comte de Lanoy, fils de Charles de Lanoy, Viceroy de Sicile, furent toujours les amis déclarés de Granvelle; dans la suite Lanoy fut nommé Général de l'Artillerie aux Pays-Bas, & il épousa Marguerite Perrenot, sœur de Granvelle, veuve d'Antoine de Laubespain.

Ainsi la Cour de Bruxelles étoit dans le trouble & dans la confusion. Tout ce qu'il y avoit à cette Cour de gens distingués par leur naissance, ou par leurs emplois, paroissoit réuni en faveur de la Gouvernante. Le parti du Prince d'Orange la flattoit, il lui applaudissoit pour la tromper, & en apparence il avoit pour elle tout le respect & toute la soumission qu'elle pouvoit desirer; à l'égard de son parti, il falloit être déclaré contre, & la division étoit de plus funeste, qu'il s'agissoit de ses intérêts de Granvelle, que de la Religion, ou d'abattre l'ancienne Religion & l'autorité royale.

En partant pour l'Espagne, le Cardinal avoit laissé des ordres qui ache-

d'aigrir les Protestans , & qui indisposèrent même un grand nombre de Catholiques. Il vouloit qu'on observât à la rigueur les Edits que Charles-Quint avoit donnés contre les Religionnaires , & ces Edits portoient la peine de mort , pour des fautes qui étoient trop communes aux Pays-Bas , telles que de tenir des discours , & d'avoir des Livres contre la Religion , & pour exécuter ces ordres , il auroit fallu inonder de sang les Pays-Bas. Granvelle en jugea mieux , il réserva la peine capitale pour les Prédicans , & pour une multitude de Moines apostats , qui parcouroient ces Provinces déguisés en Marchands , pour semer leurs erreurs , & pour séduire les Peuples. Presque sans troupes , & toujours sans argent , il sçut faire respecter l'autorité par les autres Religionnaires : il ne vouloit pour eux , disoit-il , que des instructions , de la douceur , & de la fermeté. Aussi le regrettèrent-ils sous le Gouvernement du Duc d'Albe , & ils lui rendirent justice , lorsqu'ils furent accablés par un Ministre impérieux & cruel.

création des nouveaux Evêchés
 oit déjà fuscité beaucoup d'en-
 s parmi les Catholiques, sur-
 parmi les Réguliers. Le Roi
 agne lui envoya encore un or-
 ui en augmenta le nombre ;
 ces occasions on excusoit tou-
 la Gouvernante, & toute la
 retomboit sur Granvelle. On
 combien Philippe II. avoit de
 & d'attachement pour la Re-
 Catholique. Non-seulement il
 les Decrets dogmatiques du
 ile de Trente, qu'aucun Chrê-
 e pouvoit se dispenser de rece-
 mais il voulut que dans tous
 ats on se soumît purement &
 ement aux Decrets de ce Con-
 qui concernoient la discipline.
 vrai que, lorsqu'un Concile
 énique a porté de semblables
 ts, on ne peut les refuser sans
 isons très-fortes ; mais l'Eglise
 posant ce qu'il y a de plus par-
 ur la discipline, ne désapprou-
 qu'on maintienne ses privilè-
 ses anciens usages, s'ils n'ont
 : contraire aux mœurs & à la
 é de la Religion.

*Gran-
 fait rece-
 Concile
 Trente à
 Pays-Bs.*

Granvelle proposa la réception du Concile de Trente , sans aucune modification , pour les Decrets dogmatiques , & même pour ceux de discipline , suivant les ordres qu'il avoit reçus. On peut juger facilement quelles furent les clameurs de ceux qui avoient adopté les erreurs de Calvin & de Luther , foudroyées avec justice par le Concile ; parmi les Catholiques mêmes , il y eut des oppositions très-vives pour quelques Decrets de discipline. Les uns paroissoient craindre que l'autorité royale n'en fût affoiblie ; d'autres vouloient conserver des privilèges , que le Concile désiroit de supprimer. Granvelle négocia si heureusement , qu'il obtint une acceptation pure & simple selon les desirs de son Maître ; en même temps il prit des mesures propres à affermir l'autorité royale qui lui étoit confiée , & à conserver les prérogatives , dont les Ecclésiastiques des Pays-Bas étoient extrêmement jaloux.

Il survint alors aux Pays-Bas un nouvel orage contre la Religion , que tout le zèle & toute la prudence de Granvelle ne purent dissiper entièrement. Les événemens que je vais rap-

ter, se sont passés en plusieurs années. Je les expliquerai toute de suite, sans ne pas en interrompre trop souvent la narration, & pour ne pas même cette affaire ecclésiastique aux affaires temporelles, dont Granvelle étoit chargé.

L'Université de Louvain, quoiqu'elle fût alors très-recente, avoit donné à l'Eglise dans le cours de peu d'années, un Pape *, plusieurs Evêques célèbres, & une multitude de sçavans Théologiens. Elle avoit encore tout son premier éclat. Beaucoup de Professeurs s'y distinguoient par leur piété & par leur science, & sa réputation attiroit des Etudiens de tous les Pays Catholiques. Deux Docteurs, de ceux-mêmes qui avoient paru avoir plus de zèle contre les nouveautés de Luther & de Calvin, se laissèrent surprendre : ils embrassèrent des opinions qui approchoient fort du Luthéranisme & du Calvinisme, sur la grace, & sur le libre arbitre ; c'étoient Jean Hessels appelé communément Jean de Louvain, & Michel Lebay, plus connu sous le nom de Baius. Les Historiens du temps rendent justice à leurs talens

*Affaire de
Baius.
* Adrien VI.
qui avoit été
Précepteur de
Charles V.*

& à leur érudition ; mais ils ne tendent pas des témoignages également favorables à leur droiture & à leur sincérité. Aux yeux de la raison , leurs opinions parurent singulières & absurdes , même avant qu'elles fussent condamnées par l'Eglise ; au jugement des gens de probité , leurs variations & toute leur conduite parurent infoutenables.

Hessels & Baius prétendoient que la grace est toujours efficace ; que Dieu la refuse souvent même aux Justes , quoique leur chute soit inévitable sans son secours ; qu'ils sont punis avec justice , pour avoir violé des préceptes qui leur étoient impossibles , la grace ne leur ayant pas donné le pouvoir de les observer. Ils proposèrent une distinction monstrueuse entre la nécessité & la contrainte. L'homme , disoient-ils , demeure libre , quoiqu'il soit nécessité à pécher par le défaut de la grace , & pour justifier la sévérité qui le punit , il suffit qu'il ne soit pas contraint. Dieu , quoiqu'infiniment juste , lui impose des obligations impraticables à sa faiblesse , qu'il abandonne à elle-même , & quoiqu'infiniment bon , il le

me à des peines éternelles, n'avoit pas accompli des pré-
 qui surpassoient ses forces na-
 , après lui avoir refusé le se-
 ans lequel il ne pouvoit rien,
 et état de privation de la gra-
 tes les actions de l'homme
 s péchés , selon Hessels &
 l'Ecriture ne reconnoit de foi
 le, que celle qui opère par la
 ; une bonne œuvre mérite la
 nelle, même avant la rémis-
 ; péchés; un homme coup-
 péché mortel , peut avoir la
 . Ils enseignoient encore d'au-
 eurs, sur le péché originel,
 ndulgences , sur le sacrifice de

Tapper , Chancelier de l'U-
 de Louvain , s'éleva avec
 contre des dogmes si extraor-
 , ceux qui aimoient la Reli-
 & qui vouloient conserver in-
 ment le dépôt de la foi , s'u-
 lui, & l'on prit des précau-
 qui devoient naturellement
 ces erreurs dans leur ber-
 D'abord on les dénonça à la
 de Théologie de Paris , qui
 plus grande réputation , &

qui n'avoit à prendre que le parti de la vérité, sur des disputes nées dans une Université étrangère. Elle censura dix-huit propositions, qui lui avoient été dénoncées; mais Hefiels & Baius ne jugèrent pas que la décision de cette Faculté célèbre fût d'un assez grand poids, pour les obliger à se soumettre; Baius écrivit même contre la censure, & il continua à soutenir les propositions censurées.

On eut recours à Granvelle, qui avoit l'autorité nécessaire, pour prononcer sur ces questions. Il aimoit l'Université de Louvain, où il avoit étudié en Théologie, & où il faisoit élever ses neveux. Il étoit Archevêque de Malines. Louvain étoit de son Diocèse, & il lui appartenoit de décider en cette matière. Il avoit l'avantage de réunir l'autorité temporelle à la juridiction spirituelle; Ministre du Roi d'Espagne aux Pays-Bas, honoré de toute la confiance de la Gouvernante, maître des grâces & des punitions, il semble qu'il pouvoit facilement imposer silence à deux hommes timides, mais vains & ambitieux, qui n'avoient encore de sectateurs que parmi les Etudiens

le l'Université, & dans quelques Monastères de Flandre, où leurs partisans dogmatisoient en secret.

Certainement Granvelle avoit du zèle pour la Religion, du courage dans les affaires, & toute la fermeté nécessaire à un Ministre, pour soutenir l'autorité qui lui étoit confiée; il en a donné des preuves dans tous les différens ministères qu'il a exercés; cependant on l'a accusé d'avoir eu trop de ménagemens pour Hessels & pour Baius, & de n'avoir pû réduire au silence deux Ecclésiastiques qui devoient tout craindre & tout attendre de lui. On en jugera plus équitablement, si l'on réfléchit à la situation pénible où il étoit.

La France, l'Allemagne, la Suède, le Dannemark, la Hongrie, la Bohême, la Suisse, les Pays-Bas, l'Europe presque entière étoit en armes, & la Religion étoit le prétexte des guerres qui la désoloient. Luther, Calvin, Zuingle, & Colampade, & tant d'autres déserteurs de la Religion de leurs pères, n'avoient eu qu'à paroître, pour entraîner dans leurs erreurs les Peuples toujours avides de nouveautés, & toujours impatiens

du joug d'une morale sainte & austère, Henry VIII. d'un seul mot avoit précipité l'Angleterre dans le schisme : il n'avoit trouvé que trop de lâches qui s'étoient soumis aveuglément à sa prétendue suprématie. Il sembloit que l'esprit d'irréligion & de vertige eût saisi toutes les Nations; la vraie Religion auroit été anéantie, si elle pouvoit l'être.

Les Pays-Bas étoient l'azile & la sentine de toutes les Sectes. L'autorité royale y étoit peu respectée. Philippe II. vouloit être absolu, il croyoit être ferme, & il ne sçavoit se faire obéir que par les châtimens les plus rigoureux. La Gouvernante perdoit courage. La Noblesse ne se contentoit pas de conserver ses anciens privilèges; elle vouloit plutôt commander absolument, que partager l'autorité avec son Maître. Les Peuples refusoient l'obéissance, & les subsides les plus nécessaires. Les Réguliers défendoient encore avec vivacité leur temporel. Les Protestans avoient rendu l'autorité Episcopale aussi odieuse, que l'Inquisition. Point de ressource du côté de l'Espagne, point d'ordre dans les finances, peu de troupes
pour

pour garder les frontières, & pour intimider les séditieux. Hessels, Baius, & leur parti naissant paroissoient résolu à profiter des désordres de l'Etat, pour porter le trouble & la confusion dans l'Eglise; il étoit de la prudence du Ministre d'éviter le scandale de leur réunion avec les Protestans, de prévenir de nouveaux embarras, & d'employer les voyes de la douceur, avant que d'avoir recours à la force & à l'autorité.

L'extérieur de piété, & la régularité des mœurs d'Hessels & de Baius, avoient séduit bien du monde, ils en avoient imposé à Granvelle même. Persuadé qu'ils avoient de la sincérité & de l'amour pour la Religion, il se flatta de les ramener en leur faisant du bien, & en leur laissant entrevoir les peines canoniques qu'il pouvoit leur imposer. Hessels & Baius furent mandés à Bruxelles. Le Ministre leur reprocha de s'être éloignés des sentimens & du langage reçus dans les Ecoles Catholiques, & d'avoir soutenu des opinions, au moins très-dangereuses; il les exhorta à demeurer constamment attachés à l'autorité & à la foi de l'Eglise. Hessels &

Baius promirent tout ce que le Ministre exigea d'eux; il falloit même qu'ils eussent affecté la sincérité avec beaucoup d'artifice, puisque Granvelle crut que l'affaire étoit finie; ce ne fut qu'après plusieurs rechûtes, qu'il revint de la prévention favorable qu'il avoit eue pour eux.

Granvelle prit le parti d'imposer un silence absolu à l'Université de Louvain, sur toutes ces disputes, & il le fit observer avec la plus grande rigueur. C'est toujours un expédient bien délicat dans les disputes sur la foi, que d'imposer silence, sans aucune exception; on est sûr de fermer la bouche à la vérité, & pendant que les plus hardis profitent de cette espèce de trêve, pour établir leurs opinions, les plus modestes & les plus vertueux gardent un silence souvent funeste à la Religion. Granvelle espéroit que le silence calmeroit les esprits, & il doit produire cet heureux effet, lorsqu'on cherche la vérité de bonne foi, & qu'on veut la paix sincèrement; mais il ne se borna pas à cette précaution: il fit observer de près Hessels & Baius, & ses recherches le persuadèrent de leur obstina-

tion. Ils avoient entrepris secrètement une édition des œuvres de Saint Prosper, où ils croyoient voir leur justification; l'édition devoit être accompagnée d'une préface injurieuse aux Docteurs de Louvain, & pour la soustraire à l'autorité du Ministre des Pays-Bas, l'édition se faisoit à Paris, avec les mesures les plus propres à en dérober la connoissance. Granvelle en fut informé; il en écrivit à son frère le Baron de Chantonnay, Ambassadeur du Roi d'Espagne à la Cour de France; toute l'édition fut supprimée: elle ne servit qu'à convaincre Hessels & Baius de leur mauvaise foi.

Il étoit temps de prendre d'autres mesures pour les réduire. Ils paroissent encore respecter l'autorité du S. Siège. Granvelle envoya leurs écrits à Rome, & il pria le Pape Pie IV. d'en décider. Le Pape leur défendit, sous peine d'excommunication, de soutenir les propositions dénoncées, & il chargea Granvelle de l'exécution de son Bref. Hessels & Baius feignirent encore de se rendre absolument & sans retour; Granvelle assigna à chacun d'eux une pension sur les propres

revenus ; il publia leur soumission avec de grands éloges ; il ne craignit pas même d'en répondre , lorsqu'il rendit compte de cette affaire au Roi d'Espagne , & l'Université de Louvain jouit pendant quelque temps d'un calme qui n'étoit qu'apparent.

Granvelle avoit alors toute la confiance de son Maître. La Gouvernante effrayée des malheurs de la Religion , & menacée d'une guerre civile , n'ordonnoit rien que par ses conseils ; elle crut qu'elle le rendroit plus redoutable à ses ennemis , si elle lui procuroit la dignité de Cardinal. Sans doute elle ne forma ce projet , qu'après s'être assurée qu'il ne déplairoit pas au Roi d'Espagne ; cependant elle voulut paroître l'avoir formé & exécuté à l'inscû du Roi & de Granvelle même. Elle en écrivit au Pape de la manière la plus pressante ; la grace qu'elle demandoit , étoit d'autant plus grande , qu'elle ne vouloit pas la demander au nom du Roi d'Espagne , & qu'elle prioit le Pape de nommer Granvelle hors de la nomination des Couronnes. Le Pape l'accorda , il envoya la barrette en Flandre , sans consulter le Roi d'Espagne , dont la

Gouvernante répondit. Granvelle parut surpris d'une grace qu'il assuroit n'avoir pas sollicitée ; mais il refusa de se décorer de la pourpre Romaine, sans en avoir obtenu la permission du Roi. La Gouvernante le pressa inutilement de ne pas différer, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres du Roi ; il résista, & il donna cette marque de soumission que tout Ecclésiastique doit à son Souverain. Aussi Strada lui fait dire, qu'il n'avoit pas accepté le Cardinalat comme un ambitieux, mais en homme prudent, qui prévoit l'avenir. Il voyoit la tempête qui s'élevoit contre lui ; s'il étoit obligé de quitter les Pays-Bas, il étoit heureux pour lui d'avoir un azile à Rome, où il pût se retirer avec dignité. La faveur des Princes vieillit rarement ; les Ministres doivent attendre avec une certitude presque égale la disgrâce & la mort ; ce sont les sentimens philosophiques que Strada lui attribue dans les momens, où il devoit être encore ébloui de sa nouvelle dignité.

Il en étoit à peine revêtu, lorsque Commendon arriva aux Pays-Bas, pour préparer, suivant les ordres du

Pape, les députations que les Provinces devoient faire aux dernières sessions du Concile de Trente. L'Université de Louvain proposoit quatre Docteurs pour y assister ; Lindanus , Titelman , Hessels & Baïus. Commendon se défioit d'Hessels & de Baïus , il marqua beaucoup de répugnance à les laisser députer au Concile ; on lui répondit de leur soumission, eux-mêmes protestèrent qu'ils acquiesçoient de bonne foi à leur condamnation , & Commendon donna son consentement à la nomination de l'Université ; cependant leur tranquillité ne dura pas long-tems. Quelques Réguliers, surtout de l'Ordre de S. François, renouvelèrent les disputes dans leurs Cloîtres. Leurs divisions éclatèrent au-dehors, les partis de l'Université de Louvain se réveillèrent, les troubles devinrent si scandaleux & si vifs, que le Concile en fut informé, & qu'il résolut de n'admettre à ses séances aucun Docteur de cette Université.

Baïus s'applaudissoit des ménagemens qu'on avoit eus pour lui. Le moment lui parut favorable, il réso-

lut d'en profiter, pour mieux expliquer ses dogmes, & pour tâcher de leur donner une nouvelle force. Ce n'étoit pas sans craindre l'indignation du Cardinal de Granvelle; pour l'éviter il se servit d'un moyen qui lui réussit d'abord: il parut ne vouloir attaquer que les Protestans, qu'on le soupçonnoit de favoriser. Sous ce prétexte spécieux, il avoit préparé différens traités sur le libre arbitre, sur la justice Chrétienne, sur la justification, & sur le sacrifice. Ces traités étoient composés avec assez d'adresse, pour surprendre quelques approbations: ils se soutinrent à la faveur du silence que le Cardinal de Granvelle faisoit observer rigoureusement, & le désir de conserver la paix les déroba pendant quelque tems aux coups que le zèle auroit dû leur porter. Granvelle avoit résolu d'éloigner de Louvain Hessels & Baius: en attendant qu'il pût leur procurer des Bénéfices à Malines, ou dans d'autres Diocèses, il reprit le dessein de les envoyer au Concile de Trente, afin que leur éloignement eût un prétexte honorable. D'ailleurs c'étoit les placer à la source des

lumieres : on présuinoit encore assez de leur Religion , pour espérer qu'ils ne résisteroient pas à l'autorité d'un Concile œcuménique.

Hessels & Baius allèrent au Concile de Trente , avec les Evêques de Namur , d'Arras & d'Ypres. Ils y furent reçus sur les témoignages que le Cardinal de Granvelle voulut bien leur rendre. Leurs ouvrages n'avoient pas été dénoncés , le Concile ne les examina pas ; il ne s'agit dans ses dernières sessions que des Sacramens de l'Ordre & du Mariage , du Purgatoire & des Indulgences. Il est vrai que quelques Peres du Concile , informés des erreurs d'Hessels & de Baius , en parlèrent hautement , & Salmeron Jésuite , & Théologien du Pape , les leur reprocha ; mais Rithove , Evêque d'Ypres , se rendit garant de leur docilité , & on laissa à la prudence du Cardinal de Granvelle le soin de terminer cette affaire ; ils échappèrent ainsi à une condamnation définitive. Après la conclusion du Concile , ils revinrent à Louvain , où Hessels obtint une Chaire de Théologie. Il expliqua le Maître des Sentences à sa maniere , quoiqu'avec

de grandes précautions. Tant que le Cardinal de Granvelle fut Ministre aux Pays-Bas , Hessels & Baius se conduisirent avec beaucoup de circonspection : ils attendirent à la fin de son ministere , pour dogmatifer en liberté.

Lorsque le Cardinal de Granvelle se fut retiré en Franche Comté, Baius se hâta de semer ses dogmes erronés dans quelques nouveaux Traités qu'il donna au Public sur le péché originel , sur la premiere justice de l'homme , les Indulgences & les bonnes actions des pécheurs. Ces ouvrages furent attaqués vivement par plusieurs Docteurs Catholiques , surtout par Ravestein , l'un des Professeurs de l'Université de Louvain ; ses justes plaintes retentirent jusqu'à Rome & à Madrid. Il ne s'adressa pas au Gouvernement des Pays-Bas , dont il ne pouvoit espérer aucun secours. Depuis que Philippe II. avoit eu la foiblesse de sacrifier son Ministre , & de retirer les troupes Espagnoles , la Gouvernante n'avoit plus d'autorité ; elle étoit également embarrassée des ordres sévères qu'elle recevoit du Roi , & de l'audace avec

laquelle on lui résistoit en Flandres, même pour ce qu'il y avoit de plus incontestable & de plus juste. Ravestein envoya en Espagne les ouvrages de Baius ; toutes les Universités de ce Royaume les censurèrent unanimement. L'erreur avoit paru à découvert, elle se répandoit insensiblement dans les Etats Catholiques, on jugea que les ménagemens étoient hors de saison, & qu'il falloit publier la censure avec éclat ; mais Hefiels & Baius la méprisèrent : il fallut implorer encore l'autorité du Saint Siège.

Pie IV. étoit mort, après avoir porté le premier coup au Baïanisme : le Cardinal de Granvelle étoit au Conclave, ou Pie V. fut élu. Ravestein lui envoya les nouveaux ouvrages de Baius, il lui rendit compte des derniers troubles de l'Université ; on ne pouvoit plus se flatter d'y rétablir la paix, sans une décision définitive, qui pût enfin assurer la Foi, & vaincre l'obstination de Baius. Granvelle en fut persuadé. Il sollicita avec tout le zèle possible le Décret du Saint Siège, sans abandonner le premier plan qu'il s'étoit for-

DU CARD. DE GRANVELLE. 323

mé pour cette affaire; & toujours résolu à épuiser toutes les voyes de la douceur, avant que d'appliquer des remèdes violens, capables de perdre celui qu'on vouloit sauver. Le Saint Pape Pie V. approuva ces sentimens de charité. Il distribua aux Théologiens les plus habiles les ouvrages qui lui avoient été dénoncés, différentes Congrégations furent formées pour les examiner; on procéda avec toute l'attention que méritoit une affaire si importante; *en sorte*, dit le Cardinal Granvelle dans l'une de ses lettres, *que si ce fût été pour gagner tout le monde, l'on n'eût sçu faire plus.*

Au mois d'Octobre 1567. Pie V. donna une Constitution, pour terminer définitivement les questions élevées dans les Pays-Bas par Baius, & par d'autres Auteurs, qui avoient profité des malheurs du tems, pour répandre leurs erreurs. Après avoir déploré les maux qui accabloient l'Eglise: *Nous sommes saisis*, dit Pie V. *d'une douleur très-vive, lorsque nous voyons des personnes d'une probité & d'une capacité reconnues d'ailleurs, se porter à des opinions scandaleuses & dan-*

gereuses, dans leurs discours, dans leurs écrits, & dans les disputes des Ecoles. Baius & les Auteurs condamnés ne sont point nommés, ils ne sont même désignés que sous cette qualification honorable de *personnes d'une probité & d'une capacité reconnues d'ailleurs.* Ensuite le Décret rapporte quatre-vingt propositions, qu'il condamne comme hérétiques, erronées, suspectes, téméraires, scandaleuses & capables d'offenser la piété des Fidèles. Il est adressé au Cardinal de Granvelle, pour le faire exécuter, & il lui permet de confier le détail de l'exécution à qui il jugera à propos, l'exhortant à donner tous ses soins, pour procurer la paix de l'Eglise.

Hessels étoit mort pendant que l'on examinoit à Rome les erreurs qu'il avoit soutenues, avec plus de vivacité encore & d'obstination que Baius. Plusieurs autres Théologiens des Pays-Bas étoient enveloppés dans la condamnation émanée du Saint Siège ; mais le Cardinal de Granvelle s'attacha plus particulièrement à persuader Baius, & à le rappeler à des sentimens Catholiques. Il ne

DU CARD. DE GRANVELLE. 325

pouvoit retourner aux Pays-Bas, sa vie n'y auroit pas été en sûreté, & le Duc d'Albe lui avoit succédé dans ce ministère. Granvelle délégua pour l'exécution de la Bulle Maximilien Morillon, Prevôt d'Aire, son grand Vicaire dans le Diocèse de Malines, & l'homme qu'il avoit jugé le plus digne de toute sa confiance. Il lui écrivit deux lettres, l'une où il lui parloit à cœur ouvert, l'autre ostensible à Baius, & propre à le ramener à son devoir, s'il avoit été susceptible de conseils salutaires. Dans la première, le Cardinal exposoit à Morillon le chagrin que lui avoit donné la rechûte de Baius, la crainte que tous les Catholiques avoient, qu'il ne persévérât dans ses erreurs, & l'orage que cette persévérance lui préparoit : *quelquesfois, dit-il, ces gens sçavans tiennent leurs œuvres, comme les peres leurs enfans, tant sont rassotés..... Il ne doit tant attribuer à son opinion, quelque sçavant qu'il puisse être, qu'il ne désère plus à celle que tiennent les Eccles : & sont toutes nouvelletés, comme vous sçavez, dangereuses....* Vous lui pourrez montrer ma lettre*, & conférer amiablement avec lui, pour voir s'il se laissera

* La Let
ci-après.

ranger à ce qui lui convient , qui seroit un grand bien , & je le désire sincèrement pour l'affection que je lui porte..... Bien veux vous dire , que s'il ne s'accommode réellement à la raison , à ce que je puis appercevoir , il se mettra en grand hasard. Ce dit Livre (celui de Baius du libre arbitre) est le pis , & faut nécessairement qu'il se défende , & que ceux de l'Université entendent , que telles propositions ne doivent se comporter.

Dans la Lettre ostensible à Baius , Granvelle faisoit l'éloge de la piété & de la science de cet Auteur , qui dans toutes les occasions marquoit une sensibilité extrême sur sa réputation. J'ai ramentu, dit il, à Sa Sainteté la qualité dudit Docteur Lebay , & le fruit qu'il peut faire en l'Eglise de Dieu , la suppliant que tenant respect à ce , & à la vertu & bon zèle dudit Docteur , il lui plût traiter cette affaire , de sorte que ce fût avec le moins de scandale dudit sieur Lebay , que faire se pourroit ; par quoi Sa Sainteté condescendit avec une piété & une charité vraiment Chrétiennes , & ayant compassion dudit Lebay , présupposant qu'il fût tombé en ceci, stimulé de la contention de ses émulateurs ; & comme il est advenu souventesfois , que pour soutenir une proposition qui est

CARD. DE GRANVELLE. 327

*e , quand l'on prend le chemin du
 , l'on tombe nécessairement à être
 à concéder & affirmer autres plus
 es , & plus éloignées de la Religion ;
 oncéda Sa Sainteté , que l'on feroit
 dit Lebay tout ce que , la vérité & la
 uves , & sans faire préjudice à la
 é & Autorité d'icelles , se pourroit ,
 que ledit Docteur se voulsit soumettre
 e la raison veut , & à la censure de Sa
 té & s'est examiné l'Œuvre (le
 de Baius) par Gens sçavans de
 rs Nations , lesquels uniformement
 suré plusieurs des Propositions trou-
 dans le Livre en la forme que vous
 par la Bulle de N. S. P. le Pape ,
 vous envoye. Au reste , si le Car-
 demandoit à Baius de la docil-
 l exhortoit ses Adversaires à la
 é & à la douceur , & il recom-
 oit à Morillon la prudence si
 àire , pour ne pas aigrir les es-
 toujours trop animés dans les
 es de Religion.*

Morillon manda Baius à Bruxelles,
 lui communiquer la Bulle de
 . & la Lettre du Cardinal de
 elle. Baius les reçut avec mo-
 , avec une soumission appa-
 il reconnut qu'il étoit neces-

¹³ Novemb.
^{1567.}

faire de publier la Bulle dans l'Université de Louvain , & ils prirent ensemble les mesures les plus justes pour faire cette publication avec toutes sortes d'égards pour les Auteurs condamnés. L'Université soucrivit à cette condamnation sans aucune opposition , elle en fit expédier l'Acte conçu en ces termes. *Nous avons accepté avec toute sorte de respect & avec soumission la Bulle Apostolique de N. S. P. le Pape Pie V. & chacun des Articles qui y sont contenus ; n'ayant d'autre intention que de nous y conformer religieusement en tout , comme de vrais enfans d'obéissance ; rendant tous à Sa Sainteté de très-humbles & très-vives actions de grâces du soin paternel qu'Elle prend de cette Université , & promettant de donner toute notre attention , pour bannir de notre Ecole la diversité des sentimens. Cet Acte fut expédié & signé par Jansénius , alors Doyen de la Faculté de Théologie de Louvain , & qui fut depuis Evêque de Gand. Il ne faut pas le confondre avec Jansénius Evêque d'Ypres , qui eut le malheur d'adopter quelque tems après les erreurs de Baïus , qui enchérit même sur ces erreurs , & dont les sentimens ont été proscrits par l'Eglise.*

Universelle. Pour achever son Ouvrage, Morillon notifia aussi la Bulle aux Supérieurs & aux Professeurs de l'Ordre de S. François ; lorsqu'il en rendit compte au Cardinal de Granvelle, il l'assura, *qu'ils s'étoient démontrés fort humbles & obéissans, & qu'ils avoient promis d'abstenir de ces controverses.*

Après l'Acceptation pure & simple de l'Université de Louvain, on crut que l'Affaire étoit consommée, & on ne pensa plus qu'à ménager la réputation des Auteurs condamnés, surtout de Baius qui voyoit avec peine flétrir la gloire qu'il se flattoit d'avoir acquise par des opinions nouvelles. Ce fut dans cet esprit que l'Université demanda à Morillon, que l'on ne supprimât pas les Livres, dont les Propositions condamnées avoient été extraites, avec promesse de veiller exactement à ce que l'on ne soutînt aucune de ces Propositions. Morillon avoit des Ordres précis de supprimer ces Livres ; il représenta combien il seroit dangereux de laisser subsister des Ouvrages qui pourroient devenir funestes aux Candidats de l'Université, & il ne crut pas que la charité la plus compatissante dût aller jusqu'à cet

excès de condescendance ; cependant il surfit la prohibition des Livres , jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux Ordres ; les seuls Exemplaires qui étoient entre les mains des Libraires furent arrêtés , & Baïus parut se soumettre à tout avec l'humilité la plus édifiante.

Une année se passa dans la tranquillité & dans le silence. Morillon voulut voir par lui même , si la Bulle étoit exécutée de bonne foi , il alla à Louvain , où son premier soin fut de s'assurer des dispositions de Baïus. Cet homme , qui dans le tems de la réception de la Bulle avoit paru effrayé du danger où il avoit exposé la Foi , étoit entièrement changé. Il fit des plaintes ameres , de ce qu'on l'avoit condamné sans l'entendre ; si on avoit voulu l'en croire , ses Propositions avoient été mal extraites , ses Examineurs n'avoient pas pris ses vrais sentimens : on pouvoit , disoit-il , s'en assurer facilement , en confrontant ses Ouvrages avec les Articles condamnés ; la Bulle , selon lui , avoit même censuré des Propositions , qui ne lui étoient jamais échappées , elle avoit pros crit des opinions que les

Ecoles Catholiques avoient toujours eu la liberté de soutenir ; enfin il avertit Morillon , que l'on devoit s'attendre à voir bientôt paroître quelque Ecrit dogmatique , sur des objets si importans. Morillon surpris de cette variation répondit à Baius , que ses Livres avoient parlé pour lui. Ils avoient été examinés avec l'attention la plus scrupuleuse , leur condamnation avoit été unanime ; tous les Tribunaux du monde ont toujours été dans l'usage de condamner des Ecrits pernicioeux , sur leur examen seul , & l'équité n'exige que l'on entende les Auteurs , que lorsqu'il s'agit de prononcer des condamnations , qui doivent réjaillir sur leurs personnes. A la vérité , parmi les Propositions condamnées , il y en avoit d'où l'on n'étoit point Auteur ; mais ces Propositions n'étoient attribuées à personne , elles avoient été réprouvées dans les Pays-Bas , leur publication exigeoit une Censure , & le Concile de Trente s'étoit proposé de porter un seul Décret à tout ce qui tendoit à maintenir l'unité de la Foy dans les Provinces. Morillon rappela à Baius les Censures des Universités.

de Paris, & d'Espagne, qui avoient précédé la Bulle & qui lui étoient absolument conformes ; il le fit souvenir du scandale que ses Ouvrages avoient donné à une multitude de sçavans Théologiens de toutes les Nations, & des reproches que lui en avoient faits plusieurs Prélats du Concile de Trente ; quant aux Ecrits que Baius annonçoit, pour défendre ses Propositions, Morillon lui dit, qu'on s'en prendroit à lui seul, & qu'il se perdrait.

Baius assura qu'il ignoroit si l'on écrivoit contre la Bulle : tout ce qui dépendoit de lui, étoit de promettre qu'il n'écrirait point lui-même ; qu'il arrêteroit de plus tous les Ecrits qui viendroient à sa connoissance ; & il le promit. Au reste prévenu avantageusement de la supériorité qu'il avoit sur Morillon, pour la science, il voulut entrer en dispute, & justifier ses opinions. Morillon dit, *qu'il lui coupa la buchette*, & qu'il refusa d'entrer en dispute ; il ne parla que du concours des deux Puissances disposées à éteindre, à quelque prix que ce fût, le feu que Baius avoit allumé ; puis il lui demanda, s'il n'étoit donc plus dans

ces sentimens de modestie & de soumission, dont il avoit donné des preuves, lorsque l'Université avoit reçu la Bulle, sans aucune contradiction. Baius répliqua, *que tant qu'il vivoit, il se montreroit fils d'obéissance & qu'il persévéreroit dans cette résolution.* Morillon ne voulut pas porter plus loin la conférence, quoiqu'il fût chargé de demander à Baius une abjuration de ses erreurs. Il le vit si ému, qu'il craignit de l'aigrir, & il écrivit au Cardinal de Granvelle, qu'il n'avoit pas jugé à propos de lui offrir alors l'Absolution des Censures qu'il avoit encourues par ses rechûtes, *encore*, dit Morillon, *qu'il me semble qu'il en ait bon besoin.*

La suite des événemens prouva, que tous les ménagemens étoient inutiles, & que Baius ne vouloit pas renoncer à ses sentimens. Il parla même & il écrivit avec plus d'audace qu'auparavant; le signal de la nouvelle guerre qu'il déclara, fut une des Propositions condamnées, qui avoit pour objet le Sacrifice de la Messe: il la soutint publiquement, sous le prétexte spécieux des raisons nouvelles dont il se flattoit de l'appuyer; plu-

sieurs Théologiens le combattirent, & l'Université entière vit sa rechûte avec indignation. Le tems lui parut propre à donner au Public une Apologie qu'il avoit eu tout le loisir de méditer; il ne la répandit point avec mystère, sa hardiesse alla jusqu'à l'envoyer au Cardinal Simonetta, qu'il avoit connu au Concile de Trente, & à le prier de la présenter au Pape Pie V. dont il avoit déjà éprouvé la patience & la charité; mais il n'osa l'adresser au Cardinal de Granvelle, qu'il avoit justement irrité, & que tant de récidives avoient entièrement désabusé. Dans la Lettre que Baius écrivit au Pape, il dit de la Bulle qui avoit condamné ses opinions, qu'il étoit à craindre que cette condamnation ne fit tort à Sa Sainteté, non-seulement à cause des calomnies manifestes, que cette Censure paroît renfermer; mais encore, parce que les termes, & comme il semble, les sentimens des Saints Peres y sont condamnés. C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous avons cru nécessaire d'envoyer à Votre Sainteté, au Jugement de laquelle nous soumettons tout, ces Propositions, avec ce qui fait le sujet de nos allarmes, afin que les ayant mûrement pées, elle prononce si elle

veut que nous regardions ces Propositions comme légitimement condamnées , & dûment examinées , ou leur condamnation comme subreptice , & obtenue plutôt par artifice , & par les importunités de ceux qui sont jaloux de la vertu des gens de bien , que par de bonnes raisons.

L'apologie étoit aussi captieuse , que la lettre étoit orgueilleuse & téméraire. Baius s'attachoit à prouver , que quelques-unes de ses propositions condamnées pouvoient avoir un sens Catholique , sans craindre le sens hétérodoxe , qu'elles présentoient naturellement , & qui seul avoit donné lieu à leur prescription. Le saint Pape Pie V. voulut bien dissimuler l'injure que Baius lui faisoit. Granvelle sollicita la révision du jugement qui avoit été prononcé , le nouvel examen ne produisit que la même condamnation , dont les motifs furent expliqués dans un Bref , que le Pape confia à Granvelle pour le faire notifier à Baius. Le Bref portoit que , quoique les Ecrits de cet Auteur eussent été examinés la première fois avec la plus grande attention , cependant ils avoient été soumis à un nouvel examen , avec l'Apo-

logie que Baius avoit envoyée. *Tout considéré, dit le Pape, nous avons jugé que le Décret que nous avons donné, s'il n'étoit pas déjà rendu, seroit le même à tous égards, & nous le confirmons présentement.* Il impose à Baius un silence absolu, sur les propositions condamnées, & il l'exhorte à se soumettre à ce que la sainte Eglise sa Mere & sa Maîtresse lui ordonne.

Le Cardinal de Granvelle envoya le Bref à Morillon, pour le rendre à Baius; Morillon le rendit, sans ménager davantage la fausse délicatesse du coupable; il l'avertit qu'il avoit encouru les censures ecclésiastiques, pour avoir soutenu ses erreurs, malgré la défense que son Archevêque lui en avoit faite, sous peine d'excommunication, & malgré les injonctions portées expressément par la Bulle de Pie V. Baius répondit, qu'il ne pouvoit avoir encouru les censures, pour avoir fait ses représentations au Saint Siège, & pour avoir eu recours au Juge naturel de toutes les questions dogmatiques; aussi Morillon ne lui disoit pas qu'il eût encouru les censures pour avoir fait des représentations, mais pour
avoir

avoir soutenu en différentes occasions les propositions condamnées, & pour y avoir persévéré. Baïus parut le reconnoître de bonne foi, il en demanda l'absolution, & il se mit à genoux pour la recevoir. Morillon répliqua, qu'il falloit préalablement abjurer. Baïus feignit de douter sur quoi tomberoit son abjuration; Morillon le lui expliqua, & il dit, qu'elle auroit pour objet toutes les propositions réprouvées par le Saint Siège, & par les Universités de Paris & d'Espagne. Baïus se releva fort ému; il soutint que la Bulle même déclaroit, que quelques-unes des propositions condamnées pouvoient être soutenues à la rigueur, & dans le sens qui leur étoit propre; il demanda comme un préliminaire indispensable qu'on lui donnât copie de la Bulle, & qu'on lui laissât le temps d'y réfléchir. Etoit-elle donc nouvelle & inconnue à Baïus, qui l'avoit reçue de concert avec son Université, qui l'avoit réfutée dans son apologie, & qui avoit expliqué fort en détail tous les motifs qu'il croyoit avoir de s'en plaindre? Morillon se borna à lui rappeler, qu'après la

p

publication de la Bulle, on avoit pris le parti de n'en point laisser de copie, pour éviter l'éclat, pour étouffer cette affaire dans sa naissance, & pour ne pas laisser dans l'Université de Louvain des traces ignominieuses aux Auteurs qui avoient été condamnés. Baius l'avoua; il donna même des éloges à une conduite si charitable, & il demanda, que l'on donnât des ordres sévères, pour anéantir toutes ces disputes; puis revenant sur ses pas, & craignant de s'être trop avancé, il protesta que l'on se seroit concilié facilement, si le Pape avoit pris la précaution de censurer, & de qualifier chaque proposition en particulier: il s'en prit au Cardinal de Granvelle seul, & de la Bulle & du Bref que Pie V. avoit donnés. Morillon lui représenta toutes les obligations qu'il avoit au Cardinal, & l'ingratitude dont il le payoit; enfin il lui demanda s'il ne persistoit pas dans ses anciens sentimens d'obéissance envers le Chef de l'Eglise, & s'il ne reconnoissoit pas encore, que le Vicaire de Jesus-Christ est Juge de la Doctrine. Baius ne répondit rien. Il relut le Bref, &

ensuite la lettre du Cardinal de Granvelle ; touché des bontés que le Prélat lui témoignoit , il demanda pardon des reproches qu'il lui avoit faits dans un moment de colére , il ajouta , *qu'il étoit prêt , pour obéir , de ne jamais plus rien toucher auxdites propositions , & qu'il désiroit d'être abjourné*. Morillon insista sur l'abjuration ; Baius s'en défendit , sous prétexte de ne pouvoir envelopper dans une abjuration pure & simple des propositions qui méritoient des censures , & des qualifications bien différentes ; Morillon dit , qu'il ne demandoit qu'une abjuration relative à la condamnation prononcée par le Saint Siège : & c'étoit ce que Baius vouloit éviter.

Cette scène vive & singulière se passoit dans l'Hôtel du Cardinal de Granvelle à Bruxelles. Morillon , sans en avertir Baius , y avoit fait venir le Curé de sainte Gudule , qui avoit la réputation d'un Théologien çavant , & d'un homme très-verbeux ; il proposa à Baius de s'en rapporter au sentiment de ce Casuiste , sur l'abjuration dont il s'agissoit. Baius voulut bien le consulter. Le

Curé lui parla avec beaucoup de zèle & de force, & enfin il le détermina à une abjuration relative à la Bulle de Pie V. Baius se mit à genoux, il fit son abjuration, & il reçut l'absolution des censures. Morillon crut devoir prendre la même précaution pour des Religieuses de l'Ordre de saint François. L'esprit de curiosité les avoit portées à s'informer du sujet des disputes, qui agitoient depuis long-temps les Diocèses & les Écoles des Pays-Bas : leur ignorance les avoit précipitées dans le mauvais parti, & l'amour de la nouveauté les y soutenoit. Morillon exigea d'elles une abjuration semblable à celle de Baius, sans doute, sans discuter en leur présence des questions épineuses, dont elles auroient dû ne jamais entendre parler, & qui surpassoient beaucoup leurs foibles connoissances.

On s'étoit déjà flatté souvent d'avoir terminé cette malheureuse affaire, & pour cette fois, on devoit l'espérer avec une sorte de certitude ; mais Baius étoit ou fort inconstant ; ou très-dissimulé. Il revenoit toujours à ses opinions ; ce n'étoit pas

assez pour lui de les croire vraies & d'y adhérer en secret ; il vouloit les répandre , & il travailloit avec chaleur à se faire des Disciples dans l'Université de Louvain. Ravestein avoit toujours éclairé de près sa conduite. Après la mort de Ravestein , Cunerus Petri , l'un des Professeurs de cette Université , fut pour Baius un surveillant aussi zélé & aussi importun. Il se plaignit hautement des rechûtes fréquentes de Baius , & il en donna des preuves. On conseilla à Baius de se justifier en présence de la Faculté. Il s'expliqua avec cette audace , que le Cardinal de Granvelle seul avoit pu réprimer , & qui renaissoit toutes les fois qu'il croyoit pouvoir dogmatifer impunément. Parmi les propositions condamnées par la Bulle , Baius dit , qu'il y en avoit plusieurs qui avoient été condamnées avec justice , que d'autres avoient été mal entendues , & extraites avec peu d'exactitude , & que quelques-unes enfin n'avoient rien d'odieux , que d'avoir été expliquées d'une manière inusitée dans l'Ecole , quoique les Peres de l'Eglise se fussent servis des mêmes expres-

sions ; ensuite affectant du zèle pour la paix , & de la patience dans son humiliation , il protesta qu'il n'avoit gardé le silence que pour ne pas exciter de nouveaux troubles , pour ne pas accuser de fausseté & de calomnie les Auteurs des extraits insérés dans la Bulle , pour ne pas reprocher au Saint Siège la négligence & la précipitation du jugement qu'il avoit rendu , dans un temps où il convenoit de ménager la dignité du premier Siège du Monde Chrétien , & où il falloit apprendre aux hérétiques à le respecter. Baius remarqua , que dans le nombre des propositions condamnées , il y en avoit quarante dont il n'étoit pas l'Auteur , & dont il n'entreprendoit pas l'apologie ; pour les autres , il assura qu'il se seroit dispensé de les justifier , si Rithovius, Evêque d'Ypres , Sonnius de Bois-le-Duc , & Jansénius de Gand, ne lui eussent conseillé de faire cesser tous les soupçons , & de faire une profession solennelle de sa foi. Son amour pour la paix étoit, disoit-il , si vif & si sincère , qu'il avoit été tenté de renoncer à sa Chaire de Professeur , pour termi-

ner toutes les disputes par sa retraite ; mais il avoit considéré qu'il devoit répondre à Dieu des talens que sa Providence lui avoit confiés, qu'il lui étoit défendu de les enfouir, & qu'il avoit appris de saint Augustin, que le juste ne doit pas cesser de faire le bien, pour éviter les calomnies que l'on répand contre sa réputation.

Après un préambule si fier, si éloigné de la soumission & de la modestie qu'il avoit affectées dans les premiers momens de sa condamnation, Baius entra dans le détail des propositions condamnées par la Bulle, pour discerner celles qui lui étoient étrangères de celles qu'il vouloit adopter ; sur-tout il s'attacha aux articles de la Grace, du péché originel, du mérite des bonnes œuvres, du sacrifice de la Messe, de la charité, du prix des actions de Jesus-Christ, & du libre arbitre, dissimulant ce que ses opinions avoient de singulier & de dangereux, les présentant sous une apparence propre à surprendre ceux qui étoient, ou moins éclairés, ou moins attentifs, & se réservant toujours quelque rou-

pas, en finissant son apologie
porter l'Université à la pai
peindre les malheurs qui naiss
divisions, & de l'inviter à s'abste
disputes que lui seul avoit fa
tre, qu'il entretenoit avec cl
& dont il ne sortoit jamais
confusion.

Il s'en fallut beaucoup qu
position de ses sentimens coi
les Docteurs de Louvain, &
moient sincèrement la Religi
qui craignoient pour la Foi ;
reprochèrent ses expressions
raires contre le Saint Siège
hardiesse qu'il avoit d'attribu
Peres de l'Eglise les opinions
étoient personnelles ; pour le
même dans son dernier retr
ment, appuyé sur ce que la B
Pie V. n'avoit pas été publi
lemnellement on pria le Du
be, Gouverneur des Pays-Bas
faire publier ces formalit
coutumées. On pensa

Docteur de Louvain d'y souscrire, spécialement Baius, qui épuisoit tous les artifices pour éviter cette souscription. Alors le Concile Provincial de Malines étoit assemblé. Martin Rithove, Evêque d'Ypres, y présidoit pour l'absence du Cardinal de Granvelle. Le Duc d'Albe crut que la Bulle ne pouvoit être publiée plus convenablement que dans le Concile même : il en écrivit aux Evêques assemblés, persuadé que l'autorité de ce Concile, jointe à celle du Saint Siège, & aux décisions de la Sorbonne & des Universités d'Espagne, détermineroit enfin Baius à une soumission parfaite. Les Evêques applaudirent aux vûes du Duc d'Albe. Tous unanimement avoient accepté la Bulle ; tous marquèrent du zèle pour la faire respecter. Ils députèrent à Louvain les Evêques d'Ypres & de Bruges, dans l'espérance que ces deux Evêques, célèbres par leur science, & par leur piété, pourroient leur collègue, & pourroient le persuader de se laisser facilement mettre sur le chemin. Mais il ne leur fut pas possible de le persuader. Il ne devoit que leur répondre qu'il étoit plus

comment résister en effet aux deux Puissances , qui agissoient parfaitement de concert, & qui menaçoient de sévir contre ceux qui s'obstineroient plus long-temps dans leur désobéissance ? Baius eut recours à l'artifice qui lui avoit déjà réussi , il dissimula en présence des Evêques députés du Concile , il ne parla que de modération & de paix , il promit de se soumettre au Concile Provincial , *pourvu* , dit-il , *que la vérité ne fût point blessée*. Une soumission si captieuse ne satisfit que ceux qui ne le connoissoient pas. Morillon se rendit à Louvain ; il y fit publier la Bulle dans une assemblée générale de la Faculté , & tous sans exception s'y soumirent de la manière la plus absolue & la plus forte ; mais il s'agissoit principalement d'avoir un acte authentique de cette acceptation , qui fût signé de Baius , pour le réduire au silence , & pour le convaincre de duplicité , s'il retomboit dans ses erreurs. Par la même raison , Baius étoit résolu de s'en dispenser à quelque prix que ce fût ; ses intrigues engagèrent la Faculté à prier Morillon de se contenter de

l'acceptation solennelle de la Bulle que l'on venoit de faire ; les actes du Concile de Malines , & les registres de l'Université paroissoient suffire pour attester cette acceptation , & pour la faire passer à la postérité ; de plus grandes précautions pouvoient être injurieuses à la Faculté , elles étoient au moins inutiles ; cependant il fut décidé , que si le Concile de Malines persistoit à exiger cet acte d'acceptation , la Faculté le feroit expédier , & munir de la signature de tous les Docteurs , sans aucune exception. Morillon rendit compte au Concile de ces dispositions ; il lui demanda de nouveaux ordres pour se conduire avec plus de lumières , & pour n'être pas responsable des événemens.

Il devoit s'attendre à toute la haine de Baius , & de ses Sectateurs ; mais il fut étonné des calomnies qu'on répandit contre lui , si grossièrement qu'il lui fut facile de détromper l'Université , & de confondre ses Accusateurs. Ils lui reprocherent d'avoir publié la Bulle de son propre mouvement , & d'avoir emprunté le nom du Concile , sans y être autorisé. Il

en porta ses plaintes au Concile même, qui crut devoir un témoignage public à la vérité, & des éloges à la conduite de Morillon. Les Evêques d'Ypres & de Gand furent chargés d'écrire à la faculté de Louvain, & de l'assurer qu'il n'avoit agi que par les ordres du Concile, qui s'étoit déterminé à la publication de la Bulle, par les motifs les plus justes & les plus pressans. Les erreurs de Baius étoient répandues dans les Pays-Bas, elles commençoient même à se glisser dans les Etats voisins. On avoit souhaité d'abord de lui épargner la honte de sa condamnation; mais elle étoit devenue publique par sa résistance même, & par ses clameurs. Il n'y avoit plus d'espérance de faire rentrer ses opinions dans les ténèbres. Des rechûtes scandaleuses & fréquentes avoient exigé les remèdes les plus forts, & les plus grandes précautions. Il s'agissoit d'assurer la Foi, & de préserver le Monde Chrétien des erreurs que l'on s'efforçoit de répandre; la seule publication de la Bulle pouvoit porter la lumière dans les esprits, & tracer aux Fideles la conduite qu'ils devoient tenir. Quant à la souscrip-

tion de l'acceptation de cette Bulle , les Evêques disoient , qu'elle ne devoit souffrir aucune difficulté. Le Jugement du Saint Siège avoit été porté après l'examen le plus exact , il avoit été réitéré , il avoit été accepté solennellement par le Concile de la Province , il étoit conforme aux sentimens des Universités les plus fameuses : celle de Louvain l'avoit reçu avec un applaudissement général ; le Roi étoit résolu de le protéger , le Duc d'Albe avoit l'autorité & la fermeté nécessaires pour le faire exécuter ; Viglius Président du Conseil d'Etat , & Coadjuteur de la Prévôté de St. Bavon de Gand , étoit dans les mêmes sentimens ; enfin , disoient les Evêques d'Ypres & de Gand au nom du Concile , *on dissipera beaucoup plus aisément tout soupçon de rechûte , en souscrivant l'acceptation que la Faculté a faite de la Bulle , si elle l'a faite de bonne-foi , puisque par là elle mettra le sceau à la sincérité de sa soumission , en confirmant par sa souscription la décision du Saint Siège , auquel l'Ecole de Louvain a coutume de s'en rapporter en toutes choses. Le reste de la Lettre est une exhortation à signer l'acceptation , pour assoupir une affaire très-odieuse.*

Malgré des raisons si pressantes, la signature de l'acceptation fut encore différée. Ce ne fut qu'en 1572, que le Duc d'Albe, indigné des intrigues & des délais de Baius, ordonna à la Faculté d'en délibérer définitivement, & de lui rendre compte de sa Délibération. Tous les Docteurs furent présens à cette Assemblée, Baius seul s'en dispensa, on ne sçait sous quel prétexte. La Faculté jugea, que toutes les Propositions condamnées par la Bulle, l'avoient été avec justice. Elle ordonna, que cette Conclusion seroit notifiée à tous ses supplots, spécialement à ceux qui aspireroient aux Grades, & qu'on lui dénonceroit tous ceux qui refuseroient de s'y soumettre. Tous les Livres qui renfermoient les Propositions condamnées, furent supprimés, la lecture en fut défendue aux Etudians; on nomma des Docteurs exemts de tous soupçons, pour corriger les Ecrits qu'Hessels avoit dictés, & par lesquels il avoit frayé le chemin à Baius. La Faculté déclara qu'elle acceptoit la protestation que Baius avoit faite, & qu'il avoit renouvelée tout récemment, de s'en rapporter à la Dé-

cision de la Faculté , & elle établit des Conférences pour affermir la paix & l'union. Baius n'avoit plus de prétexte pour refuser d'obéir , il signa la Délibération, sans aucune difficulté , toujours soumis en apparence, mais toujours déterminé à échapper par les détours qu'il sçavoit se préparer.

Morillon rendit compte au Cardinal de Granvelle de tout ce qui s'étoit passé ; le Cardinal approuva sa conduite , & il l'en remercia au nom de Pie V. Ce Saint Pontife mourut très-persuadé que le Baïanisme étoit anéanti ; en Flandres même on eut une si grande confiance dans la prétendue soumission de Baius , qu'il obtint le Doyenné de l'Eglise Collégiale de S. Pierre de Louvain , & que l'Université le fit son Chancelier ; cependant il ne lui manquoit qu'une occasion , pour rentrer dans la carrière ; elle se présenta bientôt , & il la saisit avec empressement. Philippe de Marnix de Sainte Aldegonde Calviniste des plus emportés , assez vain pour vouloir dogmatifer dans sa Secte , quoique fort ignorant , lui proposa différentes questions sur la pré-

sence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, sur l'Ecriture Sainte, & sur l'Eglise. Baius eut le malheur, ou la malice de répondre à ces questions d'une maniere si équivoque, & si foible que De Marnix s'attribua une victoire complete. Les Calvinistes des Pays-Bas en triompherent, & ils eurent quelques raisons de s'applaudir, de ce qu'un Militaire de leur Secte avoit confondu l'un des plus sçavans Docteurs de Louvain. Horantius, Religieux de S. François, écrivit, non contre Marnix, qui n'avoit proposé que des difficultés cent fois rebattues & détruites, mais contre Baius, qui avoit paru trahir la cause de la Catholicité; cet écrit eut assez de succès pour obliger Baius à se justifier. On vit donc encore une apologie de sa doctrine. Il s'emporta contre son adversaire, & dans l'excès de sa colere, il osa nier l'existence de la Bulle de Pie V. bien assuré que Morillon n'en avoit point laissé de copie. L'Université de Louvain, étonnée de cette impudence, en écrivit au Roi d'Espagne, & au Cardinal de Granvelle; elle les pria d'obtenir de Gregoire XIII. la confirma-

DU CARD. DE GRANVELLE. 353
tion de la Bulle de Pie V. c'étoit en
effet l'unique moyen de prévenir des
chicanes qui renaissoient à chaque
instant ; elles devoient cesser enfin
par le dépôt de la Bulle dans les re-
gistres de l'Université.

Baius , justement allarmé de ce
projet , retoucha l'écrit qu'il avoit
envoyé autrefois à Pie V. Il n'osoit
plus s'adresser au Cardinal de Gran-
velle , qui l'avoit abandonné abso-
lument ; mais il trouva le moyen
de faire présenter son apologie à
Gregoire XIII. Granvelle reçut à
cette occasion des ordres de Madrid ;
Ministre du Roi d'Espagne auprès du
Saint Siège , il ne put se dispenser
de solliciter un nouvel examen des
écrits de Baius , sans proposer aucun
de ces ménagemens , qui avoient si
mal réussi , & qui n'avoient servi
qu'à rendre le coupable plus témé-
raire & plus entreprenant. Gregoire
XIII. donna une Bulle , qui renou-
velloit la condamnation des erreurs
de Baius , & qui rapportoit en son
entier la Bulle de Pie V. pour assurer
son existence & son authenticité ;
elle fut remise à Tolet, Jésuite &
Prédicateur du Pape ; il devoit la

le sujet de son voyage ; bien le
former quelque opposition à
cution de la nouvelle Bulle ,
fixa au dix-neuf du même moi
semblée générale de la Faculté
devoit être convoquée pour la
fication , & pour l'enregistrem
la Bulle. Ce jour étant venu ,
présenta à la Faculté le Bref qu
torisoit ; ensuite il fit un discours
il rappella tout ce qui s'étoit p
l'occasion de la Bulle de Pie V.
ce que quelques Théologiens
nommer personne, avoient fait,
se soustraire aux Décisions p
par ce Décret. Il présenta la Bu
Grégoire XIII. , il demanda au
du Saint Siège qu'elle fût acc
Et déposée dans les Registres de

encore de se justifier, puis il se retira, sous prétexte de laisser opiner en liberté, sur une affaire qui l'intéressoit personnellement. Le Doyen de la Faculté remercia le Pape au nom de tous ses Collègues de la charité paternelle que Sa Sainteté avoit pour l'Université de Louvain ; il assura le Commissaire Apostolique, qu'elle n'avoit jamais manqué au respect & à la soumission qu'elle devoit à la Bulle de Pic V., & pour délibérer sur la réception de celle de Grégoire XIII., il indiqua une seconde Assemblée générale au ving-un. Tolet y fut conduit par Baius même, & par deux Docteurs Députés de la Faculté. Après la lecture du Bref & de la Bulle, il demanda à Baius s'il n'avoit pas que plusieurs des Propositions condamnées étoient dans ses Ouvrages, dans le même sens où elles étoient condamnées, Baius l'avoua, sans modification & sans excuse. Tolet insista, il demanda encore à Baius, s'il condamnoit ces Propositions, & toutes celles qui étoient prosrites par la Bulle. Baius répondit, *je les condamne selon l'intention de la Bulle, & comme la Bulle les*

condamne. Tolet pria la Faculté d'acquiescer. Tous unanimement dirent : *nous condamnons les Propositions , recevons la Bulle avec respect , & ne promettons obéissance.* Tolet finit la Séance , en exhortant la Faculté à la paix & à la persévérance.

Sa Commission alloit plus loin : il s'agissoit de déterminer enfin Baïus de donner un Acte authentique de sa Commission , & à le signer. Tolet lui présenta un modele de cet Acte. Baïus devoit reconnoître nettement que ses opinions avoient été jugées & condamnées par Pie V. , & Grégoire XIII. On lui proposoit d'y joindre une déclaration de ses sentimens , conçue en ces termes. *J'ai été si fortement touché , que je suis tout-persuadé de l'équité avec laquelle on a condamné toutes ces opinions , que leur condamnation est très-juste & très-légitime , qu'elle n'a été prononcée qu'après une délibération , & un examen très-exact. Je confesse de plus , que plusieurs de ces propositions sont contenues & enseignées dans le sens même auquel elles ont été condamnées , dans plusieurs Livres que j'ai écrits & publiés , avant que le Pape eût publié sa Bulle : enfin je déclare , qu'à pré-*

renonce à toutes ces mêmes Propositions , que j'acquiesce à la condamnation que le Saint Siège en a faite , & qu'à l'avenir , je ne veux , ni en enseigner , ni en soutenir aucune. Baius n'hésita pas de signer cet Acte, quoiqu'il prévît, qu'il pourroit le confondre, lorsqu'il renouveleroit des erreurs abjurées d'une manière si solennelle & si précise. C'étoit du moins se tirer d'un embarras présent : l'avenir n'incommode que ceux qui sont vrais , droits & sinceres.

Qu'il est rare que l'on abandonne de bonne foi un parti, dont on se fait honneur d'être le chef ! la prévention & l'amour aveugle que l'on a pour ses opinions , qu'on se flatte d'avoir créées ; la vanité satisfaite d'occuper une place distinguée , plutôt que d'être confondu dans la multitude des Théologiens & des fideles ; l'appas de la réputation ; la honte de varier , & de reconnoître son erreur ; le triomphe de ses Adversaires que l'on hait , & que l'on méprise ; la prétendue lâcheté de ruiner un Ouvrage, dont on croit être le plus ferme appui ; la douleur de faire passer son nom à la Postérité avec une tache

Tel fut le malheur de Baius. .
il n'eut la force de renoncer
idées ; quelques précautions
prît , pour les renfermer dans
intérieur , souvent elles lui
poient , elles le trahissoient. M
& Horantius furent encore aux
avec lui , & pour cette fois
rendit la justice , qu'il avoit eu
l'Eucharistie d'une manière C
doxe ; mais ses sentimens sur le
voir de l'Eglise parurent suffi
il fut obligé de donner enco
explications , toujours hon
à un Théologien , qui doit
avec justesse , & sans détour
des matieres qui appartiennen
Foi.

Ainsi Baius eut sa part de la

également révoltés contre l'Autorité
 Ecclésiastique, & contre la Puissance
 Royale. Ces craintes redoublèrent,
 lorsqu'on vit, qu'il dispensoit ses
 Disciples de l'acceptation des Bulles
 de Pie V. & de Grégoire XIII., quoi-
 que l'Université eût ordonné expref-
 sément qu'on l'exigeât de ses Étudi-
 ans; lorsqu'il combattit la croyan-
 ce de l'Eglise-Catholique sur les In-
 dulgences, en ce qu'elle enseigne,
 que les mérites des Saints entrent
 dans ce trésor spirituel; lorsqu'il
 s'attacha à affoiblir l'autorité que le
 Saint Siège exerce sur l'Eglise Univer-
 selle, pour se venger des condamna-
 tions que Rome avoit prononcées
 contre lui, & qu'embarrassé de quel-
 ques Décisions du Concile de Trente,
 il prétendit, qu'elles n'étoient pas dé-
 finitives & irrévocables. A chaque
 pas qu'il fit dans ses égaremens, il
 rencontra toujours des Adversaires,
 dont le zèle & la science auroient dû
 le ramener aux vrais principes; les
 Universités de Salamanque & d'Al-
 cala censurèrent une seconde fois ses
 Ouvrages: on peut dire, que l'Au-
 torité, la Charité, les lumieres s'é-
 puisèrent pour le persuader.

Le Cardinal de Granvelle, pas voulu le perdre, & j'ai n'avoit pu le convertir. La dernière ressource que le zèle inspira à son maître, fut d'engager le Pape à fonder l'Université de Louvain, & de lui donner pour objets, les sciences & les arts, qui avoient fait naître les disputes. L'Université le fit avec modération & avec précision, elle ordonna que ses Docteurs & ses Candidats promissent par serment de s'y conformer, & elle eut la satisfaction de le voir généralement prouvé. Baius en devint plus respecté. La Foi parut être ennoblie par la condamnation de ses extravagances; on le laissa achever tranquillement sa carrière, dans les fonctions de Chancelier de l'Université de Louvain.

J'ai crû devoir expliquer ici la suite de l'affaire de Baius, pour ne pas interrompre trop souvent le récit de cet événement singulier, sachant que le Cardinal de Granvelle avoit la plus grande attention

France pour entretenir la division dans le Royaume & pour faciliter par une guerre civile les projets chimériques que Philippe II. avoit formés sur la Couronne de France. Non-seulement il n'y a point de preuves, que ces Ministres ayent eu des liaisons secrètes avec les Calvinistes de France, & qu'ils les ayent favorisés ; mais encore il est certain, qu'ils ont eu le zèle le plus vif & le plus sincere, pour contribuer à appaiser les troubles de Religion qui s'étoient élevés en France. Personne n'ignoroit alors les relations intimes que les Calvinistes de France avoient avec les Religioneux des Pays-Bas. Si les Ministres du Roi d'Espagne avoient protégé les Calvinistes de France, ils auroient assuré de grands secours aux Séditieux des Pays-Bas, ils auroient agi contre les vœux & les intérêts de leur Maître. Qu'on reproche aux Granvelles d'avoir flatté l'ambition des Guises, cela est juste ; il n'est que trop commun qu'on tâche de diviser les sujets d'une puissance qu'on veut abattre, & de les soulever contre leur Souverain légitime ; pour les troubles de la Religion, les Granvelles souhaitoient

sincèrement de les calmer, ils en donnerent alors une preuve qui ne peut pas être équivoque.

*Projet de
Granvelle pour
finir l'affaire
de la Navarre.*

Antoine de Bourbon premier Prince du Sang de France avoit épousé Jeanne d'Albret Héritière du Royaume de Navarre. L'un & l'autre étoit imbû des nouvelles erreurs, & ils étoient encore plus ennemis de la Cour de Rome, qui avoit entrepris de dépouiller les Possesseurs légitimes de la Couronne de Navarre, pour la transporter à la Maison régnante en Espagne, sous prétexte de conserver la Religion dans la Navarre. C'étoit un projet digne d'un Prélat zélé pour la Religion, & d'un Ministre habile, de vouloir détacher le Roi & la Reine de Navarre du parti des Calvinistes, de les reconcilier avec la Cour de Rome, & de les faire rentrer dans le sein de l'Eglise. Le Cardinal de Granvelle proposa l'échange du Royaume de Navarre, contre le Royaume de Sardaigne. Le Baron de Chantonnay, Ambassadeur en France, fut chargé de disposer le Roi & la Reine de Navarre à cet échange, & d'obtenir le consentement de la Cour de France, qui y avoit un intérêt sensible.

Prosper de Sainte-Croix, Nonce en France sous le Pontificat de Pie IV. avoit ordre d'agir de concert avec les Granvelles ; mais ce projet souffroit de grandes difficultés. Il étoit avantageux à Philippe II. , & ce fut lui qui s'y opposa avec plus d'obstination. Pour l'y déterminer , on lui représenta les scrupules bien fondés que Charles-Quint avoit portés jusques dans sa retraite sur la possession de la haute Navarre. L'acquisition de la basse Navarre étendoit la Frontière d'Espagne du côté de la France , & en conservant la mouvance du Royaume de Sardaigne , Philippe auroit fait un échange également glorieux & utile à sa Couronne. Cependant il parut craindre de donner un voisin dangereux à la Sicile , & son indécision accoutumée suspendit la négociation.

Le Roi de Navarre étoit très-disposé à accepter l'échange , quoique le voisinage de la Sicile fût plus à craindre pour lui que pour l'Espagne. Il étoit sans marine & sans espérance d'en pouvoir former ; il avoit à redouter toutes les forces de l'Espagne , & les prétextes dont on ne manque jamais pour dépouiller

celui qui ne peut se défendre. La Reine de Navarre marquoit une répugnance invincible à céder le patrimoine de ses peres , & à embrasser la Religion Catholique. Charles IX. Roi de France désiroit que la basse Navarre restât entre les mains d'un Prince de son sang , & pour ainsi dire dans sa dépendance. La négociation languit , elle n'échoua absolument qu'à la mort du Roi de Navarre.

*Granvelle
propose le Ma-
riage de Dom
Carlos avec
Marie Stuart.*

Un Historien a dit , qu'avant que de proposer l'échange de la Navarre & de la Sardaigne , Granvelle avoit eu un autre dessein. Ce Ministre , dit-il , connoissoit l'obstination de la Reine de Navarre dans les erreurs qu'elle avoit embrassées , il proposa au Roi de Navarre de la répudier , de reprendre son ancien attachement à la Catholicité , & d'épouser Marie Stuart, Reine d'Ecosse , alors veuve de François II. il n'est pas possible d'accuser Granvelle d'avoir eu des vûes si contraires à la Religion & à la politique ; à la Religion , parce que le divorce n'est point admis dans l'Eglise Catholique , & que l'hérésie même ne peut

diffoudre le lien du Mariage ; à la Politique , parce qu'il n'étoit pas de l'intérêt du Roi d'Espagne de faire rentrer la Couronne d'Ecosse dans la Maison de France. Philippe II. avoit une si grande appréhension qu'elle n'y rentrât, qu'après la mort de François II. , il n'oublia rien pour empêcher le Mariage de Charles IX. avec Marie Stuart. Granvelle avoit été chargé de cette intrigue ; peut-être même en étoit-il l'auteur ; auroit-il abandonné si promptement ses principes pour favoriser le Roi de Navarre ennemi irréconciliable de l'Espagne ? Enfin ce prétendu projet avoit été contraire aux maximes les plus certaines du droit Public. Antoine de Bourbon étoit Roi de Navarre parce qu'il avoit épousé l'Héritière de ce Royaume. S'il avoit répudié cette Héritière , il auroit cessé d'être Roi, il auroit tout perdu , & la Religion n'y auroit rien gagné , puisque Jeanne d'Albret auroit conservé son Royaume , & qu'elle n'auroit pas manqué de continuer à protéger les Calvinistes.

Le vrai dessein du Cardinal de Granvelle paroît dans les Lettres que

lât à leur conduite. Il proposa de leur donner un surveillant, non sous le titre de Gouverneur, qui leur seroit odieux, mais sous le titre de Protecteur, choisi dans la plus haute Noblesse, chargé seulement en apparence de maintenir leurs Privilèges, mais occupé réellement à éclairer de près leur conduite : c'étoit se désigner clairement pour remplir la place qu'il vouloit créer. La Gouvernante n'eut pas le courage de lui résister ; la proposition fut portée au Conseil, ou les amis du Prince d'Orange le donnèrent pour être l'homme le plus agréable aux Brabantins, & le plus capable de les bien conduire. Granvelle lui résista en face. Il dit que les Brabantins étoient jaloux du privilège qu'ils avoient, de n'être soumis à aucun Supérieur, qu'au Gouverneur général des Pays-Bas ; ce privilège étoit ancien, celui qui seroit leur Protecteur, pourroit se nommer leur Souverain, & se croire associé à l'autorité du Roi, sur les dix-sept Provinces. Granvelle fit sentir toutes les conséquences de ce projet audacieux, il parla avec tant de force,

que malgré les intrigues du Prince d'Orange, sa proposition fut rejetée à la pluralité des voix. Le Ministre alla plus loin, il ne communiqua plus rien au Prince d'Orange de tout ce qui pouvoit intéresser le Brabant, il affecta même de profiter de l'absence du Prince, pour nommer les Magistrats des Villes du Brabant, & pour ne pas lui donner la facilité de s'y faire de nouvelles créatures.

Ce refus ne servit qu'à animer le Prince d'Orange, & à faire éclore une nouvelle intrigue. De toutes les Provinces des Pays-Bas il s'éleva un cri général, pour demander la convocation des Etats. Le prétexte en étoit juste en apparence. On disoit que les bons Rois ne craignent jamais de consulter leurs Sujets, on se proposoit de porter des Loix équitables pour la défense de la Religion, de régler les Finances, & de pourvoir à la garde du Pays, que le Prince d'Orange, croyoit exposé à être envahi par les François. Il n'ignoroit pas que le Roi d'Espagne avoit défendu très-expressément à la Gouvernante d'assembler les Etats Géné-

raux des dix-sept Provinces ; mais pour l'y déterminer, il lui fit espérer que les Etats lui donneroient des subsides assez abondans , pour réparer les désordres des finances, pour soudoyer les Troupes , pour dominer absolument sur les Peuples des Pays-Bas.

Le Prince d'Orange étoit bien éloigné de tenir parole. Son unique objet étoit d'obtenir la convocation des Etats , & de les engager à chasser les troupes Espagnoles , à régler l'emploi du subside qui avoit été accordé par les Etats de Gand , & à usurper la Législation même pour les affaires de Religion ; cependant la présence du Cardinal de Granvelle l'embarassoit , & il entreprit de l'exclure des Etats dont il demandoit la convocation. Naturellement les Etats Généraux ne devoient être présidés que par la Gouvernante, & par son Ministre. Le Prince d'Orange proposa de leur donner pour Président le Marquis de Bergue , homme d'une probité reconnue & Catholique fort zélé , mais homme foible , & dont il se flattoit de disposer entierement. Si le Marquis de Bergue pouvoit obtenir la

Présidence des Etats , il étoit sûr que le Cardinal de Granvelle refuseroit d'y assister , & c'étoit tout ce que le Prince d'Orange souhaitoit.

L'appas d'un subside extraordinaire & abondant tentoit la Gouvernante ; mais Granvelle lui découvrit le piège caché sous de si belles apparences, & l'impossibilité même d'assembler les Etats Généraux. Le Roi l'avoit défendu expressément , & c'étoit s'exposer à toute son indignation, que de lui désobéir dans une affaire de cette importance. Les Etats assemblés devoient infailliblement s'emparer de toute l'autorité, & ne laisser à la Gouvernante & au Ministre, que le soin d'exécuter leurs volontés. Ceux qui demandoient la convocation des Etats, étoient ceux-là mêmes qui méditoient une révolution, & qui vouloient substituer le Gouvernement républicain à l'Autorité Souveraine. Ils auroient attention à remplir les Etats de Séditeux, & ils emporteroient facilement la pluralité pour la liberté de conscience. On y verroit les Abbés Réguliers encore irrités de l'établissement des nouveaux Evêchés. La Noblesse y

seroit conduite, trompée, & asservie par le Prince d'Orange. Les Députés des Villes seroient subjugués par la Noblesse. Ceux qui avoient embrassé les nouvelles erreurs, demanderoient la révocation des Edits de Charles-Quint, ils s'éleveroient contre les Ordres sévères de Philippe II; si on leur imposoit silence, ils se plaindroient de la servitude où l'on tiendrait les Etats. Leur accorder un autre Président que la Gouvernante, ce seroit une nouveauté, ce seroit un exemple pernicieux, ce seroit donner au peuple un Tribun qu'on opposeroit à l'Autorité Royale, & dont les fonctions passeroient bientôt des mains du Marquis de Bergue dans celles du Prince d'Orange. La Gouvernante se rendit à des raisons si fortes, & elle refusa absolument la convocation des Etats; elle dit que le Roi devoit bientôt revenir en Flandres, & qu'il falloit attendre sa présence, pour délibérer des intérêts les plus importants de la Religion & du Gouvernement.

Tout ce qu'elle ordonnoit d'elle-même étoit marqué au coin de la timidité, elle laissoit trop entrevoir

la crainte que le prince d'Orange lui avoit inspirée , & le désir qu'elle avoit de l'appaiser. Pour le consoler du refus d'assembler les Etats , elle permit aux Chevaliers de la Toison d'Or de s'assembler en sa présence , pour délibérer sur les affaires générales. On affectoit de ne parler devant elle que des intérêts des Peuples; mais on avoit toujours quelques prétextes pour achever les Délibérations chez le Prince d'Orange , & là on ne s'entretenoit que des moyens de chasser le Ministre. Il le sçut , ou il s'en douta , il en porta ses plaintes au Roi d'Espagne ; le Roi désapprouva ces assemblées , il voulut que la Gouvernante les fit cesser , & ce fut pour elle une mortification , de voir que les premiers ordres peuvent être qu'elle eût donnés sans la participation de Granvelle , fussent condamnés & révoqués sans aucun ménagement. Telle fut aussi l'époque de la mésintelligence qui survint entre la Gouvernante & le Ministre , & qui acheva de tout perdre. Granvelle se plaignoit de ce que la Gouvernante autorisoit publiquement les Conférences de ses ennemis , & les Délibé-

rations fréquentes , où il ne s'agissoit que de trouver les moyens les plus sûrs pour le faire renvoyer. La Gouvernante jugea par la Lettre humiliante qu'elle avoit reçue , que Granvelle avoit à son insçu une correspondance avec le Roi , & qu'il ne l'épargnoit pas dans les avis qu'il donnoit. La défiance devint réciproque , elle éclata même ; & le Prince d'Orange en profita habilement , pour se débarrasser en même-temps de la Gouvernante & du Ministre.

Il lui étoit important de commencer par éloigner des Pays-Bas les troupes Espagnoles. Le Roi l'avoit promis aux États de Gand ; le délai qu'il avoit prescrit , étoit écoulé depuis long-tems ; les Grands , le Peuple , les États de chaque Province exigèrent unanimement , que la Gouvernante accomplît la parole du Roi , & ils l'exigèrent avec cette chaleur que le Prince d'Orange sçavoit donner à tous ses projets. Granvelle voyoit trop de dispositions à la guerre civile , pour ne pas conserver des troupes qui devoient être sa seule ressource. Il en écrivit au Roi d'Espagne , & bien loin de lui conseiller de rappeler ses trou-

DU CARD. DE GRANVELLE. 375

pes en Espagne , il lui conseilla de les laisser aux Pays-Bas, de les bien payer, d'y établir une grande subordination, & de les augmenter assez pour tenir en respect les Peuples des dix-sept Provinces.

La Gouvernante devoit prudemment refuser le renvoi des troupes Espagnoles , jusqu'à ce que le Roi en eût décidé ; elle mollit , & peut-être pour mortifier Granvelle à son tour , elle ordonna que l'affaire fût portée au Conseil d'Etat. Le Prince d'Orange y entraîna facilement les suffrages pour le renvoi des troupes ; Granvelle & Viglius furent les seuls qui osassent s'y opposer ; mais la grande pluralité étoit pour le départ des troupes, & la Gouvernante expédia des ordres , pour les faire marcher en Zélande , où elles devoient s'embarquer pour l'Espagne. Déjà elles étoient en route , lorsque les ordres du Roi arrivèrent pour suspendre leur départ : la Gouvernante n'osa résister , elle suspendit leur embarquement , bien résolue d'avoir sa revanche contre le Ministre , & de combattre son avis , au risque de s'affoiblir elle-même , & de se mettre dans la dépendance absolue du Prince d'Orange.

En effet les plaintes redoublerent. La Gouvernante parut craindre une sédition , & que les troupes Espagnoles mêmes , qui étoient en très-petit nombre , n'en fussent les premières victimes. Dans la lettre qu'elle en écrivit au Roi , elle scût lui inspirer la frayeur vraie ou fausse dont elle étoit pénétrée ; le Roi étoit toujours au premier qui vouloit s'emparer de son esprit , il permit de renvoyer les troupes en Espagne. Granvelle & Viglius parurent se rendre, les troupes partirent ; & dès ce moment le Prince d'Orange ne trouva plus d'obstacles à l'exécution de ses projets , que dans la fermeté d'un Ministre qu'il avoit eu l'adresse de désarmer , & qui étoit vaincu par ceux mêmes dont il soutenoit l'Autorité.

Dans cette triste situation , les erreurs de Calvin & de Luther firent tous les jours de nouveaux progrès. Les Religionnaires se déclarerent hautement , ils exciterent des Séditions à Tournay , à Lille , & à Valenciennes. Montmorency de Montigni, Gouverneur de Tournay, punit du dernier Supplice les Prédicans qui avoient assemblé le Peuple dans

cette Ville. De Glimes, Marquis de Bergue agit plus mollement dans son Gouvernement de Valenciennes. Il fit mettre les Prédicans en prison, mais il différa l'instruction de leur Procès : il sembloit qu'il ne les tint en prison, que pour animer la populace. Elle s'émut en effet; Granvelle se chargea de réprimer ce commencement de révolte. Il fit instruire le Procès des Prisonniers. L'Arrêt fût exécuté à la vue du Peuple, & les Religionnaires ne firent plus de semblables entreprises.

La création des nouveaux Evêchés paroïssoit consommée. Le Pape avoit donné les Bulles nécessaires. Le Roi d'Espagne les avoit revêtues de son Autorité. Les nouveaux Evêques étoient nommés; il ne s'agissoit plus que de les mettre en possession de leurs Diocèses, & de les soutenir contre la violence des Protestans. Le Prince d'Orange ne désespéroit pas encore de détruire cet ouvrage : il animoit les Peuples à ne pas reconnoître les nouveaux Evêques, & il flattoit les Réguliers de l'espérance de conserver le temporel de leurs Abbayes, dont ils devoient être dépouil-

Les Réguliers prétendoient qu'il étoit au Roi à doter les nouveaux Evêchés , puisqu'il en recueilloit les avantages , par les nominations qu'il acquéroit , & par la grande Autorité qu'il se donnoit dans les Etats des Pays-Bas.

Vargas , Ambassadeur d'Espagne à Rome , ami personnel de Grégoire & chargé des ordres les plus secrets de son Maître, fit rejeter la demande de Dumoulin. Les Députés des Réguliers envoyèrent à Madrid pour en recevoir du Roi qu'une réponse équivoque , selon son usage ; que quelques Evêchés nouvellement créés subsisterent ; mais la résistance étoit si forte dans d'autres Villes , & l'Archevêché d'Utrecht , & les

imparfait , que d'augmenter les troubles des Provinces maritimes les plus séditieuses & les plus redoutables de toutes celles qui formoient le Gouvernement des Pays-Bas. Les ennemis de Granvelle s'étoient flattés de lui enlever à cette occasion l'Archevêché de Malines. Fâchés de n'y avoir pas réussi , ils résolurent de faire les derniers efforts pour le chasser des Pays-Bas ; mais avant que de l'attaquer directement à la Cour de Madrid , ils essayèrent de l'épouvanter , & de l'engager à demander lui-même sa retraite. Souvent on lui donnoit des avis secrets , qu'il périroit par le fer , ou par le poison ; les Protestans le menaçoient de tirer une vengeance éclatante de la mort des Prédicans de Valenciennes ; les Grands , les Réguliers dépouillés de leurs Abbayes , le Peuple , tout sembloit conspirer contre lui ; surtout on employa les armes dont se servent toujours les lâches & les calomniateurs ; on répandit des Libelles diffamatoires , où on lui reprocha sa naissance , ses mœurs , sa dépense excessive , sa hauteur , sa sévérité.

Les Religionnaires se distinguèrent

sur-tout dans ce genre d'attaque. Le seizième siècle fut fécond en Libelles diffamatoires, que les Hérétiques nommerent Légendes par dérision, & par allusion aux Extraits des Vies des Saints, que l'Eglise a inférés dans ses Breviaires. Déjà le Cardinal de Lorraine & Dom Claude de Guise, Abbé de Cluny, avoient eu leurs Légendes, dont un Compilateur moderne a osé donner une Edition nouvelle, * pour immortaliser des Ouvrages, qui devoient être ensevelis dans l'oubli. La Légende du Cardinal de Lorraine avoit accusé ce Prélat d'avoir été d'intelligence avec le Cardinal de Granvelle pour porter la Maison de Guise au plus haut point de la grandeur. Le nouvel Editeur de cette Légende enchérit encore, & il dit que le Cardinal de Granvelle fut en tout sens un très-méchant Ministre, qui n'a pas peu contribué par ses hauteurs & par sa dureté à faire perdre les Pays-Bas à la Couronne d'Espagne, & qui d'ailleurs a deshonoré sa dignité par ses mauvaises mœurs. Il ajoute, à l'occasion d'un autre Libelle, que Granvelle étoit un homme dangereux & ennemi de toute la France.

* *Mém. de
Condé Tom.
I. page
133.*

Dire que ce Ministre fut ennemi de la France, qui étoit alors presque toujours en guerre avec l'Espagne, c'est dire, qu'il servoit bien son Maître, & qu'il étoit dangereux à ses ennemis. Tout le reste a été puisé dans la Légende que les Protestans des Pays-Bas firent contre le Cardinal de Granvelle. Je ne la connois que par ce que d'Aubigné en dit dans son *histoire Universelle*. * *Cet Ouvrage*, dit-il, *diffamoit le Cardinal en son extraction, en son enfance, & en tous les âges de sa vie, l'accusant de mauvaises mœurs, & de toutes sortes de pollutions, & puis de perfidie aux choses publiques & particulières.* Un Ministre qui combattoit avec zèle pour la Religion, contre les Luthériens & les Calvinistes, & qui soutenoit presque seul l'Autorité Royale au milieu des Révoltés, pouvoit-il alors n'avoir pas sa Légende ? Les Protestans ne craignoient pas de lessiver la vérité & la charité, pour écrire les ennemis de leur Secte naïfement ; mais les Auteurs de ces Libelles & leur nouvel Editeur portent avec eux leur Réfutation. La Religion, la vérité, la probité n'employent jamais des moyens si odieux.

* D'Aubigné Hist. Univers. Liv. III. Chap. XXII,

avoit condamné les Œuvres de
dore de Beze, & il les avoit pro
du Diocèse de Malines. Bez
vengea par une satyre violente
les Cardinaux. Il se proposa de
ver, que les Cardinaux ne p
avoir aucune Autorité dans l'E
& que malgré les distinctions
Papes leur ont accordées, *un*
nal n'est pas plus un vrai Pasteur
porc, ou un singe seroit Roi, si on
soit porter un sceptre & une couronne
joua sur le mot *Cardinales*, &
pella les Cardinaux *Carnales*. T
satyre est dans le même goût,
qu'elle pût passer à la postérité
teur l'a insérée parmi ses Ouv
dans celui qui est intitulé, *Ad*
Papatûs & Christianismi. C'est

taqué par une multitude d'ennemis
 acharnés à sa perte ne perdit rien de
 son courage & de sa présence d'esprit, *Prince d'Orange*
 il se croyoit assuré de la confiance de *pois*
 son Maître. Ses conseils étoient né- *faire renvoyer*
 cessaires à la Gouvernante. Son gé- *Granvelle.*
 nie, son expérience, son travail in-
 fatiguable le soutenoient dans les
 embarras qui naissoient de toute part,
 Il rejetta les conseils timides que ses
 amis lui donnoient, autant que ses
 ennemis, & il fit voir une intrépi-
 dité dont le Prince d'Orange ne l'a-
 voit pas soupçonné, lorsqu'il lui dé-
 clara une guerre ouverte. La cabale
 changea de batterie; elle résolut de
 perdre Granvelle dans l'esprit du Roi,
 & de la Gouvernante même, quoique
 l'un & l'autre fussent intéressés à con-
 server un Ministre qui étoit d'une fi-
 délité à toute épreuve.

Le parti du Prince d'Orange comp-
 toit beaucoup sur le caractère ombrageux de Philippe II., & sur la jalousie
 qu'il avoit naturellement contre les
 Ministres qui le servoient avec plus
 de réputation. Les Factieux tinrent
 des assemblées fréquentes. La Gou-
 vernante ne les ignora pas, elle ne
 voulut pas les interdire, & Gran-

velle seul ne le pouvoit pas. Le résultat de ces assemblées fut , qu'on enverroient en Espagne Montmorency de Montigni , pour représenter au Roi le triste état des Pays-Bas , & pour lui donner des conseils importants , au nom de la Noblesse & des Magistrats. Montigni devoit combler d'éloges la Gouvernante ; il devoit rejeter tout les malheurs , sur la création des nouveaux Evéchés , sur la crainte de l'inquisition , sur l'orgueil & la dureté du Ministre ; ce qu'il y avoit de plus essentiel selon les Factieux , étoit de persuader au Roi , qu'il n'y avoit point d'autre moyen de pacifier les pays-Bas ; que de renvoyer le Cardinal de Granvelle.

La Gouvernante fut informée du détail des instructions données à Montigni ; soit qu'elle fût flattée des témoignages qu'on vouloit lui rendre , soit qu'elle ne fût pas encore déterminée à solliciter la disgrâce de Granvelle , elle se contenta d'avertir le Roi de la députation , & de le prévenir sur ce qu'on devoit lui demander. Dans la lettre qu'elle écrivit au Roi , elle s'excusa d'abord de n'avoir

n'avoir pas éloigné du Conseil les Auteurs de ce complot ; c'étoient le Prince d'Orange , le Comte d'Egmont , & Simon Regnard. Elle craignoit de les aigrir , & d'augmenter les troubles par cet exemple de sévérité ; ensuite elle louoit beaucoup la pénétration , l'activité & la sagesse du Cardinal de Granvelle. Pour toucher même davantage le Roi , elle lui rappella tout ce que Charles-Quint avoit dit de flatteur en faveur du Cardinal , & le conseil qu'il lui avoit donné en partant des Pays-Bas , de le placer à la tête de toutes les affaires de la Monarchie. La Gouvernante attestoit le Roi lui-même sur l'injustice des plaintes que faisoient les ennemis de Granvelle , & sur la modération des conseils que ce Ministre avoit donnés ; elle finissoit *en suppliant le Roi de rendre justice à Granvelle & à elle-même.*

Il est très-vraisemblable que la Gouvernante défendoit encore Granvelle de bonne foi , malgré les ombrages qu'elle avoit pris des avis secrets qu'il envoyoit à Madrid ; elle chargea le Comte de Barlaymont , ennemi déclaré du Prince d'Orange , de porter

sa lettre au Roi. Barlaymont arriva à Madrid presqu'en même-temps que Montigni, il eut audience le premier, & le Roi parut recevoir favorablement l'apologie de Granvelle. Montigni fut entendu à son tour, il présenta au Roi des remontrances signées du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, & de plusieurs autres Seigneurs Flamans; ces remontrances étoient peu respectueuses pour le Roi, & outrageuses pour son Ministre.

Ses ennemis se plaignoient de ce que le Roi avoit donné à la Gouvernante un conseil secret composé seulement de Granvelle; de Barlaymont & de Viglius; on y décidoit les affaires publiques, & l'on affectoit de ne porter au Conseil d'Etat que des affaires particulières, ou du moins peu importantes; ce partage déshonorait ceux qui avoient entrée au Conseil; le Roi paroissoit soupçonner leur capacité, ou leur fidélité, & avoir oublié leurs services. On prétendoit que Granvelle seul avoit pu lui inspirer des soupçons si injurieux, pour jouir de toute la confiance du Roi, & pour gouverner les Peuples

Pays-Bas avec un despotisme ,
 ces Peuples n'avoient jamais con-

Les Seigneurs Flamans disoient
 qu'ils avoient des avis certains que Gran-
 velle avoit donné au Roi des conseils
 dangereux , qu'il avoit proposé de fai-
 re trancher les têtes des premiers de la
 noblesse , pour rétablir la tranquillité
 dans les Pays-Bas , qu'il avoit de-
 banné une armée , pour tenir les Pays-
 Bas dans le respect , ou plutôt pour les
 asservir , & pour avoir un prétexte
 de dépouiller de leurs anciens pri-
 vilèges.

C'étoit à Granvelle seul qu'on at-
 tribuoit la création des nouveaux
 impôts. Les remontrances exagé-
 roient le danger où l'on étoit de voir
 les Pays-Bas révoltés à cette occasion ;
 on disoit que cette innovation ne
 pouvoit avoir d'autre utilité que de
 déshonorer Granvelle de l'Evêché
 de Liège à l'Archevêché de Malines.
 On l'accusoit de vouloir établir aux
 Pays-Bas l'Inquisition , qui seroit in-
 contestablement le signal d'une sédition
 générale , que toute la prudence hu-
 maine ne pourroit appaiser. Sa nais-
 sance tant de fois reprochée étoit

mise en parallèle avec l'autorité suprême qui lui étoit confiée , avec le faste dans lequel il vivoit. On le traitoit d'Etranger dans les Etats du Roi d'Espagne. La Noblesse ne pouvoit plus supporter sa hauteur ; les Peuples étoient réduits au désespoir par sa dureté ; on le faisoit l'auteur de tous les maux : sa disgrâce étoit un remède efficace , prompt & universel.

Philippe II. affectoit toujours de différer ses réponses , & de prendre beaucoup de temps pour réfléchir , même dans les affaires les plus pressantes. Toutes les Provinces des Pays-Bas attendoient avec impatience le succès des députations qui avoient été faites à Madrid ; on peut juger de l'inquiétude du Prince d'Orange & du Cardinal de Granvelle : ils risquoient tout , & la Gouvernante elle-même n'étoit pas sans crainte , soit du côté de la Cour de Madrid , où régnoit une dissimulation profonde , soit par rapport aux Seigneurs Flamans , dont elle se croyoit obligée de blâmer la conduite ; & d'arrêter tous les efforts. Enfin le Roi , quoiqu'indigné de l'audace des re-

montrances , prit le parti de remettre à un autre temps la punition des Auteurs de la cabale. Il dit à Montigni , que Granvelle n'avoit eu aucune part à la creation des nouveaux Evêchés , que l'exécution seule de ce projet lui avoit été renvoyée , & qu'il n'avoit pu se dispenser d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus. Le Roi assura , que jamais ni lui , ni Granvelle n'avoient pensé à établir l'Inquisition aux Pays Bas ; il rendit ce témoignage à son Ministre , qu'il n'avoit rendu aucun mauvais office à la Noblesse Flamande , qu'il n'avoit donné aucun conseil odieux ; & s'il traitoit les Peuples avec la hauteur & la dureté dont on l'accusoit , le Roi déclara , qu'il n'auroit pas la foiblesse de le pardonner , ou au Cardinal , ou à aucun de ses Ministres. Il n'entra point en explication de ce qui se passoit au Conseil d'Etat ; il dit en général , que dans toutes les plaintes qu'on lui faisoit , il voyoit beaucoup de jalousie contre le Cardinal de Granvelle. En congédiant Montigni , il promit de se rendre bientôt en Flandres , pour calmer toutes ces divisions , & de retirer des Pays-Bas

les troupes Espagnoles , qu'il avoit même déjà promises à Charles IX. son beau-frere , pour l'aider à terminer la guerre civile de France.

Montigni revint aux Pays-Bas avec cette réponse , plus propre à animer les ennemis de Granvelle , qu'à leur imposer silence. La Gouvernante avoit toléré sa députation , elle voulut qu'il en rendit compte dans le Conseil d'Etat , en présence du Cardinal de Granvelle , du Prince d'Orange & du Comte d'Egmont : il donna la réponse dont le Roi l'avoit chargé , & il ajouta , qu'en passant par la France , il avoit été témoin des reproches qu'on y faisoit aux Seigneurs Flamans , & qu'on accusoit ceux mêmes qui étoient Catholiques , de soutenir les Calvinistes de France.

La réponse du Roi transporta de colère le Prince d'Orange. Il reprocha à Montigni d'avoir affoibli les représentations de la Noblesse Flamande , & d'avoir trahi la cause qu'on lui avoit confiée. Il le traita de fourbe & de lâche , qui avoit redouté la vengeance du Ministre ; d'ame basse , qui s'étoit laissé séduire par ses pro-

messes. Il n'attribua qu'à la méchanceté de Granvelle les bruits qu'on répandoit en France, & pour finir cette scène, il protesta que si le Roi d'Espagnes'obstinoit à soutenir Granvelle, il ne répondoit pas de ce qui pourroit en arriver.

Le Cardinal de Granvelle écouta tout sans émotion ; il se contenta de dire, qu'il étoit très reconnoissant de ce que le Roi lui avoit rendu justice ; mais intérieurement il devoit être humilié & allarmé d'être soutenu si foiblement, & par le Roi qui n'avoit osé désapprouver la députation des Flamans, & par la Gouvernante qui n'avoit pas voulu l'empêcher. Il écrivit au Roi pour le remercier, pour se justifier & pour le supplier de venir en Flandres, où sa présence seule pouvoit rétablir l'ordre & la paix ; le Roi lui répondit, *vos ennemis sont trop foibles pour votre tête. Je sçais que c'est l'envie qui les fait agir. Je connois votre droiture. Aidez toujours la Gouvernante dans ce qu'elle a à faire ; je ne vous abandonnerai pas.* Si cette réponse avoit été faite à Montigni, elle auroit pû tout pacifier ; pour Granvelle, il parut déterminé à for-

tir de l'état violent où il étoit , ou par une justification éclatante , ou par une retraite absolue.

Le Prince d'Orange résolut de suivre son projet , qui lui donnoit au moins occasion de cabaler , & un prétexte plausible pour soulever la Noblesse & les Peuples. Instruit par son expérience du caractère irrésolu de Philippe II. , & de la timidité extrême de la Gouvernante, il crut que pour perdre son ennemi , il suffiroit d'augmenter les troubles & de ne prescrire d'autre condition à la paix , que le renvoi de Granvelle. Les Comtes d'Egmont & de Horn lui parurent disposés à entrer dans toutes ses vues, il leur marqua une confiance particulière , & il fit en sorte , que la Noblesse & les Peuples se livrassent aveuglément à leur protection. Le Prince d'Orange leur persuada facilement , que la Députation qu'ils avoient faite à Madrid , n'avoit échoué que par la foiblesse de Montigni ; il leur proposa de prendre une autre route, & de faire parvenir toutes leurs plaintes au Roi dans une Lettre, dont personne ne pourroit affoiblir les expressions & altérer les sentimens.

Cette Lettre étoit en apparence très-respectueuse. & très-désintéressée ; elle n'étoit signée que du Prince d'Orange, & des Comtes d'Egmont & de Horn. Ils disoient, que la tyrannie de Granvelle leur étoit insupportable, qu'il dispoſoit de tout à ſa fantaiſie, & que tout ſeroit dans le déſordre, tant que les affaires ſeroient adminiſtrées par un homme ſi généralement. Ils ſupplioient le Roi d'avoir égard à l'oppreſſion de la Nobleſſe, qui avoit ſouvent répandu ſon ſang, pour le ſervice du Souverain & de la Patrie. Ils ne demandoient que l'éloignement d'un Miniſtre odieux. Ils n'oſoient dire, que cette juſtice fût due à leurs ſervices & à leur mérite ; du moins ils croyoient que le Roi ne pouvoit la refuſer à toute la Nation, & que jamais il ne voudroit ſacrifier l'honneur & les biens de tant de fideles Sujets à l'ambition & à l'avarice d'un ſeul. Pour prouver qu'ils n'agiſſoient que par zèle pour le bien public, & qu'ils ſacrifioient même leurs intérêts perſonnels, ils prioient le Roi de leur interdire l'entrée au Conſeil d'Etat ; en même temps qu'il

l'interdiroit à Granvelle; ils paroissent résolus de n'y entrer jamais avec lui, ils l'accusoient de soutenir foiblement la Religion, son Autorité n'étoit pas assez grande, & ses mœurs n'étoit pas assez exemplaires, pour la faire respecter. La Noblesse avoit des sentimens qui la portoient naturellement à la vertu, & à son devoir; elle rougiroit d'abandonner la Religion de ses ancêtres. Enfin ils demandoient pardon au Roi de ne lui avoir pas exposé plutôt tous les défordres du Ministère de Granvelle, ils ne s'étoient déterminés à s'en plaindre que par nécessité, & par la crainte que leur silence ne fût criminel, s'il arrivoit quelque malheur à la Flandre.

Le Prince d'Orange croyoit avoir déterminé les Comtes d'Egmont & de Horn à porter eux-mêmes cette Lettre au Roi, pour pouvoir expliquer tout ce qui demanderoit des éclaircissemens. Ils hésitèrent lorsqu'il fallut partir; puis redoutant la sévérité du Roi, & craignant de servir d'Otages pour la fidélité de la Noblesse Flamande, qui étoit plus que suspecte, ils prirent le parti d'envoyer la Lettre par la poste, & en

même-temps ils se retirèrent avec éclat du Conseil. La Gouvernante intercepta leur Lettre ; elle y fit des observations favorables à Granvelle, & dans cet état elle la fit passer en Espagne. On attendit long tems la réponse, elle arriva enfin, pour attester la terreur que la conduite des Flamans avoit inspirée à Philippe, & pour prouver qu'il sçavoit réunir la foiblesse du Gouvernement aux maximes les plus austères en apparence.

Le Roi voulut bien paroître persuadé de la droiture & du zèle de ceux qui lui avoient écrit, il leur dit, *que puisqu'ils n'alléguoient aucune raison particuliere pour éloigner le Cardinal de Granvelle du Gouvernement de la Flandre, ils ne devoient pas être étonnés, s'il le conservoit dans le Ministère, & qu'il n'étoit ni de son goût, ni de son usage de renvoyer ses Ministres sans de puissans motifs.* Le Roi supposoit que les Auteurs de la Lettre n'avoient pas voulu par prudence s'expliquer d'avantage, & qu'ils avoient craint de confier leurs vrais sujets de plainte à une Lettre, dont le sort est toujours incertain. Il les exhorta à députer un d'entre eux, pour dire sincèrement ce qu'ils n'a-

voient osé écrire , & il les assura qu'il entendroit volontiers leur Député : en même tems il écrivit une Lettre particuliere au Comte d'Egmont , pour l'engager à se charger de la deputation.

Philippe II. ne marchoit que par des voies détournées , souvent il y avoit de la supercherie dans sa conduite , & il y méloit toujours plus de finesse, qu'il ne convient à la Majesté de l'Autorité suprême. Le Comte d'Egmont se défia de la proposition que le Roi lui faisoit. Le Princee d'Orange & le Comte de Horn penserent de même. Ils étoient trop puissans en Flandre & trop aimés des Peuples, pour qu'on entreprit de les y arrêter. A Madrid ils auroient été sans ressource , toute l'Espagne auroit applaudit à leur captivité. Leur embarras étoit de trouver un prétexte, qui les autorisât à ne pas s'éloigner d'un Peuple, qui faisoit toute leur force. Ils prétendirent que la Flandre étoit menacée d'une invasion par les François, & ils répliquèrent, *qu'il ne convenoit pas qu'ils abandonnassent leur patrie, dans un tems où leurs services lui étoient nécessaires, & que les plaintes qu'ils avoient à*

faire contre Granvelle , ne méritoient pas qu'ils entreprissent un si grand voyage. Doit-on s'étonner , si peu de temps après les Pays-Bas se révoltèrent ?

Le Roi ne décidoit rien. Les ennemis de Granvelle s'adressèrent à la Gouvernante. Elle étoit dans une inquiétude continuelle sur les mouvemens de ses Provinces. Elle laissoit trop appercevoir sa frayeur , & le Prince d'Orange jugea qu'elle voudroit sortir de l'état pénible où elle étoit , à quelque prix que ce fût. Du côté de la Cour de Madrid , elle n'avoit aucun secours à attendre. Dans les Pays-Bas elle ne voyoit qu'indocilité , irreligion , inimitiés , & tous les symptômes d'une révolte prochaine. On a vu qu'elle avoit même des mécontentemens personnels de Granvelle. Ce Ministre donnoit des ordres plus que des conseils , & le Roi trouvoit bon que la Gouvernante ne fût chargée que de la représentation. Elle avoit espéré de s'enrichir aux Pays-Bas par la vente de tous les emplois ; Granvelle vouloit qu'ils fussent donnés pour le bien du service , & pour avoir des hommes de confiance , dans tout ce qui pourroit in-

téresser la Religion & l'Autorité Royale ; elle vouloit ménager les Séditieux , & Granvelle vouloit les abattre ; c'étoit un surveillant incommode , qui n'adoucissoit peut-être pas assez ce que son empire avoit d'humiliant pour la Gouvernante. Elle vit de loin la satisfaction d'être en liberté , & de commander sans contradiction. Le Parti du Prince d'Orange lui prodiguoit les flatteries les plus outrées , sur les talens qu'elle avoit pour gouverner. Sa douceur devoit reconcilier tous les Partis. On lui fit voir la Noblesse & les Peuples à ses pieds , au moment du renvoi du Cardinal ; on lui répondit de la Religion , des troupes , des finances , sans lui imposer d'autres conditions , & on lui promit de ne la contraindre dans aucune partie de l'administration.

Le piège étoit grossier , mais que ne peut pas l'espérance de jouir d'une Autorité absolue , & d'être délivré des plus vives allarmes ! La Gouvernante ne pouvoit méconnoître l'ambition du Prince d'Orange ; elle sçavoit qu'il avoit aspiré au Gouvernement des Pays-Bas , & qu'il n'étoit

pas d'un caractère à pardonner à celle qui le lui avoit enlevé. Il étoit le protecteur le plus ardent de toutes les nouvelles erreurs ; ce n'est pas qu'il fût plus attaché à Luther , ou à Calvin , qu'à l'Eglise Catholique ; il vouloit des troubles , & jamais un État n'est agité plus dangereusement , que par les troubles de la Religion. Déjà la Gouvernante avoit fait la haute irréparable de renvoyer les troupes Espagnoles. La haute Noblesse siffoit absolument dans ses Gouvernemens particuliers du petit nombre des troupes Flamandes qui y étoient. Les Finances ne pouvoient être rétablies qu'en accablant d'impôts des Peuples pauvres , & jaloux de l'excès du privilège qu'ils avoient de ne pouvoir être imposés que par les États. Les ordres qui venoient de Madrid étoient toujours durs & sévères. Le Cardinal de Granvelle en portoit toute la haine ; il étoit chargé seul du travail & du poids du Gouvernement ; il tenoit depuis longtemps le fil de toutes les affaires , il avoit des lumières , de l'expérience , de la fermeté. La Gouvernante avoit les honneurs & les agrémens de la

premiere place, elle voulut encore en avoir toute l'Autorité. Pour l'acquérir, elle lui sacrifia tous les avantages qu'elle avoit dans l'administration de Granvelle, & elle se détermina à sa disgrâce.

*La Gouver-
nite des
Eys-Bas de
Flandre que
Granvelle soit
renvoyé.*

Une résolution si extraordinaire dut l'embarrasser, après tout ce qu'elle avoit fait pour le soutenir contre ses ennemis, & après les témoignages récents qu'elle lui avoit rendus auprès du Roi. Elle n'écouta plus que l'amour de l'indépendance; soit imprudence, soit fierté, soit désir de gagner les Séditieux, elle ne voulut pas même cacher son changement, ou elle ne sçut pas le dissimuler. Le Cardinal le vit avec une tranquillité apparente. Il lui écrivit une Lettre ferme & modeste, non pour faire des plaintes, & pour demander grâce, encore moins pour étaler ses services, & pour annoncer les inconvéniens de son renvoi. En homme dont la conscience ne lui reprochoit rien, il demanda seulement la cause de sa disgrâce, pour se justifier, & pour assurer sa réputation, sans interrompre ses travaux, & sans plier devant une foule d'ennemis qui triomphoient.

La Gouvernante se défendit mal ; ses excuses mêmes furent la dernière preuve de son changement. Pour l'affermir dans sa résolution , la Noblesse lui fit une députation solennelle , composée du Prince d'Orange , des Comtes de Horn , des Marquis de Bergue , de Mègues & de Mansfeldt. Le Prince d'Orange portoit la parole. Tout ce qu'il put imaginer de plus flatteur pour la Gouvernante , & de plus injurieux pour le Ministre , il l'employa avec cette éloquence que la Nature lui avoit donnée. Il protesta que lui & ses Collègues n'auroient jamais aucune relation avec un Ministre coupable de tous les désordres qu'il avoit exposés. Le Comte d'Egmont parla ensuite , pour se justifier , & ceux qui avec lui s'étoient retirés du Conseil. Il dit , que le Conseil d'Etat étoit devenu inutile , qu'ils avoient eu la douleur de ne pouvoir apporter aucun remède aux maux de la Patrie , & que s'ils avoient continué à délibérer dans le Conseil , sur des affaires entièrement désespérées , ils auroient perdu toute la confiance que les Peuples avoient encore en eux ; mais afin que Gran-

velle, ne pût traiter leur retraite de mutinerie, d'Egmont prétendit, qu'en cela même ils avoient suivi les principes & l'exemple de Granvelle, qui pendant le séjour de Philippe II. aux Pays-Bas, avoit refusé d'entrer au Conseil avec le Comte de Lalain, par ce seul motif, que Lalain attiroit à lui toute l'Autorité, & qu'il décidait en Souverain de ce que le Conseil avoit déjà jugé. D'Egmont promit au nom de toutes les Provinces, qu'elles seroient dociles, si la Gouvernante avoit pour Ministre un homme originaire du Pays, qui connoîtroit mieux leurs intérêts, & qui seroit plus zélé pour sa Patrie.

La Gouvernante résolut d'envoyer en Espagne Armentière, son Secrétaire, avec des instructions très-amplés, sur la conduite qu'il devoit tenir. Il lui étoit ordonné de peindre avec les couleurs les plus fortes l'état affreux des Pays-Bas, qui empirait tous les jours, quoique la Gouvernante n'eût rien fait que par les ordres du Roi, ou suivant les avis de Granvelle. Tous les maux devoient être attribués à la haine implacable qu'on avoit contre ce Ministre. Il

falloit surtout persuader le Roi que d'un seul mot il pouvoit éteindre l'embrâsement , rendre compte de ce que les Députés de la Noblesse avoient demandé , & conclure avec eux , qu'il ne s'agissoit que de renvoyer celui qu'on ne pouvoit plus supporter. Ainsi sans rétracter les éloges que la Gouvernante avoit donnés au Cardinal , mais aussi sans désapprouver les reproches dont ses ennemis l'accabloient , elle paroissoit se borner à exposer leurs plaintes , & à attendre ce qu'il plairoit au Roi d'en ordonner.

Armentiere s'acquitta de sa commission , avec d'autant plus d'ardeur , qu'il croyoit travailler pour lui-même ; il se flattoit qu'après le renvoi du Ministre , la Gouvernante le chargeroit de toutes les affaires des Pays-Bas ; dans cette confiance , il attaqua le Ministre avec la plus grande vivacité. Le Roi tenoit alors les Etats de Catalogne. Il répondit à Armentiere dans son stile laconique & sententieux , que l'expérience lui avoit appris , que les ambitieux se laissoient toujours dominer par l'envie. La réponse qu'il fit par écrit à la

Gouvernante ne fut pas moins sèche ; il lui dit , qu'elle & les Flamans pouvoient se tranquilliser , & qu'il sçauroit prendre les mesures les plus justes pour faire cesser toutes ces divisions. Cependant il n'en prit aucune. Armentiere ne rapporta en Flandre que ces réponses peu satisfaisantes ; le Public les devina , la Cour de la Gouvernante devint bientôt déserte , tous les Seigneurs se retirèrent même de Bruxelles : il n'y resta que le Comte d'Egmont , qui vouloit ranimer la Gouvernante , & veiller de près à la conduite du Cardinal.

Elle fut fière cette conduite. Quoique le voyage d'Armentiere en Espagne lui eût été plus que suspect , il n'avoit pas cru devoir écrire au Roi pour se défendre. Ses amis d'Espagne lui apprirent la réponse que le Roi avoit faite , il ne parut pas en triompher ; mais il ne fit aucune démarche pour se réconcilier avec la Gouvernante ; il s'en plaignit même hautement , & il l'accusa de payer ses services d'ingratitude ; alors il jugea que le temps étoit venu d'écrire au Roi , & de tâcher de

réveiller de l'assoupissement où il étoit sur les affaires de Flandre.

Dans sa lettre le Cardinal de Granvelle parut oublier ses propres intérêts, pour ne parler que de ceux de Religion, & du Roi lui-même, conseil qu'il avoit à lui donner étoit pas du goût de ce Prince, il lui donna sans hésiter, parce qu'étoit le seul qui pût prévenir une révolte générale. Il fut d'avis que le Roi vînt promptement en Flandre, avec des troupes & de l'argent. Ce conseil étoit appuyé de l'exemple de Charles-Quint, qui accourut pour pacifier la révolte des Gantois, & qui rétablit l'obéissance par le respect que les Peuples ont naturellement pour la Majesté de leurs Souverains; ce n'étoit pas le conseil d'un Ministre qui voulût dominer absolument, ou qui pût redouter l'œil d'un Maître sévère & soupçonneux.

On avoit accusé le Cardinal de Granvelle d'avoir demandé que le Roi envoyât des troupes étrangères en Flandre pour la subjuguier, & pour avoir un prétexte de lui enlever ses anciens privilèges, qu'une nation vaincue ne peut espérer de

voir revivre que par une concession nouvelle. Le Cardinal parla bien différemment dans cette lettre : il proposa de lever dans les Pays-Bas même cinq ou six Régimens, & d'en donner les emplois à la pauvre Noblesse, qui étoit encore attachée sincèrement à sa Religion & à son Souverain. A l'égard de la haute Noblesse, Granvelle représenta qu'elle étoit conduite par deux Chefs, d'une naissance & d'une autorité à peu près égales, mais de caractères bien différens, le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont. Il peignit le Prince d'Orange avec les couleurs que les Historiens les plus déintéressés ont toujours employées à son portrait. C'est, dit-il, un homme dangereux, rusé, affectant de protéger le Peuple contre les ordres émanés de l'autorité Royale, ne cherchant que la faveur de la multitude pour la faire servir à ses projets, ennemi de toute Religion, mais paroissant Catholique, Luthérien, Calviniste, suivant les différentes occasions & ses intérêts présens, insatiable d'autorité & de richesses, peu satisfait de tous les Gouvernemens qu'il possé-

oit, capable d'entreprendre & d'exécuter tout ce que l'ambition la plus aïste pouvoit lui inspirer. Le Cardinal propofoit de lui donner la Viceroyauté de Sicile, & plus encore de l'appeller à Madrid, fous prétexte de le faire entrer dans le Conseil des affaires de Flandres.

Pour le Comte d'Egmont, quoiqu'il se fût déclaré ennemi du Cardinal, & qu'il en parlât toujours avec mépris, le Cardinal dit, *c'est un bon vateur de Votre Majesté, droit, sincère, & ferme dans la Religion*. Il ne lui prochoit que les liaisons qu'il avoit eues avec le Prince d'Orange, & il fura le Roi, qu'on pouvoit facilement le ramener à son devoir, en lui marquant de la considération, en le distinguant du Prince d'Orange, par lequel il méritoit d'avoir une grande préférence, & en lui payant des pensions plus exactement qu'on avoit fait.

Au reste, Granvelle ne dit pas un seul mot, ni du voyage d'Arménie en Espagne, ni du changement de la Gouvernante à son égard, & de tout ce qu'il avoit à souffrir, depuis que cet orage s'étoit élevé. Le

caractère de Philippe II. n'étoit pas compatissant; il sembloit même qu'il vit avec satisfaction les attaques qu'on livroit à ses Ministres, pour être instruit de tout ce qu'on pouvoit leur reprocher. Granvelle aspiroit à l'estime de son Maître, il vouloit la mériter par sa constance, plutôt que d'exciter la commisération par la foiblesse de ses plaintes.

Philippe, toujours semblable à lui-même, fut long-temps indécis: il ne prit qu'un parti, ce fut de ne point aller aux Pays-Bas, & de n'y envoyer ni troupes, ni argent; il ne pouvoit en prendre un plus pernicieux; l'administration des Pays-Bas devint un cahos, dont toute la prudence humaine ne pouvoit plus espérer de sortir, & de tous ceux qui étoient engagés dans ces troubles, il n'y avoit personne dont la situation fût plus triste & plus embarrassante que celle du Cardinal de Granvelle.

Il voyoit évidemment qu'il n'avoit rien à espérer du caractère irrésolu de Philippe II. qui n'avoit pas le courage, ou de renvoyer son Ministre, ou de le soutenir avec fermeté

té, selon la parole qu'il lui en avoit donnée. Le Cardinal avoit à traiter des affaires importantes avec la Gouvernante, qui vouloit le perdre, & qui souffroit impatiemment le partage de l'autorité. Les hérésies croissoient & se fortifioient. Tous les jours les Rebelles faisoient de nouvelles entreprises, & ils devenoient plus audacieux. Les finances étoient épuisées, & presque nulles. Les troupes arrachotent des Peuples la subsistance que les Etats du Pays leur refusoient. La division de la Gouvernante & du Ministre avoit éclaté; elle ne pouvoit produire que de l'embaras, des contradictions, du mépris pour l'autorité Royale, dont la force réside dans l'unité. Granvelle avoit tout à craindre de la multitude, de l'union, de la mauvaise volonté de ses ennemis; ils étoient puissans aux Pays-Bas, ils sentoient leurs forces, ou plutôt la foiblesse du Maître, & ils n'étoient pas d'un caractère à perdre le moindre des avantages qu'ils avoient sur le Ministre. Son intrépidité parut l'abandonner quelques instans. Il prit des précautions contre le poison. On

dit que dans son Palais de Bruxelles il se fit construire un azile impénétrable, & il prononça enfin la décision que les Religionnaires & les Rebelles attendoient avec tant d'impatience; qu'il renonçoit à l'autorité, plutôt que de l'exercer parmi tant de tribulations.

En effet les troubles des Pays-Bas ne pouvoient plus finir que par quelque catastrophe, dont le Roi le rendroit responsable, s'il restoit dans le Ministère. Plein de cette pensée, & peut-être ayant encore quelque lueur d'espérance dans sa fidélité, & dans la promesse que le Roi lui avoit faite, il le supplia de prendre un parti décisif; pour rendre même la décision plus facile, il demanda la permission de se retirer. Le Conseil d'Espagne représenta au Roi, que s'il renvoyoit son Ministre, les Rebelles deviendroient encore plus entreprenans, ils s'applaudiroient d'une victoire remportée, plus sur l'autorité Royale, que sur le Ministre disgracié. Philippe II. parut être de cet avis; cependant il différa de répondre, se flattant toujours que rien ne pressoit, & que quand il le

oudroit , il pourroit abattre d'un
ul mot , ou Granvelle , ou ses en-
emis.

Il eut alors des preuves du mépris
ue son inaction lui attiroit. Les sé-
iteux eurent la témérité de répan-
re des libelles également injurieux
our lui & pour son Ministre. Il or-
onna qu'on en fît des recherches
ès-exactes , & qu'on en punît sé-
èrement les Auteurs. On commen-
a les informations ; mais soit que
Gouvernante ne voulût pas arrêter
cours de ces libelles , qui mortifi-
oient le Ministre , soit qu'elle re-
onnût des coupables , tels qu'un
ouvernement foible n'osoit les pu-
ir , l'affaire fut abandonnée.

L'impunité donna plus de hardiesse
ux ennemis du Cardinal de Gran-
elle. Dans un repas où ils étoient
ous rassemblés , ils formèrent le
rojet de donner à leurs Domesti-
ues des livrées uniformes , qui an-
onçassent leur ligue contre Gran-
elle & contre le Duc d'Arſchot, Bar-
ymont, Viglius, & tous ceux qu'on
ppelloit alors les Cardinalistes : on
ra au sort le nom de celui qui or-
onneroit de la livrée. Le sort tom-

ba sur le Comte d'Egmont. Sous prétexte d'économie il donna un habit & une mandille de serge noire. Sur ce qu'on appelloit les ailes de l'habit, il fit broder des têtes couvertes de capuchons rouges & d'autres couleurs, pour représenter Gravelle & les Cardinalistes. La Gouvernante elle-même s'en amusa, & il fallut un ordre du Roi pour supprimer ces livrées ridicules. On les changea seulement, & aux têtes couvertes de capuchons, on substitua des faisceaux de flèches, pour désigner la ligue des ennemis de Gravelle, & pour les avertir qu'ils n'auroient de force, qu'autant qu'ils seroient bien unis.

Simon Regnard le plus emporté, quoique le plus foible des ennemis du Ministre, se distinguoit parmi eux. Il avoit écrit avec vivacité contre la création des nouveaux Evêchés, & ses intrigues étoient allées si loin, que dans le temps où la Gouvernante agissoit encore de concert avec le Cardinal, elle avoit prié le Roi de faire sortir Regnard des Pays-Bas, & le Roi n'avoit pas répondu à cette demande. On peut

juger que Regnard devint plus hardi, lorsque la Gouvernante se fut déclarée contre le Cardinal. Il étoit l'orateur & l'écrivain de la cabale. Les carrefours de Bruxelles furent remplis de placards outrageans pour Granvelle. Dans une mascarade on représenta des diables qui chassoient un Cardinal, & qui le frappaient avec des queues de renards. Chaque jour produisoit quelque nouvelle insulte, & la Gouvernante ne voyoit pas que ce jeu alloit devenir trop sérieux pour elle-même.

Impatiente d'obtenir le congé de Granvelle, elle envoya une seconde fois Armentiere en Espagne, avec ordre de n'avoir aucun ménagement pour ce Ministre, & de l'attaquer à découvert, non plus au nom des Seigneurs Flamans, mais au nom de la Gouvernante même. Elle savoit combien Philippe-II. étoit jaloux de sa réputation, & qu'il punissoit l'ombre seule du mépris qu'on avoit pour sa manière de gouverner. Armentiere dit au Roi, que Granvelle avoit la vanité de se croire nécessaire, que sa sécurité venoit de la haute idée qu'il avoit de ses talens

& de ses services , qu'il croyoit qu'aucun Espagnol , aucun Flamand n'oseroit se charger du Ministère dans un Pays qui étoit tout en feu , & qu'il disoit sans détour , que le Roi lui-même ne sçavoit pas gouverner les Flamans.

Il est difficile de croire que Granvelle eût parlé si imprudemment , lui qui avoit eu tant d'occasions de connoître Philippe , & qui avoit tant d'intérêt à ménager sa délicatesse. Quoi qu'il en soit , ce mot seul sembla effacer , & la promesse que le Roi avoit faite à Granvelle de le soutenir contre ses ennemis , & tout ce qu'il sçavoit des mauvaises intentions des Seigneurs Flamans. Il avoit souffert qu'on l'importunât de cette querelle , & il sacrifia son Ministère au désir de faire cesser cette importunité.

Fin du second Livre.



HISTOIRE
DU CARDINAL
DE
GRANVELLE,
MINISTRE DE L'EMPEREUR
CHARLES-QUINT,
ET DE PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE TROISIEME.



Rmentière eut donc la satisfaction de rapporter le congé de Granvelle. Le Roi lui désignoit la Franche-Comté pour le lieu de sa retraite. Il suppo-
soit que Granvelle y avoit des affaires
qu'il n'avoit pas, & il lui ordonnoit

*Disgrace du
Cardinal de
Granvelle.
1569.*

d'y demeurer, jusqu'à ce que les troubles des Pays-Bas fussent apaisés; c'étoit donner aux Séditieux le motif le plus fort qu'ils pussent avoir pour éterniser ces troubles, & pour faire naître de nouveaux défordres: ils n'y manquèrent pas.

Quelques plaintes qu'on eût faites contre Granvelle, il a paru par toute la conduite de Philippe II., que ces plaintes ne l'avoient pas persuadé, & qu'elles n'avoient point diminué l'estime qu'il avoit pour lui. Il lui écrivit de sa propre main, pour l'assurer que sa retraite ne seroit pas longue; supposant même que les troubles des Pays-Bas seroient bientôt calmés, il lui promit de le rappeler avec toutes les preuves de la plus grande confiance. Le Roi vouloit paroître persuadé que le Cardinal reverroit avec plaisir sa Patrie, sa mere accablée de vieillesse & d'infirmités, & Chantonay son frere, qui devoit passer à Besançon à son retour de l'Ambassade d'Allemagne; toute la Lettre étoit remplie des assurances les plus fortes des bontés du Roi, il n'y avoit rien qui sentît la disgrâce. Granvelle ne demanda à la Gouvernante qu'un congé.

DU CARD. DE GRANVELLE. 417

le quelques mois. Il fit faire à Bruxelles des provisions de toute espèce pour sa maison, il ordonna des embellissemens dans son Palais, & dans la Maison de campagne, & il se retira * en laissant à ses amis l'espérance de le revoir bientôt. Il n'avoit alors que quarante-huit ans. * *Mars,*
1565.

Tous ses ennemis avoient promis à la Gouvernante, que le seul départ de ce Ministre changeroit entièrement la scène aux Pays-Bas, & qu'après son éloignement, la paix, la Religion, le bon ordre y régneraient. D'abord les Seigneurs qui s'étoient retirés de la Cour, y revinrent en triomphe. Le Prince d'Orange se distingua par une soumission apparente, & par son assiduité auprès de la Gouvernante ; il s'applaudissoit d'avoir chassé un Ministre qui lui étoit odieux, & sans vouloir partager avec qui que ce fût le succès de cette intrigue, il prétendoit que la Gouvernante n'avoit été qu'un ressort qu'il avoit fait jouer à propos. Il amusa les Peuples des espérances les plus flatteuses, & pendant quelques jours, on vit l'union la plus parfaite entre tous ceux qui espéroient avoir quelque part à l'Autorité. S v

Il étoit nécessaire de donner à la Gouvernante un homme qui portât tout le poids du travail, & qui conduisît les affaires sous ses ordres, sans avoir le titre de Ministre, que le Roi d'Espagne vouloit supprimer. Armentière se présenta avec confiance, il disoit publiquement qu'il seroit en état de servir ses amis, & il ne doutoit pas que la Gouvernante ne le choisît, par reconnoissance pour le service qu'il venoit de lui rendre. Les Historiens du temps ne parlent ni de sa naissance ni de ses talens. Strada ne lui donne que la qualité de vieux Courtisan, dont tout le mérite consiste ordinairement à sçavoir conduire une intrigue. Il est certain du moins, que c'étoit un homme d'une considération très-médiocre, son parti même lui donna l'exclusion, & le Prince d'Orange étoit bien éloigné de le laisser placer à la tête des affaires.

La Gouvernante donna la préférence à Moron, que le Duc de Savoye avoit donné au Roi d'Espagne, pour un homme digne de toute sa confiance. Le Roi l'avoit envoyé aux Pays-Bas, & il avoit recommandé

à la Gouvernante de l'employer ; elle lui donna la principale direction des affaires ; mais il parut bientôt , qu'il n'avoit pas la tête assez forte pour manœuvrer dans une tempête si violente. D'ailleurs il fut soupçonné de Calvinisme : la Gouvernante le laissa retomber dans sa première obscurité. Il eut l'imprudence de se retirer en Espagne , où l'Inquisition lui fit son Procès. Phillippe II. l'abandonna & il fut brûlé en 1567.

La Gouvernante étoit inquiète de ce que le Cardinal de Granvelle lui avoit caché la lettre du Roi , dont il paroïssoit extrêmement content , & de ce qu'il annonçoit un prompt retour. Le Prince d'Orange avoit les mêmes inquiétudes , il connoissoit la dissimulation & l'inconstance de Philippe II. & il eut la hardiesse de demander des assurances , que Granvelle ne reviendrait jamais aux Pays-Bas ; puis pour attirer à lui toute l'autorité , il laissa entrevoir les plus grands projets , pour le bonheur des Peuples , & il menaça de les supprimer , si on ne lui donnoit la liberté entière de faire le bien. Les Comtes d'Egmont & de Horn se

conduisirent avec plus de prudence : satisfaits d'être délivrés d'un Ministre qui les tenoit en respect , & qui s'opposoit à tous leurs desseins , ils ne donnèrent que des conseils modérés , & ils attendirent du temps un dénouement plus favorable.

Simon Regnard crut voir sa fortune dans la disgrâce du Ministre ; son ambition & sa haine en furent également satisfaites , & par le crédit d'Armentiere , il se flatta de rentrer dans le Conseil d'Etat , dont le Cardinal de Granvelle l'avoit exclus. Ses espérances furent vaines. Armentiere étoit un protecteur trop foible , & la Gouvernante fatiguée des intrigues de Regnard lui fit ordonner enfin par le Roi d'Espagne de se rendre à Madrid. Il craignoit d'éprouver la sévérité du Roi , son départ fut différé pendant deux ans , sous prétexte de maladie ; ensuite par un prétendu motif de probité , & par la nécessité de payer les dettes qu'il avoit contractées dans ses Ambassades de France & d'Angleterre. Après bien des délais , il fallut obéir ; ce ne fut pas sans inquiétudes qu'il se rendit à Madrid. Ses

liaisons avec les Séditieux de Flandres étoient notoires. Le Parlement de Dole avoit fait le procès au nommé Etienne Quillet son parent & son Maître d'Hôtel , pendant ses Ambassades. Quillet fut convaincu de trahison , & d'avoir reçu des pensions de la France : il subit le supplice des traîtres , & quoiqu'il n'y eût aucune preuve de trahison contre Regnard , la condamnation de son domestique laissa de fâcheux soupçons contre lui-même. Cependant le Roi ne le punit que par le mépris. Toute audience lui fut refusée : il mourut à Madrid sans pensions & sans emploi , & ses enfans ne purent avoir aucun débris de son ancienne fortune.

Les Protestans des Pays-Bas profitèrent seuls de la disgrâce du Cardinal de Granvelle. L'autorité n'avoit plus de force entre les mains d'une femme timide , qui n'avoit personne à qui elle pût donner sa confiance. Chacun se la disputoit , & celui qui l'auroit obtenue pouvoit s'assurer qu'il éprouveroit toute la jalousie & toute l'inimitié que Granvelle avoit éprouvée. La divi-

*Meteren ,
Hist. des Pays
Bas. Liv. 1.*

sion , les intrigues , les désordres de la Cour augmentoient à chaque instant ; Meteren * dit , que le Conseil Secret , le Conseil d'Etat & le Conseil des Finances se disputoient mutuellement l'autorité , & qu'aucun de ces Conseils ne vouloit la céder. Le Prince d'Orange protégeoit & animoit en secret toutes les Religions , excepté la Religion Catholique ; sous sa protection les Sectaires ne gardèrent plus de mesures. A Anvers , à Valenciennes , & dans plusieurs autres Villes les images furent brisées , les Eglises pillées , les Ministres des Autels maltraités & persécutés : on commit tous les attentats dont l'hérésie en fureur peut être capable , lorsqu'elle n'a plus de frein.

En France même on ne fut pas insensible à la disgrâce du Cardinal de Granvelle. Le hasard voulut que dans le moment de sa retraite , Chantonnay son frère revînt de son Ambassade d'Allemagne. Catherine de Médicis l'avoit accusé d'entretenir les troubles du Royaume , elle l'avoit fait rappeler , & elle ne dissimula pas la joye qu'elle avoit d'une

disgrace qui paroïssoit commune aux deux freres. Granvelle dit à cette occasion , que la Reine leur faisoit honneur , & qu'elle donnoit la preuve la plus forte des services importans qu'ils avoient rendus à leur Maître. Après cela , on ne peut croire ce que quelques Historiens ont dit , que Granvelle retiré à Besançon pria le Roi d'Espagne de l'envoyer Ambassadeur en France ; on n'aspire pas à une Ambassade , où l'on est sûr qu'on sera mal reçu.

La Gouvernante ne conservoit plus aucune des espérances que les Seigneurs Flamans lui avoient données de leur soumission , & de leur respect. Sans argent , sans troupes , sans conseil , elle étoit environnée de gens qui ne pensoient qu'à leurs intérêts personnels , & qui allumoient l'incendie pour profiter du trouble qui en est inséparable. Le Prince d'Orange plus mécontent que tous les Flamans de n'être pas le maître ne ménageoit plus rien. Les Gouverneurs particuliers des Places des Pays-Bas vouloient vendre leur obéissance. Le petit nombre de troupes nationales menaçoit

pour se faire payer. Le Président Viglius, Chef du Conseil d'Etat, consterné de la disgrâce de Granvelle son ami, & de l'audace des Rebelles, demanda la permission de se retirer, & il l'obtint. Le Comte de Barlaymont, qui avoit administré les Finances avec intelligence & avec probité, donna sa démission. Le Duc d'Aremberg & le Duc d'Arichot n'écoutoient pas l'indigne politique trop ordinaire aux Courtisans, qui abandonnent leurs amis disgraciés ; ils parlèrent avec fermeté à la Gouvernante, & ils osèrent demander le rappel du Ministre ; on ne vit plus à la Cour que ceux qui désiroient, qui préparoient même avec de grands efforts une révolution dans la Religion & dans l'Etat ; tous les Flamans fidèles au Roi s'en retirèrent comme on se retire d'une maison qui s'écroule.

La Gouvernante sentit son humiliation. Allarmée du Jugement qu'on en porteroit à Madrid, elle voulut employer son Autorité, pour rappeler dans le Conseil le Président Viglius qui jouissoit de la plus grande réputation de lumières & de pro-

bité, Ce Magistrat se crut trop heureux d'être éloigné des affaires dans un temps d'anarchie ; il refusa de quitter la solitude , & de conduire des affaires désespérées. En vain la Gouvernante visita toutes les Provinces , pour gagner les Peuples par son affabilité , & pour y répandre les plus grandes espérances. Elle donna des paroles , & on lui en rendit. Le désordre s'accrut à un tel excès , qu'il fallut préparer les remèdes les plus violens.

Le Roi d'Espagne n'avoit pas tardé à reconnoître , qu'il avoit eu trop de foiblesse , & que la Gouvernante avoit donné dans tous les pièges que le Prince d'Orange lui avoit tendus. Elle même l'avoit effrayé par les plaintes qu'elle lui avoit portées à son retour de la visite des Provinces. On proposa au Roi de renvoyer Granvelle aux Pays-Bas ; il le refusa dans la crainte qu'on ne l'accusât de légèreté , dont il ne vouloit pas même être soupçonné. Le Conseil de Madrid jugea qu'il étoit temps d'employer la force pour soumettre les Rebelles ; la difficulté étoit d'envoyer des troupes aux Pays-Bas. Elles ne

pouvoient y aller que par mer, & le Roi ne vouloit pas en faire la dépense ; on prit le parti de lever des troupes en Allemagne, où l'Empereur donnoit toutes les facilités que la Cour d'Espagne pouvoit désirer pour les enrollemens. Ils commencèrent avec quelque succès. Les Flamans ne doutoient pas de la destination de ces troupes ; mais ils se rassuroient sur la résolution que le Roi avoit prise d'obliger les Provinces à les soudoyer, & sur la certitude qu'on avoit que les Etats le refuseroient.

En effet la Gouvernante demanda un don gratuit extraordinaire. Elle exposa que les revenus de l'Etat étoient absorbés par des dépenses indispensables ; on avoit contracté des dettes immenses, qu'elle paroissoit vouloir acquitter : les Créanciers de l'Etat y étoient intéressés, ils ne pouvoient manquer d'appuyer la demande du don gratuit, & la Gouvernante se flattoit qu'on ne le lui refuseroit pas. Cependant il fut refusé, & la réponse des Provinces fut si vive, qu'il étoit à craindre que les dons gratuits ordinaires ne cessassent même absolument. Dans son désespoir

la Gouvernante écrivit au Roi, pour lui avouer tout le regret qu'elle avoit, d'avoir demandé & obtenu le renvoi de Granvelle: elle le pria d'ordonner à ce Ministre de venir reprendre ses fonctions. Le Roi ne voulut pas user d'autorité, il fonda les dispositions de Granvelle, & ayant reconnu qu'il étoit déterminé à ne pas se charger d'un fardeau si accablant, il répondit à la Gouvernante, qu'elle avoit fait la faute de demander le renvoi de Granvelle, que c'étoit à elle à la réparer, & à tâcher de le rappeler aux Pays-Bas.

La Lettre que la Gouvernante écrivit au Cardinal dans cette occasion, ressembloit plus à une prière honorable, qu'à la proposition faite à un Sujet par la sœur de son souverain. Elle n'hésita pas de dire au Roi auroit dû lui faire traverser pour avoir renvoyé un Ministre, elle le conjura d'oublier le passé, de venir promptement reprendre son ancienne autorité. Granvelle répondit respectueusement, qu'il ne devoit plus rien, puisqu'il étoit renvoyé par les témoignages qu'il avoit bien lui rendre. Il n'

vœux pour la tranquillité des Pays-Bas, & il ne laissa aucune espérance de le voir reprendre des fonctions, qui étoient au-dessus de toute la prudence humaine. Le Roi nomma le Duc d'Albe pour lui succéder.

*La Duchesse
de Parme donne
sa démission
du Gouverne-
ment des Pays-
Bas.*

Ce choix déplut autant à la Gouvernante, qu'aux Rebelles mêmes. Les pouvoirs du Duc d'Albe n'étoient en apparence que pour commander les troupes des Pays-Bas avec subordination à l'Autorité de la Gouvernante ; mais elle fut persuadée, que ce n'étoit qu'un vain compliment, & que le Roi vouloit lui montrer la voie de la retraite, sans la lui prescrire. La hauteur & la sévérité du Duc d'Albe étoient connues ; avec le titre fastueux de Gouvernante, la Duchesse de Parme vit qu'elle alloit être dans une dépendance absolue ; naturellement bonne & compatissante, il ne lui restoit qu'à être simple spectatrice de la tragédie qu'on préparoit, ou plutôt de la voir autorisée par les ordres qu'on lui arracheroit ; sans délibérer davantage, elle demanda son rappel : le Roi le lui accorda trop facilement, pour ne pas croire qu'il désiroit qu'elle se retirât.

DU CARD. DE GRANVELLE. 429

La douleur de la Duchesse de Parme fut au comble , lorsqu'on lui défendit par ordre du Roi de paroître en Espagne. Il fallut qu'elle fixât son séjour à Parme , où elle n'emporta , ni la réputation de prudence , ni aucun bienfait d'un frere qu'elle avoit servi pendant huit ans. Il est vrai qu'on lui promit une pension ; mais elle fut long-temps sans la recevoir ; toutes ses plaintes & ses sollicitations devinrent inutiles , jusqu'à ce que le Cardinal de Granvelle , devenu Viceroi de Naples , intercédâ pour elle. Il obtint que cette pension fût assignée sur le Royaume de Naples , & il la fit payer exactement ; se venger ainsi , c'est l'héroïsme de la Religion ; c'est du moins de la grandeur d'ame , & de la noblesse dans les sentimens.

La retraite du Cardinal de Gran-
velle fut celle d'un homme de Let-
tres, occupé de ses Livres , de Collec-
tions scavantes & curieuses , d'Edi-
tions importantes , de secours répandus sur les sciences & sur les beaux Arts. Ses ennemis lui ont reproché la multiplicité de ses Bénéfices , & le faste dans lequel il vivoit. Plusieurs Scavans l'ont loué de sa générosité ,

*Retraite
Cardinal
Granvelle
Besançon.*

& du discernement qu'il avoit dans la distribution de ses bienfaits. Charles-Quint & Philippe II. l'avoient comblé de richesses. Il possédoit l'Archevêché de Malines, les Abbayes de S. Amand & de Trulles en Flandres, celles de S. Vincent de Befançon, de Montbenoit, & de Fa-verny, le Prieuré de Morteau, celui de Montier-Haute-Pierre en Franche-Comté. Il avoit conservé une Prébende du Chapitre de Cambray, & peut-être encore celle qu'il avoit obtenue dans le Chapitre de Liège; c'étoit alors un abus très-commun, qu'avec des Evêchés, & le Cardinalat même, on gardât des Prébendes dans les Cathédrales, où elles donnoient voix active & passive pour les élections des Evêques. Le Cardinal de Granvelle ne résigna sa Prébende de Cambray qu'en 1568, trois ans après sa retraite des Pays-Bas. Il eut encore la Prévôté de S. Gudule de Malines, qui fut érigée en Archevêché.

Il avoit toujours protégé, & soutenu par ses libéralités l'Imprimerie de Plantin, Artiste célèbre originaire de Tours & établi à Anvers, qui a

donné plusieurs chef-d'œuvres d'impression. Granvelle l'engagea dans une entreprise utile à la Religion. Les Exemplaires de la Bible que le Cardinal Ximenès avoit donnée, étoient devenus extrêmement rares. On inspira à philippe II. le dessein de faire imprimer une nouvelle Polyglotte ; si Granvelle ne fut pas l'Auteur de ce projet, il en partagea du moins les soins & la dépense. Benoît Arias, surnommé Montanus du lieu de sa naissance, en fut l'Editeur ; Granvelle obtint que l'exécution Typographique, en fût confiée à Plantin, il fit faire à ses frais les copies des Exemplaires Grecs de la Bible, qui étoient dans la Bibliothèque du Vatican, & il les donna aux Editeurs. *

La Religion & les Lettres lui doivent cette Edition admirable qui sortit de l'Imprimerie de Plantin en 1568, en huit Volumes *in-folio*. On y voit le Texte Hébreu, la Paraphrase Chaldaïque, la Version Grecque des Septante, avec la Vulgate, & deux autres Traductions Latines du Texte Hébreu & de la Paraphrase Chaldaïque.

La Théologie Scholastique étoit devenue plus nécessaire que jamais,

* *Præfat.*
Biblior. Poly-
glott. Antwerp

dans un temps où il s'élevoit des Novateurs de tout côté, où il falloit soutenir des disputes continuelles, & où l'on ne pouvoit trop répandre cette méthode pressante que les Scholastiques ont introduite, pour réduire les erreurs au silence; dans cette vue le Cardinal de Granvelle fit faire une Edition de la Somme de S. Thomas, & il en distribua généreusement les Exemplaires. Il fit imprimer encore les Œuvres de Théophraste, qui avoient été découvertes tout récemment, & l'occupation la plus agréable de sa Solitude fut le commerce de Lettres qu'il entretenoit avec les Sçavans de l'Europe.

Le Palais de Granvelle à Besançon étoit un azile ouvert à tous les hommes de Lettres, sur tout à ceux qui, par une fatalité trop commune aux Sçavans, étoient dans l'indigence, & qui négligeoient leur fortune, pour être utiles au Public, & pour acquérir de la réputation. Juste Lipse étoit Secrétaire du Cardinal de Granvelle pour les Lettres Latines. Il n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'il entra dans la maison du Cardinal, & il lui dédia son premier Ouvrage intitulé *Va-*
riarum

iarum Lectionum. On l'accusa en Franche-Comté de s'être appropriés les Ouvrages du Sçavant Chiffet, Professeur en Droit dans l'Université de Dole ; cette accusation lui fit tort ; mais bientôt après il devint avec Joseph Scaliger & Casaubon un de ceux qu'on honora du nom de Triumvirs de la République Littéraire. Il suivit le Cardinal au premier voyage que le Prélat fit à Rome ; puis entêté des nouvelles opinions, il se retira à Jéne dans la Thuringe, où il fit profession du Lutheranisme ; mais il rentra dans le sein de l'Eglise âgé de quarantè-cinq ans, & il donna des preuves si fortes de la sincérité de son retour, qu'il fut accablé de reproches & de railleries par plusieurs Auteurs Protestans. Teissier dans ses Additions à l'histoire de M. de Thou a dit, que Juste Lipse étoit domestique du Cardinal de Granvelle, qu'il le servoit à table, & qu'à cette occasion il avoit fait connoissance avec Fulvio Orsino, sçavant dans les Antiquités Romaines, & protégé par le Cardinal. Teissier s'est trompé. Juste Lipse étoit d'une famille noble ; originaire d'Essen près

de Bruxelles ; il n'avoit d'autre titre chez le Cardinal , que celui de Secrétaire pour les Lettres Latines : sa naissance & son mérite y étoient connus & respectés.

Dans le même temps Suffride Petri étoit Bibliothécaire du Cardinal. Cet homme né à Lewarde dans la Frise possédoit parfaitement le Grec, le Latin , l'Histoire , & la Jurisprudence. Déjà il avoit enseigné avec distinction à Erford dans la Thuringe , lorsque Viglius de Zuichem le presenta au Cardinal de Granvelle , qui le prit à son service. Petri profita de la Bibliothèque nombreuse & choisie dont il avoit la disposition pour donner des Ouvrages utiles & remplis d'érudition. Il traduisit les Œuvres de Plutarque , qui n'étoient connues alors que d'un petit nombre de Sçavans. Il donna encore la traduction de l'Apologie qu'Athénagore avoit présentée à l'Empereur Aurélien pour la Religion Chrétienne. Il écrivit sur les Histoires Ecclésiastiques d'Eusébe & de Sozomène ; tous ses Ouvrages sont des monumens de son sçavoir , & du goût que le Cardinal de Granvelle inspi-

roit pour le progrès des Belles-Lettres , & plus encore pour l'avantage de la Religion.

Après Suffride Petri , Granvelle eut pour Bibliothécaire Etienne Vinandus Pighius , dont Aubert Lemire, Doyen de la Cathedrale d'Anvers, parle avec de grands éloges *. Pighius avoit acquis des connoissances rares , sur-tout dans les Antiquités Romaines, en sorte, dit Aubert Lemire , que dans cette partie de Littérature , peu de Sçavans furent ses égaux , aucun certainement ne lui fut supérieur. Pighius , dit encore Lemire , se cacha dans la Bibliothèque du Cardinal de Granvelle ; là il composa les Fastes des Magistrats Romains, & il donna une Edition exacte de Valere Maxime. Puis le Duc de Clèves le demanda pour conduire à Rome le Prince son fils. Pighius composa la Relation de ce Voyage, sous le titre d'*Hercules Prodicus* , moins pour raconter ce qu'il avoit vû en Italie, que pour donner à son Elève des leçons de vertu , en lui représentant, d'après le Philosophe Prodicus , Hercules retiré dans la solitude, sollicité vivement par la vertu & par la volupté,

* *Aub.
Bibliot. Es
part. 562*

& enfin décidé par ses lumieres, autant que par son courage, à suivre constamment le parti de la vertu.

Le Cardinal de Granvelle s'étoit aussi attaché Pierre Nannius par des bienfaits; on peut juger par les Œuvres de cet homme de Lettres des vues que Granvelle avoit, lorsqu'il répandoit ses libéralités sur les Sçavans. Nannius donna les Traductions de Démosthène, de Plutarque, de Synesius, des Œuvres de S. Athanase, de S. Chrysostôme, de S. Basile, & d'Athénagore. Il fit un Commentaire sur les Livres de la Sagesse, & des Notes sur l'Ouvrage de S. Ambroise contre Symmaque. Il traduisit en vers plusieurs Pseaumes de David *assez heureusement*, dit Aubert Lemire, & il donna encore dix Volumes de mélanges, avec d'autres Ouvrages de Littérature. Le Cardinal de Granvelle fit Chanoine d'Arras. Il mourut en 1557 à Louvain, où l'Université l'avoit appelé pour professer.

Je pourrois nommer plusieurs autres Sçavans, que Granvelle anima & qu'il soutint dans leurs travaux, tels que Nicolas Ellebodius, Médecin célèbre de la Faculté de Padoue, qui

lui dédia la traduction du Livre de Memesius , intitulé *De l'Homme*.

Mais il me suffit de rappeler le témoignage qu'Aubert Lemire lui a rendu. *Granvelle* , dit-il , étoit le Protecteur le plus ardent des hommes de génie ; après les premiers soins qu'un Ministre doit à la Religion , il ne peut faire un plus bel usage de son Autorité.

Dans cet esprit Granvelle s'appliqua plus particulièrement pendant sa retraite à Besançon à perfectionner la fondation que le Chancelier son pere y avoit faite , pour y établir les études de toutes les Sciences. Cette Académie fut d'abord nommé le Collège de S. Maurice. Le Cardinal y appella des Professeurs de la plus grande réputation ; Alciat y fit des leçons de Jurisprudence , & le fameux Dumoulin, avant sa retraite à Montbéliard , y enseigna pendant quelque temps le Droit Canonique ; mais sa Doctrine sur l'usure parut équivoque , on le pria de se retirer , & il choisit son azile chez le Prince de Wirtemberg-Montbéliard. Ce ne fut pas assez dans les vues du Cardinal de Granvelle d'établir les Sciences dans sa patrie , il voulut encore que son Collège ,

qu'il appella les Ecoles de Granvelle, fut destiné à instruire & à former ceux qui embrassoient l'état Ecclésiastique. Ce secours étoit nécessaire, dans un temps où l'on n'avoit pu rassembler des fonds suffisans, pour doter un Séminaire, suivant le Décret du Concile de Trente; les Ecoles de Granvelle subsisterent jusqu'en 1618, temps auquel les Magistrats de Besançon leur donnèrent une forme nouvelle.

On juge avec raison d'un homme, par les amis qu'il se fait, & d'un Ministre par les personnes qu'il emploie. Le seul choix que Granvelle fit de François Richardot, pour son ami, pour son Grand Vicaire, pour son Successeur à l'Evêché d'Arras, décideroit de ses sentimens, si l'on n'avoit déjà vû, qu'en Flandre il eut pour amis tous les Seigneurs qui demeurèrent fidèles à leur Religion & à leur Roi; & ces amis lui furent constamment attachés pendant sa disgrâce.

François Richardot étoit d'une honnête famille de Franche-Comté, *honesto loco natus*, dit Aubert Lemire. Il se fit Religieux chez les Augustins

de Champlite , & dans sa jeunesse il eut une si grande réputation d'esprit & de science , que les Supérieurs l'envoyerent à Paris pour y enseigner, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-cinq ans. Il y expliqua les Epîtres de S. Paul avec un grand concours d'auditeurs ; puis il voyagea en Italie , où les Sçavans lui firent un accueil favorable , & où il prit des liaisons particulieres avec Paul Manuce. Il étoit fils de la sœur de Jean Richardot Président du Conseil des Pays-Bas : le Président touché du mérite de son neveu l'appella en Flandre , il l'adopta , & il lui donna son nom. Ce fut alors qu'il fut présenté au Cardinal de Granvelle , qui l'envoya à Besançon pour expliquer l'Ecriture Sainte. Richardot eut le bonheur d'être Prophète dans sa patrie ; mais Granvelle l'en tira bientôt , pour le faire son Grand Vicaire à Arras , & pour lui confier le soin d'un Diocèse , où les affaires du Ministère l'empêchoient de résider. Lorsque Granvelle fut transféré à l'Archevêché de Malines , il demanda au Roi d'Espagne l'Evêché d'Arras pour Richardot , & il l'obtint.

Dans cette fonction nouvelle, Richardot s'appliqua à combattre les nouvelles erreurs qui s'étoient glissées dans Arras ; il prêcha souvent, & avec succès ; il fit en présence de la Cour de Bruxelles l'Oraison funèbre de Charles-Quint, & celle d'Isabelle de Portugal, première femme de Philippe II. Sa réputation d'éloquence le suivit, elle s'accrut même au Concile de Trente, où il assista pendant les dernières Séances, & lorsqu'il fut de retour dans son Diocèse, il fit l'ouverture solennelle de l'Université de Douay, que Philippe II. venoit de fonder. Richardot jugea qu'il étoit digne d'un Evêque d'y commencer les leçons de l'Ecriture Sainte, & de les établir d'une manière qui fût édifiante & solide ; il mourut en 1574 ; le choix d'un tel ami, & d'un tel Successeur prouve à quel prix Granvelle accordoit son amitié & sa recommandation pour les Evêchés.

A Malines il eut pour Grand Vicairé Maximilien Merillon, dont plusieurs Historiens louent la probité, les mœurs, & le zèle pour la Religion, & qu'il fit nommer dans

la suite à l'Evêché de Tournay. Lorsque Granvelle fut renvoyé des Pays-Bas, les ordres de Philippe II, & les troubles qui agitoient les Provinces, ne lui permirent pas de se retirer dans son Diocèse. Du moins il redoubla d'attention, pour en écarter les erreurs de Luther & de Calvin. Il y eut successivement deux Evêques Suffragans, Pipinus Rosa, de l'Ordre de S. Dominique, & Gisbert Vréede, qui de concert avec Morillon soutinrent la Foi & la Discipline attaquées aussi vivement dans les Pays-Bas, que dans les autres Pays du Nord. L'attention du Cardinal de Granvelle alla jusqu'à assembler à Malines deux Conciles de sa Province, en 1570, & 1571, pour prendre les mesures les plus propres à sauver la Religion.

La première année de la retraite du Cardinal de Granvelle n'étoit pas encore révolue, lorsqu'il fut obligé de se rendre à Rome pour le Conclave. Pie IV. étoit mort le 8 Décembre 1565. Dabord que le Cardinal en fut informé, il se mit en chemin, & malgré la rigueur de la saison, il fit assez de diligence pour arriver avant la fin du Conclave,

qui finit le 7 Janvier 1566. On élut le Cardinal Alexandrin, qui se nommoit Michel Ghisléri, & qui prit le nom de Pie V. Sa naissance étoit pauvre & obscure; sa vie avoit été laborieuse & sainte. La premiere Dignité de l'Eglise couronna sa vieillesse, & après sa mort l'éclat de ses vertus le plaça au rang des Saints. Il avoit été Religieux de l'Ordre de S. Dominique.

Un Historien a dit, que le Cardinal de Granvelle eut beaucoup de part à cette élection. Il paroît difficile à croire qu'il fut arrivé assez-tôt pour former, & pour suivre une négociation dans le Conclave. Il ne dura qu'un mois. Si l'on en retranche le temps nécessaire pour apprendre à Besançon la mort du Pape, & pour faire le chemin de Franche-Comté à Rome dans la saison la plus fâcheuse, Granvelle n'aura eu que des instans pour négocier. Il est plus probable qu'il trouva l'élection très-avancée, & qu'il n'y eut d'autre mérite, que celui d'approuver le choix du plus sçavant des Cardinaux, & de donner son suffrage, pour placer la vertu même sur le premier Siége de l'Eglise.

Lorsque Granvelle fut nommé Cardinal , il parut s'applaudir d'avoir une retraite honorable à Rome , s'il étoit obligé de sortir des Pays-Bas. Après l'élection de Pie V , le moment étoit venu de jouir de cette retraite ; cependant il prit le parti de retourner en Franche-Comté , soit qu'il eût goûté véritablement le repos littéraire , soit qu'il craignît de marquer trop son mécontentement, & de faire naître des soupçons , s'il sortoit de la résidence que le Roi d'Espagne lui avoit prescrite. On voit même au travers de son indifférence apparente , qu'il désiroit de se rapprocher de la Cour de Madrid. L'Archevêché de Seville vaqua pendant son séjour à Besançon , il le demanda, & il ne put l'obtenir ; les Ministres Espagnols redoutoient sa présence. Le Duc d'Albe faisoit profession d'être son ami ; il parut désirer que Granvelle fût admis dans le Conseil suprême ; mais il étoit son rival & l'on peut juger des services qu'il lui rendit. Quatre années s'écoulerent sans que Granvelle reçût la moindre marque de confiance de son Maître. Enfin le moment arriva où il de-

Granv

*spécie à Ro-
ne une Ligue
entre le Turc.*

vint nécessaire, & où Philippe II. ne consulta que ses véritables intérêts. Sélim étoit monté sur le Trône de Constantinople. Ce Prince ambitieux, cruel, intéressé ne respiroit que la guerre; il avoit la haine la plus forte contre tous les Princes Chrétiens, & pour faciliter les Conquêtes qu'il vouloit faire sur eux, il crut devoir attaquer d'abord celui de tous les Etats Chrétiens, qui paroissoit le plus foible, & qui offroit une proie plus utile à son Empire. Les Vénitiens possédoient alors l'Isle de Chypre. Cette Isle fameuse, peu éloignée de Constantinople, est située avantageusement, pour dominer sur toutes les Isles de l'Archipel; elle est trop voisine de la Caramanie, de la Syrie, & de l'Egypte, pour ne pas donner de la jalousie aux Empereurs Turcs; on peut dire même qu'un Souverain qui possède l'Isle de Chypre, avec une Marine guerrière & marchande, est le maître de tout le commerce que l'Europe peut faire dans l'Archipel, & dans le Levant. Selim prétendoit que cette Isle avoit appartenu aux Mammelus d'Egypte, que l'Empire Ottoman avoit tous leurs droits, &

qu'il lui importoit d'autant plus de l'enlever aux Vénitiens , qu'elle servoit de retraite aux Corsaires Chrétiens qui étoient en grand nombre dans ces parages.

La République de Venise n'oublia rien , pour détourner l'orage qui la menaçoit. Elle représenta à Selim , qu'après la mort de Soliman son pere, il avoit renouvelé en pleine liberté le traité d'alliance qui subsistoit entre la Porte & Venise. Elle prouva , que jamais les Mammelus n'avoient possédé le Royaume de Chypre , & que la République ne permettoit pas aux Corsaires Chrétiens d'y amener les prises qu'ils faisoient sur les Turcs. Selim fut inexorable. Il envoya à Venise un Chiaou nommé Cubath , pour demander que la République lui cédât le Royaume de Chipre , ou pour lui déclarer la guerre , si elle le refusoit. Le Sénat reçut cette demande avec indignation ; mais quelle proportion entre la Marine , les richesses , & les troupes de l'une & de l'autre Puissance ! La République sentit sa foiblesse , elle pensa à se fortifier par des alliances.

On craignoit avec raison pour l'Ita-

lie, si Selim faisoit la conquête de l'Isle de Chypre. Il avoit une Flotte formidable, & beaucoup de troupes de débarquement. On devoit s'attendre à la voir bientôt dans le Golphe de Venise, où sur les Côtes de Naples & de Sicile. Aussi la République ordonna à ses Ambassadeurs qui résidoient à Rome & à Madrid de solliciter des secours prompts & abondans. Pie V. touché du danger qui lui étoit commun avec tous les États d'Italie forma le projet d'engager les Princes Chrétiens à faire une Ligue contre le Turc. Tout ce que la piété, le zèle, le désintéressement le plus noble peuvent inspirer, il l'employa pour réussir ; mais il trouva en France une impossibilité absolue de se mêler des guerres étrangères ; dans d'autres États, il ne vit que de la froideur, un vil intérêt, une fausse politique ; en sorte qu'il étoit à craindre qu'il ne fût réduit à joindre ses galères à la Flotte des Vénitiens.

Philippe II. étoit trop intéressé dans cette guerre, pour refuser la demande du Pape & des Vénitiens ; il donna des paroles, mais il ne parut

pas sincère dans leur exécution. D'abord il ordonna au Cardinal de Granvelle de se rendre à Rome , pour négocier cette grande affaire. On étoit persuadé que ce Ministre apportoit toutes les facilités possibles , pour une alliance qui étoit utile , ou même nécessaire au Royaume des deux Siciles ; cependant on jugea par sa conduite , qu'il avoit des ordres secrets pour faire échouer le traité , & pour épargner les frais immenses de l'armement qu'on demandoit à l'Espagne.

Malheureusement pour les Vénitiens, ils donnèrent à Granvelle un prétexte spécieux , peut-être même un motif indispensable de leur refuser des secours. Ils avoient gagné Mahomet, Grand Vizir de Selim. Mahomet n'ôsa contredire le Sultan, & entreprendre de persuader à un Prince jeune & ambitieux de conserver la paix avec tous les Chrétiens. Il proposa une diversion qui devoit être favorable aux Vénitiens ; c'étoit de secourir les Maures de Grenade , & de rétablir ces Musulmans infortunés dans le Pays dont les Espagnols les avoient chassés ; il suffisoit d'oc-

cuper les forces de l'Espagne du côté de Naples & de Sicile, & de donner aux Maures d'Afrique des subsides qui les missent en état de faire une descente en Espagne. Le Muphti appuya cette proposition avec tout le zèle que sa loi lui inspiroit pour des Mahométans persécutés. Le Divan approuva le nouveau projet, & on fut au moment de voir le Théâtre de la guerre transporté en Italie & en Espagne; on ne dissimuloit pas même ce changement à Constantinople.

En attendant les secours que le Pape offroit de lui-même, & ceux qu'il sollicitoit, les Vénitiens lui demandèrent la permission de lever des Décimes considérables sur le Clergé de leur domination. Leur demande fut proposée dans un Consistoire où le Cardinal de Granvelle assistoit. Il ne s'opposa pas à l'imposition des Décimes, il opina même pour qu'elle fût accordée dans toute l'étendue qu'on proposoit, reconnoissant tout ce qu'on devoit à une République Chrétienne, prête à succomber sous les armes des infidèles; mais après avoir donné à la Religion, à l'hu-

manité , & à la justice ce qu'elles exigeoient dans une conjoncture si pressante , il crut qu'il étoit de son devoir & de l'intérêt de son Maître de dévoiler l'intrigue affreuse qu'on avoit formée à Constantinople , pour porter la guerre en Espagne , & il n'hésita pas de l'attribuer aux Vénitiens , qui pouvoient seuls en profiter. Son discours fut véhément , il leur reprocha d'avoir toujours été spectateurs tranquilles des malheurs des autres Souverains , & il finit en disant , que si l'intérêt de la Religion n'étoit pas mêlé avec leurs intérêts temporels , ils ne mériteroient pas la compassion qu'on avoit pour eux.

Le Cardinal Commendon , né Sujet de la République , répondit avec vivacité , & il n'oublia rien pour effacer l'impression que le discours de Granvelle avoit faite. Tous les services que sa Patrie avoit rendus au Saint Siège furent rappelés. Si la République avoit souvent ménagé le Turc , si elle avoit fait avec lui des traités de neutralité , Commendon prétendoit , qu'elle y avoit toujours été forcée par les perfidies des Espagnols. C'est du moins ce que d'Aubigné * ** D'Aubigné*

Hist. Univers.
Liv. V. Chap.
 XXVII.

lui fait dire ; mais c'est un reproche vague , qui ne détruisoit pas ce que l'intrigue de Constantinople avoit d'odieux.

* *De Thou*
Hist. Lib.
 XLIX.

On est étonné devoir que M. de Thou * qualifie le discours du Cardinal Granvelle *d'invective insolente*. Que devoit donc faire le Ministre du Roi d'Espagne ; pouvoit-il dissimuler une négociation qui tendoit à attirer toutes les forces de Selim sur les Côtes de Naples & de Siciles , & à rappeler en Espagne les Maures d'Afrique , pour la subjuguier une seconde fois ! La sagesse du Pape calma toutes ces vivacités ; elles n'eurent d'autre effet , que de l'engager à redoubler ses efforts pour toucher le cœur de Philippe II , pour exciter sa lenteur accoutumée , & pour le déterminer par le grand intérêt qu'il avoit dans cette guerre.

Pie V. envoya en Espagne Louis de Torrès qui étoit Espagnol , & qui pouvoit être plus agréable au Roi qu'un Négociateur étranger. Il le chargea d'exposer les préparatifs redoutables que Selim faisoit pour la guerre , & le danger où étoit toute l'Italie , sur-tout le Royaume de Na-

DU CARD. DE GRANVELLE. 451

les & de Sicile, dont on avoit absolument négligé les troupes & la Marine. Philippe reçut l'Envoyé du Pape avec autant de froideur, que si on lui eût demandé un bienfait purement gratuit. Il dit à Torrès, que sans les temps où il avoit été plus embarrassé par des guerres de Religion, contre les Maures d'Espagne, & contre les Hérétiques des Pays-Bas, le Pape, bien loin de lui donner du secours, lui avoit suscité de nouveaux embarras à Naples & dans le Duché de Milan. Il s'en plaignit; mais il ajouta, que le zèle qu'il avoit pour la Religion le déterminoit à entrer dans cette guerre, & qu'il donneroit les ordres pour conclure l'alliance que le Saint Siège & les Vénitiens lui proposoient.

En effet il envoya de pleins pouvoirs aux Cardinaux Pacheco & de Granvelle, & à Dom Jean de Zuniga son Ambassadeur à Rome pour régler les conditions de l'alliance. Le Pape nomma le Cardinal Alexandrin son neveu, & les Cardinaux Moron, Graffi, & Aldobrandi; dans la suite il subrogea le Cardinal de la Chiesa au Cardinal Graffi. Les Vénitiens

nommèrent pour leurs Ambassadeurs Soriano & Soranzo. Ils prirent pour modèle de leur traité celui que Paul III. avoit fait autrefois avec l'Empereur Charles-Quint.

Il étoit naturel qu'on nommât un Commandant Général, qui eût toute Autorité sur les Flottes combinées ; mais les Républiques voient toujours avec peine la supériorité des Couronnes, & souvent cette jalousie leur fait prendre des précautions embarrassantes dans la guerre. Les Vénitiens voulurent absolument, que chaque Flotte eût son Général indépendant des autres, & il fallut leur accorder, que les opérations de la guerre seroient résolues à la pluralité des voix, sauf le titre purement honorifique de Commandant de la Flotte combinée qu'on donneroit au Général nommé par le Pape ; précaution impraticable, particulièrement sur mer. On en reconnut les inconvéniens, & l'année suivante on fut obligé de la supprimer.

Les Ministres fixèrent la totalité de la Flotte à deux cents galères, & à cent vaisseaux de transport. Le Pape s'obligea à donner douze galères

DU CARD. DE GRANVELLE. 453
ien armées, dont Antoine Colon-
e devoit avoir le commandement,
e Roi d'Espagne promit quatre-
ngt galères que Jean-André Doria
voit commander. La Flotte Vénie-
enne étoit déjà de cent trente-cinq
galères commandées par Zanne,
il se retira peu de temps après, &
il eut pour Successeur Sébastien
énier ; les vaisseaux de transport
voient être en proportion du
ombre de galères que chacun
onnoit. On ne fixa point de
mps, pour la durée de cette allian-
: : elle fut même annoncée com-
e une alliance perpétuelle, pour
ter à l'ennemi toute espérance de
iviser les Alliés. En effet rien n'au-
oit été plus glorieux & plus utile à
Chrétienté ; mais toute Alliance
orte en elle-même le principe de
dissolution, par la diversité des
pinions & des intérêts ; on en fit
ientôt la malheureuse expérience
ans cette guerre.

Les Flottes furent prêtes au temps
ui avoit été prescrit. Elles se réuni-
ent même sur les Côtes d'Italie ; les
ommandans se divisèrent dès les
remieres Délibérations, Doria se

retira en Sicile, les maladies contagieuses ravagèrent la Flotte Vénitienne, & les Alliés perdirent entièrement la première année.

Selim profita en homme habile de leur inaction. Sa Flotte étoit composée de deux cent-vingt galères. Elle portoit soixante mille Janissaires, deux mille cinq cents chevaux, six mille pionniers & cinquante pièces de canon de batterie. Trois Généraux de réputation, Piali, Hali, & Mustapha les commandoient ; la Flotte mit à la voile au mois de Juin. Le premier Juillet elle aborda à l'Isle de Chypre, dans un lieu appelé les Salines ; le débarquement se fit sans aucune opposition, & sur le champ les troupes allèrent investir Nicosie Capitale de l'Isle. Cette Ville malheureuse fut prise d'assaut & saccagée entièrement après quarante-huit jours de siège, sans qu'on eût aucune nouvelle de la Flotte Chrétienne. De Nicosie les Turcs marcherent à Famagouste, dans l'espérance de l'emporter encore avant l'hiver. Mustapha fut chargé de ce siège, mais il reconnut bientôt que la saison étoit trop avancée ; le siège fut changé en

Mocus , & malgré la vigilance des Turcs , les Vénitiens eurent le bonheur d'y jeter un renfort de huit cents hommes ; dans cet état on attendit le printemps de 1571.

La perte de Nicosie & le danger de l'Isle de Chypre allarmèrent toute l'Italie. On ne pouvoit attribuer ce malheur qu'à la division des Généraux Chrétiens , & leur division ne venoit que de leur indépendance mutuelle ; les Ministres des Alliés assemblés à Rome résolurent de donner un Généralissime aux Flottes combinées. Le Roi d'Espagne proposa Dom Jean d'Autriche son frere naturel , qui avoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre des Maures de Grenade : il fut agréé unanimement. Cependant le Pape voulut que son Général eût aussi quelque supériorité , & il le fit nommer Lieutenant du Généralissime. Ces nominations ne se firent pas , sans de grandes difficultés de la part de la République de Venise , qui en qualité de République Couronnée souffroit impatiemment toute subordination ; mais les momens pressoient : elle sacrifia un vain honneur au salut de la Patrie.

Il survint une difficulté encore plus grande qui pensa détruire l'Alliance, avant qu'elle eût produit aucun effet. On accusa le Cardinal de Granvelle de l'avoir suscitée par haine contre les Vénitiens : mais il n'auroit pas été assez téméraire pour changer la destination des Flottes Chrétiennes, & tout le plan de la guerre, sans en avoir reçu l'ordre de son Maître, & il avoit des Collègues qui ne se feroient pas livrés à sa mauvaise humeur.

Quoique le secours de Famagouste pressât extrêmement, les Ministres Espagnols proposèrent d'envoyer la Flotte Chrétienne en Afrique, pour y faire une diversion considérable, pour prendre Tunis, Alger, Tripoli, & délivrer l'Espagne des Corsaires Barbaresques qui ravageoient ses Côtes. Ils croyoient justifier leur proposition, en disant, que le Roi d'Espagne supportoit le plus grand poids de l'armement naval, & qu'il étoit juste qu'il en recueillit les premiers avantages.

Les Vénitiens s'y opposèrent avec beaucoup plus de justice ; ils représentèrent, qu'on avoit fait l'Alliance
pour

pour tâcher de secourir l'Isle de Chypre, pour garantir les autres Etats de la République de l'invasion prochaine dont ils étoient menacés, & pour sauver l'Italie entière, qui seroit subjuguée facilement, lorsque la République ne seroit plus son boulevard contre les armes des Infidèles. Sélim devoit peu s'embarrasser du sort des petites Républiques Africaines, qui n'étoient que ses tributaires, & qu'il pourroit recouvrer en une campagne, s'il étoit maître de l'Isle de Chypre, ou de quelque port en Italie. Les Vénitiens déclarèrent nettement, qu'ils ne donneroient pas un seul vaisseau au Roi d'Espagne pour faire des conquêtes; pour eux, ils ne demandoient que de n'être pas opprimés, & d'arracher des mains des Infidèles un Royaume qu'il importoit à tous les Chrétiens de conserver.

Le Pape se porta pour médiateur entre les Ministres d'Espagne, & ceux de Venise. Sans doute il persuada facilement aux Ministres d'Espagne, que leur demande étoit déraisonnable, & le cri public devoit encore plus les en convaincre. Cependant

ils refusèrent de s'en désister ; toute la grace qu'on fit à leur obstination, fut de l'attribuer aux ordres d'un Maître qui parloit toujours Religion, & qui pensoit toujours à son intérêt. Pie V. prit le parti de s'adresser au Roi d'Espagne même. Il lui envoya Colonne son Général, pour le prier de suspendre ses projets sur l'Afrique, & d'ordonner à Doria de secourir l'Isle de Chypre. Philippe parla avec emphase de son zèle pour la sûreté de l'Italie ; mais il ne laissa à Colonne aucune espérance, qu'il révoqueroit les ordres qu'il avoit donnés. Il les avoua, & il dit qu'il se défioit des Vénitiens, qu'alors même ils négocioient avec Sélim à l'insçu de leurs Alliés, & qu'ils n'avoient désiré de former une ligue redoutable, que pour obtenir une paix plus avantageuse, & pour livrer leurs Alliés à tout le ressentiment de Sélim.

Si le courage de Pie V. avoit pu être abattu, il l'auroit été par cette réponse, & par la nouvelle difficulté que les Ministres d'Espagne firent sur les frais de la guerre. Dans la ligue qui avoit été faite entre Paul III, Charles-Quint, & la République de

Venise, l'Empereur s'étoit chargé de
 a moitié des frais de la guerre ; les
 Vénitiens payoient les deux tiers de
 l'autre moitié, & Paul III. ne payoit
 que le sixième du total. Pie V. de-
 mandoit une diminution de ce sixième ;
 il prouvoit que la Chambre
 Apostolique étoit épuisée par les se-
 cours qu'il avoit déjà donnés aux
 Chrétiens, & on ne put lui refuser
 la diminution qu'il demandoit. Il
 agit même avec tant de zèle, qu'il
 toucha enfin le Roi d'Espagne, &
 que le nouveau traité pour le secours
 de l'Isle de Chypre fut signé le 7 Mars
 1571, dans l'Eglise de Sainte-Marie
 sur la Minerve.

Il sembloit qu'il ne restât plus qu'à
 attendre le temps propre à mettre à
 la voile, pour aller secourir Fama-
 gouste. L'inquiétude & l'intérêt de
 Philippe II. suspendirent encore le
 départ. Ses Ministres avertirent le
 Pape, que cette année 1571 la flotte
 Espagnole ne seroit que de soixante
 & dix galères, & qu'elle ne pourroit
 partir qu'au mois de Juin. Les Am-
 bassadeurs de Venise prirent cet avis
 pour un refus d'exécuter le traité,
 ils n'en parlèrent plus qu'avec in-

différence; la République envoya à Constantinople Jacques Ragazzoni, Evêque de Famagouste, pour reprendre la négociation de la paix, & pour la conclure à quelque prix que ce fût.

Ragazzoni connoissoit bien la Cour de Constantinople; il pouvoit rendre un service essentiel à sa patrie, & en même temps sauver son Diocèse d'une ruine presque certaine; il négocia avec sagesse & avec zèle: déjà même il avoit quelque lueur d'espérance, & l'inaction des Ambassadeurs Vénitiens résidens à Rome le fit soupçonner. Pie V. en fut pénétré de douleur; il prévint les conséquences dangereuses d'une négociation, qui ne pouvoit arrêter que pendant quelques instans un Prince puissant, avide de gloire & de conquêtes; c'étoit annoncer à l'Empire Ottoman la foiblesse & la division des Chrétiens; c'étoit donner à Sélim un appât, pour former tous les jours des prétentions nouvelles, & pour obliger les Princes d'Italie à acheter une paix ruineuse, & toujours équivoque. La négociation avec l'Espagne étoit à peine fi-

nie, qu'il fallut en commencer une autre avec la République de Venise.

Pie V. donna encore cette commission à Colonne ; il l'envoya à Venise pour ranimer le Sénat, & pour promettre que la flotte Chrétienne seroit composée du nombre de galères & de vaisseaux de transport qui avoit été prescrit par le traité. Le Pape voulut bien répondre du Roi d'Espagne. Si ce Prince ne pouvoit fournir les corps de galères & de vaisseaux qu'il avoit promis, les Vénitiens, dont la marine étoit nombreuse, avoient intérêt de les donner, avec cette assurance, que le Roi d'Espagne les armeroit, & qu'il en payeroit le fret.

On ne pouvoit leur faire des propositions plus avantageuses ; cependant le plus grand nombre de Sénateurs persista à demander la paix. Colonne leur représenta qu'il falloit donc céder le Royaume de Chypre ; & qu'après un si grand sacrifice, ils ne pourroient encore se fier au perfide Sélim, dont les forces étoient bien supérieures à celles de la République. Elle en avoit reçu des outrages, qu'il lui seroit honteux de dis-

simuler; il étoit important de donner des preuves de courage, & de ne pas souffrir la première usurpation que Sélim hasardoit; il falloit l'arrêter à chaque pas, si l'on vouloit l'empêcher d'envahir toute l'Italie. Bien loin de dissoudre la ligue, tous les Chrétiens étoient intéressés à l'accroître, & à en serrer les liens; l'Empereur étoit disposé à y entrer pour la sûreté de la Hongrie; la réputation de l'Ordre de Malte promettoit encore les mêmes prodiges de bravoure & de vertu, que ses Chevaliers avoient faits au siège de Rhodes sous le règne de Soliman, pere de Sélim; le Grand Duc de Toscane & la République de Gènes préparoient des troupes & des vaisseaux pour le service de la ligue; les Puissances de l'Europe les plus éloignées du danger, s'empreseroient d'entrer dans cette alliance, lorsqu'on y verroit regner l'union, & le zèle du bien public.

Les représentations de Colonne ranimèrent les plus timides; cependant le Sénat crut devoir ménager également les espérances qu'il avoit pour la paix, & les secours qu'on

lui offroit pour la guerre, si elle devenoit indispensable. Il ordonna à Ragazzoni de continuer ses négociations, & aux Ambassadeurs que la République avoit à Rome, d'entretenir la ligue avec autant de dextérité, que si l'on n'avoit aucune espérance de la paix. On reprit les conférences; & pour concilier tous les intérêts, on décida unanimement que l'armement qui étoit préparé, seroit employé sans délai à la défense de l'Isle de Chypre. Si l'on étoit assez heureux, pour que l'armée navale ne fût plus nécessaire du côté de l'Archipel, les Vénitiens promettoient de donner au Roi d'Espagne cinquante galères, qui seroient employées à la conquête de Tunis, d'Alger, & de Tripoli; si la République étoit obligée d'entreprendre quelque expédition maritime dans son golphe, ou ailleurs; pour la sûreté de ses Etats, le Roi d'Espagne devoit lui donner la même quantité de galères. On parut oublier les anciennes contestations, & les vivacités réciproques. Tous les incidens qui pouvoient survenir, étoient soumis à la décision du Pape seul, on

eut ce respect pour sa vertu, & cette reconnoissance pour les soins qu'il avoit pris de former, & de ressusciter la ligue. Les Ministres d'Espagne assurèrent que leur Maître auroit incessamment quatre-vingt galères armées dans le port d'Otrante. La flotte combinée devoit ouvrir la campagne par une bataille générale contre la flotte Turque; & afin que Vénier, Commandant de la flotte Vénitienne, ou les Provéditeurs qui l'accompagneroient, n'en fissent aucune difficulté, le Sénat leur en donna l'ordre par écrit. Cette nouvelle convention fut signée à Rome le 25 Mai 1571.

Pendant qu'on travailloit à calmer les divisions funestes des Alliés, Sélim ne se laissoit pas amuser par les propositions spécieuses de Ragazzoni. Il envoya par terre une armée de soixante & dix mille hommes, pour faire une diversion puissante du côté des Etats que la République avoit en Albanie & en Dalmatie, il ordonna qu'en même temps le siège de Famagouste fût poussé avec toute la vivacité possible. Piali étoit retourné à Constantinople, Ali étoit

Général de la flotte Turque, & Mustapha commandoit les troupes de débarquement. La flotte Chrétienne ne put être prête assez-tôt pour secourir la Place assiégée; malgré la valeur extraordinaire de ses défenseurs, elle fut obligée de capituler. Mustapha viola la capitulation, on ne peut lire sans horreur toutes les cruautés qu'il exerça contre Bragadino Commandant de la Place, contre la garnison & tous les citoyens; la révolution de l'Isle de Chypre fut prompte & entière, elle tomba irrévocablement sous la puissance de Sélim; mais il l'acheta par la perte de quatre-vingt mille hommes, & d'une multitude de ses meilleurs Officiers.

On peut juger de la consternation que cette nouvelle répandit dans toute l'Italie. La flotte Chrétienne n'étoit pas armée entièrement; Dom Jean d'Autriche, son Général, étoit encore en Espagne, & Pie V. redoubloit ses négociations pour obtenir des différentes Cours de l'Europe des secours d'hommes, ou d'argent. Le Cardinal Alexandrin ne put rien obtenir en France. Charles IX. avoit

trop d'embarras dans son Royaume, pour entreprendre une guerre maritime, & fort éloignée de ses Etats; ses finances étoient trop épuisées, pour s'engager à donner des subsides, & il y avoit trop d'inconvéniens à combiner la flotte de France avec celle d'Espagne.

Le Cardinal Alexandrin passa en Portugal, où ses sollicitations furent également infructueuses; pour l'Empereur Maximilien II, il redoutoit trop Sélim pour l'attaquer. Le Cardinal Commendon ne put lui persuader d'entrer dans une ligue, qui n'avoit qu'un armement naval, absolument inutile à la Hongrie, & la frayeur l'avoit engagé à rechercher Sélim, dont il avoit obtenu une trêve pour quelques années. Tout ce que l'activité de Pie V. put gagner, fut d'avoir quelques galères du Grand Duc de Toscane, & d'engager les Albanois à se révolter contre les Turcs; mais cette diversion fut extrêmement foible, & la ligue Chrétienne en recueillit peu d'avantages.

*Le Cardi-
nal de Gran-
nelle nommé
viceroi de
Naples.
71.*

Le Royaume de Naples étoit exposé à toute la fureur de Sélim; & après la révolution de l'Isle de Chy-

pre, ce Royaume devoit naturellement être attaqué le premier. Philippe II. reconnut qu'il avoit disputé trop long-tems, & qu'il couroit au moins autant de risques que les Vénitiens. Dans cette circonstance fâcheuse, le Duc d'Alcala, Viceroy de Naples, y mourut au mois d'Avril. Philippe nomma le Cardinal de Granvelle à cette Viceroyauté; il lui ordonna de s'y rendre promptement, pour presser l'armement de la flotte, & pour veiller à la sûreté des côtes; en même temps le Pape le nomma Légat Apostolique, pour conférer solennellement le bâton de Généralissime à Dom Jean d'Autriche, & pour l'installer dans ses fonctions. Dom Jean ne partit de Barcelonne qu'au mois de Juillet, & il arriva à Naples le 8 du mois d'Août. Granvelle qui aimoit toutes les actions d'éclat, le reçut avec la plus grande magnificence. La cérémonie de l'installation se fit dans l'Eglise Métropolitaine. Granvelle harangua en Prélat zélé pour la Religion, & en homme qui se piquoit d'avoir l'ame martiale; les troupes donnèrent les plus grandes marques

de bonne volonté, & toute la ville implora le secours du Dieu des armées d'une manière édifiante.

Après la cérémonie, Granvelle ne perdit pas un moment pour faire partir l'escadre de Naples. Elle mit à la voile le 20 du mois d'Août, & le 24 elle arriva à Messine, où elle joignit les galères du Pape, celles de Sicile, & des Vénitiens. La flotte Chrétienne étoit augmentée considérablement, par les galères de Côme, Grand Duc de Toscane, du Duc de Savoye, du Grand-Maitre de Malte, & de la République de Gènes. On voyoit avec des transports de joye une flotte si florissante, lorsqu'on apprit la triste nouvelle de la perte de Famagouste, & de toute l'Isle de Chypre. Sur le champ Dom Jean donna l'ordre du départ; mais avant que de monter sur son vaisseau, il eut la foiblesse de consulter un Astrologue fameux qui étoit à Messine, & de lui demander quel seroit le sort de son expédition.

Cet Astrologue étoit François Maurolyco, Abbé de Sainte-Marie del Parto, homme de mœurs irréprochables, & d'une grande piété, mais

prévenu en faveur de l'Astrologie judiciaire, qui étoit la folie du temps, & plus encore celle de son pays. Sa réputation & sa crédulité venoient de ce que parmi le grand nombre d'horoscopes qu'il avoit tirés, quelques-uns avoient réussi; l'homme le plus ignorant peut l'espérer, autant que l'Astrologue le plus habile. Il fut flatté de la confiance de Dom Jean, il travailla, & il lui annonça le succès le plus éclatant. L'événement vérifia la prophétie prétendue; il la rendit célèbre dans toute l'Italie, & il augmenta l'ardeur qu'on avoit alors à chercher dans les astres l'avenir, dont Dieu s'est réservé la connoissance, pour sa gloire, & pour notre bonheur.

Quoique la saison fût avancée; & Bataill.
Lépante. que le temps de quitter la mer Méditerranée s'approchât, la flotte partit de Messine, après avoir eu des nouvelles certaines que les Turcs avoient ravagé l'Archipel, & que leur flotte étoit dans le golphe de Lépante, nommé par les Anciens le *golphe de Corinthe*. On y alla, les flottes se rencontrèrent le 7 Octobre à l'entrée du golphe. Les Chrétiens

attaquèrent avec une bravoure extraordinaire. Les Turcs, maîtres des ports qui les environnoient, pouvoient refuser la bataille, ils l'acceptèrent avec cette confiance que leur donnoient les victoires récentes qu'ils avoient remportées; l'Histoire ancienne & moderne ne donne point d'idée de combat plus terrible & plus mémorable.

Ali, Amiral de la flotte Ottomane, sortit du port de Lépante à la tête de deux cent galiotes, autant de galères, & une multitude de bâtimens de moindre grandeur commandés par des corsaires. La mer étoit calme, on n'alloit qu'à force de rames, & chaque flotte étoit maîtresse de ses mouvemens. Après plusieurs attaques qui ne décidoient de rien, Dom Jean d'Autriche attaqua l'Amiral Ottoman. Vénier y accourut pour le soutenir; Carocoza & le Bacha de Mételim volèrent au secours de leur Amiral. Un combat si important fut quelque temps incertain. Dom Alvare de Badjan, Marquis de Sainte-Croix, arriva pour le décider; l'Amiral Ottoman fut emporté, Dom Jean lui fit trancher la

rête, il la fit planter au bout d'une pique, pour jeter la terreur parmi les Turcs, & leur galère amirale ne porta plus que l'étendard de la Croix.

Pertau prit le commandement du centre après la mort d'Ali. Il se défendit foiblement, & il se jeta dans un brigantin pour prendre la fuite plus promptement. Caracoza soutint en brave homme les efforts des Chrétiens; il périt dans ce combat, trente de ses galères voulurent gagner les côtes. Querini, Vénitien, leur coupa le chemin: quelques Turcs se sauvèrent à la nage; mais Querini demeura maître de ces galères.

Le centre de l'armée Ottomane étoit défait; pendant qu'Uluciali étoit vainqueur à l'aîle gauche qu'il commandoit. Il avoit réduit aux plus grandes extrémités quinze galères Chrétiennes, parmi lesquelles étoit la Capitane de Malte; circonstance qui fut le salut de cette partie de l'armée Chrétienne. Les Chevaliers de Malte vinrent avec intrépidité pour dégager leur Capitane; ils la reprirent, & Doria avec ses galères Espagnoles acheva la déroute d'Uluciali. Ce vieux Rénégat, brave &

expérimenté, faisoit encore une retraite audacieuse, emmenant avec lui plusieurs galères Chrétiennes; on les lui enleva, il eut beaucoup de peine à gagner les rochers de Curzolari, pour s'y mettre en sûreté.

Le reste de la flotte Turque ne rendit plus de combats. Les Historiens disent, que de toute cette multitude de galères, de vaisseaux de transport, & de corsaires, il n'échappa que cinquante galères; tout le reste fut pris ou coulé à fond. Vingt-cinq mille Turcs y périrent, on leur fit plus de trois mille prisonniers, & on rendit la liberté à un grand nombre d'Esclaves Chrétiens, qui composoient leurs chiourmes; les Chrétiens perdirent dix mille hommes & quinze galères, dont il y en avoit dix de Vénitiennes.

On ne devoit pas attendre un si grand succès d'une flotte combinée de tant de Nations différentes, & commandée par des Généraux, dont l'antipathie étoit si grande, qu'ils avoient pensé s'attaquer mutuellement quelques jours avant la bataille. La Providence permit qu'ils fussent bien unis dans le moment dé-

cifif pour sauver l'Italie , & pour récompenser la piété de Pie V, qui étoit le chef & l'ame de la ligue ; mais après avoir fçu vaincre , on ne fcut pas profiter de la victoire. La mer étoit ouverte à la flotte Chrétienne jufqu'à Constantinople , & la navigation auroit été courte & facile ; on auroit trouvé cette capitale dans la confternation , on auroit pu la prendre & la ravager. Du moins on avoit encore le temps de reprendre Famagoufte , dont les fortifications n'étoient pas réparées , & de préparer pour l'année fuivante la conquête de Nicofie , & de toute l'Ifle de Chypre. On ne s'occupa que du partage du butin , qui étoit immense. Les divifions fe renouvelèrent. Dom Jean déclara qu'il lui étoit défendu de faire hiverner la flotte d'Efpagne dans les mers du Levant ; il fe retira à Mefline , fon exemple fut contagieux : toute la flotte Chrétienne fe difperfa , dans le temps où il étoit effentiel de prendre un poste qui la rendit maîtrefle de l'Archipel.

Le premier foin de Dom Jean d'Autriche à fon arrivée à Mefline , fut de voir fon prétendu Prophète Mauro-

lyco. Il le combla d'honneurs, sans chercher davantage dans les astres la destinée de la ligue; elle étoit évidente, les Alliés ne pensoient plus qu'à goûter le repos, & à jouir des applaudissemens qu'on devoit à leur bravoure: soit qu'ils fussent jaloux des Vénitiens, dont les Etats étoient alors très-florissans, soit qu'un vil intérêt les déterminât à épargner les frais d'un nouvel armement, Pie V. ne put les engager à faire encore quelques efforts pour recouvrer l'Isle de Chypre, & leur inaction ne put avoir qu'une cause ignominieuse.

*Conduire de
Granvelle
dans la Vi-
ce-royauté
de Naples.*

Le Cardinal de Granvelle, nommé Viceroy de Naples, entroit dans une carrière aussi épineuse que celle qu'il avoit remplie aux Pays-Bas. Il est toujours redoutable de succéder à un grand homme. Quelques talens que puisse avoir un Ministre, il ne doit pas remplacer sans frayeur celui qui emporte l'estime & les regrets des Peuples. Tel avoit été le Duc d'Alcala. Dans une multitude d'affaires extraordinaires, & pendant une administration de plus de douze ans, il avoit satisfait un Maître, qui ne pardonnoit pas les fautes les plus légè-

es, & qui recevoit les services les plus signalés comme une dette, dont les Ministres s'acquittoient. Les entreprises les plus fortes, que la Cour de Rome fit sur le Royaume de Naples, sous prétexte que cette Couronne est mouvante du S. Siège, avoient échoué, par la fermeté & par la sagesse du Duc d'Alcala. Les côtes avoient été défendues contre les attaques fréquentes des Turcs. Les impositions, quoiqu'excessives, avoient été levées sans injustice, & payées sans contrainte. Le Viceroi avoit ouvert la communication entre toutes les Provinces du Royaume, par de nouveaux grands chemins, & par des ponts jettés sur plusieurs rivières. Il avoit embelli la capitale, & quelques villes les plus considérables, par des édifices utiles & magnifiques. Des largesses immenses avoient foulagé les pauvres; surtout on admiroit les loix qu'il avoit établies, le tempérament de sévérité & de douceur qu'il avoit observé dans l'administration de la Justice, & la piété qui avoit régné dans toute sa conduite.

La difficulté extrême de soutenir

la comparaison avec un Ministre si célèbre, n'étoit pas le seul embarras de Granvelle; la place qu'il occupoit étoit plus délicate encore pour un Cardinal, que pour un Ministre séculier. Il falloit avoir des contestations vives & fréquentes avec la Cour de Rome. Il falloit soutenir également l'autorité spirituelle de l'Eglise, & les droits temporels du Roi d'Espagne; c'étoit alors une route presque impraticable. Jamais Prince ne fut plus jaloux de son autorité, & jamais autorité ne fut attaquée plus vivement, que celle qu'il avoit en qualité de Roi des Deux-Siciles.

Le Pape Pie V. étoit d'une vertu austère & d'un zèle ardent, non seulement pour tout ce qui pouvoit intéresser la Religion, mais encore pour les droits temporels du S. Siège. Quelques-uns de ses prédécesseurs avoient essayé d'étendre ces droits sur le Royaume de Naples, au-delà de la mouvance féodale. Pie V. marcha sur leurs traces. Du principe que les habitans de Naples & de Sicile étoient sujets médiats du S. Siège, il tiroit des conséquences,

qui pouvoient anéantir presque entièrement l'autorité royale. Il se proposoit de connoître des impositions, & d'empêcher que le Viceroy en établît de nouvelles sans son consentement. Il vouloit obliger les Peuples des Deux-Siciles à fournir suivant ses ordres les approvisionnemens nécessaires à Rome & à tout l'Etat Ecclésiastique ; ces objets, & d'autres encore étoient la matière de la fameuse Bulle, *in Cænâ Domini*, que Pie V. avoit publiée, & que les Vicerois étoient obligés de rejeter.

Le Pape avoit un autre projet, qui n'étoit pas moins important. A Naples, on étoit dans l'usage déjà ancien de ne recevoir aucune Bulle de Rome, sans la permission du Souverain. Cette formalité y étoit connue sous le nom d'*Exequatur Regium*. Pie V. croyoit qu'elle étoit humiliante pour le Vicaire de Jésus-Christ, & que par cette précaution, les Princes séculiers s'arrogeoient une sorte de supériorité sur le S. Siège ; en examinant ses Bulles & quelquefois en les refusant ; cependant il est juste, il est même nécessaire qu'un Souverain connoisse les loix qu'on

introduit dans son Royaume, avant qu'elles soient publiées, & qu'elles soient exécutées. Cet usage étoit presque universel ; on n'examinoit les Bulles, que pour sçavoir si elles ne donnoient point d'atteinte aux droits de la souveraineté ; leur exécution même ne pouvoit être bien assurée que par les peines temporelles, qui sont uniquement entre les mains du Souverain ; un Viceroi de Naples auroit été répréhensible, s'il n'avoit soutenu l'ancien usage.

Pie V. vouloit encore qu'on y publiât le Concile de Trente, & qu'on observât ses Décrets sans aucune exception, même pour la discipline. On croyoit à Naples que quelques-uns de ces Décrets étoient incompatibles avec l'autorité du Roi, & avec les privilèges dont plusieurs Communautés étoient en possession ; c'étoit une source intarissable de difficultés.

Enfin le Pape vouloit y envoyer des Commissaires apostoliques, dont le Viceroi ne pût ni examiner, ni restreindre les facultés. Il prétendoit que la vassalité de la Couronne rendoit les sujets des Deux-Siciles justi-

ables des Tribunaux Romains, soit en demandant, soit en défendant, & qu'ils ne pouvoient refuser de comparoitre sur les assignations qu'on leur donnoit souvent pour plaider à Rome.

Les Juges Ecclésiastiques de Naples vouloient connoître par prévention de tous les délits qu'on appelle mixtes, parce qu'ils blessent également les loix de l'Eglise & celles de l'Etat, tels que l'usure & le sacrilège; lorsqu'ils étoient les plus diligens à en prendre connoissance, ils vouloient en exclure les Juges royaux, & le Pape protégeoit hautement leurs prétentions.

A l'égard des décimes du Clergé, souvent les Papes en avoient imposé sur les Deux-Sicules. Il étoit établi par l'usage, que ces décimes fussent portées au Trésor royal, pour savoir si les Exacteurs n'avoient pas passé les bornes qui leur étoient prescrites, & pour partager également la somme qui avoit été imposée, entre le S. Siègé & le Roi. Pie V. demandoit qu'on produisît le titre d'une concession, qu'il jugeoit extraordinaire, ou que le Roi d'Espagne s'en désistât.

Les Evêques du Royaume de Naples prétendoient conserver le vieil usage, ou plutôt l'abus singulier & intolérable de faire des testamens pour ceux qui étoient morts sans disposer de leurs biens ; sous prétexte de remplir pour eux l'obligation de l'aumône, & de faire les legs pieux, qu'ils n'avoient pas eu le temps, ou la volonté de faire.

Tant de sujets de contestations, & d'autres encore moins importants, mettoient aux prises continuellement l'autorité spirituelle avec l'autorité royale ; le Seigneur suzerain, avec son vassal. Les disputes renaissoient à chaque instant, personne ne vouloit céder, & les Vicerois de Naples n'avoient, à cet égard, aucune trêve avec la Cour de Rome. Le Duc d'Alcala avoit toujours pris ces tempéramens sages, qui sont propres à conserver à l'Eglise l'autorité spirituelle qu'elle a de droit divin, & à maintenir tout l'éclat de l'autorité royale. La Cour de Rome se flattoit de pouvoir en exiger davantage d'un Viceroy Cardinal. Pie V. étoit ami personnel de Granvelle ; il crut que le temps étoit venu de ne rien ménager

ager, & que le Cardinal plieroit pour avoir la paix avec Rome ; ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir.

La première attention de Granvelle fut de défendre la Religion contre les attaques des Luthériens & des Calvinistes, qui faisoient les plus grands efforts pour se glisser dans le Royaume de Naples, & pour y établir leurs nouveautés. Deux Religieux apostats, Pierre-Martyr Vermio, & Bernardin Ochin, y avoient semé leurs erreurs, & ils avoient fait un grand nombre de prosélytes. Granvelle éclaira la conduite des seigneurs avec tant d'exactitude, qu'il arrêta les progrès de l'erreur, & qu'il sauva le Royaume du danger dont il étoit menacé. Pour les difficultés qui s'étoient élevées entre le S. Siège & les Rois des Deux-Siciles, on verra qu'il suivit toujours le principe le plus capable d'établir une union parfaite entre les deux Puissances, en donnant toute l'autorité spirituelle à l'Eglise, & toute l'autorité sur le temporel au Roi.

La Cour de Rome fit une épreuve de ses sentimens, lorsqu'elle le re-

quit de faire publier à Naples la fameuse Bulle *in Cænâ Domini*, que le Duc d'Alcala avoit refusée constamment. Dans une affaire de cette conséquence, le Cardinal de Granvelle crut devoir demander à Philippe II. des ordres précis, pour fixer la conduite qu'il devoit tenir. Il lui en écrivit *; & bien loin d'hésiter sur le parti qu'on devoit prendre, il conseilla au Roi de ne jamais adopter cette Bulle. Les ordres qu'il reçut furent conformes à l'avis qu'il avoit donné; il les rendit publics, & il ne chercha pas même à adoucir le refus qu'il faisoit. Cependant cette Bulle, sans avoir été publiée à Naples, & sans avoir été munie de l'*Exequatur Regium*, avoit presque soulevé tous les Ordres du Royaume. Les Ecclésiastiques souhaitoient dépendre entièrement du Pape pour les décimes. Les Peuples voyoient avec satisfaction que la Bulle leur faisoit espérer des soulagemens, & qu'elle défendoit de lever de nouvelles impositions, sans l'agrément du Saint Siège. Le Cardinal de Granvelle ne consulta que son devoir. Pendant quatre années qu'il fut Viceroi de

1 Juillet

Naples, il exigea plusieurs fois des dons gratuits, & il leva des impositions proportionnées aux charges immenses que Philippe lui imposoit; Naples fut docile, & Rome demeura dans le silence.

Il se présenta une occasion de partager des décimes avec le Pape; rien ne fut plus glorieux au Cardinal de Granvelle, que la fermeté & la générosité qu'il eut en cette occasion. L'Isle de Malte étoit menacée par Sélim II. d'une guerre vive & cruelle. Il s'agissoit de sauver le siège principal d'un Ordre illustre, de soutenir une portion si chère à l'Eglise, & de ne laisser aux Chevaliers de Malte, que le soin de se défendre avec intrépidité, sans les accabler sous des frais qu'ils ne pouvoient supporter. Pie V. donna l'exemple de la charité la plus vive, & de la plus grande libéralité: il acheva d'épuiser son Trésor; & pour suppléer à ce que les revenus ne lui permettoient pas, il demanda des décimes au Clergé de Naples.

Philippe II. consulta Granvelle sur l'usage que les Rois ses prédéces-

seurs avoient introduit, de partager les décimes avec le Pape, & sur les secours qu'il pouvoit donner à l'Ordre de Malte, Granvelle répondit, que l'usage de partager les décimes étoit très-ancien, & même immémorial; qu'il étoit étonnant de voir la Cour de Rome exiger qu'on produisît une concession spéciale pour l'autoriser; que l'usage seul étoit un titre légitime; que plusieurs Papes l'avoient approuvé, par les partages qu'ils avoient faits des décimes, sans aucune difficulté; & qu'il étoit juste de se maintenir dans une possession si constante. Puis il parla en faveur de l'Ordre de Malte, dont le danger étoit pressant, & dont le zèle a toujours été digne d'admiration. Philippe en fut touché, il permit à Granvelle de fixer les secours que le Royaume de Naples donneroit aux Chevaliers.

Pour seconder les heureuses dispositions du Roi, & pour conserver ses droits dans toute leur étendue, Granvelle voulut que les Chevaliers levassent eux mêmes les décimes, & il les leur abandonna tout entières, Il exigea seulement du Chevalier

Martin Royes, qui avoit la direction des décimes un témoignage par écrit, qui ne laifsât aucune équivoque sur le droit, & sur le bienfait du Roi. Ce Chevalier le donna dans les termes les plus reconnoissans, & les plus propres à attester à la postérité, que son Ordre étoit redevable de la moitié des décimes à la piété de Philippe II, & qu'il auroit pû légitimement la faire porter à son Trésor royal. Un Ministre qui soutient ainsi avec vigueur les droits de son Maître, remplit son devoir le plus essentiel ; mais il est grand de lui inspirer un noble usage de ses richesses, & de les sacrifier à d'illustres Chrétiens prêts à succomber sous les armes des Infidèles ; ce qui paroissoit nécessaire pour la sûreté du Royaume de Naples, dans un temps où l'on craignoit autant pour ce Royaume, que pour l'Isle de Malte.

Le vol dans les Eglises est un de ces crimes, dont les Juges Ecclésiastiques de Naples prétendoient connoître par prévention avec les Juges Royaux, sous prétexte que ce crime est un sacrilège, & qu'il attente à ce qui est consacré au service de Dieu,

Un séculier vola des ornemens dans l'Eglise Cathédrale de Naples. Il commit un second vol dans l'Eglise de S. Laurent. Les Religieux le saisirent, & ils l'envoyèrent dans les prisons de l'Archevêché, dont les Juges se dispoisoient à faire le procès au prisonnier. Granvelle le réclama, & il exigea que ces Juges le fissent transférer dans les prisons royales. L'Archevêque s'y opposa; Granvelle fit briser les prisons de l'Archevêché, & il fit transférer le coupable dans les prisons royales. Le Grand-Vicaire lança une excommunication contre ceux qui l'avoient enlevé, & contre ceux-mêmes qui avoient ordonné, ou approuvé cet enlèvement; c'étoit envelopper le Viceroi dans l'excommunication; & afin qu'il ne pût l'ignorer, elle fut affichée dans toutes les places de Naples; ainsi d'une affaire particulière on en fit une affaire d'Etat, d'autant plus grave, qu'on y mit beaucoup de vivacités de part & d'autre.

Le Cardinal de Granvelle fit arracher les affiches qui lui étoient injurieuses. Il ordonna aux Juges royaux de hâter l'instruction du procès qu'on

faisoit au coupable. Dans peu de jours elle fut achevée, & le coupable fut exécuté devant l'Eglise où il avoit fait son second vol. Ç'en étoit assez pour assurer les droits des Juges royaux; mais Granvelle voulut prévenir de semblables entreprises, & apprendre aux Juges de l'Archevêché à respecter l'autorité royale. Le Grand-Vicaire auteur de l'excommunication, eut ordre de sortir de Naples dans vingt-quatre heures, & du Royaume dans peu de jours; l'ordre fut exécuté sans délai. Le Chancelier de la Jurisdiction archiépiscopale & les autres Officiers furent enfermés dans les prisons royales, le temporel de l'Archevêque fut saisi, & Granvelle en rendit compte au Roi, en l'assurant que tout demeureroit dans le même état, jusqu'à ce qu'il eût reçu ses ordres.

La nouvelle en fut portée à Rome, long-temps avant qu'elle pût parvenir à Madrid. L'Archevêque de Naples porta ses plaintes au Pape; on peut juger de quelles couleurs il peignit le Viceroi, en demandant une justice prompte & éclatante. Pie V. l'écouta favorablement. Il or-

donna au Nonce qui résidoit à Naples d'exiger de Granvelle une réparation autentique ; & s'il la refusoit, de le menacer de le dégrader du Cardinalat. Granvelle répondit, qu'il avoit informé le Roi de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il ne pouvoit rien changer, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de Madrid. Il fallut les attendre. Le Roi approuva tout ce que Granvelle avoit fait ; bien loin d'adoucir les ordres sévères qui avoient été donnés contre le Grand-Vicaire, & contre les Juges de l'Archevêché, il enjoignit à Granvelle de ne pas souffrir qu'aucun de ceux qui avoient été excommuniés, allât à Rome pour recevoir l'absolution ; cérémonie humiliante qu'on avoit exigée dans d'autres occasions, & que le Roi ne vouloit plus souffrir. Granvelle annonça lui-même cette réponse à la Cour de Rome.

C'étoit pour lui personnellement une querelle qu'il n'étoit pas facile d'appaiser. Il ne s'en émut point. Il avoit soutenu l'autorité de son Maître, c'étoit à son Maître à le défendre à son tour. En effet, Philippe II. ordonna à Dom Jean de Zuniga son

Ambassadeur à Rome, de faire les représentations les plus vives; il lui défendit d'entrer dans aucune négociation sur les prétentions des Juges ecclésiastiques de Naples, & de permettre qu'on citât à Rome ceux qui avoient exécuté les ordres du Viceroy. L'Ambassadeur parla à Pie V. d'une manière à lui faire craindre les conséquences de cette affaire. A Naples Jean-André De Curte, Magistrat d'une grande réputation d'intégrité & de science, reconcilia le Viceroy avec l'Archevêque; tout se réduisit à donner la main-levée du temporel de l'Archevêque, à permettre au Grand-Vicaire de revenir à Naples, & à rendre la liberté aux prisonniers. Ceux qui avoient exécuté les ordres de Granvelle reçurent l'absolution à Naples, mais en secret; & les Cours de Rome & de Madrid eurent la prudence de laisser tomber cette querelle dans l'oubli.

Elle étoit à peine finie, qu'il en survint une autre encore plus importante pour l'autorité royale. Mario Caraffé étoit accusé d'un crime d'Etat, & il étoit détenu dans les prisons de l'Archevêché. Le Cardinal

de Granvelle prétendit avec justice qu'un crime d'Etat ne pouvoit être examiné & puni que par l'autorité royale : il fit enlever Caraffe, son procès fut instruit par les Juges royaux, & il fut exécuté même sans attendre les ordres de Madrid ; la qualité de l'accusation rendit les Juges de l'Archevêché plus circonspects que dans la première affaire.

Le plus grand embarras du Cardinal de Granvelle étoit de pourvoir à la sûreté du Royaume qui lui étoit confié. Les Turcs donnoient des alarmes continuelles sur ses côtes, les impositions étoient accablantes ; & pour comble de malheurs, les finances d'Espagne & de Naples étoient depuis long-temps dans un si grand désordre, qu'il falloit à chaque instant avoir recours à des expédiens nouveaux, pour les dépenses les plus indispensables. Il n'y a point d'Etat en Europe qui ait éprouvé autant de troubles & de vicissitudes, que le Royaume de Naples. Sans remonter aux temps de la conquête qu'en firent les Normands ; sans parler des révolutions étonnantes que l'Etat souffrit sous les règnes des Maisons

d'Anjou & de Souabe, il est certain que depuis le règne de Ferdinand le Catholique, ayeul de Charles-Quint, les Deux-Sicules avoient été souvent ravagées; & que le Peuple qui paroît le plus jaloux de sa liberté, avoit été réduit à l'esclavage le plus dur.

Ce n'étoit pas seulement pour soutenir les prétentions de la Monarchie d'Espagne, que Ferdinand & Charles-Quint avoient épuisé le Royaume de Naples d'hommes & d'argent; c'étoit encore par un principe qui admet peu de modération, & qui entraîne même nécessairement de l'inhumanité: on avoit voulu affoiblir les Napolitains, dont on redoutoit l'inconstance, & dont les Rois d'Espagne étoient trop éloignés, pour y envoyer à propos les secours nécessaires. Philippe II. avoit suivi la maxime de son pere & de son bisayeul; sous la Viceroyauté du Duc d'Alcala, prédécesseur immédiat du Cardinal de Granvelle, il avoit imposé des sommes excessives; & après avoir tari la source des dons prétendus gratuits, il avoit vendu une multitude de titres purement honorifiques, de Princes, de Ducs, de Com-

tes & de Marquis. Les Domaines de la Couronne avoient été aliénés irrévocablement, on avoit vendu jusqu'au droit de gabelle, & quelques autres impositions. Les Napolitains s'étoient livrés imprudemment à cette sorte d'acquisition, sans prévoir, qu'après avoir aliéné les impositions anciennes, on seroit obligé d'en établir de nouvelles, pour supporter les charges de l'Etat.

Si le Cardinal de Granvelle n'avoit eu encore que les charges accoutumées, il n'en auroit pas été accablé; mais Philippe suivant toujours sa politique redoutable, & le dessein d'affoiblir des Peuples qu'il craignoit, l'obligea à beaucoup d'autres dépenses qui ne souffroient point de retardement. Lorsque Granvelle administroit les Pays-Bas, & qu'il demandoit de l'argent au Roi, pour prévenir la révolte, le Roi établit pour maxime, que chaque Province de sa domination devoit porter ses charges; lorsque Granvelle fut Viceroi de Naples, Philippe en ordonna autrement; il voulut qu'indépendamment des troupes de terre & des forces navales qu'il falloit entretenir

pour la sûreté des côtes, le Royaume de Naples donnât encore des roubles & de l'argent pour la défense du Milanez, pour la Catalogne, même pour le projet chimérique de conquérir Tunis, Alger & Tripoli. Sans doute Granvelle n'osa lui représenter l'inconséquence de cette conduite; il falloit louer Philippe II. & obéir : mais il étoit évident qu'il préparoit l'état de foiblesse où la Monarchie d'Espagne a été réduite sous les règnes de Philippe III. & de Philippe IV. ses successeurs immédiats.

Les Napolitains avoient obtenu de grands privilèges en différens temps. Philippe II. les avoit même renouvelés en 1570; cependant, soit qu'il eût donné des ordres secrets pour qu'on ne les observât pas, soit que ces privilèges fussent onéreux aux Viceroyaux, ils n'étoient pas en vigueur. Granvelle crut devoir donner satisfaction à des Peuples surchargés d'impositions; il fit observer exactement toutes les concessions renouvelées par le Roi regnant; à la faveur de cette condescendance, les Napolitains furent toujours soumis à ses ordres. L'Historien du Royaume de

Naples assure, que pendant la Vice-royauté de Granvelle, qui ne dura que quatre ans, il envoya à Madrid deux millions trois cent mille ducats, somme excessive alors, & destinée à des emplois étrangers au Royaume de Naples. Quelles devoient être les sommes qu'on levoit pour la guerre contre les Turcs, & pour les autres charges du Royaume !

*Granvelle
tribue beau-
coup à l'élec-
tion de Gré-
goire XIII.*

Pie V. mourut le 1^{er} Mai 1572. Le Cardinal de Granvelle obligé de s'absenter pour aller au Conclave, nomma pour son Lieutenant Dom Jacques Simanca, Evêque de Badajoz, qui étoit alors en Italie. En arrivant à Rome, il apprit que le Cardinal Farnèse, Vice-Chancelier de l'Eglise Romaine, aspirait au Pontificat, & qu'il avoit de grandes espérances de l'obtenir. Il y avoit d'autres Partis, dont les intrigues pouvoient prolonger le Conclave, & rendre l'élection extrêmement difficile. Granvelle représenta avec tant de force la triste situation de l'Italie, & la nécessité de veiller plus particulièrement sur les côtes de Naples, souvent attaquées par les Turcs, qu'il

détermina le sacré Collège à précipiter l'élection. Il falloit lever les obstacles qui s'y opposoient; Granvelle l'entreprit, & en peu de jours il eut tout le succès qu'il pouvoit désirer.

Le Cardinal Farnèse étoit suspect au Roi d'Espagne; peut-être sans autre motif, que les anciennes querelles de Paul III. de la Maison de Farnèse avec l'Empereur Charles-Quint. Pour abréger, & pour éviter une exclusion formelle, Granvelle dit à Farnèse, que le Roi d'Espagne souhaitoit qu'il ne pensât pas au Pontificat; & que s'il persistoit à le demander, l'Ambassadeur d'Espagne y formeroit une opposition, qui seroit sans doute respectée. Il l'assura d'ailleurs que le Roi d'Espagne n'avoit aucune vûe particulière; qu'il désiroit seulement qu'on élût un Pape d'une vie sainte, & capable de gouverner l'Eglise dans des temps si difficiles.

Le Cardinal Farnèse se rendit facilement, il parut disposé à concourir à une élection prompte, & telle que l'Eglise pouvoit la désirer. Satisfait d'une réponse si modeste & si

désintéressée, Granvelle voulut adoucir les ordres qu'il exécutoit; & il répliqua que Farnèse tenoit le premier rang dans le sacré Collège; qu'il étoit juste que la faction d'Espagne ne fît rien sans sa participation, & qu'elle eût de grands égards pour son suffrage. Il le pria de désigner les Cardinaux qu'il croyoit les plus dignes du Pontificat, & il lui répondit de tout ce qui pouvoit dépendre de l'Ambassadeur d'Espagne. Farnèse désigna les Cardinaux de Montépulciano, Buoncompagno & Correggio; le second étoit celui que Granvelle désiroit de faire élire.

Il étoit important d'obtenir le suffrage du Cardinal Alexandrin, neveu du Pape defunt, qui pouvoit disposer des voix de tous les Cardinaux créés par son oncle. Alexandrin favorisoit le Cardinal de Plaisance, associé tout récemment au sacré Collège, & dont l'élection souffroit de grandes difficultés. Granvelle fit entendre à Alexandrin, qu'il falloit abandonner son projet, s'il ne vouloit s'exposer au ressentiment du Roi d'Espagne. Alexandrin jeune & timide, fut étonné d'une sollicitation si

fière, il en rendit compte aux Cardinaux de sa faction ; & puisqu'il falloit abandonner le Cardinal de Plaisance, il leur proposa d'élire Buoncompagno, que l'Espagne souhaitoit. Tous les Cardinaux de la création de Pie V. applaudirent à ce choix, tous promirent de ne point varier ; en sorte que l'élection devenoit évidente par leur réunion avec les Cardinaux de la faction d'Espagne. Le Cardinal de Verceil se hâta d'en donner avis à Buoncompagno, qui n'osoit encore se flatter, que tant de suffrages eussent été réunis si promptement en sa faveur. Dès qu'il parut dans la chapelle où l'on s'assembloit pour le scrutin, tous les Cardinaux l'élurent unanimement ; sur le champ ils lui rendirent hommage, & il prit le nom de Grégoire XIII. Il méritoit cette dignité par sa piété, par son érudition, & par ses services. Granvelle se retira à Naples avec la satisfaction d'avoir beaucoup contribué à une élection qui eut les applaudissemens du Public. Son absence ne fut que de quelques jours ; il arriva à Naples le 19 Mai 1572.

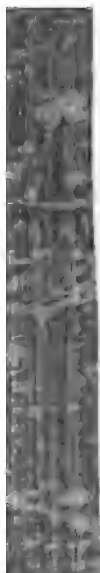
Il y trouva de nouveaux embar-

ras. Quoique les Vénitiens eussent fait leur paix avec les Turcs, & que la ligue Chrétienne fût entièrement dissipée, Philippe II. demeurait armé, & il tenait sa flotte en état d'agir. Dom Jean d'Autriche voulut profiter de la circonstance heureuse où il étoit, après la victoire qu'il avoit remportée, & dans un moment où l'on avoit encore besoin de ses services, pour exiger des Peuples de Naples & de Sicile un présent considérable, & une marque de leur reconnaissance. Il l'avoit méritée par sa bravoure, & par toute sa conduite, il avoit sauvé l'Italie; mais c'étoit au Roi d'Espagne à le récompenser. Les Vicerois de Naples & de Sicile n'auroient osé lui décerner des récompenses, & les Peuples étoient trop excédés d'impositions, pour exiger d'eux des libéralités. Granvelle ne voulut pas permettre qu'on levât le don gratuit demandé par Dom Jean d'Autriche; ce Prince lui en marqua son ressentiment, & il devint son ennemi irréconciliable.

On proposa à Philippe II. différents projets pour occuper sa flotte. Plusieurs de ses Généraux étoient d'a-

vis d'aller chercher la flotte Ottomane, de la combattre encore, & de lui ôter toute espérance de faire des conquêtes en Italie. Cette expédition devoit flatter le desir qu'avoit Philippe d'acquérir de la gloire; elle auroit prouvé, que sans le secours des Vénitiens, il pouvoit balancer la puissance de la Porte, & elle auroit rendu leur défection inexcusable. Doria s'y opposa. La flotte Turque étoit beaucoup plus nombreuse & plus forte que celle d'Espagne. Si les Chrétiens étoient battus, l'Italie demeureroit en proie aux Infidèles, les Vénitiens seuls auroient joui du fruit de leur traité, & ils se seroient applaudis d'avoir abandonné leurs Alliés.

Le Marquis de Santa-Cruz proposa le siège d'Alger, dont les pirates continuoient à infester les côtes d'Espagne. Ulucciali faisoit fortifier cette Place; & pour peu qu'on eût attendu, il auroit été très-difficile de la prendre. Dom Jean d'Autriche souhaitoit qu'on attaquât Tunis, dans l'espérance de recueillir quelque récompense de ses travaux, & que le Roi d'Espagne lui céderoit ce petit



ment, pour éviter les
Révoltés. Le Cardinal de G
fut d'avis de se tenir sur la dé
il représenta à Philippe II. l'
cheux du Royaume de Naple
son attention fut à tenir la fl
armée, & à la mettre en éta
cutter les ordres que le Roi
neroit.

Il apprit peu de temps ap
Philippe s'étoit déterminé
siège de Tunis, aussi facile à p
que difficile à conserver. L
de Sicile étoit forte de cent
galères, quarante-quatre vais
transport, vingt-cinq frég
vingt-deux fustes. Elle porte
mille hommes d'infanterie,
cent chevaux, & un grand

DU CARD. DE GRANVELLE. 501
rt de la Goulette ; elle y avoit une
nison assez nombreuse, pour em-
cher les Maures d'en approcher, &
descente s'y fit sans aucune oppo-
on.

Dom Jean d'Autriche apprit que
unis étoit abandonné. Il y envoya
Marquis de Santa-Cruz ; mais bien
n de détruire la place selon les or-
s qu'il avoit reçus, il rappella les
bitans fugitifs, il les traita avec
té, & il y fit construire un Fort
able de contenir huit mille hom-
s de garnison. On lui découvrit
retraite de Muley Hamida, Roi de
unis, & de ses deux fils. Dom Jean
fit prisonniers, & il les envoya à
ples, où Granvelle les fit enfer-
er dans le château S. Elme.

Biserte, située à vingt lieues au
ouchant de Tunis, ne fit pas plus
résistance que la capitale. Horrur
i y commandoit pour le Roi de
unis, fit égorger la garnison Tur-
e, il donna la liberté à plus de
nt Esclaves Chrétiens, & il vint se
ndre à Dom Jean, qui lui laissa le
mmandement de cette place avec
ois cent soldats Espagnols. Dom
dre Porto - Carrero fut nommé

Gouverneur de la Goulette, avec obligation d'y résider; & Cerbello-ni, fameux Ingénieur, demeura à Tunis, pour faire construire le Fort que Dom Jean avoit ordonné. Jusques-là ses dispositions étoient sages; mais par une bisarrerie inconcevable, il nomma Viceroi de Tunis Muley-Mahamet, frere du Roi déthrôné, sans autre précaution, que celle d'obliger les anciens habitans à prêter serment de fidélité au Roi d'Espagne.

La campagne avoit été heureuse & facile. Dom Jean d'Autriche se hâta de se rembarquer, pour venir à Naples jouir de son triomphe. Granvelle suivit le goût qu'il avoit pour donner des fêtes, il y eut des carroufels, des combats de taureaux, des combats à la lance : on fit autant d'honneurs à Dom Jean, que s'il avoit été le libérateur de la patrie; sans doute Granvelle souhaitoit d'effacer le mécontentement qu'il lui avoit donné : on a dit aussi qu'il voulut masquer, par une réception magnifique, le coup qu'il étoit résolu de lui porter.

Il étoit du devoir du Viceroi de

Naples de veiller de près à la conduite de Dom Jean, qui avoit alors un commandement important, & qui réunissoit beaucoup d'ambition & des talens supérieurs pour la guerre. Il étoit de l'intérêt de Granvelle d'informer Philippe II. de tout ce qui se passoit en Italie, & que jamais un Maître si sévère ne pût lui reprocher d'avoir approuvé, ou du moins dissimulé une intrigue qu'on formoit à Rome, & qui devoit déplaire au Roi d'Espagne. Dom Jean d'Autriche travailloit à réaliser le projet de la royauté de Tunis. Lui-même n'osoit en faire la proposition à Philippe, il tâchoit d'engager le Pape à s'en charger, sous prétexte qu'un Roi de Tunis qui seroit Chrétien, & protégé par un Monarque puissant, tiendrait les Barbaresques en respect, & qu'il les empêcheroit de ravager les côtes de la Méditerranée.

Ce projet avoit déjà transpiré avant le départ de la flotte d'Espagne. Les soupçons s'étoient fortifiés, lorsque Dom Jean rétablit les anciens habitans de Tunis, qu'il y établit un Viceroy, & qu'il en augmenta les fortifications. La négociation qu'il avoit

commencée à Rome n'étoit qu'un mystère, & Granvelle crut devoir informer le Roi. En effet, Grégoire XIII ordonna au Nonce qu'il allât en Espagne, de demander en son nom le Royaume de Tunis pour Dom Jean d'Autriche; il l'avoit conquis, & espéroit que sa seule réputation feroit redouter des Afriquains un Prince si habile à dissimuler, ne pouvant pas entrevoir que la proposition déplaîtoit. Il répondit, qu'il étoit très-disposé à combler de ses vœux Dom Jean d'Autriche, qu'il ne falloit rien précipiter; la flotte Turque avoit paru vers le cap d'Otrante, & elle avoit saisi la ville de Castro. Le Grand Seigneur faisoit un autre armement considérable, à la sollicitation d'Uluc-Alp pour prendre Tunis, la Goule de Biserte; avant que d'en disposer, il falloit sçavoir si l'on pourroit le servir.

1574. Au printemps de l'année suivante la flotte Turque fut en état de partir de Constantinople. Granvelle eut des avis certains qu'elle étoit destinée à attaquer les places d'Alger & de Tunis, nouvellement conquises par le Roi d'Espagne.

pagnols. Il en informa Cerbelloni, afin qu'il se pressât d'achever le Fort de Tunis, s'il croyoit pouvoir le défendre. Cerbelloni ne manqua pas de demander à Granvelle un prompt secours ; Granvelle jugea qu'il seroit imprudent de dégarnir de troupes le Royaume de Naples, dans un temps où la flotte ennemie devoit passer sur ses côtes, & que cela seul pourroit déterminer les Turcs à y faire une descente. Il y avoit en Afrique trop peu de troupes Espagnoles pour défendre Tunis, la Goulette & Biserte ; Granvelle fut d'avis d'abandonner Tunis & Biserte, pour jeter toutes les troupes dans le Fort de la Goulette, persuadé qu'il importoit à l'Espagne de conserver ce Fort, & que sa conservation pourroit faciliter les conquêtes que Philippe II. se proposoit de faire en Afrique. Le Duc de Terranova, Viceroy de Sicile, refusa également d'y envoyer des troupes ; Dom Jean piqué de ce refus, se chargea d'aller en personne défendre ses conquêtes ; il fit évacuer Biserte, & il ordonna à Cerbelloni de se préparer à soutenir le siège de Tunis.

La flotte Turque ne lui donna pas le temps de faire de grands préparatifs. Le 14 Juillet elle arriva au cap de Carthage. Les troupes y firent leur débarquement sans être attaquées; Sinan, Bacha, qui les commandoit, fut informé qu'il y avoit peu d'Espagnols dans Tunis & dans la Goulette: il résolut de faire les deux sièges en même temps; il se chargea de celui de la Goulette qui étoit le plus difficile, & qui devoit décider du sort de Tunis. Portocarrero s'y défendit avec bravoure & avec intelligence. Il eut le bonheur de repousser les Turcs aux deux premiers assauts; mais il fut emporté au troisième, sa garnison ne put résister à la multitude, le Commandant, les Officiers & les Soldats furent réduits en esclavage, Portocarrero mourut quelques jours après sur le vaisseau qui le transportoit à Constantinople. Alors toute l'armée Turque se rendit devant Tunis. Les Espagnols en défendirent le Fort avec une valeur extraordinaire; trois assauts furent inutiles; le quatrième réussit: lorsque les Turcs entrèrent

dans le Fort, ils n'y trouvèrent plus que trente hommes de la garnison, avec Cerbelloni, qui avoit eu le malheur de survivre à sa liberté: Sinan, Bacha, le traita inhumainement; il ne falloit pas attendre d'un Barbare qu'il respectât un courage & des talens supérieurs.

Dom Jean d'Autriche étoit encore à Trapani en Sicile, lorsqu'il apprit ces funestes nouvelles. Il ne pouvoit attribuer son malheur, qu'à l'inexécution des ordres que Philippe II. lui avoit donnés pour détruire Tunis, & au refus qu'il avoit fait de rassembler toutes les troupes dans le Fort de la Goulette, suivant le sentiment de Granvelle. Sa prétendue Royauté de Tunis s'étoit évanouie; il ne lui restoit d'un projet si brillant en apparence, que d'avoir prouvé son ambition à Philippe II, qui n'en revint jamais; & dont la colere étoit d'autant plus juste, qu'il y avoit tout à craindre pour Masalquivir, la seule place que l'Espagne possédât encore en Afrique. Heureusement la mort de Sélim II. arrêta de plus grands desseins; mais elle ne donna aux

Chrétiens qu'un médiocre intervalle de repos.

Quoique Dom Jean d'Autriche pût prévoir qu'il seroit mal reçu en Espagne, il eut le courage d'y passer. On prétend même qu'il se forma un nouveau plan de fortune, & qu'il demanda au Roi d'être légitimé, & d'être décoré du titre d'Infant de Castille. Ferreyras dit qu'il demanda seulement le titre d'Infant, sans parler de légitimation; & que le Roi répondit, qu'il seroit sans exemple de donner à un fils naturel le titre affecté aux héritiers de la Couronne. Dom Jean se réduisit à demander d'être Lieutenant-général du Roi en Italie, avec une autorité supérieure à celle des Vicerois de Naples & de Sicile, & du Gouverneur du Milanéz. Philippe étoit trop soupçonneux pour l'accorder; il ne refusa pas absolument les pouvoirs de Lieutenant-général, il ordonna seulement à Dom Jean de repasser promptement en Italie, où sa présence étoit nécessaire pour commander la flotte, & où il recevroit de nouveaux ordres. Le 18 Juillet 1575 il arriva à

Naples, sans autre autorité que celle que lui donnoit le Généralat de la flotte. Le silence que Philippe II. garda pendant quelque temps lui donna de l'inquiétude : il est vraisemblable que Granvelle ne fut pas plus tranquille : ils étoient trop aigris, pour se reconcilier sérieusement, & Granvelle n'étoit pas d'un caractère à souffrir la subordination qu'on lui préparoit. Philippe II. ne décida rien, il ne fit pas même armer sa flotte ; en sorte que Dom Jean d'Autriche n'eut aucune sorte d'autorité.

Granvelle pensoit en homme d'Etat. Ses prédécesseurs avoient désarmé les sujets du Royaume de Naples, pour leur ôter la facilité de se révolter, & de se livrer à leur inconstance naturelle. Cette précaution avoit de grands inconvéniens. Le Royaume n'étoit gardé que par des Etrangers, ils traitoient les Napolitains en Peuples subjugués, leurs querelles étoient vives & fréquentes ; bien loin que ces troupes contribuassent à la tranquillité du Royaume, elles y portoient souvent le désordre par leur avidité. Lorsque les Turcs

couroient les côtes d'Italie, il falloit faire venir de nouvelles troupes d'Espagne, d'Allemagne, ou au moins du Milanez; les frais étoient considérables: souvent dans les occasions pressantes, les troupes arrivoient trop tard, & elles devenoient inutiles. Le Duc d'Alcala avoit pensé à remédier à cet abus; mais soit que la dépense d'un nouvel établissement l'eût effrayé, soit qu'il n'eût pas le temps d'y pourvoir, le Royaume étoit encore à la garde des Etrangers, lorsque Granvelle en fut nommé Vice-roi.

Il compta assez sur lui-même pour tenir en respect des troupes nationales & les citoyens. Il espéra même que les Peuples, flattés de la confiance qu'il auroit en eux, s'affectionneroient au gouvernement d'Espagne, & qu'ils défendroient leurs foyers avec plus de zèle, que des troupes étrangères. Il leva une nouvelle milice sous le nom de *Bataillon de Naples*. Chaque Communauté fournit avec empressement les soldats qu'on lui demanda à proportion du nombre de ses habitans, & on les forma

DU CARD DE GRANVELLE. 511
à la discipline militaire. En temps de paix, le bataillon de Naples n'avoit point de solde; mais pour engager les habitans à s'enroller, & à ne pas s'éloigner de leurs drapeaux, Granvelle leur donna quelques exemptions, que ceux qui étoient affranchis de la milice ne leur envioient pas. Pendant la guerre, le bataillon de Naples avoit la même solde que les autres troupes. Il étoit au moins de vingt-cinq mille hommes, & quelquefois de trente mille. On leur donna des Officiers expérimentés; souvent ils battirent les corsaires qui faisoient des descentes sur les côtes; souvent aussi leur activité & leur réputation rendirent les corsaires moins entreprenans: on respira, & le nouvel établissement fut autant applaudi en Espagne, qu'en Italie.

Les ennemis du Cardinal de Granvelle ont dit, que son gouvernement étoit dur, & que son caractère étoit même violent. Le Public désintéressé le croyoit équitable; mais sévère dans l'administration de la justice; bien différent du Chancelier de Granvelle son pere, qui préféroit

toujours les voyes de la douceur à celles de l'autorité. Peut-être que la différence de leur première fortune avoit influé sur celle de leur conduite. Le Chancelier étoit né dans l'obscurité, il avoit été obligé d'élever sa fortune, pour ainsi dire, dès les fondations; il s'étoit fait un caractère souple, un caractère propre à s'accommoder aux temps, aux hommes, & aux affaires. Le Cardinal de Granvelle n'avoit eu qu'à suivre la route qui lui étoit ouverte. Tout jeune encore, il avoit eu part aux plus grandes négociations; les dignités & les richesses s'étoient présentées à lui, avant même qu'il eût pû les mériter: il est bien rare que les dignités & les richesses n'altèrent pas les sentimens; il est plus rare encore d'avoir de la fermeté dans le gouvernement, sans être accusé de hauteur & de dureté. Granvelle servoit un Maître sévère, qui ne pardonnoit rien; c'étoit s'accommoder au temps que d'être sévère lui-même; c'étoit l'unique moyen d'avoir la confiance du Roi.

Les Vicerois de Naples & ceux de

U CARD. DE GRANVELLE. 513
e jouissoient alors d'une préro-
ve singulière. Ils étoient législa-
s dans leurs Viceroyautés; ils
ient le droit de porter des loix
velles, qu'on appelloit *Pragmati-*
, & les Rois d'Espagne ne s'étoient
rvé que le pouvoir de les confir-
: Le Cardinal donna quarante
gmatiques, qui furent applaudies
erfellement. Il s'appliqua sur-
t à défendre le port des armes
on peut cacher, & qui occasion-
ent de fréquens assassinats. Le
it d'asyle dans les Eglises fut ex-
nement affoibli; privilège monf-
eux, qui assure l'impunité aux plus
nds forfaits; & qui, des temples
Dieu vivant, fait la retraite des
pables! L'avarice, ou la foiblesse
maîtres, & l'avidité des valets,
ient introduit un usage honteux.
domestiques des Vicerois, ceux
Ecclésiastiques & des Sécuiers
avoient quelque part au gouver-
nement, faisoient dans Naples des
êtes, dont on ne s'affranchissoit
impunément; elles furent défen-
s sous peine de l'estrapade.
ranvelle donna une attention par-

ticulière à l'administration de la Justice ; la conduite des Juges lui parut un objet plus important encore que celle des Peuples : il défendit aux Magistrats de solliciter des bénéfices, ou des emplois, pour eux-mêmes, ou pour leurs parens, sans sa permission expresse, dans la crainte que le desir d'obtenir des graces, ou la reconnoissance, après les avoir obtenues, n'engageât les Juges à commettre quelques injustices. Les Ecclésiastiques & les Chevaliers de Malte furent protégés dans leurs privilèges ; mais exclus des emplois civils, pour les renfermer dans les bornes de leur état. Granvelle fut le fléau des usuriers, des joueurs, de tous ceux qui troubloient l'ordre & le repos public ; il régla le prix des denrées, il fit régner l'abondance : toutes ses loix furent faites, pour assurer, ou la fidélité, ou la félicité des Peuples.

* *Giannone.* Aussi l'Historien moderne de Naples * comble d'éloges son administration. *Lorsque, dit-il, le gouvernement de ce Royaume eut été confié au Cardinal de Granvelle, nous lui devons la justice de reconnoître, qu'il mit en usage tout*

* *Giannone.*
Hist. civ. du
Royaume de
Naples. Liv.
XXIV.
chap. 1.

DU CARD. DE GRANVELLE. 515

ce que ses talens, sa fermeté, & sa prudence lui fournirent de moyens, pour maintenir les droits de la Couronne, autant que son état, & les circonstances dans lesquelles il se trouva, purent le lui permettre.... Il ajoute : nous ne sçaurions donner trop de louanges à la fermeté & à la fidélité du Viceroi de Granvelle, qui, quoique Cardinal, défendit généreusement les droits de son Maître.... Après qu'il eut rempli si parfaitement tous les devoirs du gouvernement, dans le temps que le repos dont jouissoit le Royaume, nous faisoit espérer de recueillir les grands avantages, que l'intégrité & l'habileté de ce Viceroi nous promettoient, nous eûmes le malheur de le perdre, parce qu'il fut appelé en Espagne, pour y être élevé à de plus grands honneurs, & y exercer la charge de Conseiller d'Etat, Président du Conseil suprême d'Italie.

Granvelle avoit toujours souhaité d'entrer dans le Conseil du Roi d'Espagne; il l'obtint en 1575. Ses ennemis publièrent que Dom Jean d'Autriche l'avoit fait révoquer; mais Dom Jean étoit lui-même dans une espèce de disgrâce, n'ayant plus que le vain titre de Général d'une flotte

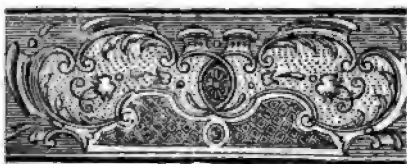
désarmée. S'il avoit pû se venger de Granvelle, il ne lui auroit pas procuré un plus grand théâtre ; il ne l'auroit pas placé dans le Conseil du Roi d'Espagne, pour y avoir un adversaire redoutable ; surtout il auroit évité qu'on donnât à Granvelle, pour successeur dans la Viceroyauté de Naples, le Marquis de Montdèjar, qui, selon Giannone, n'étoit pas sa-

* *Ibid.* pag. 43. *vorablement disposé pour Dom Jean* *.

43.

Fin du troisième Livre.





HISTOIRE
DU CARDINAL
DE
GRANVELLE,
MINISTRE DE L'EMPEREUR
CHARLES-QUINT,
ET DE PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIEME.



PHILIPPE II. reçut le Cardinal de Granvelle à Madrid avec beaucoup de distinction, & avec toutes les preuves de confiance qu'il étoit capable de donner. Ce Prince jaloux de la réputation de gouverner par lui-même, n'eut jamais de premier

*Ministère
Cardinal
Granvelle
Espagne.
1575.*

Ministre. Il donna à Granvelle le titre de Président du Conseil suprême d'Italie ; bientôt après , il le fit Président du Conseil de Castille : en sorte que sans avoir le titre de premier Ministre , il en eut tous les honneurs , & toutes les fonctions. Il n'y avoit alors dans le Conseil du Roi d'Espagne que le Duc d'Albe qui pût porter ombrage à Granvelle : son sort même n'étoit pas digne d'envie , & bientôt il cessa d'être un rival redoutable pour le crédit , & pour la confiance du Roi.

Le Duc d'Albe avoit rendu les plus grands services à son Maître dans sa Viceroyauté de Naples. Il se flattoit alors d'avoir pacifié les Pays-Bas , par les victoires qu'il avoit remportées sur les Rebelles , par les exemples de sévérité qu'il y avoit donnés , & par les citadelles qu'il avoit fait construire , pour tenir dans la soumission les villes principales de ces Provinces. Philippe II. n'en jugeoit pas si favorablement ; le feu de la révolte y étoit plus allumé que jamais , tous les services du Duc d'Albe étoient oubliés , le Roi ne paroissoit se souvenir que de quelques sujets

de mécontentement qu'il lui avoit donnés pendant son gouvernement des Pays-Bas. Surtout il ne pouvoit lui pardonner d'avoir différé pendant une année entière à publier l'amnistie générale accordée à tous les Peuples des dix-sept Provinces, & d'avoir continué, sous divers prétextes, les tragédies sanglantes que sa cruauté lui inspiroit.

Philippe II. lui faisoit un autre reproche assez léger en apparence, mais qui devint un crime irrémissible aux yeux d'un Prince excessivement jaloux de son autorité & de sa réputation. Le Duc d'Albe avoit fait ériger dans la place de Bruxelles sa statue en bronze, qui fouloit aux pieds deux autres statues allégoriques représentant la Noblesse & le Peuple des Pays-Bas. Sur le piédestal il avoit fait graver une inscription fastueuse, où il se donnoit à lui seul la fausse gloire d'avoir subjugué ces Provinces, sans parler du Roi, qu'après avoir parlé avec orgueil de lui-même. *Ce monument, disoit-il, a été élevé à la mémoire du très-fidèle Ministre d'un très-bon Prince.* A la vérité Philippe II. avoit dissimulé pendant

quelque temps son ressentiment; mais il éclata, lorsqu'il ordonna au Commandeur de Requesens, successeur du Duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, de faire fondre cette statue, & d'en employer la matière aux usages de la guerre. Dès-lors il chercha l'occasion de disgracier le Duc d'Albe sous d'autres prétextes; elle ne tarda pas à se présenter. Le Roi vouloit marier le fils du Duc à une fille d'honneur de la Reine: le Duc refusa son consentement avec fierté; il fut rélégué au château d'Uzeda, d'où il lui fut défendu de sortir sans une permission expresse.

Parmi les autres Ministres du Roi d'Espagne, il n'y en avoit aucun qui eût quelque crédit, que l'infortuné Antonio Perez. Il s'attira la colère du Roi, pour avoir osé être son rival auprès de la Princesse d'Eboli. Il fut mis en prison, d'où il eut le bonheur de se sauver, & il se retira en France; ainsi la fortune du Cardinal de Granvelle lui préparoit les voyes, pour arriver à cette faveur suprême, qu'il sçut conserver pendant toute sa vie.

Il eut d'abord la direction principale des affaires d'Italie. Toujours il avoit été opposé au projet plus brillant que solide , de faire des conquêtes en Afrique , & la dernière révolution de Tunis justifioit son sentiment ; il voulut occuper la flotte d'Espagne qui étoit à Messine à un dessein plus utile. Tout annonçoit que la paix entre la France & l'Espagne ne pourroit subsister longtemps. Il étoit important à l'Espagne de fermer aux François l'entrée en Italie par Gènes , & par Turin ; c'est ce que Granvelle entreprit , & ce qu'il exécuta , en formant des liens qui paroissent indissolubles , entre son Maître , le Duc de Savoye , & la République de Gènes.

Il y avoit alors dans cette République des dispositions prochaines à une guerre civile. L'ancienne Noblesse prétendoit exercer seule l'autorité ; & pour la conserver , elle menaçoit de prendre les armes contre la nouvelle Noblesse , & contre le Peuple. Granvelle profita de cette occasion , pour se mêler des affaires des Génois , pour les attacher au Roi d'Espagne par un bienfait prétendu ,

& pour leur faire sentir qu'il ne leur seroit pas facile de secouer le joug, qu'ils paroissent subir volontairement. Déjà ils avoient pris avec l'Espagne des engagemens d'intérêt; Philippe II. leur avoit prêté des sommes considérables: il leur avoit assigné sur le Royaume de Naples le paiement des arrérages, & le remboursement du capital: il fallut que la République se soumit à la protection de son débiteur.

Dom Jean Idiaquès étoit Ambassadeur d'Espagne à Gènes. Le Cardinal de Granvelle lui ordonna de tâcher de concilier les différens Partis, & de ménager un traité que la République dût entièrement à la protection du Roi. Idiaquès ne put réussir. Le Sénat envoya son Chancelier au Pape Grégoire XIII, pour le prier d'être médiateur entre l'ancienne & la nouvelle Noblesse. Le Pape nomma le Cardinal Moroné, pour exercer cette médiation: il l'envoya à Gènes, avec le titre & les pouvoirs de Légat; mais soit que Granvelle scût engager la République à changer de sentiment, soit que l'un des deux Partis ne voulût point de la média-

tion du Pape, on déclara au Légat qu'on ne traiteroit pas avec lui, & qu'à Gènes on ne reconnoissoit d'autre protecteur que le Roi d'Espagne. Toutes les plaintes, tous les soins du Légat furent inutiles. Alors Idiaquès reprit la négociation, & il n'eut pas plus de succès que la première fois. Les anciens Nobles étoient les plus foibles, ils prirent le parti de sortir de Gènes, & de se retirer à Final & à Acqui, pour attendre le moment de rentrer dans leur patrie les armes à la main. Ils élurent pour leur Général Jean-André Doria; mais leur dépendance de l'Espagne étoit si forte, que Doria n'osa accepter le Généralat, sans l'agrément de Philippe II.

Les esprits étoient trop échauffés, pour espérer de les calmer & de les réunir par les seules voyes de conciliation. Granvelle prit d'autres mesures. François de Borgia, Duc de Candie, fut nommé Plénipotentiaire du Roi d'Espagne auprès de la République, sans révoquer Idiaquès Ambassadeur ordinaire. En même temps Dom Jean d'Autriche eut ordre d'amener devant Gènes la flotte

qui étoit à Messine, & les troupes Allemandes & Italiennes qui étoient dans le Milanez marchèrent pour bloquer Gènes par terre, & pour faire respecter les propositions des Ministres Espagnols. Philippe II. assuroit qu'il n'avoit d'autre dessein que de pacifier la République, & d'empêcher que les Puissances voisines ne profitassent d'un temps de désordre pour l'opprimer. Les Génois ne pensèrent pas si favorablement de cette protection armée, & beaucoup plus forte qu'ils ne l'avoient demandée. Ils craignirent que Dom Jean d'Autriche n'eût des ordres secrets de s'emparer de Gènes, & ils ne dissimulèrent pas leur crainte. Pour les appaiser, Dom Jean se retira à Naples avec la flotte, sous prétexte qu'il n'étoit plus temps de tenir la mer, bien résolu cependant de veiller à tout ce qui se passeroit, & de revenir au premier signal que les anciens Nobles lui donneroient.

Les nouveaux Nobles & le Peuple s'aperçurent de la partialité des Ambassadeurs d'Espagne, & de la préférence qu'ils donnoient à l'ancienne Noblesse. Ils déclarèrent nettement

DU CARD.^e DE GRANVELLE. 525
n'ils ne se soumettoient pas à la
écision de ces Ambassadeurs, &
n'il falloit leur adjoindre des mé-
iateurs non-suspects. Il étoit diffi-
le d'en trouver, ou plutôt l'Espa-
ne ne vouloit partager sa protection
vec aucune autre Puissance. La mé-
iation du Pape avoit été rejetée.
L'Empereur avoit offert la sienne, il
voit même nommé l'Evêque d'Ac-
ui pour l'exercer; mais on l'avoit
fusée, par le motif même qui en-
ageoit l'Empereur à se mêler de
ette affaire. Sous prétexte que Gè-
es dépendoit de l'Empire, il vou-
oit prononcer en qualité de Seigneur
uzerain, & les Génois ne vouloient
oint reconnoître de Juges supé-
ieurs. La France avoit également
offert sa médiation. Henri III. avoit
nvoyé à Gènes Mario de Birague,
& Galéas Frégosc, pour négocier un
raité entre l'ancienne & la nouvelle
oblesse & le Peuple, c'étoit ce que
l'Espagne craignoit davantage; son
parti fut assez fort pour faire refuser
ncore la médiation de la France.
Philippe II. demeura seul protecteur,
ou plutôt arbitre souverain de la Ré-
publique.

Dans cette confusion, les anciens Nobles soutenus des forces de l'Espagne, prirent les armes. Le Cardinal de Granvelle ordonna au Gouverneur du Milanez de licencier quatre régimens Allemans, & deux terces Italiens, qu'il avoit envoyés du côté de Gènes, afin que les anciens Nobles pussent les prendre à leur solde : cette résolution fut décisive ; avec ces troupes les anciens Nobles prirent Portovenéré, Chiavari, Rapallo, Sestri, Novi, & Gavi : il fallut que la nouvelle Noblesse & le Peuple pliassent ; ils prièrent le Légat, l'Ambassadeur de l'Empereur & ceux d'Espagne de travailler au traité. On donna des ôtages de part & d'autre ; les Médiateurs & les Députés des deux Partis se retirèrent à Casal de Montferrat, pour négocier avec plus de tranquillité, & l'on régla enfin toutes les prétentions.

Il sembloit qu'il ne restât qu'à signer le traité ; un incident pensa le rompre. Granvelle avoit prescrit aux Ambassadeurs d'Espagne de donner au Roi dans ce traité le titre de Protecteur de la République de Gènes. L'Ambassadeur de l'Empereur crut

que ce titre blesseroit l'autorité que son Maître s'arroyoit sur la République : il refusa de le passer, & l'on fut obligé d'attendre qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Rien n'altéroit l'union intime qui étoit entre les deux branches de la Maison d'Autriche : l'Empereur céda, le Roi d'Espagne affermit son autorité dans Gènes, & Granvelle se prépara une grande facilité pour défendre l'Italie, si la guerre survenoit entre la France & l'Espagne.

Il ne lui étoit pas moins important de s'assurer du Duc de Savoye, pour fermer aux François l'autre entrée de l'Italie. Philibert Emmanuel regnoit alors. Il avoit une obligation essentielle, & encore récente, à Henri III, Roi de France, qui à son retour de Pologne passant par Turin, lui avoit rendu trop facilement les places de Pignerol, Savillan, & Laperouse, que la France possédoit encore en Piémont. Ces places pouvoient être utiles à la conquête du Milanez, qu'on ne perdoit pas de vûe, & elles étoient le gage de l'exécution des traités que ce Prince avoit faits avec la France. Henri III.

les rendit par une générosité très-imprudente. Il espéroit sans doute qu'un bienfait si considérable lui attacherait irrévocablement le Duc de Savoie, & ce fut précisément ce qui l'en détacha; dès qu'il fut en pleine liberté, il protégea les François rebelles du Dauphiné, il s'empara du Marquisat de Saluces, il augmenta les désordres du Royaume, il auroit voulu l'abattre, pour en avoir quelques débris.

Ce Prince parut plus reconnoissant pour l'Espagne que pour la France; mais on peut juger par sa conduite, qu'il se détermina moins par reconnoissance, que par intérêt. Le traité de Câteau-Cambresis l'avoit rétabli dans une partie de ses Etats, & il en avoit l'obligation à l'Espagne; Granvelle lui fit les promesses les plus magnifiques pour l'avenir, & il le trouva d'autant plus disposé à entrer dans toutes ses vûes, que Philippe II. étoit le Prince le plus puissant qu'il y eût en Italie, & qu'il la tenoit, pour ainsi dire, dans les fers, par les troupes qu'il avoit dans le Milanéz, & dans le Royaume des Deux-Sicules. Cependant l'union de
Philippe II.

Philippe II. & de Philibert Emmanuel dura peu ; l'intérêt réciproque es avoit unis, l'intérêt les divisa : je parle de l'affaire de Portugal, dont Granvelle eut la direction principale, & où il fut obligé de réduire le Duc de Savoye à l'inaction & au silence.

Dom Sébastien, Roi de Portugal, fut tué à la bataille d'Alcaçar, qu'il livra aux Maures d'Afrique, ou du moins il disparut dans le combat : quel que fût son sort, dont les Historiens ont parlé différemment, il ne remonta jamais sur le thrône. Dom Henri, son grand-oncle, Cardinal, & Archevêque d'Evora, lui succéda sans difficulté. Fils du Roi Emmanuel, ayeul de Dom Sébastien, il étoit le seul héritier mâle de la Maison royale, il exclut tous ses compétiteurs par la prérogative du sexe, & par la proximité du degré. Les Etats de Portugal jugèrent que sa qualité de Prêtre ne pouvoit le dépouiller des droits incontestables de sa naissance ; ses Sujets le reconnurent unanimement, & son regne fut tranquille pour l'obéissance qu'on lui devoit ; mais il fut fort agité par les intrigues de ceux qui prétendoient à

*Négociati
de Granveli
l'occasion d
vacance de
Couronne
Portugal.*

la Couronne après sa mort, que sa vieillesse rendoit nécessairement prochaine.

Chacun des Prétendants le pressoit de le déclarer son héritier présomptif. On a dit que, pour se délivrer de leurs importunités, il demanda au Pape la dispense qui lui auroit été nécessaire pour se marier, dans l'espérance que la naissance d'un héritier feroit cesser toutes les cabales, & qu'elle empêcheroit une guerre civile. Quoi qu'il en soit de cette circonstance, il ne se maria pas; la seule précaution qu'il prit pour se soustraire à l'avidité de ses héritiers, fut de nommer une Jonte, ou un Conseil, qu'il chargea d'examiner les droits des Aspirans, & qu'il autorisa même à nommer son successeur. La question n'étoit pas difficile, mais elle étoit d'une conséquence extrême. Le Roi Cardinal vouloit éviter la guerre à quelque prix que ce fût, & la nomination de son successeur l'auroit rendue inévitable. D'ailleurs il auroit fallu faire de grands préparatifs, pour assurer le sort du successeur, & l'humeur chagrine du Roi ne le permettoit pas. La Jonte tra-

DU CARD. DE GRANVELLE. 531
vailla avec tant de lenteur, qu'à la
mort du Roi * il n'y eut rien de dé-
cidé.

* Il mo-
le 30 Jan
1580.

Alors plusieurs Princes se mirent
sur les rangs. Toute la question étoit
réduite à sçavoir quel étoit l'héritier
collatéral qui fût le plus proche du
Roi défunt, qui eût le droit d'aî-
nesse, & qui n'eût point d'exclusion
de la Couronne, suivant les loix de
Portugal.

La proximité & le droit d'aînesse
étoient tout décidés par l'ordre de la
naissance. Le Roi Emmanuel avoit
laissé quatre fils, & deux filles. Jean
III. son fils aîné, lui avoit succédé
immédiatement ; il avoit transmis la
Couronne à Dom Sébastien son fils
unique, mort sans enfans, & cette
première branche de la Maison royale
étoit entièrement éteinte.

Dom Louis, Duc de Beja, fut le
second fils du Roi Emmanuel. Il
avoit eu un fils de Violente de Go-
mez, qu'on appelloit Dom Antoine.
Ce fils étoit Chevalier de Malte, &
Grand-Prieur de Crato. Il est sûr qu'il
n'avoit pas fait ses vœux dans l'Or-
dre de Malte, puisqu'il réclamoit la
Couronne vacante, & que des vœux

solemnels l'auroient rendu inhabile à toute succession. Dom Antoine avoit incontestablement la proximité du degré, & la prérogative du sexe; mais on lui opposoit l'illégitimité prétendue de sa naissance. Il répondoit que le Duc de Beja son pere avoit épousé Violente de Gomez, & qu'il l'avoit reconnu pour son fils: au reste, il y avoit en Portugal des exemples de fils naturels, qui avoient succédé à la Couronne.

Le troisième fils du Roi Emmanuel avoit été Dom Henri, Roi & Cardinal, il avoit exclu sans opposition Dom Antoine, fils de son frere aîné; on avoit donc jugé dès-lors, que Dom Antoine n'étoit pas fils légitime, & que sa naissance l'excluoit de la Couronne.

Le cadet des fils du Roi Emmanuel avoit été Dom Edouard, Duc de Guimarains, qui n'avoit point laissé d'enfans mâles. Il avoit eu deux filles; l'aînée avoit épousé le Duc de Bragance, Portugais; elle vivoit encore. La seconde fut mariée au Duc de Parme. Elle étoit morte au temps de la vacance de la Couronne de Portugal. Son fils Raynuce Farnèse, Duc

de Parme , prétendit à la Couronne vacante , même par préférence à la Duchesse de Bragance sa tante , quoiqu'elle fût nièce du Roi défunt , & qu'il ne fût que son petit neveu. Il est toujours beau de se porter pour héritier d'une Couronne.

Des deux filles du Roi Emmanuel , Béatrix l'aînée avoit épousé le Duc de Savoye. Son fils Philibert Emmanuel alors regnant la représentoit ; il avoit le droit d'aînesse sur tous les Princes qui descendoient par filles du Roi Emmanuel , & il prétendoit les exclure tous de la Couronne de Portugal. Elizabeth , fille puînée du Roi Emmanuel , avoit épousé l'Empereur Charles - Quint ; de ce mariage étoit né Philippe II. Roi d'Espagne , de tous les Prétendans le plus redoutable , par sa dignité , par son ambition , par ses richesses , par ses forces , par le voisinage du Portugal ; mais aussi celui de tous les Prétendans qui auroit eu le moins d'espérance , si les suffrages libres des Portugais avoient pû disposer de leur Couronne.

Pour connoître toute la délicatesse de la négociation que Philippe II confia au Cardinal de Granvelle , il

ne suffit pas de sçavoir les différens degrés de parenté des Prétendans, il faut encore examiner les loix & les usages de Portugal. Il n'est pas surprenant qu'une Nation, dont les Rois descendent de la Maison de France, ait imité, à certains égards, les loix de France, pour la succession à la Couronne. Les Nations Francoise & Portugaise se sont réunies dans le point capital; c'est de ne vouloir pas être dominées par des Princes Etrangers, & de s'assurer qu'elles n'aurent jamais que des Rois de leur sang, & nés dans leur patrie. A la vérité elles ont pris des routes différentes, pour arriver au même but. En France on a exclu absolument les filles de la succession à la Couronne; en Portugal on y admet les filles, pourvû qu'elles ne soient pas mariées à des Princes Etrangers, & qu'elles ne puissent transmettre leurs droits qu'à des Naturels du pays. Ces loix sont équitables, il est juste de respecter leur ancienneté, de se rendre à la sagesse de leurs motifs, & de les maintenir dans toute leur force.

Lorsque le Comte Alphonse fut proclamé Roi de Portugal par son

armée, après la victoire qu'il avoit remportée sur les Maures, les Etats-Généraux s'assemblèrent à Lamego, pour fixer le sort d'une Couronne, qu'on venoit, pour ainsi dire, de créer. Ils décidèrent que cette Couronne seroit héréditaire, que les mâles seroient préférés aux filles; que les filles succédroient cependant au défaut des mâles, si elles n'étoient pas mariées hors du Portugal, *afin que les Princes Etrangers ne deviennent pas maîtres du Royaume*; la loi est claire, un usage constant l'avoit affermie, il ne s'agissoit que d'en faire l'application, & de ménager aux Portugais la liberté de leurs suffrages.

On a vû que les Prétendans à la Couronne étoient Catherine, Duchesse de Bragance, nièce du Roi Cardinal, & qui avoit été mariée à un Seigneur Portugais, dont elle avoit des enfans; Philippe Emmanuel, Duc de Savoye, neveu du Roi Cardinal, par la Princesse Béatrix sa mere; Philippe II, Roi d'Espagne, parent au même degré, mais issu de la fille puînée du Roi Emmanuel; Rainuce, Duc de Parme, petit neveu du Roi dé-

sunt par Marie sa mere; & Dom Antoine, Prieur de Crato, fils qu'on disoit illégitime du Duc de Beja.

D'autres Prétendans parurent encore sur les rangs. Catherine de Médicis, Reine Douairière de France, prétendoit descendre d'Alphonse III, Roi de Portugal, & de Mathilde, Comtesse de Boulogne. Elle avoit été mariée à un Prince Etranger au Portugal; mais son mariage ne subsistoit plus, & elle se croyoit habile à succéder à la Couronne vacante. On a dit encore que le Pape l'avoit réclamée, sous prétexte que les Rois de Portugal étoient vassaux du Saint Siège, & que l'Abbé de Clairvaux même y avoit aspiré, par un droit égal de féodalité.

Il ne fut pas difficile d'exclure ces derniers Prétendans. Les Etats de Portugal admirèrent à leur audience les Ambassadeurs de la Reine Catherine de Médicis, par respect pour sa dignité; mais ils répondirent, qu'Alphonse III. & Mathilde de Boulogne, n'avoient point eu d'enfans, que dans ces temps d'ignorance Alphonse avoit cru même pouvoir répudier Mathilde, pour cause de sté-

rité. D'ailleurs, Alphonse & Mathilde étoient morts dans le treizième siècle ; depuis un temps si considérable la Couronne de Portugal avoit été portée dans d'autres branches : il falloit les épuiser, surtout la dernière qui avoit possédé la Couronne, avant que de revenir aux anciennes : quand même Catherine de Médicis auroit pû prouver sa descendance d'Alphonse III, ses droits étoient surannés, & effacés par des droits plus récents : on n'en parla plus.

A l'égard de la mouvance du Saint Siège, & de Notre-Dame de Clairvaux, on avouoit les faits exposés par la Cour de Rome, & par l'Abbé de Clairvaux ; mais on en rejettoit les conséquences avec justice. Il est certain qu'autrefois plusieurs Souverains eurent la dévotion de consacrer leurs Etats à Dieu d'une manière plus spéciale, & de lui rendre hommage solennellement de leur autorité ; souvent même ils s'obligeoient à payer des redevances annuelles aux Eglises, dont ils se déclaroient vassaux ; on en a eu des exemples dans le Royaume de Jérusalem, & dans

la Principauté d'Antioche, en Hongrie, en Bohême, dans l'Arragon, en Angleterre, & en Ecosse. En France même, Louis XI avoit réuni le Comté de Boulogne à la Couronne, sous la condition expresse, que lui & ses successeurs posséderoient ce Comté à titre de vassaux de Notre-Dame de Boulogne, & de donner à chaque mutation à cette Eglise un cœur d'or du poids de vingt-cinq livres, & de la valeur de deux mille écus; ces sortes de fiefs s'appelloient *des fiefs spirituels*.

Les Portugais reconnoissoient qu'au douzième siècle Alphonse I. leur Roi s'étoit mis sous la protection spéciale du S. Siège, à l'exemple de son ayeul; pour marquer davantage sa dévotion, il s'étoit obligé pour lui-même, & pour ses successeurs, à payer annuellement au S. Siège deux marcs d'or; sa dévotion ne fut pas encore satisfaite: ce Prince frappé de l'éclat de la sainteté de S. Bernard, s'étoit fait vassal de Notre-Dame de Clairvaux: il avoit promis de payer annuellement à cette Eglise cinquante *marabittinos* d'or, & de charger ses successeurs de la même redevance: ces faits

n'étoient pas contestés ; mais les Portugais dirent , que ces sortes de fiefs spirituels ne devoient tout au plus aux fiefs dominans , que la bouche & les mains , pour parler le langage des loix féodales , c'est-à-dire , un hommage simple , & la redevance qui avoit été promise. On ajoutoit que la prétendue vassalité de la Couronne de Portugal étoit éteinte depuis long-temps ; que la redevance promise n'étoit qu'une franche aumône , qu'on ne peut jamais exiger à la rigueur ; & que si Alphonse I. avoit voulu soumettre sa Couronne à une mouvance vraie & temporelle envers le S. Siège , & envers l'Eglise de Clairvaux , il avoit passé les bornes de son pouvoir , il n'avoit pû se constituer vassal , sans le consentement de ses Sujets. Un Roi qui se déclaroit vassal de l'Eglise , attestoit par cet acte solennel , que sa Couronne ne relevoit que de Dieu seul ; c'est toute la force qu'on pouvoit donner à sa déclaration ; il ne pouvoit transférer sa Couronne à un Etranger , encore moins à un Religieux , qui est mort au monde , &

qui n'est pas susceptible de la possession d'une Couronne.

On ne pourroit croire que des prétentions si bisarres eussent été formées en présence des Etats de Portugal, si plusieurs Historiens ne l'attestoient, & en particulier Caramuel Lobkowitz, Evêque de Vigevano. Il est vrai qu'il avoit été Religieux de l'Ordre de S. Bernard, il a cru devoir examiner sérieusement les prétentions chimériques de l'Abbé de Clairvaux; mais en bon Espagnol, il a donné la préférence à son Maître; son sentiment est trop suspect pour s'y arrêter.

Le combat pour la succession à la Couronne vacante, ne s'engagea véritablement qu'entre la Duchesse de Bragance, le Duc de Savoye, le Roi d'Espagne, le Duc de Parme, & Dom Antoine, Prieur de Crato. Le Cardinal de Granvelle voulut lier une négociation avec les Etats de Portugal; il commença par demander l'avis des Universités d'Espagne & des Pays-Bas. Leur avis étoit nul, ou du moins très-suspect; elles n'auroient pas écrit impunément contre les prétentions de Philippe II, & le desir

qu'avoient naturellement tous les Espagnols de voir le Portugal réuni à leur Couronne, ne leur laissoit pas assez d'impartialité, pour juger sagement de la question qui étoit proposée. Ils décidèrent tous que leur Maître devoit être préféré à ses concurrens; mais leur décision fut combattue par une foule de consultations contraires; l'intérêt national les dicta toutes. Les Portugais écrivirent pour la Duchesse de Bragance; les Jurisconsultes Italiens se partagèrent entre le Duc de Savoye, & le Duc de Parme; Dom Antoine répandit un manifeste, où il se flattoit de prouver la réalité & la légitimité du mariage du Duc de Beja son pere, avec Violente de Gomez sa mere.

Tous ceux qui aspiroient à la Couronne se réunirent contre lui. Il leur étoit également important à tous de l'éloigner; s'il pouvoit prouver ce mariage, il étoit petit-fils légitime d'Emmanuel, Roi de Portugal, & neveu du Roi défunt, il joignoit la prérogative du sexe à la proximité du degré, & il falloit que tous les autres Prétendans lui cédassent la Couronne. Dom Antoine étoit aimé en

Portugal, il y avoit un Parti considérable; on croit même que la France le soutenoit secrettement, & qu'elle lui procura la facilité de lever quelques troupes; cependant le Public impartial n'étoit pas pour lui, il n'y avoit pas de preuves du mariage prétendu de ses pere & mere, il n'avoit eu aucune possession de l'état de légitimité; & le Duc de Beja avoit été si persuadé que Dom Antoine étoit son fils naturel, qu'il avoit prié le Pape de le légitimer. Les Historiens ne disent pas que cette légitimation eût été accordée. Il n'est pas douteux du moins que la légitimation accordée par le Pape, ne peut rendre un fils naturel habile à succéder à la Couronne; elle ne peut l'habiliter qu'à recevoir les Ordres sacrés, & à posséder des bénéfices. Au reste, en Portugal on ne pensoit plus avec cette ancienne simplicité, qui autrefois avoit laissé monter sur le thrône des fils illégitimes.

Il y avoit un obstacle commun au Roi d'Espagne, au Duc de Savoye, & au Duc de Parme. Ils étoient nés de Princesses Portugaises mariées en pays étrangers. La loi de Portugal

excluoit leurs meres de la Couronne ; elle excluoit encore spécialement leur postérité. La seule Duchesse de Bragance n'avoit aucune exclusion , l'opinion des Etats , & les vœux des Peuples étoient pour elle : la seule jalousie de quelques grandes Maisons de Portugal s'opposoit à son élévation.

Le Duc de Parme étoit plus éloigné d'un degré que le Roi d'Espagne , & le Duc de Savoye ; aussi les Etats délibérèrent peu sur sa demande. Leur unique embarras venoit de la puissance & du voisinage de Philippe II ; les représentations qu'ils lui firent , devoient être sans réplique. Si les filles du Roi Emmanuel n'étoient pas exclues de la Couronne par les loix de Portugal , & par leurs mariages avec des Princes Etrangers , Béatrix mariée en Savoye avoit eu le droit d'aînesse : Philibert Emmanuel , Duc de Savoye , la représentoit , il devoit jouir de tous les droits de sa mere. Si le Duc de Savoye devoit être exclus par sa qualité d'Etranger , le Roi d'Espagne devoit être exclus par le même motif ; toute l'autorité des Universités , toute la subtilité des

Jurifconsultes Espagnols ne pouvoient détruire des principes si certains.

Philippe II. & son Ministre n'étoient pas d'un caractère à s'allarmer d'un raisonnement, quelqu'évident qu'il pût être, dans une affaire où il s'agissoit d'une Couronne; leur assurance venoit de la force, qui devoit faire le dénouement de cette intrigue. Ils répondirent cependant, & ils dirent que Philippe comptoit parmi ses ayeules plusieurs Princesses de Portugal; les deux Maisons étoient unies par tant de liens, qu'on ne pouvoit le traiter d'Etranger à la Maison de Portugal, qui venoit de s'éteindre. Le Portugal & les Royaumes que Philippe possédoit au delà des Pyrénées, avoient été autrefois compris sous la dénomination générale des Espagnes, ils étoient enfermés dans le même continent; il étoit de leur intérêt réciproque de s'unir, ils pourroient se défendre mutuellement, ou plutôt leur union les mettroit à l'abri de toute entreprise. Le Portugal devoit acquérir par cette union toutes les forces de l'Espagne; si le feu Roi avoit eu le temps de

prononcer sur une si grande affaire, il auroit donné la préférence au Roi d'Espagne, & il n'avoit pas dissimulé son sentiment; pour donner plus de force à tous ces discours, on annonça qu'il n'y avoit point de paix à espérer, tant que ces Royaumes obéiroient à des Maîtres différens.

Les Administrateurs nommés par le feu Roi, pour gouverner pendant l'interregne, ne vouloient que temporiser, pour avoir le temps de demander des secours en France, en Angleterre, & à Venise. Le plus grand nombre des Portugais redoutoit la domination Castillane; si leur pouvoir avoit répondu à leur volonté, ils auroient porté la Duchesse de Bragance sur le trône; mais dans la multitude il se trouva des hommes avides & entreprenans, qui préférèrent leur intérêt particulier à celui de la Nation. Je ne dirai pas que le Cardinal de Granvelle négocia heureusement & avec adresse; il répandit l'argent, & plus encore les espérances; il gagna le Grand Inquisiteur de Portugal, il ranima la jalousie des Seigneurs Portugais, qui craignoient de devenir les sujets de la Maison de

Bragance; & il ne lui resta plus qu'à précipiter l'entrée des troupes Espagnoles en Portugal, pour ne pas donner aux Administrateurs le temps d'appeller des secours étrangers.

Granvelle osa proposer à Philippe II. de confier le commandement de ses troupes au Duc d'Albe, qui étoit encore en exil, soit qu'il fût encore son ami, malgré une disgrâce si marquée, soit qu'il ne craignît pas un rival qui avoit déplu, dans une Cour où l'on ne pardonnoit rien, soit enfin qu'il le crût le plus capable de conduire l'affaire de Portugal, & de subjuguier ce Royaume avec l'activité nécessaire. Le Roi ne rejetta pas le conseil de Granvelle, mais il vouloit se réserver le peu de gloire qu'on pouvoit acquérir par une conquête si facile & si certaine. Le Duc d'Albe reçut ordre d'aller prendre le commandement de l'armée, qui étoit assemblée à Cantillana, sur les frontières de Portugal, sans passer par Madrid. Il avoit soutenu sa disgrâce en Héros, il obéit en Sujet fidèle; & Philippe n'eut pas lieu de se repentir d'avoir confié ses plus grands

DU CARD. DE GRANVELLE. 547
intérêts à un homme de mérite, qu'il avoit maltraité.

Ce Prince voulut triompher en personne des Portugais. Il déclara le Cardinal de Granvelle Régent de ses Etats pendant son absence, & il partit pour l'armée. Le Duc d'Albe avoit tout disposé, pour soumettre le Portugal, pour ainsi dire, en un clin d'œil. Philippe approuva ses dispositions, & sans parler du passé, il donna au Duc d'Albe, à la vûe de son armée, les plus grandes preuves d'estime & de confiance. Les Administrateurs de Portugal lui députèrent l'Evêque de Coïmbre, & Dom Emmanuel De Melo, pour le supplier de suspendre son entrée en Portugal, jusqu'à ce que la Jonte eût déclaré le Roi légitime. Le Roi reçut cette prière avec hauteur & avec indignation. Il parut persuadé que son droit étoit incontestable; en qualité de Souverain libre & indépendant, il ne voulut reconnoître aucun Tribunal sur la terre auquel il dût se soumettre: il déclara même que les pouvoirs des Administrateurs de Portugal étoient finis, par la mort du Roi qui les avoit nommés, &

que les Portugais n'avoient qu'à se soumettre, s'ils vouloient éviter les malheurs de la guerre.

Pendant la marche du Roi, Granvelle négocioit encore, pour faciliter cette conquête. Il fit offrir de grands dédommagemens à la Duchesse de Bragance, & à Dom Antoine, que les Portugais affectionnoient davantage; en même tems il envoya aux Etats de Portugal assemblés à Almerin, les conditions honorables & avantageuses, sous lesquelles le Roi demandoit à être reconnu. Toutes les loix du Royaume, tous les privilèges de la Nation devoient être conservés. Les Ecclesiastiques devoient être protégés, les Magistrats confirmés dans leurs charges, les emplois & les bénéfices donnés aux seuls Portugais, les troupes nationales entretenues à la manière accoutumée, les monnoies frappées aux armes du Royaume, à l'ancien titre & à l'ancien poids. On promettoit aux Etats, qu'il n'y auroit aucunes troupes étrangères en Portugal. Pendant l'absence du Roi, le Gouvernement ne seroit confié qu'à des Portugais, à moins que le Roi n'y

envoyât son fils aîné, pour s'instruire des loix du pays, & pour prendre les mœurs des habitans. Le Conseil d'Etat, & la Maison du Roi alloient être ouverts aux Naturels du pays; plus de barrières entre l'Espagne & le Portugal, plus d'impôts sur les marchandises qu'on transporterait d'un Royaume à l'autre. Enfin, on annonçoit une libéralité de trois cent mille écus, qui seroient distribués aux pauvres de Portugal.

Ces conditions auroient été séduisantes, si en promettant d'observer toutes les loix du Royaume, on n'avoit pas enfreint la loi importante de la succession à la Couronne; elles ne laissèrent pas d'adoucir les esprits: mais la crainte de l'armée Espagnole fit encore plus d'impression. Le Peuple presque seul s'obstina à avoir un Roi de sa Nation; sans avoir aucun moyen, sans prendre aucune précaution pour résister au Roi d'Espagne, il refusa de le reconnoître; & pour comble de malheurs, la peste ravagea le Portugal, elle pénétra dans Lisbonne; les Etats-Généraux furent obligés de se retirer d'Almerin.

Philippe II. fit la revue de son ar- 4 Juin 15

mée à Santillane ; de-là elle marcha vers Elvas, où Granvelle avoit des intelligences avec quelques habitans, qui en ouvrirent les portes. Olivença, Portalègre, Campo-Mayor, & d'autres petites places se rendirent sans résistance. Villaviciosa, place forte du domaine du Duc de Bragance, fut emportée l'épée à la main ; une grande partie de la Noblesse, & les Administrateurs du Royaume n'osèrent se défendre dans Sétuval : ils donnèrent l'exemple pernicieux de la défection, & tout annonçoit que bientôt la révolution devoit être générale.

L'objet le plus important étoit de réduire la capitale. Le Duc d'Albe fit transporter par mer des troupes à Cascaès, place voisine de Lisbonne ; elle se rendit après quelques jours de tranchée ouverte, & la foible résistance de la garnison n'exigeoit pas un exemple de sévérité : mais le Duc d'Albe aimoit à répandre du sang, sa cruauté le faisoit encore plus redouter de ses ennemis, que ses talens militaires. Il fit trancher la tête à Dom Ménesès, qui commandoit dans la place pour Dom Antoine :

DU CARD. DE GRANVELLE. 551
il fit pendre le Gouverneur , & une
vingtaine d'Officiers ; beaucoup de
Soldats furent mis à la chaîne sur les
galères d'Espagne ; le Duc d'Albe
vouloit annoncer ainsi au Royaume
entier, que tous ceux qui résiste-
roient, seroient traités en sujets re-
belles.

Dom Antoine n'épargnoit de son
côté ni intrigues, ni même les vio-
lences les plus fortes pour augmen-
ter le nombre de ses partisans. Il prit
le titre de Roi de Portugal, & il se
fit proclamer par la populace de Lis-
bonne, pendant qu'il faisoit en se-
cret des propositions plus modérées,
& qu'il tâchoit de lier une négocia-
tion avec le Duc d'Albe. Sa négocia-
tion ne réussit pas ; indigné de la
fierté avec laquelle le Duc d'Albe lui
répondit, il leva à la hâte dans Lis-
bonne une milice de dix mille hom-
mes, résolu, avec de si mauvaises
troupes, de présenter la bataille à
l'armée Espagnole, & de tenter au
moins la fortune avant que de se re-
tirer. Alors les Administrateurs reti-
rés à Castelmario, virent évidem-
ment que Dom Antoine ne pourroit
soutenir cette bravade ; dénués de

troupes, d'argent, & de toute espérance, ils se déterminèrent à proclamer Philippe, Roi légitime de Portugal.

L'armée de Dom Antoine forte de seize mille hommes & de deux mille chevaux, étoit campée devant Lisbonne, & enfermée dans des retranchemens redoutables; mais que peut une armée sans expérience & sans discipline! Le Duc d'Albe marcha aux retranchemens, & ses ordres furent donnés si à propos, que dans le même jour il y eut trois combats qui décidèrent du sort du Portugal. A peine les retranchemens furent attaqués, que les troupes de Dom Antoine se retirèrent en désordre à Lisbonne. Le Duc d'Albe les suivit de près, la ville fut emportée, & quoique Philippe II. eût donné des ordres très-sévères, pour en empêcher le pillage, il y eut un fauxbourg entièrement ravagé dans la première fureur du soldat: le reste fut épargné par la présence du Général.

Pendant qu'on attaquoit les retranchemens, le Marquis de Santa-Cruz, Commandant de la flotte Espagnole, entra dans le Tage, où
les

les Portugais avoient cent bâtimens bien armés. Les vaisseaux Espagnols n'eurent qu'à se présenter; les bâtimens Portugais arborèrent le pavillon blanc, & ils se rendirent sans résistance. Santa-Cruz sortit du Tage, pour aller chercher la flotte Portugaise, qui étoit restée sur les côtes, dans l'espérance de donner du secours aux places maritimes. Cette flotte fut battue & dispersée; en sorte qu'il ne restoit plus aucune ressource aux Portugais, qui tâchoient de secouer le joug de l'Espagne.

Dans l'attaque des retranchemens, Dom Antoine avoit été blessé d'un coup de lance: il se fit panser promptement, & il s'enfuit jusqu'à Santaren, accompagné de quelques Gentilshommes, & de soixante & dix cavaliers Maures, qui s'étoient attachés à sa fortune, & qui ne l'abandonnèrent pas dans un danger si pressant. Il étoit sûr que s'il tomboit entre les mains du Duc d'Albe: il seroit traité en sujet rebelle, & d'autant plus cruellement, qu'il avoit encore une multitude de partisans secrets en Portugal. Heureusement pour lui il survint un événement qui attira toute l'at-

tention du Duc d'Albe, & qui l'empêcha d'envoyer des troupes, pour réduire Santaren. Philippe II. étoit à Badajos, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise de Lisbonne. Il l'apprit avec des transports de joye, & il prit solennellement le titre de Roi de Portugal. Le lendemain il tomba malade dangereusement. Dans sa Cour on soupçonna qu'il y avoit du poison. En Portugal on crut voir un coup de la main de Dieu, qui arrêtoit un usurpateur à l'entrée de sa carrière. La nouvelle de son extrémité fut portée à Lisbonne. Le Duc d'Albe se hâta d'assembler tout ce qu'il y avoit de Grands du Royaume : il reçut leur serment de fidélité, & il fit proclamer le nouveau Roi dans tous les quartiers de la capitale. Le danger ne fut pas long, la santé du Roi se rétablit promptement ; tous les soupçons, toutes les idées de superstition s'évanouirent.

Alors le Duc d'Albe pensa à poursuivre Dom Antoine, & à s'assurer du rival le plus courageux qu'eût le Roi d'Espagne. Dom Antoine n'avoit pas cru qu'il fût en sûreté à Santaren. Il avoit passé à Coïmbre, où

il faisoit les plus grandes vexations, pour amasser de l'argent, & pour assembler des troupes. Le Duc d'Albe y envoya une partie de son armée commandée par Dom Sanche d'Avila, & par Dom Diégué de Cordoue. Ils prirent Coïmbre, Montemayor, & Aveiro, sans que Dom Antoine pût donner le moindre secours à des places qui étoient son dernier asyle. Les troupes qu'il avoit levées par force, & qui étoient dépourvues de munitions de guerre, campoient sur le Douro; les Espagnols les méprisèrent; ils passèrent le fleuve à la vûe des ennemis: le passage ne fut pas même disputé; tous les Portugais prirent la fuite, & Dom Antoine s'enfuit avec eux jusqu'à Porto. Les habitants lui fermèrent les portes; il fut obligé d'aller à Viana, suivi de l'Evêque de Guarda, & d'un petit nombre de Seigneurs Portugais. Là, il fallut déposer le personnage qu'il avoit emprunté; & bien loin de travailler à acquérir une Couronne, il fut réduit à désirer seulement de pouvoir sauver sa vie. Il est certain qu'il demeura plusieurs mois caché sur les frontières.

res de Portugal, & personne ne fut tenté de le découvrir, pour gagner quatre-vingt mille ducats, qui avoient été promis à celui qui le livreroit.

Philippe II. étoit demeuré à Badajos, d'où il voyoit des succès prompts & faciles. Sa joye fut mêlée d'une nouvelle amertume, il apprit la mort d'Anne-Marie d'Autriche sa femme; & dans sa douleur, il se retira à Elvas, dont les habitans le reçurent avec beaucoup de soumission & de respect. Après avoir donné quelques jours à la solitude, il parut en public, pour faire quelques actions d'éclat, qui pussent affermir son autorité, & gagner les cœurs des Portugais. Son premier soin fut de déclarer solennellement Dom Antoine rebelle, & coupable du crime de lèze-Majesté: il reçut les hommages de tous les Portugais qui voulurent les rendre, & il supprima les impôts qu'on levoit sur les marchandises transportées d'un Royaume à l'autre.

Il lui importoit surtout d'appaîser la Maison de Bragance, & d'obtenir sa renonciation à la Couronne. Les Portugais ne pouvoient offrir à cette Maison que des vœux stériles; elle

avoit de grands biens à conserver, & des espérances à entretenir pour des temps plus favorables; la Duchesse de Bragance signa sa renonciation pour une somme considérable, qui lui fut payée comptant. Le Duc de Bragance, son fils, reçut la Toison d'or des mains de Philippe: il fut confirmé dans sa charge de Connétable héréditaire du Royaume de Portugal; & dans tous ses biens; il obtint toutes les grâces qu'il demanda; & sa renonciation mit le sceau à la révolution du Portugal. Il est vrai que les Açores avoient reconnu Dom Antoine pour leur Roi, & qu'elles entreprirent de se défendre; mais le Marquis de Santa-Cruz seut bientôt les réduire à l'obéissance de Philippe II; toutes les autres possessions que les Portugais avoient dans le Nouveau Monde, suivirent le sort de leur Métropole, & Philippe II. jouit tranquillement d'une si belle acquisition.

Il revint en Espagne, où on lui avoit préparé la réception la plus magnifique. Philippe entra à Madrid entre le Cardinal de Granvelle & le Duc d'Albe. L'un avoit toute la gloire de la négociation, l'autre avoit

celle d'une victoire entière, mais ternie par une action injuste & cruelle: pour le Roi, si l'on ne put applaudir à ses exploits guerriers, on eut du moins à le féliciter de son bonheur, & toute l'Europe vit avec jalousie cet accroissement de sa puissance.

On ne peut justifier ni l'entreprise que Philippe II. fit sur le Portugal, ni les moyens dont son Ministre se servit, pour y réussir. Granvelle avoit pris les mesures les plus justes, pour écarter tous les rivaux de son Maître, pour déterminer le plus grand nombre des Portugais à une soumission qui n'étoit sincère qu'en apparence, pour assurer cette conquête, & pour étendre la révolution jusques dans le Nouveau Monde. Il s'en applaudit sans doute, & son Maître dut en être reconnoissant; mais il n'en fut que plus exposé à toute la haine des Portugais, & à la censure même de la Nation Espagnole. On lui reprocha de n'avoir pas prévu l'avenir. Il devoit, dit-on, transporter en Espagne la Maison de Bragance, lui donner des établissemens assez grands, pour la consoler de la perte d'une Couronne, & lui enlever toute es-

pérance de la recouvrer. Ces reproches se renouvelèrent plus vivement encore après sa mort, lorsque le Portugal secoua le joug de l'Espagne, & que par une résolution courageuse, le Duc de Bragance fut porté sur le trône de ses ancêtres. Alors le Comte Duc d'Olivarès, réjetta toute la faute sur Granvelle, & sur la foiblesse qu'il avoit eue de ne pas expatrier la Maison de Bragance. C'étoit reprocher à la mémoire de Granvelle la seule action juste qui eût été faite dans l'invasion du Portugal. Falloit-il donc dépouiller cette Maison de son patrimoine, parce qu'elle avoit des droits sur une Couronne que la force lui enlevoit ? Falloit-il, par une dernière injustice, réduire les Portugais au désespoir, & peut-être hâter la révolution qu'on redoutoit ? Granvelle se flatta de les accoutumer au joug, par un gouvernement mêlé de fermeté & de modération. Olivarès ne marcha pas sur ses traces, il méprisa une Nation subjuguée, il anéantit ses privilèges, il oublia toutes les promesses qu'on lui avoit faites. Qui, de Granvelle, ou d'Olivarès, devoit être accusé d'avoir préparé la révolution ?

Quoique le Cardinal de Granvelle n'eût pas le titre de premier Ministre, Philippe II. avoit assez marqué le rang qu'il tenoit dans son esprit, & l'autorité qu'il avoit dans son Conseil, lorsqu'il lui avoit confié la négociation de Portugal, & qu'il l'avoit nommé Régent d'Espagne pendant son absence. Granvelle étoit en effet à la tête de toutes les affaires, & l'Espagne n'en avoit point de plus importantes que celles des Pays-Bas. Il fut obligé de reprendre le soin de ces Provinces, dont il connoissoit parfaitement le malheureux état. Les amis qu'il y avoit conservés, les bienfaits qu'il y répandoit encore, les relations nécessaires qu'il avoit toujours entretenues dans le Diocèse de Malines, dont il étoit Archevêque, lui laissoient quelque espérance de réparer les fautes que ses successeurs avoient faites; mais il n'eut que le mérite de la bonne volonté, & de consacrer les derniers temps de sa vie à ranimer la Religion & l'autorité royale qui expiroient dans ces Provinces.

On a vû que la timidité de la Duchesse de Parme, Gouvernante des

Pays-Bas, avoit inspiré de l'audace aux rebelles; la cruauté du Duc d'Albe les avoit réduits au désespoir; tout le courage, toute la modération, toute l'expérience de Dom Louis de Requesens, Grand Commandeur de Castille, & son successeur, n'avoient fait que de vains efforts, pour rétablir l'autorité de la Religion & du Roi: les travaux & le chagrin l'avoient consumé en peu de temps; en mourant il avoit laissé le gouvernement des Pays-Bas entre les mains du Conseil d'Etat, dont il avoit trop estimé la fidélité & les lumières.

Joachim Hoperus, qui avoit passé de ce Conseil à celui d'Espagne, engagea Philippe II. à essayer de cette manière de gouverner les Pays-Bas; l'événement prouva qu'on ne pouvoit prendre un plus mauvais parti. Il y avoit dans le Conseil d'Etat des hommes, ou trop prévenus en faveur des privilèges de leur patrie, ou même partisans secrets de la révolte: la Noblesse méprisa ses compatriotes, quoique dépositaires du pouvoir suprême; l'autorité trop partagée devint extrêmement foible, & les Conseillers d'Etat s'y accoutumèrent avec

tant de facilité, qu'ils osèrent résister audacieusement au Roi d'Espagne, lorsqu'il voulut nommer un Gouverneur, qui le représentât avec plus de dignité & d'empire.

Tout l'Espagne avoit les yeux fixés sur Dom Jean d'Autriche; elle lui déferoit unanimement un gouvernement si important: sa naissance & sa réputation devoient l'y porter; & la terreur que son nom seul avoit inspirée aux rebelles des Pays-Bas, étoit une raison décisive pour l'y envoyer. Il le désiroit avec passion; mais il ne pouvoit ignorer qu'il étoit suspect au Roi son frere. Il en avoit mille preuves; entr'autres, la réponse que le Roi fit à un de ses Ministres, qui disoit que le Duc d'Albe avoit été trop cruel, & qu'il n'y avoit que Dom Jean d'Autriche qui pût effacer l'impression terrible, que cette cruauté avoit laissée dans l'esprit des Flamans; je crains bien moins, répondit le Roi, les effets de la cruauté du Duc d'Albe, que l'affabilité de Dom Jean d'Autriche & d'Alexandre Farnese.

Dom Jean n'osoit se proposer lui-même. Il vouloit encore moins être redevable de cet emploi au Cardinal

de Granvelle, à qui il n'avoit pas pardonné de lui avoir refusé le don gratuit qu'il attendoit des Napolitains, après la bataille de Lépante, & d'avoir empêché sa prétendue royauté de Tunis. Il s'adressa au Pape Grégoire XIII, & il le pria de demander pour lui le gouvernement des Pays-Bas. Le Pape s'en chargea, persuadé que c'étoit l'unique moyen de rétablir la Religion, & d'abattre les rebelles; il fallut du temps & des circonstances très-pressantes, pour vaincre les soupçons de Philippe, & pour le déterminer à confier à Dom Jean une administration si délicate.

Enfin l'anarchie absolue où le Conseil d'Etat avoit réduit les Pays Bas, arracha le consentement de Philippe. Il ordonna à Dom Jean de se rendre promptement à Bruxelles. Dom Jean ne perdit pas un moment. Il traversa la France en poste, déguisé sous l'habit d'un domestique d'Octave de Gonzague, qui se disoit chargé des ordres de la Cour d'Espagne, & il porta lui-même en Flandre la nouvelle de sa nomination au Gouvernement. Il croyoit qu'il n'avoit qu'à paroître pour être reconnu: il fut

bientôt détrompé; non seulement les rebelles ne vouloient point d'un Gouverneur de la Maison d'Autriche, & d'un guerrier capable de les subjuguier: le Conseil d'Etat même s'opposa à son installation; il ne la souffrit, qu'après lui avoir imposé les conditions les plus dures & les plus humiliantes; entr'autres, celle de renvoyer le peu de troupes Espagnoles, que Dom Louis de Requesens avoit laissées aux Pays-Bas, & de se mettre dans la dépendance entière du Conseil d'Etat, & des Provinces.

Dom Jean accepta tout, espérant qu'avec le temps il se releveroit de cette humiliation. On a prétendu même qu'il avoit de plus grands projets, & qu'il se hâta de donner à son gouvernement une apparence de pacification, pour les exécuter. Marie Stuart, Reine d'Ecosse, étoit dans les fers de la Reine Elizabeth, on espéroit encore de l'en tirer; & on a dit que Grégoire XIII. avoit flatté Dom Jean d'Autriche de le marier avec la Reine d'Ecosse, qu'il précipita son installation, pour passer la mer sur la flotte d'Espagne, & pour célébrer un mariage, qui lui offroit

la plus grande fortune qu'il pût ambitionner. Sa docilité excessive envers le Conseil d'Etat ne lui servit de rien ; à chaque pas il éprouva des contradictions, des conspirations mêmes contre sa vie. Bruxelles lui parut un séjour trop dangereux ; il en sortit sous prétexte de visiter d'autres places ; dans le cours de sa visite, il eut l'adresse de surprendre Namur, qui étoit extrêmement fortifié, & dont les rebelles s'étoient emparés depuis quelque temps. Parvenu à avoir une place de sûreté, il forma son plan de guerre. Pour l'exécuter, il demanda au Roi d'Espagne de nouvelles troupes & de l'argent ; il le pria de donner le commandement de ces troupes à Alexandre Farnèse, dont le nom étoit déjà célèbre. Le Roi le lui accorda ; mais les troupes étoient en si petit nombre, qu'elles ne pouvoient réduire les Pays-Bas, & Farnèse sembla n'être venu que pour être témoin du malheureux sort de Dom Jean d'Autriche.

Ce Prince infortuné, trop semblable en tout à Germanicus, tomba malade à Namur ; il sentit que sa maladie étoit mortelle, & il profita des

momens qui lui restoient, pour donner ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit, & pour désigner Farnèse son successeur, sous le bon plaisir du Roi. Il mourut à la fleur de son âge, extrêmement regretté des troupes, redouté des rebelles, & au moins indifférent au Roi son frere; son corps fut transporté en Espagne, où il fut inhumé dans le tombeau de l'Empereur Charles-Quint.

Farnèse prit le gouvernement provisionnel des Pays-Bas, & il n'attendit pas sans inquiétude la nomination que le Roi devoit faire d'un nouveau Gouverneur. Si le Roi refusoit de confirmer le choix qu'avoit fait Dom J. d'Autriche, Farnèse croyoit que ce seroit lui faire une injure, & une injure d'autant plus sensible, qu'il étoit en possession de l'autorité, & qu'on ne pouvoit l'en dépouiller, sans le rendre suspect; si sa nomination étoit confirmée, il demeureroit chargé d'affaires presque désespérées, il devoit s'attendre à soutenir le poids de la guerre avec peu d'argent & peu de troupes, & sa réputation étoit compromise.

La Cour de Madrid étoit remplie

d'intrigues à cette occasion. Farnèse y avoit plusieurs concurrens; il y en avoit deux surtout qui avoient de grandes espérances d'obtenir le gouvernement vacant, la Duchesse de Parme sa mere, & l'Archiduc Matthias, fils de l'Empereur Maximilien second.

Le Cardinal de Granvelle connoissoit mieux que personne l'esprit déshiant de Philippe II, & il ne pouvoit ignorer que ce Prince avoit des soupçons personnels contre Farnèse, dont l'ambition avoit éclaté depuis sa jeunesse, & dont on craignoit le ressentiment, pour l'exclusion que l'Espagne avoit donnée avec hauteur à la Maison de Farnèse, dans la vacance de la Couronne de Portugal. Granvelle rendit justice aux talens supérieurs que Farnèse avoit pour la guerre : il reconnut avec tout le Public, que personne n'étoit plus capable que ce Prince de subjuguier les rebelles des Pays-Bas; mais il proposa de tempérer l'autorité qu'on lui donneroit sur ces Provinces, de lui laisser le commandement des troupes, & de rendre à la Duchesse de Parme, sa mere, l'autorité de Gouvernante,

qu'elle avoit déjà exercée pendant dix ans. Le Ministre d'Espagne présumoit que la mère & le fils viroient dans une intelligence parfaite, & que la mère sincèrement attachée à la Maison d'Autriche, veillerait avec attention à la conservation de l'autorité royale.

L'Archiduc Matthias s'étoit mis sur les rangs, pour le gouvernement des Pays-Bas; il avoit pour lui la qualité de Prince du Sang d'Autriche, mais il avoit formé son projet d'une manière si bizarre, il l'avoit exécuté avec si peu de ménagemens pour Philippe II, qu'il fut bientôt exclus de la grace qu'il demandoit. Lorsque Dom Jean d'Autriche vint en Flandre, le Conseil d'Etat voulut essayer de perpétuer son autorité. Il ne vouloit point de Dom Jean, qui pouvoit devenir un maître absolu; il vouloit encore moins du Prince d'Orange, qui tâchoit de détruire la Religion, & qui ne présentait aux Peuples des Pays-Bas qu'un phantôme de liberté, pour les asservir. Dans cette perplexité, le Conseil d'Etat chercha un Prince, qui voulût bien se contenter du vain titre de Gouver-

neur, & qui lui abandonnât toute l'autorité. Il s'adressa à l'Archiduc Matthias, qui saisit avec trop d'empressement cette lueur de fortune; il se rendit aux Pays-Bas, en apparence à l'insçu de l'Empereur son pere, & il accepta les patentes de Gouverneur, que le Conseil d'Etat eut la hardiesse de lui faire expédier.

Philippe II. se plaignit avec raison de l'Archiduc. Il le traita de traître à sa Maison, & il ne voulut reconnoître en lui que la qualité de Chef des rebelles des Pays-Bas; alors l'Empereur désavoua hautement la conduite de son fils: le Conseil d'Etat ne le consultoit en rien, & il ne lui donnoit aucun secours: les sujets fidèles au Roi d'Espagne lui refusoient toute obéissance: il étoit odieux aux rebelles, par sa naissance, & par son attachement à la Religion Catholique; & le personnage qu'il jouoit aux Pays-Bas étoit tout-à-fait indigne d'un Prince de son rang. A la mort de Dom Jean d'Autriche, il se flatta de réparer sa faute, en priant le Roi d'Espagne de légitimer son titre de Gouverneur, & en assurant qu'il ne vouloit le tenir que de l'autorité roya-

porta que le regret d'avoir
action contraire à la pruden
probité, aux intérêts de sa M

Le conseil que le Cardinal e
velle avoit donné, de partag
torité du gouvernement entr
chesse de Parme, & Alexand
nèse son fils, avoit été du
Philippe II, & il étoit résolu
vre; mais la Duchesse de Pa
pouvoit se rendre si promp
d'Italie aux Pays-Bas: il n'é
possible de laisser sans Gou
des Provinces agitées par la
civile. Philippe II. nomma F
il lui envoya ses provisions
lettre la plus flatteuse, & il n
qua pas en doute que dans la
fils ne reçût avec respect & a
cilité l'adjonction de sa mere
vernement.

Et après le gouvernement de

Hainaut, & des Provinces Wallones, fut l'effet de cette première conquête; l'allarme fut répandue dans les Pays-Bas maritimes, & les rebelles craignoient une révolution entière, lorsque la Duchesse de Parme arriva pour reprendre son ancienne autorité. Farnèse ne dissimula pas son mécontentement. Il connoissoit combien il étoit nécessaire; & il menaça de tout abandonner, s'il falloit partager l'autorité suprême, même avec sa mere. Elle ne respiroit que pour la gloire & pour la fortune de son fils; plus foible encore pour lui, qu'elle l'avoit été autrefois pour les rebelles, elle céda sans résistance; on eût dit qu'elle n'étoit venue aux Pays-Bas, que pour en reconnoître le funeste état, pour rendre des témoignages à la conduite de son fils, pour faire agréer à Philippe II, qu'elle résignât un gouvernement, où il ne falloit plus que combattre, & atterrer des rebelles. Philippe, toujours jaloux de son autorité, se rendoit cependant toujours à la plus foible opposition; il trouva bon que la Duchesse de Parme se retirât en Italie, & que Farnèse fût seul chargé du

gouvernement des Pays-Bas.

Sa réputation & ses succès déterminèrent le Prince d'Orange à faire de plus grands efforts, pour enlever à l'Espagne la souveraineté de ces Provinces. Il n'osoit encore se proposer lui-même pour leur Souverain; il répandit un bruit sourd, que bientôt il leur donneroit un Prince, qui auroit assez de richesses & de troupes, pour arrêter les conquêtes de Farnèse. Le Prince d'Orange avoit été proscrit avec plusieurs rebelles sous le gouvernement du Duc d'Albe. Le Cardinal de Granvelle persuadé qu'il étoit l'ame de la révolte, & qu'il falloit l'abattre à quelque prix que ce fût, jugea qu'il falloit encore le proscrire personnellement, & d'une manière plus stérissante. L'acte de proscription fut affiché dans toutes les places où il y avoit des garnisons Espagnoles, sa tête fut mise à prix, & on ne lui laissa aucune espérance de rentrer en grace avec son Maître. Il répondit par un manifeste; mais il ne put se justifier de son ingratitude envers Charles-Quint, qui l'avoit comblé de bienfaits, de sa révolte contre son Souverain légitime,

de son apostasie de la Religion de ses ancêtres, & de toutes les cruautés qu'il commettoit pour la détruire.

Le Prince qu'il avoit annoncé secrètement, & qu'il paroissoit vouloir donner pour Souverain aux Peuples des Pays-Bas, étoit le Duc d'Alençon, frere de Charles IX, Prince inquiet, ambitieux, & incapable de se contenter des droits que sa naissance lui donnoit en France. A la sollicitation du Prince d'Orange, les Etats lui offrirent la souveraineté des Pays-Bas; mais une souveraineté dépendante de ceux qui l'offroient, sans qu'il pût disposer d'aucun emploi, sans lui donner aucune place de sûreté pour lui-même, & pour les François qui seroient à sa suite, sans lui laisser d'autre marque de la souveraineté, que l'obligation de fournir des troupes, de les commander en personne, de supporter tous les travaux & toutes les dépenses de la guerre. Le Duc d'Alençon hésita, s'il accepteroit des offres si onéreuses; il les accepta enfin, & il se rendit aux Pays-Bas. Granvelle apprit cet événement sans s'allarmer; il dit qu'on pouvoit se reposer sur l'ambi-

Bas ; il voulut avoir une place qui lui servit d'asyle au milieu du Peuple inconstant, & dans le tems des guerres. Il se détacha pour Anvers. Sous prétexte d'excuser du temps des glaces, pour passer son armée dans la Gueule, lui ordonna de s'assembler aux murs d'Anvers. Elle s'y assembla le 17 Janvier. Le Prince, à la tête de deux cent Gentilshommes Français, s'empara des deux portes, & les corps-de-gardes furent massacrés. Les citoyens coururent aux armes, mais que l'armée Françoisse pût entrer dans Anvers, quinze cent François furent tués dans le tumulte, les portes furent reprises, le Prince échappa à grand bien des dangers, & le canon de la place obligea l'armée de se retirer. Elle n'étoit ni assez forte, ni

Etats. Le Duc d'Alençon leur avoit ordonné de s'en emparer le même jour. Le complot réussit à Dunkerque & à Bergues ; il fut manqué à Ostende, à Nieuport, à Alost, & à Bruges. Le Duc d'Alençon s'étoit retiré à Barchen, d'où il écrivit aux Etats, pour justifier son entreprise, sur ce qu'on n'avoit pas observé ce qui lui avoit été promis : il se plaignit aux Etats mêmes, & il leur offrit encore sa personne & ses troupes, pour les défendre contre l'Espagne.

Il n'y avoit plus, & il ne devoit plus y avoir de confiance entr'eux ; cependant le Prince d'Orange, par une politique qui paroît extraordinaire, entreprit de les reconcilier. Pendant le massacre d'Anvers, il étoit resté avec ses troupes dans la citadelle, sans donner le moindre secours à aucun des deux Partis. Il les trompoit l'un & l'autre. Son dessein étoit de présenter un Souverain aux Peuples des Pays-Bas, pour les accoutumer à avoir un Maître : il vouloit que ce Souverain fût Etranger, afin qu'il fût plus foible, qu'il pût être chassé plus facilement, & que pour

éviter tant d'incertitudes & de variations, lui-même fût enfin proposé pour le remplacer.

Il falloit que le Prince d'Orange eût un empire absolu sur les esprits, dans les Etats, & parmi le Peuple, pour leur persuader de faire un nouveau traité avec le Duc d'Alençon, après ce qui s'étoit passé à Anvers. On le fit, ce traité, à des conditions plus dures encore que les premières; & le Duc d'Alençon, dans l'impossibilité de mieux faire, eut la foiblesse de le ratifier. Il étoit à Dunkerque, où les Etats l'avoient, pour ainsi dire, relégué. La réflexion lui représenta tout le danger de sa situation; il revint en France, où le désespoir, l'humiliation, les fatigues le conduisirent au tombeau l'année suivante. Sa mort tranquillisa la Cour d'Espagne, & peut-être encore la Cour de France, où il avoit donné de grandes preuves d'inquiétude & d'ambition.

De nouveaux événemens embarrassèrent davantage le Ministre d'Espagne, & le Gouverneur des Pays-Bas. Les séditieux se portèrent aux plus grands excès; la ville de Malines fut rayagée en haine de Granvelle, qui

en étoit Archevêque ; quelques Provinces commencèrent à s'unir , pour secouer ouvertement le joug de l'Espagne ; elles donnèrent ce fameux manifeste , où elles prirent toute l'Europe à témoin ; qu'elles renonçoient à la domination de Philippe II , & où elles entreprirent de délivrer les Magistrats & les Peuples du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté. Les motifs d'une action si audacieuse étoient expliqués dans les termes les plus durs & les plus outrageans pour le Roi d'Espagne. Les cruautés du Duc d'Albe y étoient peintes avec les couleurs les plus vives ; on se plaignoit de la surprise de Namur exécutée par Dom Jean d'Autriche ; mais on ne reprochoit rien au Gouvernement de la Duchesse de Parme , & du Cardinal de Granvelle son Ministre ; on n'attaquoit pas la mémoire de Dom Louis de Requesens , & le Gouvernement actuel d'Alexandre Farnèse. S'il étoit vrai , comme un Historien partial * l'a dit , que les Provinces-Unies dussent à Granvelle la première statue ; pour avoir fait naître l'occasion de leur liberté par sa dureté & par sa hauteur , auroit-

* Le Labreur. Addi
aux Mém.
Castelnau.

il étoit ménagé dans ce manifeste, lui qui avoit tant contribué par ses négociations, & par ses amis, à la soumission récente des Provinces Wallones, & qui, dans le Conseil de Madrid, portoit tout le poids des affaires des Pays-Bas. Sa seule dignité de Cardinal & de Ministre d'Espagne le rendoit odieux aux Provinces Protestantes; leurs reproches auroient été pour lui des éloges; leur silence est du moins une éloquente apologie.

La Reine Elizabeth n'avoit encore donné aux rebelles des Pays-Bas, que des secours médiocres, & en secret; elle jugea que le temps étoit venu de lever le masque, & d'attaquer l'Espagne, plus par la force, que par l'artifice. Ses vûes étoient étendues, capables de donner de la réputation à son règne naissant, & de lui concilier l'amour & le respect de ses Sujets. La puissance de l'Espagne étoit devenue redoutable par l'acquisition du Portugal: Elizabeth ne pouvoit mieux l'affoiblir, qu'en lui enlevant les dix-sept Provinces; elle vouloit satisfaire la haine personnelle qu'elle avoit contre Philippe, qui, pendant le règne de la Reine Marie, l'avoit

réduite à mener une vie obscure, & toujours troublée par la crainte d'une condamnation juridique ; quoique plusieurs Historiens prétendent qu'alors Elizabeth fût redevable de la vie à Philippe, & qu'après la mort de la Reine Marie, il lui proposa de l'épouser. Elizabeth vouloit être à la tête de tous les Princes Protestans, autant par sa puissance, que par les entreprises qu'elle formeroit, & par la vigueur qu'elle auroit dans leur exécution ; elle ne pouvoit rien faire de plus agréable à sa Nation, que d'acquérir dans le continent des places importantes, ou plutôt des Provinces entières, & d'y protéger les nouvelles erreurs. Il ne lui restoit plus qu'à inventer un prétexte pour attaquer l'Espagne, & pour cacher les motifs injustes qui la déterminoient.

Un Anglois, nommé Parry, avoit formé l'infâme projet d'assassiner Elizabeth. Newil son complice le décela ; on feignit de soupçonner les Espagnols d'être les auteurs de cet attentat. Parry, au milieu des tourmens les plus violens, nia constamment, qu'aucun Espagnol l'eût engagé à le commettre ; Elizabeth vou-

lut paroître persuadée que la Cour d'Espagne étoit coupable ; c'étoit un motif bien propre à justifier tout ce qu'elle alloit entreprendre, pour envahir les Pays-Bas.

Le Cardinal de Granvelle tâcha de suspendre au moins l'orage qui étoit prêt à éclater. D'abord il fit donner à Farnèse tout ce qui lui étoit nécessaire, pour pousser la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant. Farnèse se rendit maître d'Anvers & de Lécluse, places très-importantes aux rebelles : leur conquête parut étonner Elizabeth ; elle porta la dissimulation jusqu'à entrer en négociation avec l'Espagne, pour avoir le temps de se mieux préparer à la guerre. Farnèse fut chargé des intérêts du Roi d'Espagne, & le Comte de Leycester de ceux de la Reine d'Angleterre : on proposa aux rebelles d'envoyer des Députés aux conférences, ils répondirent qu'ils avoient renoncé à jamais à la domination du Roi d'Espagne ; & que si la Reine d'Angleterre les abandonnoit, ils auroient au moins la gloire de se défendre jusqu'au dernier soupir.

Farnèse & Leycester trop occupés

DU CARD. DE GRANVELLE. 581
des soins de la guerre, établirent un
Congrès à Bourbourg. Le Roi d'Es-
pagne nomma pour ses Ministres le
Comte d'Aremberg, Frédéric Perre-
not de Champagny, frère du Car-
dinal, & Surintendant des finances
aux Pays-Bas, & Richardot, Prési-
dent du Conseil, l'homme en qui
Granvelle avoit le plus de confiance.
Les Ministres d'Angleterre étoient
le Comte de Derbi, le Baron de Co-
bham, & Jérôme Croft. Le Congrès
n'étoit pour la Reine d'Angleterre
qu'un vain appareil ; pendant qu'elle
paroissoit négocier, elle prenoit les
engagemens les plus forts avec les
rebelles. Elle leur promit des troupes
& de l'argent ; ils s'obligèrent de leur
côté à recevoir garnison Angloise
dans Ostende, & dans le Fort de Lé-
cluse. Ils donnoient à la Reine le
pouvoir de nommer un Gouverneur
général des Pays-Bas, avec tous les
pouvoirs & toutes les prérogatives
dont les Gouverneurs Espagnols
avoient joui ; elle avoit même la fa-
culté de nommer deux personnes,
pour assister aux Etats des Provinces-
Unies ; le Gouverneur Anglois pou-
voit en nommer encore deux autres,

& la Reine prit les précautions les plus exactes , pour assurer le remboursement de la solde de ses troupes , & de toutes les autres dépenses que la guerre pourroit occasionner.

Ce traité ne fut pas long-temps secret. L'insolence & la joye des rebelles le fit soupçonner , & bientôt la Cour d'Espagne en eut des avis certains. Philippe II. délibéra s'il déclareroit la guerre à la Reine d'Angleterre : son Conseil fut partagé , & Granvelle toujours attentif à n'être pas l'auteur des conseils dont son Maître pouvoit se repentir , l'engagea à consulter Farnèse , & à lui demander , s'il se croyoit assez fort , pour résister en même temps aux rebelles des Pays-Bas , & aux Anglois. Farnèse demanda du temps pour s'y préparer , Granvelle appuya son sentiment , & la déclaration de guerre fut différée.

La Reine d'Angleterre n'avoit plus rien à dissimuler. Elle nomma le Comte de Leycester Gouverneur général des Pays-Bas , avec un pouvoir absolu sur les troupes , même celui d'en nommer tous les Officiers. Il aborda en Zélande au mois de Dé-

DU CARD. DE GRANVELLE. 583
cembre 1585, accompagné d'une Noblesse nombreuse, de-là il passa à la Haye, où les Provinces-Unies lui firent une entrée magnifique. Le Conseil d'Etat lui remit ses patentes de Gouverneur général; & bien loin de lui prescrire des bornes aussi étroites, que celles qui avoient été prescrites à Dom Jean d'Autriche, & au Duc d'Alençon, on en fit presque un Souverain absolu, sous la réserve vague des droits & des privilèges de la Nation, & avec la seule exception, qu'il ne pourroit établir des impôts, que de concert avec le Conseil d'Etat.

On porta la flatterie encore plus loin. Les Etats en corps promirent obéissance & fidélité au Gouverneur nommé par la Reine d'Angleterre: le Prince de Nassau & tous les Officiers présens à la Haye firent solennellement la même cérémonie: il sembloit qu'Elizabeth devoit voir avec complaisance les soumissions excessives des rebelles, & qu'elle devoit prendre pour elle-même l'encens qu'on prodiguoit à Leycester; cependant elle affecta d'en paroître offensée: Hénéage, son Chambellan, vint à la Haye pour reprocher publi-

quement à Leycester d'avoir accepté un pouvoir trop absolu. La Reine lui enjoignit de se borner exactement à ce qui étoit porté par le traité ; elle assura les Etats , qu'elle n'aspiroit point à la souveraineté de leurs Provinces, & qu'elle se contentoit de leur être utile, & d'être fidelle à son traité; sans doute elle vouloit gagner la confiance des Provinces-Unies : elle craignit peut-être que pour prix de leur basse complaisance, les Etats ne lui demandassent des secours extraordinaires, ou que les Peuples détrompés de leur enthousiasme imprudent, ne se repentissent d'en avoir trop fait, & ne fussent tentés de tout détruire.

Les Etats & Leycester écrivirent une lettre commune à la Reine, pour se justifier. Il étoit singulier de voir les Etats protester dans cette lettre, qu'il leur falloit une autorité absolue pour les gouverner, & qu'ils n'avoient pû la déposer qu'entre les mains de Leycester, déjà pourvû par la Reine d'un empire sans réserve sur les troupes. Ils ajoutèrent d'autres flatteries, pour calmer une colère qui n'étoit qu'apparente. Le dénouement

de cette comédie fut, que la Reine accepta leurs excuses; elle avertit les Etats de remettre exactement à Leicester les fonds qu'ils avoient promis, & elle les assura que, malgré les bruits publics, jamais elle ne feroit la paix avec l'Espagne, que de concert avec eux.

La guerre devenoit inévitable entre l'Espagne & l'Angleterre; mais le Cardinal de Granvelle attendit encore pour la déclarer, que les commerçans Espagnols fussent sortis des ports d'Angleterre, & qu'ils eussent retiré tous leurs effets; alors il donna des ordres sévères, pour arrêter partout les commerçans Anglois & leurs navires; il envoya des vaisseaux croiser sur la route des Indes orientales & occidentales, où ils firent des prises fréquentes & considérables; toutes les marchandises que les Anglois avoient en dépôt dans les villes de la domination Espagnole de l'ancien & du nouveau Monde, furent confisquées, & cette rigueur porta le désordre dans le commerce d'Angleterre. La vengeance fut juste & éclatante: elle fut aussi la dernière que Granvelle exerça contre la Pro-

teſtrice des rebelles des Pays-Bas.

Il ſuivoit conſtamment ſon ancien projet, de reſſerrer les liens qui unifſoient déjà la Maïſon de Savoye à celle d'Eſpagne, afin de rendre Philippe maître des paſſages des Alpes en Italie. Philippe Emmanuel, Duc de Savoye, étoit mort irrité de ce que Philippe lui avoit enlevé la Couronne de Portugal, à lui qui deſcendoit de la fille ainée du Roi Emmanuel : il ne fut pas difficile à Granvelle d'inſpirer d'autres ſentimens à Charles Emmanuel nouveau Duc de Savoye, qui cherchoit un appui, pour exécuter les grands deſſeins qu'il avoit formés. Ce Prince donnoit déjà dans ſa jeuneſſe des preuves du deſir ardent qu'il avoit de faire des conquêtes; les temps lui paroïſſoient favorables. La France étoit agitée par des guerres civiles, & hors d'état de ſe faire redouter de ſes voiſins. L'Allemagne & les Pays-Bas n'étoient pas moins en déſordre par des guerres de Religion, & par toutes les horreurs qu'elles entraînent; il ne reſtoit à Charles Emmanuel qu'à prendre les engagemens les plus forts avec Philippe II, qui étoit alors le

DU CARD. DE GRANVELLE. 587
Souverain de l'Europe le plus puissant, le plus entreprenant, le plus heureux.

Le Cardinal de Granvelle lui donna les plus grandes espérances, pour les conquêtes qu'il méditoit, surtout pour celle de la ville de Genève, qui paroissoit ne pouvoir résister aux troupes combinées du Milanez & du Piémont; & pour gage de ses promesses, le Cardinal détermina Philippe II. à marier l'Infante Catherine sa fille à Charles Emmanuel. Vingt-cinq galères commandées par Doria, Amiral d'Espagne; vinrent à Villefranche, pour passer le Duc de Savoye à Barcelone: il s'y rendit avec le cortège le plus magnifique; de-là il alla à Sarragosse, où la Cour d'Espagne l'attendoit, & où le Cardinal de Granvelle fit la cérémonie du mariage. Philippe revêtit son gendre de l'Ordre de la Toison d'or: les fêtes durèrent trois mois entiers; mais avec ces fêtes, & par la mort du Cardinal de Granvelle, s'éclipsèrent toutes les espérances que Charles Emmanuel avoit fondées sur son alliance avec l'Espagne.

Quelques Historiens ont dit, que
Bb vj

Granvelle étoit l'ennemi déclaré d'Alexandre Farnèse, sans donner aucune preuve de cette inimitié prétendue. Si elle a été réelle, Granvelle prouva du moins qu'il sçavoit vaincre sa haine, & rendre justice au mérite, même dans la personne de son ennemi. Charles-Quint s'étoit emparé de la citadelle de Plaisance, & il avoit toujours refusé de la rendre au Duc de Parme son gendre. Philippe II. l'avoit gardée: la garnison Espagnole qui y étoit, causoit beaucoup de défordres, & elle tenoit le Duc de Parme dans une sorte d'esclavage. Granvelle encouragea Farnèse à en demander la restitution. Le Comte Torelli se rendit à Madrid, pour la négocier; l'affaire fut renvoyée à Granvelle, au Grand Commandeur de Castille, & à Idiaquès, Secrétaire d'Etat. Leur avis fut favorable à Farnèse, la citadelle fut restituée, & la liberté entière de l'Etat de Parme fut la première récompense de ses services.

En 1584 l'Archevêché de Besançon vauqua par la mort du Cardinal Claude de la Baume. Alors Besançon étoit ville Impériale, & son Chapi-

tre Métropolitain observoit le Concordat Germanique, qui lui donnoit le droit d'élire son Archevêque. Il élut le Cardinal de Granvelle, & il lui envoya à Madrid l'acte de son élection. Ce n'étoit plus pour ce Prélat un objet d'ambition d'être placé dans sa patrie; sa santé s'affoiblissoit, & dans son élection, il ne vit qu'un moyen d'exécuter le projet de retraite qu'il méditoit. Philippe II. lui permit d'accepter son élection: il reçut sa démission de l'Archevêché de Malines; mais il lui refusa la permission de se retirer, par des motifs qui prouvoient l'estime & la confiance qu'il avoit pour son Ministre.

Le Cardinal de Granvelle jouit peu de sa nouvelle dignité. Au commencement de l'année 1586, il fut attaqué d'une phthisie, dont il fit le prognostic avec courage & avec résignation. Aubery dit que son mal empira par l'austérité du jeûne qu'il observa pendant le carême. S'il lui restoit encore quelque attachement pour les vanités d'un monde qui le fuyoit, il dut être flatté de la lettre affectueuse & reconnoissante que Philippe II. lui écrivit pendant sa dernière mala-

die. Il mourut le 21 Septembre 1586. Son corps fut déposé aux Augustins de Madrid, & ensuite transféré à Besançon, où il fut inhumé dans le tombeau que le Chancelier de Granvelle avoit préparé pour lui-même & pour sa famille.

On peut juger le Cardinal de Granvelle sur les faits que j'ai rapportés. Je les ai puisés dans les Auteurs contemporains, ou dans des Auteurs également dignes de foi, quoique plus récents, & dans un extrait des manuscrits de Granvelle, qu'on m'a communiqué. Ces faits sont fidèles; j'ai mieux aimé être son Historien, que son Panégyriste. Si l'Histoire est destinée, selon M. de Meaux, à exposer aux yeux de tous les hommes les portraits au naturel des Princes qui ont régné, & des portraits dépouillés de tout ce que la flatterie a inventé pendant leur vie, pour les aveugler, & pour les perdre; il n'est pas moins important de peindre au naturel les Ministres qui ont gouverné, surtout ceux qui ont paru dans des temps féconds en événemens, pour la Religion, & pour les Empires: c'est toujours un spectacle inf-

DU CARD. DE GRANVELLE. 591
tructif, quand même les talens de
l'Historien seroient médiocres.

Depuis la renaissance des Lettres,
temps où l'Histoire nous est plus
connue, l'Europe a eu très-peu de
Ministres célèbres. S'il s'agissoit de
les mettre tous en parallèle, il seroit
facile de prouver, qu'aucun n'a sur-
passé le Cardinal de Granvelle, si l'on
excepte le seul Cardinal Ximénès,
qui les a surpassés tous, par une vertu
sans tache, par une ame forte & cou-
rageuse, par des vûes étendues &
élevées, par un désintéressement rare,
par une libéralité vraiment royale,
qu'il employa toute entière à l'avan-
tage de la Religion, à la gloire & à
la sûreté de sa patric. Ximénès est
seul dans le premier rang. Aussi Gran-
velle lui rendit solennellement cet
hommage, sans écouter la jalousie
qu'il pouvoit avoir naturellement
d'un Ministre, qui l'avoit précédé
presqu'immédiatement dans le mi-
nistère d'Espagne. Lorsqu'on fit voir
à Granvelle les établissemens immen-
ses que Ximénès avoit faits, pour
inspirer la vertu à la Jeunesse, pour
affermir la Catholicité, pour assurer
le progrès des sciences, & tout ce

qu'il avoit sacrifié, pour occuper les armes des Mores dans leur Afrique, & pour leur ôter toute espérance de faire de nouvelles conquêtes en Espagne, Granvelle dit : *que le temps a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands Hommes, que Ximénès étoit sans doute issu du Sang royal, ou que du moins, il avoit un cœur de Roi dans la*

* *Mém. de
assez mau.
Giff. de Xi-
ménès, par
l'échier.*

personne d'un Particulier *. Témoinage vrai, & glorieux à Granvelle, qui voyoit sans peine sa réputation obscurcie par celle de son prédécesseur.

Pour les autres Ministres qui ont eu de la renommée, on peut dire, en les comparant avec Granvelle, ce que Strada a dit de Granvelle même, lorsqu'il l'a comparé avec le Chancelier son pere : *Multis æquavit patrem, multis superavit* ; il a été égal à son pere à plusieurs égards, il l'a surpassé à beaucoup d'autres. Dans l'Empire, en Flandre, à Naples, en Espagne, Granvelle a eu des intérêts aussi importants à ménager, qu'aucun autre Ministre ; il a réussi dans des négociations aussi difficiles, ses succès ont été aussi brillans, mais sans cruauté, sans fiel contre ses ennemis, sans détours, sans reproche sur l'intérêt,

DU CARD. DE GRANVELLE. 593
dans l'administration des finances du
Royaume qui lui avoit été confié.

Son zèle pour la Religion a été
pour lui une source intarissable de
travaux & de persécutions. Comme
il étoit, dit encore Strada, d'un ca-
ractère confiant, & d'un génie éle-
vé, il entreprit de soutenir les inté-
rêts de la Religion, avec plus d'ar-
deur, que de précautions pour sa sû-
reté; il méprisa toutes les menaces
du fer & du poison, sûr qu'il croyoit
être de l'estime & de la protection
de son Maître. *Hanc de Religione Pro-
vinciam suscepit ardentius quàm cautiùs;
ut erat ingenio prasidenti & elato, minas
omnes, pras sui Regis grati, à contemnebat* *.

* Strada
bell. Belg.

La fermeté fut en effet la vertu qui
le distingua, qui le soutint, qui fit
le désespoir de ses envieux & de ses
ennemis. On ne peut voir sans éton-
nement le tableau de sa situation en
Flandre, dans les derniers temps de
son administration. On ne peut re-
fuser de grands éloges à la tranqui-
lité d'ame qu'il fit paroître dans l'o-
rage le plus violent, que peut-être
jamais Ministre ait essuyé. Les Luthé-
riens d'Allemagne, & les Calvinistes
des Pays-Bas s'étoient réunis, pour

lui prodiguer les libelles, les calomnies, les conspirations. Le Prince d'Orange, à la tête de tous les Seigneurs qui avoient changé de Religion, ou qui vouloient en changer, l'attaquoient ouvertement, sans que personne osât leur imposer silence; des Catholiques mêmes, tels que le Comte d'Egmont, & les Réguliers dépouillés de leurs manſes abbayes, étoient ſes ennemis déclarés, pour des intérêts purement temporels. Granvelle n'avoit point de troupes, pour ſoutenir l'autorité; point de finances, pour acquitter les charges de l'Etat, & pour payer les dettes les plus légitimes : plus envié, plus redouté que ſoutenu par les Miniſtres qui compoſoient le Conſeil de Madrid, devenu odieux à la Gouvernante, qui vouloit regner ſeule ſur les Provinces de ſon Gouvernement; & pour comble de diſgrace, abandonné par le Roi même, quoiqu'il lui eût donné ſa parole de le ſoutenir, & qu'il eût le plus grand intérêt à le défendre, il ſupporta tout, il travailla aux affaires publiques avec une préſence d'eſprit inaltérable, juſqu'au moment où il fut

DU CARD. DE GRANVELLE. 595
dépouillé de toute autorité, & où il
fût encore se faire craindre égale-
ment de la Gouvernante & des re-
belles.

Ce fut alors qu'il prit pour sa de-
vise un vaisseau battu de la tempête;
l'ame de cette devise étoit ce vers de
Virgile :

Durate, & vos-met rebus servate secundis.

Soyez constant dans les temps orageux ;

Réservez-vous pour un sort plus heureux.

Elle marquoit autant sa patience dans
l'adversité, qu'une noble confiance
dans ses talens, & dans ses services,
une espérance presque certaine, que
son Maître enfin lui rendroit justice,
lorsque l'envie & la haine se seroient
assouviés, & que des temps plus tran-
quilles permettroient de juger de sa
conduite sans prévention.

On a vû dans le cours de cette
Histoire, que Granvelle n'avoit pas
craint de se faire des ennemis redou-
tables, & que le service de son Roi
& de sa patrie avoit toujours été la
source honorable de leur inimitié.
Après la bataille de Lépante, Dom
Jean d'Autriche aspira à des récom-

penſes que ſa bravoure & ſa prudence avoient ſans doute méritées ; mais il voulut enlever un don gratuit trop onéreux aux Peuples de Naples, & n'en avoir pas même l'obligation au Roi ſon frere : il tâcha de ſe préparer une Couronne, que l'Eſpagne n'auroit pû aſſurer ſur ſa tête, ſans s'épuifer d'hommes & d'argent. Granvelle ſeut lui réſiſter. Il encourut l'inimitié de ce Prince, pour épargner aux Napolitains un ſurcroît d'impôts ; il détourna les yeux de Philippe II. des côtes d'Afrique, qui ne pouvoient offrir que des conquêtes ruineuſes, pour l'engager à porter ſes ſoins & ſa dépenſe vers des objets plus utiles. Dans les différends inévitables qu'il eut avec la Cour de Rome, les droits temporels du Royaume de Naples lui furent plus chers, que la Pourpre romaine dont il étoit revêtu ; il la riſqua, pour ſauver l'autorité dont il étoit dépoſitaire.

Il ſuffiroit de démêler le ſeul Prince d'Orange dans la multitude des ennemis, que le zèle & la fidélité attirèrent au Cardinal de Granvelle, pour avouer qu'il eut à combattre tout ce que l'héréſie peut inſpirer

d'audace, tout ce que l'ambition la plus effrénée peut hasarder, tout ce que l'esprit d'intrigues a de ressources, tout ce que la bravoure a de redoutable dans une guerre civile. Un Chef si dangereux avoit encore à sa suite une grande partie de la haute Noblesse des Pays-Bas; presque tous ceux qui étoient Gouverneurs des villes fortes, étoient bien éloignés de soutenir la Religion & l'autorité du Roi : ils avoient, selon le témoignage de Strada, des intelligences avec les Protestans, ils leur donnoient asyle, ils en recevoient de l'argent, ils favorisoient leurs conspirations; afin que le Roi d'Espagne attribuât tous ces désordres à l'orgueil de Granvelle, & qu'il se repentît de lui avoir confié l'administration des Pays-Bas. Les uns, dit encore Strada, vouloient du changement par amour pour l'indépendance; d'autres s'étoient laissés séduire par les femmes Protestantes qu'ils avoient épousées; d'autres ruinés par leurs profusions, cherchoient dans le trouble & dans l'anarchie une occasion propre à rétablir leur fortune; & tout ce monde encore, disoit lui-même Philippe II, étoit trop

foible pour la tête de Granvelle. Il est vraisemblable qu'il l'eût été en effet, si ce Ministre n'eût été désarmé, & livré à une foule de novateurs & de rebelles.

Rien ne dut rendre son ministère plus pénible, que le caractère de Philippe II, lent, soupçonneux, sévère à l'excès, & cependant foible & timide, dans les crises qui auroient demandé de la résolution & du courage. Lorsque Granvelle travailloit sous les ordres de Charles - Quint, quoique ce Prince fût trop absolu, le Ministre avoit du moins la liberté de dire son sentiment, sans craindre de déplaire, & qu'après avoir pris son parti avec sagesse, les mauvais succès lui fussent imputés. Il fut obligé de changer de méthode en changeant de Maître. Philippe II. ne permettoit pas qu'on lui tracât la route qu'il devoit suivre; il vouloit que le Public fût persuadé, qu'il guidait lui-même ses Ministres: il falloit lui proposer tout ce qui étoit possible, & attendre ses ordres. Granvelle s'accommoda aux temps avec dextérité; *Il avoit, dit Strada, un esprit facile, souple, susceptible de toutes les formes qu'il*

vouloit lui donner. Au moment où il fut soumis à Philippe, il prit l'esprit & les maximes du Prince Espagnol, il eut une pénétration singulière pour démêler les pensées de ce Prince, prompt à discuter les affaires, & à les présenter dans tous les sens; il sembloit ne laisser à Philippe que le soin de choisir: il ne lui envioit pas la satisfaction de se croire l'auteur des ordres qu'il donnoit; il le gouvernoit, même en lui obéissant, & en le servant selon son goût (a).

Souvent dans les affaires difficiles, quelques pressantes qu'elles fussent, Philippe II. ne répondoit rien, & réservant le droit de censurer à la rigueur la conduite de ses Ministres, & de juger de leurs résolutions par l'événement. C'est ainsi que Granvelle lui ayant demandé de l'argent, pour des affaires importantes, & qui ne souffroient aucun délai, Philippe lui envoya un Jubilé pour les Pays-

(a) *Erat ingenio facili & translatitio; illicò in mores Hispani Principis immigravit, solertiâ introspiciendi sensa Principis adèò is animi promptus consilia in omnem partem submittebat, quò integrum esset Principi deligere, & videri sibi se esse auctorem sui consilii; specie obsequii, sic dominabatur. Strada de bell. Belg. lib. 1.*

Bas, sans lui dire un seul mot de ce qu'il avoit proposé. Granvelle fut réduit à faire une loterie de quatre millions, qui a peut-être été la première en ce genre, & le modèle des loteries qu'on a fait servir aux besoins de l'Etat : c'est ainsi encore que Philippe ne répondit rien aux instances réitérées que Granvelle lui avoit faites, pour le déterminer à venir aux Pays-Bas, & à lever des troupes nationales, qui fussent commandées par la pauvre Noblesse, encore très-attachée alors à sa Religion & à son Roi. Les lettres de Granvelle sont remplies des plaintes qu'il faisoit sur un silence si affecté & si extraordinaire.

Il n'est pas surprenant que Granvelle ait été attaqué pendant sa vie, sans aucun ménagement, par les Protestans & par les rebelles, qui avoient intérêt à le diffamer & à le perdre ; mais que des Historiens estimables d'ailleurs ayent tâché de flétrir sa mémoire, dans un temps où la mort avoit enlevé l'objet de leur envie, où les inimitiés devoient être calmées, & où ils pouvoient rendre justice, sans être soupçonnés de préventions ; c'est ce qui surprend, & qui blesse
cette

cette équité exacte qui est l'ame de l'Histoire. Parmi ces Auteurs, j'en choisis deux qui ont de la réputation, mais qui ont écrit avec une partialité évidente; Grotius par prévention pour la Secte dont il étoit, & le Laboureur par l'esprit national qui l'a animé contre le Ministre d'une Puissance alors ennemie de la France.

Grotius, zélé avec excès pour les dogmes qu'il suivoit, & pour l'indépendance de sa patrie, a cru devoir peindre Granvelle avec les couleurs les plus noires, sans avoir eu d'autres reproches à lui faire, que d'avoir suspendu la révolte des Pays-Bas. En bon Républicain & en zélé Protestant, Grotius ne s'est pas occupé à rechercher les défauts & les fautes de Granvelle; il a voulu l'atrouter d'un seul coup, & prenant pour modèle le portrait que Salluste a fait de Catilina: *Ingentia vitia, ingentes virtutes; de grands vices, & de grandes vertus*: il en a fait l'application à Granvelle, sans respect pour la vérité (a). *La*

(a) *Belgicæ moderamen, vocabulo penès Margaritam, vi penès Granvellanum fuit, in quo industria, vigilantia, ambitio, luxus, avaritia, bonæ malæque omnia, excellebant; nec ipsi tamen*

Duchesse de Parme, dit-il, eut le titre de Gouvernante, Granvelle en eut toute l'autorité. Dans ce Ministre l'esprit, l'activité, l'ambition, le luxe, l'avarice, toutes les bonnes, & toutes les mauvaises qualités étoient dans un degré supérieur. Il trouva moins de ressources dans sa prudence, que dans la lâcheté des Grands, qui, perdus par la profusion & par la mollesse, laissèrent passer des occasions heureuses d'abattre l'autorité, qu'on ne put attaquer qu'avec un péril extrême, lorsqu'on lui eut donné le temps de se fortifier.

Ainsi parle le Protestant & le Républicain, qui n'ose refuser à son ennemi des talens & des vertus dont l'Histoire dépose; mais qui par un mélange affreux leur adjoint tous les vices, pour en faire les honteux appuis de la Catholicité & de l'autorité royale. On peut en appeler à Grotius lui-même: il lui échappe tout de suite l'éloge le plus complet du Cardinal de Granvelle, lorsqu'il dit, que ce Ministre se retira des Pays-Bas en annonçant son retour, que l'autorité fut

plus in suâ prudentiâ præsidii, quàm in aliorum ignaviâ fuit, qui luxu marcescentes tempora transfugerant præsentis potentia, cui olim adultæ non sine periculo occurreretur....

partagée entre peu de personnes, & qu'à ce moment la Religion & l'Empire furent anéantis aux Pays-Bas (a). Granvelle seul les soutenoit donc & que pouvoit-il faire qui fût plus grand, & plus glorieux pour lui?

Le Laboureur a voulu multiplier les reproches qu'il a faits à Granvelle, il est allé jusqu'à la minutie; ses accusations sont, ou puériles, ou exagérées, & quelquefois certainement fausses. Il lui reproche sérieusement d'avoir pris par vanité le titre de Cardinal de Granvelle, au lieu du titre de Cardinal de Sainte-Sabine, qui étoit son titre Romain, ou de Cardinal de Malines, dont il a possédé long-temps l'Archevêché. Il le blâme d'avoir choisi sa sépulture à Beffançon, dans le tombeau du Chancelier son pere, & de n'avoir pas voulu être inhumé dans son Eglise Métropolitaine, avec les Archevêques ses prédécesseurs: c'est de l'animosité; ce sont des reproches, dont

(a) *Abiit ille metu sui reditus sollicitos Belgas relinquens. Regimen Provinciarum penès paucos fuit; omnia Religionis & Imperii sus, deque versa sunt.* Grot. Annal. lib. 1.

le ridicule retombe uniquement sur le Laboureur.

Les accusations plus graves sont, que Granvelle a voulu établir l'Inquisition aux Pays-Bas, au risque d'en soulever les Peuples; qu'il a rendu le Duc d'Albe exécuteur de ses cruautés contre les Flamans; qu'il a soutenu les Huguenots de France; & qu'enfin, par sa dureté & par sa hauteur, il a porté les rebelles au désespoir; en sorte, dit le Laboureur, que la République de Hollande lui doit la première statue, pour l'avoir forcée à travailler à sa liberté.

Le Cardinal de Granvelle a toujours été très-opposé à l'établissement de l'Inquisition en Flandre, persuadé que cet établissement auroit consommé la rébellion des Protestans, & qu'il auroit souffert de grandes contradictions de la part des Catholiques mêmes les plus soumis, par l'idée qu'on avoit de la sévérité de ce Tribunal, & par la singularité de ses procédures. D'ailleurs, qui est-ce qui ignore, que les Evêques voyent toujours avec une juste jalousie cette Jurisdiction déléguée, qui renferme dans des bornes très-étroites l'auto-

rité ordinaire, & qui prétend les juger eux-mêmes ? Aubert Lemire dit, que dans les premiers temps où Granvelle fut Archevêque de Malines, Philippe-II. lui adressa des Inquisiteurs, & qu'il lui recommanda de les laisser travailler dans son Diocèse ; sans doute pour éprouver l'effet que l'Inquisition pourroit faire aux Pays-Bas. Granvelle leur donna son consentement par écrit, pour obéir au Roi ; mais il sçut les empêcher de faire leurs fonctions. De son temps l'Inquisition ne fit aucune procédure ; insensiblement il conduisit le Roi à renoncer à ce projet dangereux, & à affirmer devant le Député des Seigneurs Flamans, que jamais il n'avoit pensé à porter l'Inquisition en Flandre.

Le Duc d'Albe n'avoit pas besoin d'être échauffé par des impressions étrangères, pour devenir cruel, & pour répandre du sang ; il étoit trop vain pour prendre des conseils, & trop jaloux de Granvelle pour emprunter ses lumières. Granvelle lui avoit laissé autant d'exemples de modération, que de fermeté. Quelle fut en effet sa conduite envers le Prince

d'Orange, & le Comte d'Egmont, qui étoient les chefs & l'ame, l'un des novateurs, l'autre des ennemis de l'autorité royale ? Il connoissoit parfaitement le caractère du Prince d'Orange, malgré la dissimulation profonde où ce Prince s'étoit enveloppé, & si grande, qu'Anne d'Egmont, sa première femme, disoit, qu'après plusieurs années de mariage, elle le connoissoit aussi peu que le premier jour. Granvelle le peignoit au vrai dans ses lettres à Philippe II ; cependant il ne proposa que de l'éloigner des Pays-Bas par quelque emploi honorable, & spécialement de l'appeller à Madrid, & de lui donner séance dans le Conseil suprême, pour satisfaire son ambition, pour éclairer de près sa conduite, & déconcerter les projets que ce Prince avoit formés sur les Pays-Bas.

A l'égard du Comte d'Egmont, qui s'étoit déclaré son ennemi personnel, & qui avoit été l'auteur de plusieurs outrages qu'on lui avoit faits, la conduite de Granvelle fut noble & généreuse. Il rendit toujours témoignage à sa catholicité ; il disoit que d'Egmont pensoit tou-

jours bien , lorsqu'il suivoit ses propres lumières , & qu'il agissoit toujours mal , lorsqu'il étoit inspiré par le Prince d'Orange. Granvelle souhaitoit qu'on flattât ce Seigneur , qu'on le gagnât par des bienfaits. Il rechercha son amitié , il engagea Richardot , Evêque d'Arras , à travailler à leur réconciliation ; & il ne prescrivit d'autre condition à d'Egmont , que d'être fidèle au Roi , & d'abandonner le Prince d'Orange : ce mot suffit , pour détruire toute espérance de réconciliation. Qu'on juge par cette conduite , si le Duc d'Albe fut l'exécuteur des volontés de Granvelle , lorsqu'il fit trancher la tête au Comte d'Egmont ?

Au reste , il est certain que depuis le moment de la disgrâce de Granvelle , il eut la plus grande attention à ne se mêler d'aucune affaire publique , pas même de celles de la Franche-Comté , où il résidoit. Philippe II. lui fit des reproches obligeans de ce qu'il ne lui écrivoit pas. La Gouvernante lui demanda des conseils , peut-être de bonne foi ; peut-être aussi pour réparer , par une fausse confiance , l'injure qu'elle lui avoit

faite. *Il fit le sourd & l'aveugle*, c'est son expression ; s'il n'avoit été sujet zélé & fidèle, il auroit pû se contenter d'être vengé & justifié par le désespoir de la Gouvernante, & par les désordres qui désolèrent les Pays-Bas après son départ.

On a déjà vû que les Huguenots n'avoient reçu aucuns secours du Cardinal de Granvelle, & du Baron de Chantonnai son frere, Ambassadeur d'Espagne en France ; la prudence la plus commune ne leur permettoit pas de soutenir des Religioneux, qui souhaitoient ardemment de s'unir à ceux des Pays-Bas, pour former leur République, autant aux dépens de la France, qu'en arrachant à l'Espagne des Provinces entières de son ancienne domination. Il faut encore, à l'occasion des reproches faits à Granvelle par le Laboureur, appuyer cette observation sur une preuve sans réplique.

Le Maréchal de Castelnau rapporte dans ses mémoires plusieurs lettres de la Reine Catherine de Médicis, où cette Princesse peint sans ménagemens la haine qu'elle avoit contre le Cardinal de Granvelle, & contre

le Baron de Chantonnai. De quoi les accuse-t-elle ? De leurs intelligences très-suspectes avec les Guises , d'avoir inspiré à ces Princes Lorrains l'audace de s'élever contre l'autorité de Charles IX , d'avoir publié avec affectation , que Charles vouloit exterminer les Huguenots de France , pour les déterminer à porter le fer & le feu dans le Royaume , d'avoir voulu empêcher le mariage de Charles avec Elizabeth d'Autriche , fille de l'Empereur Maximilien II , dans la crainte que la France ne prît des liaisons avec la branche d'Autriche qui regnoit en Allemagne ; enfin , d'avoir écrit à l'Empereur , que la proposition de ce mariage n'étoit qu'une tromperie , & que la Reine vouloit marier Charles IX. avec Marie Stuart , Reine d'Ecosse , sa belle sœur ; projet que Catherine défavoue , sans dire un seul mot des prétendus secours donnés par les Granvelles , Ministres d'Espagne , aux Huguenots de France : leur auroit-elle épargné cette accusation odieuse , si elle en avoit eu le soupçon le plus léger ?

Dans une des lettres rapportées par Castelnau , la Reine Catherine se

plaint avec justice d'un discours, au moins très-imprudent, que Chantonay avoit tenu. Il avoit dit que Trokmorton, Ambassadeur d'Angleterre en France, par les engagements qu'il avoit pris avec les Calvinistes François, & lui-même Chantonay, par les projets qu'il avoit formés de concert avec quelques Catholiques de France, pouvoient renverser le Royaume. Ces Catholiques étoient les Guises : voilà tout le mystère éclairci. L'Angleterre soutenoit les Calvinistes François. Les Gravelles animoient les Guises à tout oser contre la Maison regnante. Politique injuste, qu'il faut peut-être plus reprocher à Philippe II, qu'à ses Ministres, qui étoient obligés de lui obéir; mais politique malheureusement trop commune parmi les Puissances jalouses, ou ennemies. Si un Laboureur s'étoit borné à son champ, il auroit eu pour la probité, & la Religion.

Il accuse encore Gravelles de trahison & de perfidie. Dans la trahison il y a une faiblesse, une lâcheté, une faiblesse qu'on ne trouve point dans la trahison. Il y a une faiblesse qu'on ne trouve point dans la trahison.

d'acclamation, que la haine & l'envie ne peuvent jamais étouffer. Je ne citerai que quelques Auteurs estimés dans la République des Lettres, Strada, Aubert Lemire, & de Thou : sous leur pinceau le portrait de Granvelle ne sera pas suspect.

Strada dit, que ce *Ministre* ne céda à personne pour l'éloquence, & qu'on ne pouvoit résister au talent qu'il avoit de persuader. Son travail étoit sans relâche, aux dépens même de son sommeil & de sa nourriture. Son attachement à ses Maîtres fut constant, & bien au-dessus de la fidélité qu'on affecte communément dans les Cours. Il n'étoit point ardent à acquérir des honneurs, quoiqu'il fût digne de tous ceux qu'on pouvoit lui offrir..... les Seigneurs Flamans le méprisèrent d'abord, pour l'obscurité de sa naissance; bientôt ils reconnurent que Granvelle étoit leur égal, & lorsqu'il fut revêtu de la Pourpre Romaine, ils le redoutèrent, par la confiance entière que le Roi & la Gouvernante avoient en lui (a).

(a) *Facundia nemini concessit... audire eum, capi erat... diurna nocturnaque laborum toleranzia, sine somno, sine cibo... Constans ac supercilium obsequium fides... animus nec importunus honoribus accersendis, nec impar oblati... à principio non magnopere ejus potentiam metuebant*

DU CARD. DE GRANVELLE. 613

Aubert Lemire dit, que dans le même temps on vit deux Cardinaux, qui se rendirent célèbres par les mêmes talens; le Cardinal Charles de Lorraine en France, & le Cardinal Antoine Perrenot aux Pays-Bas, & en Espagne. Il les met en parallèle, & il leur donne également une figure distinguée & assez majestueuse, pour être digne du commandement, un grand courage dans les adversités, un génie vif & excellent, des vertus opposées en apparence, sans se détruire mutuellement, de la douceur, de la gayeté, avec des mœurs graves & décentes, un accès facile, un desir insatiable d'apprendre, un attachement constant à l'étude, quoiqu'il leur restât à peine quelque science à acquérir, & qu'ils fussent continuellement distraits par les soins du gouvernement, une protection déclarée pour les Sçavans, une éloquence si forte, & tant de graces à parler, qu'ils se rendoient facilement maîtres des cœurs, & que le Concile de Trente les entendit l'un & l'autre avec admiration (a).

Orangius, Egmontius, ac præcipuus quisque Belgarum; contemnebant hominis novitatem: postea æmulum agnoverunt; deinde eum purpurâ indutum & Regi, ac Gubernatrici acceptum veriti sunt. De Bell. Belg. lib. 1.

(a) Observarunt curiosi uno eodemque tem

De Thou peint ainsi le Cardinal de Granvelle. *Ce fut, dit-il, un homme célèbre par sa profonde érudition, par son habileté dans plusieurs langues, son éloquence mâle, & cette expérience consommée qu'il avoit acquise dans l'administration de tant d'affaires importantes qu'il eut*

pore Cardinales duos, Carolum Lotharingum; apud Gallos, & Antonium Perrenotum Granvellanum apud Belgas atque Hispanos, paribus animi corporisque dotibus effloruisse; fuit enim elegans utrique forma, corporisque dignitas Imperio digna: membrorum ita decens habitudo corporisque compactum, majestatem utrique addebat... magnus in adversis animus, ingenium acre, vividum, atque excellens, comitas & morum gravitas; virtutes specie dispares, ita in illis copulabantur, ut neutraq. quidquam de alterius vi detrahente, iidem & gravissimi essent, & suavissimi: mira in ore hilaritas, in congressu facilitas; legendi, discendique cupiditas expleri non poterat... sic omnis doctrinæ scriptores ambo exhausserant, ut quod discerent, penè deesse videretur, cum tamen summis Ecclesiæ ac Reipublicæ negotiis continenter interpellarentur; eloquentiâ autem dicendique gratiâ sic valebant, ut omnium animos quodcumque liberet, facillimè impellerent. Tridenti, certè in illo amplissimo omnium Nationum theatro, uterque à Patribus summâ cum admiratione auditus fuit. Aubert Miræus. Biblioth. Eccles. part. 2.

DU CARD. DE GRANVELLE. 615

à négocier *. De Thou ne lui repro-
che que la prétendue tromperie faite
au Landgrave de Hesse-Cassel, & la
harangue impétueuse qu'il fit dans le
Conclave contre les Vénitiens ; mais
je me flatte de l'en avoir justifié.

* De Thou
Tome IX. 1
529.

N'interrogeons plus les Historiens
sur ce qu'on doit penser du Cardinal
de Granvelle. Sa réputation est fon-
dée sur des faits qui parlent, sur ce
que l'envie même a fait contre lui,
sans pouvoir le décourager & l'abat-
tre. Il a été vraiment Homme d'E-
tat ; l'Espagne lui est redevable de
tout ce que le regne de Philippe II.
a eu de plus éclatant.

Fin du quatrième Livre.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, intitulé : *Histoire du Cardinal de Granvelle*, &c. ; & j'ai cru que l'impression pouvoit en être permise. A Paris, le premier Septembre 1760.

TRUBLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, &c. Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé NICOLAS BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire du Cardinal de Granvelle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée

Imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des
Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux
Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10
Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manu-
scrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage,
sera remis dans le même état où l'Approbation y aura
été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier,
Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il
en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bi-
bliothèque publique, un dans celle de notre Château du
Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal
Chevalier Chancelier de France le Sr. de Lamoignon;
le tout à peine de nullité des Présentes; Du contenu
desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir
ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisible-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empêchement; Voulons qu'à la copie des Présentes, qui
sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin
dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original:
Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur
ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes
requis & nécessaires, sans demander autre permission,
& nonobstant clameur de Haro, charte Normande &
Lettres à ce contraire: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à
Versailles le premier jour du mois de Mai l'an de grace
mil sept cent soixante-un, & de notre Regne le quarante-
sixieme. Par le Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.

*Réglé sur le Régistre XV de la Chambre Royale & Syn-
dicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3293 fol.
171, conformément au Règlement de 1723. A Paris, le 8
Mai 1761. Signé, VINCENT, Adjoint.*



ERRATA.

PAGE 104, ligne 3, *assüeger*, lisez, assiéger.

Page 175, ligne 4, *les représentations*, lisez, ces représentations.

Page 176, ligne 16, *dans les manifestes*, lisez, dans ces manifestes.

Page 180, ligne 14, *on pourroit*, lisez, on pouvoit.

Page 191, ligne 21, *que les Soldats*, lisez, que ces Soldats.

Page 237, ligne 10, *ses sœurs Marie Reine de Boheme*, lisez, ses sœurs; Marie Reine, &c.

Page 244, ligne 13, *des Sçavans du temps la*, lisez, de ce temps-là.

Page 249, ligne 16, *sur la médiation*, lisez, par la médiation.

Page 321, ligne 3, *ils attendirent à la fin*, lisez, ils attendirent la fin.

Page 335, ligne 16, *à leur prescription*, lisez, à leur proscription.

Page 365, ligne 16, *ce prétendu projet avoit été*, lisez, auroit été.

Page 394, ligne 6, *ses mœurs n'étoit pas assez exemplaires*, lisez, n'étoient pas.

Page 423, ligne 8, *quelques Historiens ont dit*, lisez, ont dit.

D d ij

Page 324, ligne 11, *n'écoutoient pas*, lisez, *n'écouterent pas*.

Page 433, ligne 11, *que le Prélat fit à Rome*, lisez, *ce Prélat*.

Page 451, ligne 21, *de pleins pouvoirs*, lisez, *des pleins pouvoirs*.

Page 485, ligne 17, & *de les sacrifier*, lisez, & *de sacrifier ce qui paroissoit...*

Page 586, ligne 7, *Philippe Emmanuel, Duc de Savoye*, lisez, *Philibert Emmanuel*.

Page 593, ligne 17, *pra sui Regis*, à *contemnebat*, lisez, *gratiâ*.



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD**



A 415231

3 9015 06228 3752



UNIVERSITY OF MICHIGAN

